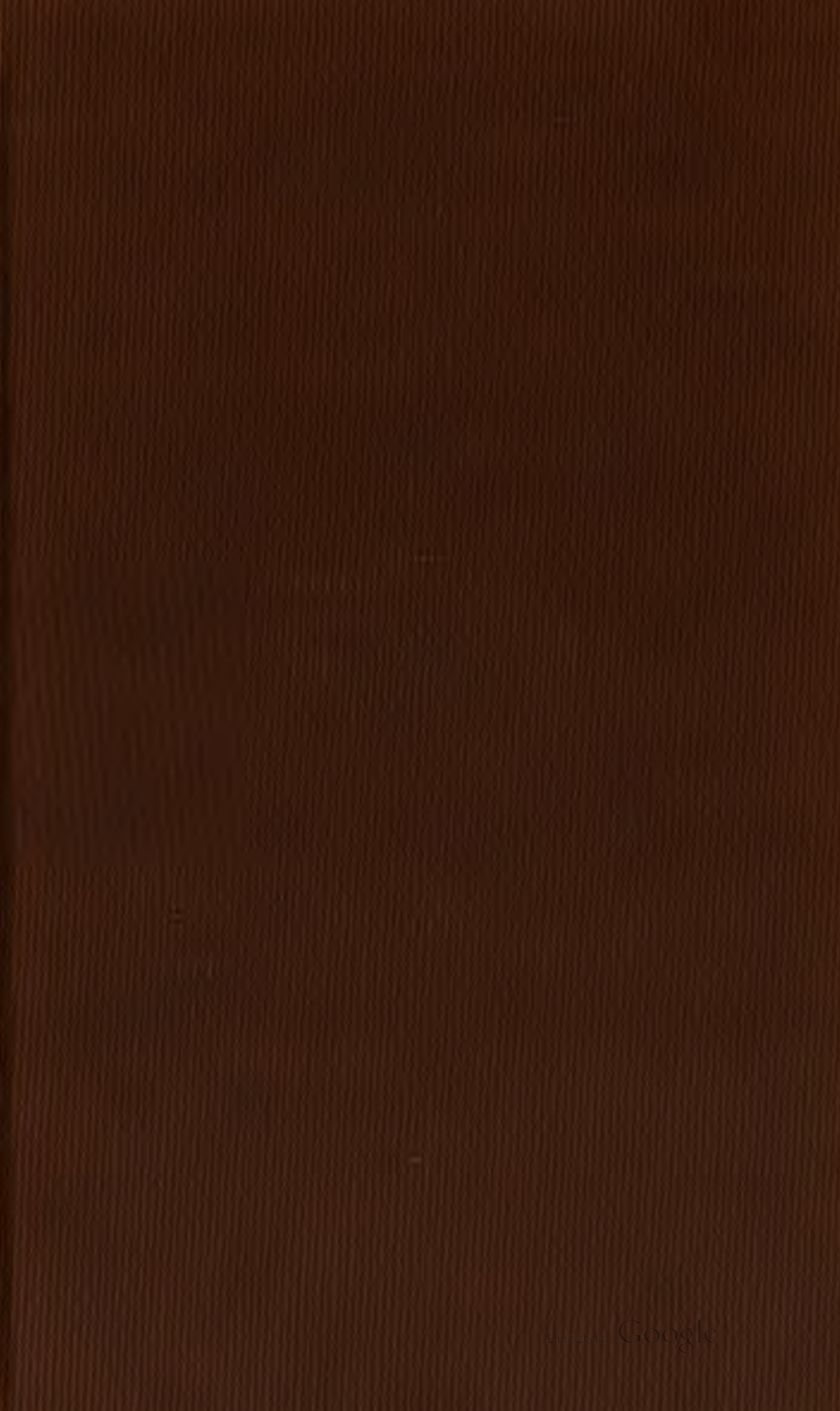
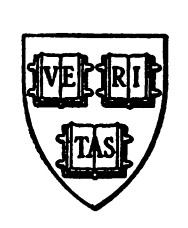
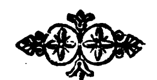



VE
RI
TAS

CHATEAUBRIAND.

ŒUVRES COMPLÈTES.



Cinquième Livraison.

LES MARTYRS.—TOME I.

On souscrit également :

A BRUXELLES, MÊME MAISON,
Montagne de la Cour, n°. 731 ;

ET A PARIS,
CHEZ LENORMANT, RUE DE SEINE, N°. 8.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN,
RUE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.


CHATEAUBRIAND.
ŒUVRES COMPLÈTES.
TOME XVII.
LADVOCAT, ÉDITEUR.
1826.

ŒUVRES COMPLÈTES

De M. le Vicomte

DE

CHATEAUBRIAND

PAIR DE FRANCE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

TOME XVII.



Paris.

LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. LE DUC DE CHARTRES.

M. DCCC. XXVI.



PRÉFACE.

ÉDITION DES ŒUVRES COMPLÈTES.

Voici un ouvrage que j'ai cru tombé pendant quelque temps, non qu'en ma conscience je le trouvasse plus mauvais que mes précédents ouvrages ; mais la violence de la critique avoit ébranlé ma foi d'auteur, et j'avois fini par être convaincu que je m'étois trompé. Quelques amis ne me consoloient pas, parce qu'au fond je n'étois pas affligé et que je fais bon marché de

mes livres ; mais ils soutenoient que la condamnation n'étoit pas assez justifiée, et que le public, tôt ou tard, porteroit un autre arrêt. M. de Fontanes surtout n'hésitoit pas : je n'étois pas Racine, mais il pouvoit être Boileau, et il ne cessoit de me dire : « Ils y reviendront. » Sa persuasion à cet égard étoit si profonde, qu'elle lui inspira les stances charmantes :

« Le Tasse errant de ville, etc. »

sans crainte de compromettre son goût et l'autorité de son jugement.

En effet, les Martyrs se sont relevés seuls ; ils ont obtenu l'honneur de quatre éditions consécutives ; ils ont même joui auprès des gens de lettres d'une faveur particulière : on m'a su gré d'un ouvrage qui témoigne de quelque travail de style, d'un grand respect pour la langue et d'un goût sincère de l'antiquité.

Quant à la critique du fond, elle a été

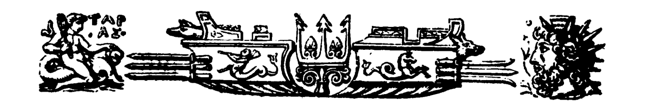
promptement abandonnée. Dire que j'avois mêlé le profane au sacré, parce que j'avois peint deux religions qui existoient ensemble, et dont chacune avoit ses croyances, ses autels, ses prêtres, ses cérémonies, c'étoit dire que j'aurois dû renoncer à l'histoire, ou plutôt choisir un autre sujet. Pour qui mouroient les Martyrs? Pour Jésus-Christ. A qui les immoloit-on? Aux *Dieux* de l'Empire. Il y avait donc deux cultes.

La question philosophique, savoir si sous Dioclétien les Romains et les Grecs croyoient aux dieux d'Homère, et si le culte public avoit subi des altérations, cette question comme *poëte* ne me regarderoit pas, et comme *historien* j'aurois eu beaucoup de choses à dire.

Il ne s'agit plus de tout cela. Les Martyrs sont restés contre ma première attente, et je n'ai eu qu'à m'occuper du soin d'en revoir le texte.

Au reste, cet ouvrage me valut un redoublement de persécutions sous Buonaparte : les allusions étoient si frappantes dans le portrait de Galérius et dans la peinture de la cour de Dioclétien, qu'elles ne pouvoient échapper à la police impériale ; d'autant plus que le traducteur anglois, qui n'avoit pas de ménagements à garder et à qui il étoit fort égal de me compromettre, avoit fait, dans sa préface, remarquer les allusions. Mon malheureux cousin, Armand de Chateaubriand, fut fusillé à l'apparition des Martyrs : en vain je sollicitai sa grâce ; la colère que j'avois excitée s'en prenoit même à mon nom. N'est-ce pas une chose curieuse que je sois aujourd'hui un chrétien *douteux* et un royaliste *suspect ?*





PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ET DE LA SECONDE ÉDITION.

J'ai avancé, dans un premier ouvrage, que la Religion chrétienne me paroissoit plus favorable que le Paganisme au développement des caractères, et au jeu des passions dans l'Épopée ; j'ai dit encore que le *merveilleux* de cette religion pouvoit peut-être lutter contre le *merveilleux* emprunté de la Mythologie : ce sont ces opinions, plus ou moins combattues, que je cherche à appuyer par un exemple.

Pour rendre le lecteur juge impartial de ce grand procès littéraire, il m'a semblé qu'il falloit chercher un sujet qui renfermât dans un même cadre le tableau des deux religions, la morale, les sacrifices, les pompes des deux cultes ; un

sujet où le langage de la Genèse pût se faire entendre auprès de celui de l'Odyssée; où le Jupiter d'Homère vînt se placer à côté du Jéhova de Milton sans blesser la piété, le goût et la vraisemblance des mœurs.

Cette idée conçue, j'ai trouvé facilement l'époque historique de l'alliance des deux religions.

La scène s'ouvre au moment de la persécution excitée par Dioclétien, vers la fin du troisième siècle. Le Christianisme n'étoit point encore la religion dominante de l'Empire romain, mais ses autels s'élevoient auprès des autels des idoles.

Les personnages sont pris dans les deux religions : je fais d'abord connoître ces personnages; le récit montre ensuite l'état du Christianisme dans le monde connu, à l'époque de l'action; le reste de l'ouvrage développe cette action qui se rattache par la catastrophe au massacre général des Chrétiens.

Je me suis peut-être laissé éblouir par le sujet : il m'a semblé fécond. On voit en effet, au premier coup d'œil, qu'il met à ma disposition l'antiquité profane et sacrée. En outre, j'ai trouvé moyen, par le récit et par le cours des événements, d'amener la peinture des différentes provinces de l'Empire romain; j'ai conduit le lecteur chez les Francs et les Gaulois, au berceau de nos ancêtres. La Grèce, l'Italie,

la Judée, l'Égypte, Sparte, Athènes, Rome, Naples, Jérusalem, Memphis, les vallons de l'Arcadie, les déserts de la Thébaïde, sont les autres points de vue ou les perspectives du tableau.

Les personnages sont presque tous historiques. On sait quel monstre fut Galérius. J'ai fait Dioclétien un peu meilleur et un peu plus grand qu'il ne le paroît dans les auteurs de son temps. En cela j'ai prouvé mon impartialité. J'ai rejeté tout l'odieux de la persécution sur Galérius et sur Hiéroclès.

Lactance dit en propres mots :

Deinde..... in Hieroclem ex vicario præsidem, qui auctor et consiliarius ad faciendam persecutionem fuit[1].

« ...... Hiéroclès qui fut l'instigateur et » l'auteur de la persécution. »

Tillemont, après avoir parlé du conseil où l'on mit en délibération la mort des Chrétiens, ajoute :

« Dioclétien consentit à remettre la chose » au conseil, afin de se décharger de la haine » de cette résolution sur ceux qui l'avoient con- » seillée. On appela à cette délibération quel- » ques officiers de justice et de guerre, lesquels,

[1] De Mortib. Persec., cap. XVI.

» soit par inclination propre, soit par complai-
» sance, appuyèrent le sentiment de Galérius.
» Hiéroclès fut un des plus ardents à conseiller
» la persécution [1]. »

Ce gouverneur d'Alexandrie fit souffrir des maux affreux à l'Église, selon le témoignage de toute l'histoire. Hiéroclès étoit sophiste, et, en massacrant les Chrétiens, il publia contre eux un ouvrage intitulé *Philaléthès*, ou *Ami de la vérité*. Eusèbe [2] en a réfuté une partie dans un Traité que nous avons encore; c'est aussi pour y répondre que Lactance a composé ses Institutions [3]. Pearson [4] a cru que l'Hiéroclès, persécuteur des Chrétiens, étoit le même que l'auteur du Commentaire sur les vers dorés de Pythagore. Tillemont [5] semble se ranger à l'avis du savant évêque de Chester; et Jonsius [6], qui veut retrouver dans l'Hiéroclès de la Bibliothéque de Photius, l'Hiéroclès réfuté par

[1] Mém. Ecclés., tom. v, pag. 20, édit. in-4°. Paris.

[2] Eusebii Cæsariensis in Hieroclem liber cum Philostrato editus. Paris, 1608.

[3] Lact., Instit., lib. v, cap. 2.

[4] Dans ses prolégomènes sur les ouvrages d'Hiéroclès, imprimés en 1673, tom. II, pr., pag. 3-19.

[5] Mém. Ecclés., tom. v, 2e. édit., in-4°. Paris, 1702.

[6] De Scriptoribus historiæ philosophicæ. Francfurt, 1659, lib. III, cap. 18.

Eusèbe [1], sert plutôt à confirmer qu'à détruire l'opinion de Pearson. Dacier qui, comme l'observe Boileau, veut toujours faire un sage de l'écrivain qu'il traduit [2], combat le sentiment du savant Pearson; mais les raisons de Dacier sont foibles, et il est probable qu'Hiéroclès, persécuteur et auteur du *Philaléthès*, est aussi l'auteur du Commentaire.

D'abord vicaire des Préfets, Hiéroclès devint ensuite gouverneur de la Bithynie. Les Ménées [3], saint Épiphane [4] et les actes du martyre de saint Edèse [5], prouvent qu'Hiéroclès fut aussi gouverneur de l'Égypte où il exerça de grandes cruautés.

Fleury, qui suit ici Lactance, en parlant d'Hiéroclès, parle encore d'un autre sophiste qui écrivoit dans le même temps contre les Chrétiens; voici le portrait qu'il fait de ce sophiste inconnu :

« Dans le même temps que l'on abattoit » l'Église de Nicomédie, il y eut deux auteurs

[1] Pour soutenir son opinion, Jonsius est obligé de dire que cet Eusèbe n'est pas celui de Césarée.

[2] Bolæana.

[3] Menæa magna Græcorum, pag. 177. Venet., 1525

[4] Epiphanii Panarium adversus hæreses, pag. 717. Lutetiæ, 1622.

[5] De Martyr. Palæst., cap. 4, Euseb.

» qui publièrent des écrits contre la Religion
» chrétienne. L'un étoit philosophe de profes-
» sion, mais dont les mœurs étoient contraires
» à la doctrine : en public il commandoit la
» modération, la frugalité, la pauvreté, mais
» il aimoit l'argent, le plaisir et la dépense,
» et faisoit meilleure chère chez lui qu'au pa-
» lais : tous ses vices se couvroient par l'exté-
» rieur de ses cheveux et de son manteau......
» Il publia trois livres contre la Religion chré-
» tienne. Il disoit d'abord qu'il étoit du devoir
» d'un philosophe de remédier aux erreurs des
» hommes....., qu'il vouloit montrer la lumière
» de la sagesse à ceux qui ne la voyoient pas,
» et les guérir de cette obstination qui les fai-
» soit souffrir inutilement tant de tourments.
» Afin que l'on ne doutât pas du motif qui
» l'excitoit, il s'étendoit sur les louanges des
» princes, relevoit leur piété et leur sagesse
» qui se signaloient même dans la défense de
» la religion, en réprimant une superstition im-
» pie et puérile [1]. »

La lâcheté de ce sophiste qui attaquoit les Chrétiens tandis qu'ils étoient sous le fer du bourreau, révolta les Païens mêmes, et il ne

[1] Hist. Ecclés., liv. VIII, tom. II, pag. 420, édit. in-8°. Paris, 1717.

reçut pas des Empereurs la récompense qu'il en attendoit [1].

Ce caractère, tracé par Lactance, prouve que je n'ai donné à Hiéroclès que les mœurs de son temps. Hiéroclès étoit lui-même sophiste, écrivain, orateur et persécuteur :

« L'autre auteur, dit Fleury, étoit du nom-
» bre des juges, et un de ceux qui avoient
» conseillé la persécution. On croit que c'étoit
» Hiéroclès, né en une petite ville de Carie,
» et depuis gouverneur d'Alexandrie. Il écrivit
» deux livres qu'il intitula Philaléthès, c'est-
» à-dire, Ami de la vérité, et adressa son dis-
» cours aux Chrétiens mêmes, pour ne pas
» paroître les attaquer, mais leur donner de
» salutaires conseils. Il s'efforçoit de montrer
» de la contradiction dans les Écritures Sain-
» tes, et en paroissoit si bien instruit, qu'il
» sembloit avoir été Chrétien [2]. »

Je n'ai donc point calomnié Hiéroclès. Je respecte et honore la vraie philosophie. On pourra même observer que le mot de philosophe et de philosophie n'est pas une seule fois pris en mauvaise part dans mon ouvrage. Tout homme dont la conduite est noble, les sentiments éle-

[1] Lact., Instit., lib. v, cap. 4, pag. 470.

[2] Hist. Ecclésiast., liv. viii, tom. ii, in-8°.

vés et généreux, qui ne descend jamais à des bassesses, qui garde au fond du cœur une légitime indépendance, me semble respectable, quelles que soient d'ailleurs ses opinions. Mais les sophistes de tous les pays et de tous les temps sont dignes de mépris, parce qu'en abusant des meilleures choses, ils font prendre en horreur ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes.

Je viens aux anachronismes. Les plus grands hommes que l'Église ait produits, ont presque tous paru entre la fin du troisième siècle et le commencement du quatrième. Pour faire passer ces illustres personnages sous les yeux du lecteur, j'ai été obligé de presser un peu les temps; mais ces personnages, la plupart placés ou même simplement nommés dans le récit, ne jouent point de rôles importants; ils sont purement épisodiques, et ne tiennent presque point à l'action; ils ne sont là que pour rappeler de beaux noms et réveiller de nobles souvenirs. Je crois que les lecteurs ne seront pas fâchés de rencontrer à Rome saint Jérôme et saint Augustin, de les voir, emportés par l'ardeur de la jeunesse, tomber dans ces fautes qu'ils ont pleurées si long-temps, et qu'ils ont peintes avec tant d'éloquence. Après tout, entre la mort de Dioclétien et la naissance de

saint Jérôme, il n'y a que vingt-huit ans. D'ailleurs, en faisant parler et agir saint Jérôme et saint Augustin, j'ai toujours peint fidèlement les mœurs historiques. Ces deux grands hommes parlent et agissent dans les Martyrs comme ils ont parlé et comme ils ont agi, peu d'années après, dans les mêmes lieux et dans des circonstances semblables.

Je ne sais si je dois rappeler ici l'anachronisme de Pharamond et de ses fils. On voit par Sidoine Apollinaire, par Grégoire de Tours, par l'Épitome de l'histoire des Francs, attribué à Frédégaire, par les antiquités de Montfaucon, qu'il y a eu plusieurs Pharamond, plusieurs Clodion, plusieurs Mérovée. Les rois Francs dont j'ai parlé ne seront donc pas, si l'on veut, ceux que nous connoissons sous ces noms, mais d'autres rois, leurs ancêtres.

J'ai placé la scène à Rome et non pas à Nicomédie, séjour habituel de Dioclétien. Un lecteur moderne ne se représente guère un empereur romain autre part qu'à Rome : il y a des choses que l'imagination ne peut séparer. Racine a observé, avec raison, dans la préface d'Andromaque, qu'on ne sauroit donner un fils étranger à la veuve d'Hector. Au reste, l'exemple de Virgile, de Fénélon et de Voltaire me servira d'excuse et d'autorité au-

près de ceux qui blâmeroient ces anachronismes.

On m'avoit engagé à mettre des notes à mon ouvrage : peu de livres en effet en seroient plus susceptibles. J'ai trouvé dans les auteurs que j'ai consultés des choses généralement inconnues et dont j'ai fait mon profit. Le lecteur qui ignore les sources pourroit prendre ces choses extraordinaires pour des visions de l'auteur : c'est ce qui m'est déjà arrivé au sujet d'Atala.

Voici quelques exemples de ces faits singuliers.

En ouvrant le sixième livre des Martyrs, on lit :

« La France est une contrée sauvage et couverte de forêts, qui commence au delà du Rhin, etc. »

Je m'appuie ici de l'autorité de saint Jérôme dans la vie de saint Hilarion. J'ai de plus la carte de Peutinger [1], et je crois même qu'Ammien Marcellin donne le nom de France au pays des Francs.

Je fais mourir les deux Décius en combattant contre les Francs : ce n'est pas l'opinion commune ; mais je suis la Chronique d'Alexandrie [2].

[1] Peutingeriana tabula itineraria. Vienne. 1753. in-fol.

[2] Chronicon Paschale. Parisiis. 1688. in-fol.

Dans un autre endroit, je parle du port de Nîmes. J'adopte, alors pour un moment, l'opinion de ceux qui croient que la Tour-Magne étoit un phare.

Pour le cercueil d'Alexandre, on peut consulter Quinte-Curce, Strabon, Diodore de Sicile, etc. La couleur des yeux des Francs, la peinture verte dont les Lombards couvroient leurs joues, sont des faits puisés dans les lettres et dans les poésies de Sidoine.

Pour la description des fêtes romaines, les prostitutions publiques, le luxe de l'amphithéâtre, les cinq cents lions, l'eau safranée, etc., on peut lire Cicéron, Suétone, Tacite, Florus; les écrivains de l'Histoire d'Auguste sont remplis de ces détails.

Quant aux curiosités géographiques touchant les Gaules, la Grèce, la Syrie, l'Égypte, elles sont tirées de Jules-César, de Diodore de Sicile, de Pline, de Strabon, de Pausanias, de l'Anonyme de Ravenne, de Pomponius Méla, de la collection des Panégyristes, de Libanius dans son Discours à Constantin, et dans son livre intitulé Basilicus, de Sidoine Apollinaire, enfin de mes propres voyages.

Pour les mœurs des Francs, des Gaulois et des autres Barbares, j'ai lu avec attention, outre les auteurs déjà cités, la Chronique d'Idace,

Priscus Panitès (Fragments sur les ambassades), Julien (première Oraison et le livre des Césars), Agathias et Procope sur les armes des Francs, Grégoire de Tours et les Chroniques, Salvien, Orose, le Vénérable Bède, Isidore de Séville, Saxo Grammaticus, l'Edda, l'Introduction à l'histoire de Charles-Quint, les Remarques de Blair sur Ossian, Pelloutier, Histoire des Celtes, divers articles de Ducange, Joinville et Froissard.

Les mœurs des Chrétiens primitifs, la formule des Actes des martyrs, les différentes cérémonies, la description des Églises, sont tirées d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène, de Lactance, des Apologistes, des Actes des martyrs, de tous les Pères, de Tillemont et de Fleury.

Je prie donc le lecteur, quand il rencontrera quelque chose qui l'arrête, de vouloir bien supposer que cette chose n'est pas de mon invention, et que je n'ai eu d'autre vue que de rappeler un trait de mœurs curieux, un monument remarquable, un fait ignoré. Quelquefois aussi, en peignant un personnage de l'époque que j'ai choisie, j'ai fait entrer dans ma peinture un mot, une pensée, tirés des écrits de ce même personnage : non que ce mot et cette pensée fussent dignes d'être cités comme un modèle de beauté ou de goût, mais parce qu'ils

fixent les temps et les caractères. Tout cela auroit pu sans doute servir de matière à des notes. Mais avant de grossir les volumes, il faut d'abord savoir si mon livre sera lu, et si le public ne le trouvera pas déjà trop long.

J'ai commencé les Martyrs à Rome, dès l'année 1802, quelques mois après la publication du Génie du Christianisme. Depuis cette époque, je n'ai pas cessé d'y travailler. Les dépouillements que j'ai faits de divers auteurs sont si considérables, que pour les seuls livres des Francs et des Gaules, j'ai rassemblé les matériaux de deux gros volumes. J'ai consulté des amis de goûts différents et de différents principes en littérature. Enfin, non content de toutes ces études, de tous ces sacrifices, de tous ces scrupules, je me suis embarqué, et j'ai été voir les sites que je voulois peindre. Quand mon ouvrage n'auroit d'ailleurs aucun autre mérite, il auroit du moins l'intérêt d'un voyage fait aux lieux les plus fameux de l'histoire. J'ai commencé mes courses aux ruines de Sparte, et je ne les ai finies qu'aux débris de Carthage, en passant par Argos, Corinthe, Athènes, Constantinople, Jérusalem et Memphis. Ainsi, en lisant les descriptions qui se trouvent dans les Martyrs, le lecteur peut être assuré que ce sont des portraits ressemblants, et non des descrip-

tions vagues et ambitieuses. Quelques-unes de ces descriptions sont même tout-à-fait nouvelles : aucun voyageur moderne, du moins que je sache [1], n'a donné le tableau de la Messénie, d'une partie de l'Arcadie et de la vallée de la Laconie. Chandler, Wheler, Spon, le Roy, M. de Choiseul, n'ont point visité Sparte; M. Fauvel et quelques Anglois ont dernièrement pénétré jusqu'à cette ville célèbre, mais ils n'ont point encore publié le résultat de leurs travaux. La peinture de Jérusalem et de la mer Morte est également fidèle. L'église du Saint-Sépulcre, la Voie douloureuse (*Via dolorosa*), sont telles que je les représente. Le fruit que mon héroïne cueille au bord de la mer Morte, et dont on a nié l'existence, se trouve partout à deux ou trois lieues au midi de Jéricho; l'arbre qui le porte est une espèce de citronnier : j'ai moi-même apporté plusieurs de ces fruits en France [2].

[1] Coronelli, Pellegrin, La Guilletière, et plusieurs auteurs Vénitiens ont parlé de Lacédémone, mais de la manière la plus vague et la moins satisfaisante. M. de Pouqueville, excellent pour tout ce qu'il a vu, paroît avoir été trompé sur Misitra, qui n'est point Sparte. Misitra est bâtie à deux lieues de l'Eurotas, sur une croupe du Taygète. Les ruines de Sparte se trouvent à un village appelé Magoula.

[2] Ce voyage, uniquement entrepris pour voir et peindre les lieux où je voulois placer la scène des Martyrs,

Voilà ce que j'ai fait pour rendre les Martyrs un peu moins indignes de l'attention publique. Heureux si le souffle poétique qui anime les ruines d'Athènes et de Jérusalem se fait sentir dans mon ouvrage! Je n'ai point parlé de mes études et de mes voyages par une vaine ostentation, mais pour montrer la juste défiance que j'ai de mes talents, et les soins que je prends d'y suppléer par tous les moyens qui sont en ma disposition : on doit voir aussi dans ces travaux mon respect pour le public, et l'importance que j'attache à tout ce qui concerne de près ou de loin les intérêts de la religion.

Il ne me reste plus qu'à parler du genre de cet ouvrage. Je ne prendrai aucun parti dans

m'a nécessairement fourni une foule d'observations étrangères à mon sujet ; j'ai recueilli des faits importants sur la géographie de la Grèce, sur l'emplacement de Sparte, sur Argos, Mycènes, Corinthe, Athènes, etc. Pergame, dans la Mysie, Jérusalem, la mer Morte, l'Égypte, Carthage, dont les ruines sont beaucoup plus curieuses qu'on ne le croit généralement, occupent une partie considérable de mon journal. Ce journal, dépouillé des descriptions qui se trouvent dans les Martyrs, pourroit encore avoir quelque intérêt. Je le publierai peut-être un jour sous le titre d'Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en passant par la Grèce, et revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne.

une question si long-temps débattue ; je me contenterai de rapporter les autorités.

On demande s'il peut y avoir des poëmes en prose ? Question qui au fond pourroit bien n'être qu'une dispute de mots.

Aristote, dont les jugements sont des lois, dit positivement que l'épopée peut être écrite *en prose ou en vers* :

Ἡ δὲ Ἐποποιΐα μόνον τοῖς λόγοις ψιλοῖς, ἢ τοῖς μέτροις [1].

Et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il donne au vers homérique, ou vers simple, un nom qui le rapproche de la prose, ψιλομετρία, comme il dit de la prose poétique, ψιλοὶ λόγοι.

Denys d'Halicarnasse, dont l'autorité est également respectée, dit :

« Il est possible qu'un discours en prose res-
» semble à un beau poëme ou à de doux vers ;
» un poëme et des chants lyriques peuvent res-
» sembler à une prose oratoire. »

Πῶς γράφεται λέξις ἄμετρος ὁμοία καλῷ ποιήματι ἢ μέλει, καὶ πῶς ποίημά γε ἢ μέλος πεζῇ λέξει καλῇ παραπλήσιον [2].

Le même auteur cite des vers charmants de Simonide, sur Danaé, et il ajoute :

[1] Arist., de Art. Poët., pag. 2, Paris, 1645, in-8°.

[2] Dion. Halic., tom. II, pag. 51, cap. 25.

« Ces vers paroissent tout-à-fait semblables
» à une belle prose [1]. »

Strabon confond de la même manière les vers et la prose [2].

Le siècle de Louis XIV, nourri de l'antiquité, paroît avoir adopté le même sentiment sur l'Épopée en prose. Lorsque le Télémaque parut, on ne fit aucune difficulté de lui donner le nom de poëme. Il fut connu d'abord sous le titre des Aventures de Télémaque, ou suite du IVe. Livre de l'Odyssée. Or, la suite d'un poëme ne peut être qu'un poëme. Boileau, qui d'ailleurs juge le Télémaque avec une rigueur que la postérité n'a point sanctionnée, le compare à l'Odyssée et appelle Fénélon un poëte.

« Il y a, dit-il, de l'agrément dans ce livre,
» et une imitation de l'Odyssée que j'approuve
» fort. L'avidité avec laquelle on le lit fait bien
» voir que si l'on traduisoit Homère en beaux
» mots, il feroit l'effet qu'il doit faire et qu'il
» a toujours fait.......... Le Mentor du Télé-
» maque dit de fort bonnes choses, quoique un
» peu hardies, et enfin M. de Cambrai me paroît
» beaucoup meilleur *poëte* que théologien [3]. »

[1] Dion. Halic., tom. II, pag. 60.
[2] Strab., lib. I, pag. 12, fol. 1597.
[3] Lettres de Boileau et de Brossette, tom. I, pag. 46.

Dix-huit mois après la mort de Fénélon, Louis de Sacy, donnant son approbation à une édition du Télémaque, appelle cet ouvrage *un poëme épique quoiqu'en prose.*

Ramsay lui donne le même nom.

L'abbé de Chanterac, cet intime ami de Fénélon, écrivant au cardinal Gabrieli, s'exprime de la sorte :

« Notre prélat avoit autrefois composé cet » ouvrage (le Télémaque) en suivant le même » plan qu'Homère dans son Iliade et son Odys- » sée, ou Virgile dans son Énéide. Ce livre » pourroit être regardé comme un poëme : il » n'y manque que le rhythme. L'auteur avoit » voulu lui donner le *charme et l'harmonie du* » *style poétique* [1]. »

Enfin, écoutons Fénélon lui-même :

« Pour Télémaque, c'est une narration fabu- » leuse en forme de poëme héroïque, comme » ceux d'Homère et de Virgile [2]. »

Voilà qui est formel [3].

[1] Histoire de Fénélon, par M. de Bausset, tom. II, pag. 194.

[2] Id., pag. 196, Manuscrits de Fénélon.

[3] A ces autorités, je joindrai ici celle de Blair : elle n'est pas sans appel pour des François, mais elle constate l'opinion des étrangers sur le Télémaque; elle est d'un très-grand poids dans tout ce qui concerne la litté-

Faydit[1] et Gueudeville[2] furent les premiers critiques qui contestèrent au Télémaque le titre de poëme contre l'autorité d'Aristote et de leur siècle : c'est un fait assez singulier. Depuis cette époque, Voltaire et La Harpe ont déclaré qu'il n'y avoit point de poëme en prose : ils étoient fatigués et dégoûtés par les imitations que l'on

rature ancienne; et enfin le docteur Blair est de tous les critiques anglois celui qui se rapproche le plus de notre goût et de nos jugements littéraires.

« In reviewing the epic poets, it were unjust to make no mention of the amiable author of the Adventures of Telemachus. His work, though not composed in verse, is justly entitled to be held a Poem. The measured poetical prose in which it is written, is remarkably harmonious; and gives the style nearly as much elevation as the French language is capable of supporting, even in regular verses. »

« En passant en revue les poëtes épiques, il seroit » injuste de ne pas faire mention de l'aimable auteur » des Aventures de Télémaque. Quoique son ouvrage » ne soit pas composé en vers, on peut, à juste titre, » le regarder comme un poëme. La prose poétique et » mesurée du Télémaque, est singulièrement harmo- » nieuse, et elle donne au style presque autant d'éléva- » tion que la langue françoise peut en supporter, même » en vers *. »

[1] La Télémacomanie.

[2] Critique générale du Télémaque.

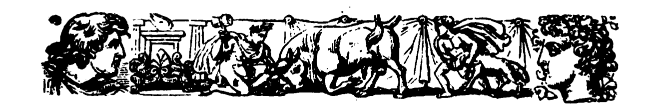
* Lect. on Rhet., by H. Blair, tom. III, pag. 276.

avoit faites du Télémaque. Mais cela est-il bien juste ? Parce qu'on fait tous les jours de mauvais vers, faut-il condamner tous les vers ? Et n'y a-t-il pas des épopées en vers, d'un ennui mortel ?

Si le Télémaque n'est pas un poëme, que sera-t-il ? Un roman ? Certainement le Télémaque diffère encore plus du roman que du poëme, dans le sens où nous entendons aujourd'hui ces deux mots.

Voilà l'état de la question : je laisse la décision aux habiles. Je passerai, si l'on veut, condamnation sur le genre de mon ouvrage ; je répéterai volontiers ce que j'ai dit dans la préface d'Atala : vingt beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine, seront toujours incomparablement au-dessus de la plus belle prose du monde. Après cela, je prie les poëtes de me pardonner d'avoir invoqué les Filles de Mémoire, pour m'aider à chanter les Martyrs. Platon, cité par Plutarque dit qu'il emprunte le nombre à la poésie, comme un char pour s'envoler au ciel : j'aurois bien voulu monter aussi sur ce char, mais j'ai peur que la divinité qui m'inspire ne soit une de ces Muses inconnues sur l'Hélicon, qui n'ont point d'ailes, et qui vont à pied, comme dit Horace : *Musa pedestris.*





PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION,

OU

EXAMEN DES MARTYRS.

C'EST avec un vrai chagrin que je me vois forcé à me défendre : ce rôle a quelque chose d'embarrassant, et qui répugne surtout à mon caractère. Mais, comme dans tout ce qui me concerne, on feint de mêler les intérêts de la religion, ce grand nom m'oblige à des soins que je ne prendrois pas pour moi ; mon devoir me fait une loi de repousser des traits qui peuvent tomber sur des choses saintes. Je vais donc examiner les Martyrs.

Cet examen se divise naturellement en trois parties.

1°. Examen des objections religieuses et morales faites contre les Martyrs ;

2°. Examen des objections littéraires ;

3°. Changements fait aux premières éditions des Martyrs, et remarques ajoutées à chaque livre de l'ouvrage.

OBJECTIONS RELIGIEUSES ET MORALES.

Tout ce qu'on a dit contre les Martyrs, on l'a dit également, et avec plus de force, contre le Génie du Christianisme : « Système dangereux pour le goût ; religion compromise, moins défendue qu'outragée ; ouvrage déplorable ; ouvrage oublié ; ouvrage mort en naissant, etc., etc. » On peut jeter les yeux sur les critiques imprimées à la suite du Génie du Christianisme, et l'on y verra, exprimés de cent façons tous les jugements que je rappelle ici.

Remarquons encore que les personnes qui semblent les plus effrayées des dangers auxquels les Martyrs exposent la religion, sont du nombre de celles désignées dans la Défense du Génie du Christianisme. « Que les consciences timorées, disois-» je, se rassurent ; ou plutôt qu'elles examinent » bien, avant de s'alarmer, si les censeurs scru-» puleux qui accusent l'auteur de porter la main » à l'encensoir, qui montrent une si grande ten-» dresse, de si vives inquiétudes pour la religion, » ne seroient point des hommes connus par leur

» mépris ou leur indifférence pour elle. Quelle
» dérision ! »

Ce soupçon tombe beaucoup mieux sur les adversaires des Martyrs : car, en prenant contre moi la défense de la morale, de la pudeur et de la religion, ils ont laissé échapper de telles indécences et des plaisanteries si impies, que le fond de leurs sentiments s'est montré à découvert. Ils sont allés jusqu'à provoquer contre moi la censure ecclésiastique. Faydit, dans sa critique du Télémaque, emploie les mêmes insinuations. « Autre-
» fois, dit-il, on déposoit les évêques qui s'avisoient
» d'écrire des romans. » Et à qui Faydit rappeloit-il noblement cet exemple ? à Louis XIV, qui n'aimoit pas Fénélon, et qui croyoit voir dans le Télémaque la satire indirecte du gouvernement de la France. Quand la critique se sert de pareilles armes, il faut convenir qu'elle est bien forte.

Quel est le but qu'on se propose en m'attaquant ainsi sous les rapports religieux ? un but très-facile à voir. On suppose que mes *prôneurs* sont des *chrétiens ;* que toute ma force est là. Il faut donc me rendre suspect à ce qu'on appelle *mon parti*, faire naître des doutes sur ma sincérité, alarmer des gens simples qui sont assez modestes pour régler leur jugement sur le jugement d'un journal. Mais l'artifice étoit trop grossier pour réussir. En voulant trop prouver contre les Martyrs, on n'a rien prouvé : personne n'a pu croire qu'un homme qui, depuis dix ans, emploie toutes les

foibles ressources de son esprit à la défense de la religion, fût tout à coup devenu l'ennemi *adroit* ou *maladroit* de cette même religion.

Je n'avance rien au hasard, et je ne demande pas, comme mes ennemis, d'en être cru sur ma parole, quoique je ne l'aie jamais donnée en vain. Les chrétiens n'ont point trouvé que les Martyrs exposassent la religion à des dangers, en voici la preuve :

Il y a en France une gazette appelée Gazette ecclésiastique ou Journal des Curés. Si quelque journal a le droit d'appeler une cause chrétienne à son tribunal, c'est sans doute celui-là. Il a paru dans cette feuille sept articles sur les Martyrs ; ces sept articles sont tous en faveur de l'ouvrage : on en prend la défense contre les journalistes qui l'ont attaqué, on en conseille la lecture ; on en fait l'apologie : et c'est vraisemblablement un *prêtre* qui tient ce langage, tandis que des censeurs, qui rient sans doute en eux-mêmes quand ils se font les champions de l'autel, crient de toutes parts au scandale.

J'ai commencé par examiner la compétence de mes juges, passons à leurs objections.

La première roule sur cette question tant débattue depuis l'apparition du Génie du Christianisme, savoir : Si le merveilleux de notre religion peut être employé dans l'épopée, et s'il offre autant de ressources au poëte que le merveilleux du paganisme ?

Une chose singulière se présente au premier coup d'œil. Ne diroit-on pas, à voir la surprise de quelques critiques, qu'avant moi on n'eût jamais entendu parler d'épopée chrétienne? Ne semble-t-il pas que j'aie fait une découverte prodigieuse, inouïe; que j'aie osé le premier mettre en action les anges, les saints, l'enfer et le ciel? et nous avons le Dante, le Tasse, le Camoëns, Milton, Voltaire, Klopstock, Gessner!

Boileau condamne le merveilleux chrétien. D'accord; mais quelques vers de Boileau anéantiront-ils la Jérusalem, le Paradis perdu, la Henriade? Boileau ne peut-il pas être allé trop loin? Boileau a-t-il jugé sans retour le Tasse, Fénélon, Quinault? Il a paru une brochure imprimée à Lyon, où l'auteur, qui m'est inconnu, a bien voulu se déclarer en faveur des Martyrs. On ne peut réunir à des autorités plus graves, une manière de raisonner plus saine. Je citerai souvent l'ouvrage de mon défenseur, en prenant seulement la liberté de retrancher un nom inutile ici, et d'adoucir l'expression d'une indignation vivement sentie. Cela me sera d'un grand soulagement : car rien n'est plus pénible que de parler de soi, et plus difficile que de garder toutes les convenances en plaidant sa propre cause.

Que Boileau n'a pas été suivi aveuglément dans son opinion, comme on voudroit le faire entendre, c'est ce que le critique anonyme montre par des exemples frappants.

« Je choisirai, dit-il, mes autorités parmi des hommes qu'on ne sauroit accuser d'avoir voulu *égarer* les jeunes littérateurs et corrompre le goût.

« Le véritable usage de la poésie, dit Rollin,
» appartient à la religion, qui seule rappelle à
» l'homme son véritable bien, et qui ne le lui
» montre que dans Dieu.... Aussi n'étoit-elle chez
» le peuple saint consacrée qu'à la religion.... C'est
» ce qui a fait, même chez les anciens peuples,
» la première matière de leurs vers [1]. »

» Après avoir présenté les preuves de ces vérités, Rollin consacre un chapitre entier à montrer que c'est une erreur de croire qu'il faille *être païen dans la poésie ;* et traçant rapidement un plan dont il exclut la *mythologie*, il termine par ces mots remarquables : « Un poëme épique, fait
» dans ce goût, *plairoit certainement*, et l'on n'y
» regretteroit ni les intrigues de Vénus, ni les
» serpents, ni le venin d'Alecto [2]. »

» L'abbé Batteux, dans son Cours de littérature, entre dans plus de détails encore pour établir le même principe. On y trouve en quelque sorte le fond des idées qu'a développées M. de Chateaubriand dans son premier ouvrage. Ne pouvant tout citer, je me contenterai de rapporter les traits principaux.

« Malgré le respect que nous avons pour les
» idées de M. Despréaux, nous ne saurions croire
» que s'il venoit au monde un second Homère, il

[1] Traité des Études, tom. I.
[2] Ibid.

» ne trouveroit pas dans l'histoire de la religion » une matière capable d'exercer son génie. » Ici l'auteur présente la manière dont, en ce cas, le merveilleux chrétien auroit pu être employé, le sujet que le nouvel Homère auroit pu chanter, et il ajoute : « Il auroit démontré par l'exécution que » le sublime et le sérieux de notre religion, bien » loin d'être un obstacle invincible à l'épopée, y » seroient la source des plus sublimes beautés. » Quel fondement auroit servi d'appui à ce mer- » veilleux? Le même qui a servi aux anciens, je » veux dire la *persuasion commune* des peuples » pour qui on écrit [1]. »

» Il n'est pas hors de propos de remarquer ici que ce sont précisément les écrivains les plus *pieux* qui ont eu les mêmes idées que l'auteur des Martyrs. Toutefois ceux de nos littérateurs à qui l'on donne le nom de *philosophes*, n'ont jamais avancé qu'il fallût être *païen* dans l'épopée, et que ce fût là une règle hors de laquelle on ne pouvoit que *s'égarer*.

» Marmontel, celui qui a le plus vanté le merveilleux de la mythologie, et dont les écrits fourniront toujours des articles presque tout faits aux critiques qui voudront déclamer contre l'épopée moderne [2], Marmontel, dis-je, s'exprime ainsi :

1 Principes de Littérature, tom. II.

2 Tout ce qu'on a dit de plus fort contre le merveilleux chrétien se trouve dans Marmontel, et souvent exprimé à peu près dans les mêmes termes.

« Avec de l'art, du goût et du génie, nos pro-
» phètes, nos anges, nos démons et nos saints
» peuvent agir *décemment* et *dignement* dans un
» poëme; et à la maladresse de Sannazar, du Ca-
» moëns, etc., on peut opposer les exemples du
» Tasse, de Milton, de l'auteur d'Athalie et de
» la Henriade [1]. »

» Voltaire qui, pour le dire en passant, s'accorde avec Rollin sur l'origine de la poésie, loin de vouloir assujettir les jeunes littérateurs à la prétendue règle des nouveaux censeurs, laisse la plus grande liberté sur ce point :

« La machine du merveilleux, dit-il, l'interven-
» tion d'un pouvoir céleste, la nature des épisodes,
» tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume,
» et de cet instinct qu'on nomme goût; voilà sur
» quoi il y a mille opinions, et *point de règle gé-*
» *nérale* [2]. »

» Le Quintilien françois, La Harpe, qui donna, du moins dans un temps, la préférence au merveilleux de la mythologie, déclare formellement qu'il ne prétend pas *exclure la religion de l'épopée*, et il ajoute :

« J'ose *en cela m'écarter de l'avis de Despréaux*,
» et l'exemple du Tasse, confirmé par le succès,
» me paroît l'emporter sur l'autorité du critique. »

« Il seroit absurde, dit-il ailleurs, d'exiger dans

1 Voyez l'Encyclopédie au mot *Merveilleux*.
2 Essai sur la Poésie épique.

» un sujet moderne, l'intervention des dieux de
» l'antiquité [1]. »

Telles sont les autorités rapportées par mon défenseur.

Donc, il est clair que Rollin, Voltaire, Batteux, Marmontel et La Harpe ont pensé qu'on pouvoit employer le merveilleux chrétien dans l'épopée. Il y a plus : Voltaire a fait un poëme avec ce merveilleux que l'on veut proscrire, et La Harpe a laissé plusieurs chants manuscrits d'une épopée chrétienne. Dans cette épopée, il y a un livre de l'Enfer, un livre du Ciel; on voit agir les saints, les anges et les prophètes; Dieu parle, Dieu prononce ses décrets; enfin, c'est un poëme chrétien dans toute l'étendue du mot. Si ce poëme eût paru du vivant de La Harpe, on se seroit donc écrié que le Quintilien françois étoit le corrupteur du goût, et qu'il avoit profané la religion? Disons la vérité : on n'a jamais voulu m'entendre; on a toujours fait, de la chose la plus simple, la question la plus embrouillée.

Voici les faits tels qu'ils sont :

J'ai dit :

1°. Si l'on veut traiter un sujet épique tiré de l'histoire moderne, il faut nécessairement employer le merveilleux chrétien, puisque la religion chrétienne est aujourd'hui la religion des peuples civilisés de l'Europe.

[1] Cours de Littérature, tom. I.

J'ai dit :

2°. Si nous ne voulons pas faire usage de ce merveilleux, il faut ou renoncer à l'épopée, ou placer toujours l'action de cette épopée dans l'antiquité. Et pourquoi donc abandonner absolument le droit si doux de chanter la patrie ?

Que les critiques se contentent de répondre : « Nous convenons qu'on ne peut avoir une épopée moderne, sans employer le merveilleux chrétien ; mais nous regrettons le merveilleux du paganisme, parce qu'il offre plus de ressources aux poëtes ; » j'entendrai ce langage.

Je répondrai à mon tour :

« En admettant votre sentiment, tout ce que j'avance se réduit à ceci : Voilà deux lyres, l'une antique, l'autre moderne. Vous prétendez que la première a de plus beaux sons que la seconde, mais elle est brisée, cette lyre : il faut donc tirer de celle qui vous reste le meilleur parti possible. Or, je veux essayer de vous apprendre que cet instrument moderne, selon vous si borné, a des ressources que vous ne connoissez pas ; que vous pouvez y découvrir une harmonie nouvelle ; qu'il a des accents pathétiques et divins ; en un mot, qu'il peut, sous une main habile, remplacer la lyre antique, bien qu'il donne une suite d'accords d'une autre nature, et qu'il soit monté sur un mode différent. »

Je le demande : cela n'est-il pas éminemment

raisonnable? Voilà pourtant tout ce que j'ai dit. Faut-il crier si haut? Qu'y a-t-il dans ces principes de contraire aux saines traditions, au goût même de l'antiquité? Ai-je le droit d'avancer qu'on peut trouver de grandes beautés dans le merveilleux chrétien, quand la Jérusalem délivrée, le Paradis perdu et la Henriade existent?

L'évidence de cette doctrine est telle, que si le critique le plus opposé à mes idées entreprenoit de faire demain une épopée sur un sujet françois, il seroit obligé d'employer le merveilleux qu'il proscrit. Si, par humeur, on s'écrie : « Eh bien, n'ayons pas d'épopée, puisqu'il faut se servir du merveilleux chrétien; » alors je n'ai plus rien à répliquer, et je conviendrai même que c'est être conséquent dans son opinion. Mais que penseroit-on d'un homme qui, regrettant un palais tombé en ruines, refuseroit de se bâtir un nouvel édifice, parce qu'il seroit forcé d'employer un autre ordre d'architecture? Un compatriote du Camoëns, du Tasse, de Milton, seroit bien surpris de me voir établir en forme une chose qui lui paroîtroit ne pas mériter la peine d'être prouvée. Nous avons quelquefois en France une horreur du bon sens très-singulière.

On feint de me regarder comme un homme entêté d'un système, qui le suit partout, qui le voit partout; pas un mot de cela. Je ne veux rien changer, rien innover en littérature; j'adore les anciens; je les regarde comme nos maîtres; j'adopte entiè-

rement les principes posés par Aristote, Horace et Boileau; l'Iliade me semble être le plus grand ouvrage de l'imagination des hommes, l'Odyssée me paroît attachante par les mœurs, l'Énéide inimitable par le style; mais je dis que le Paradis perdu est aussi une œuvre sublime, que la Jérusalem est un poëme enchanteur, et la Henriade un modèle de narration et d'élégance. Marchant de loin sur les pas des grands maîtres de l'épopée chrétienne, j'essaie de montrer que notre religion a des grâces, des accents, des tableaux qu'on n'a peut-être point encore assez développés : voilà toutes mes prétentions, qu'on me juge.

Quant aux lecteurs véritablement pieux qui pourroient trouver que j'attache trop d'importance à prouver l'excellence du Christianisme jusque dans les jeux frivoles de la poésie, je leur mettrai sous les yeux une très-belle réflexion de mon défenseur anonyme :

« Si les écrivains, dit-il, qui proscrivent le merveilleux chrétien eussent sérieusement réfléchi sur l'influence et les résultats de cette doctrine littéraire, il me semble que jamais ils n'auroient eu le courage d'adopter un principe dont les conséquences sont si importantes et si graves. En effet, soutenir une telle opinion, n'est-ce pas dire que le Christianisme, en remplaçant les ridicules imaginations du polythéisme, a éteint pour jamais le feu sacré de la véritable poésie, et que la religion

et la patrie, c'est-à-dire les deux choses les plus chères au cœur de l'homme, ne peuvent désormais être chantées par ceux auxquels est échue en partage l'espèce de talents qui donne le premier rang parmi les écrivains? N'est-ce pas condamner à l'oubli les événements les plus marqués par l'action de la Providence, les exploits des héros et des guerriers, la gloire des législateurs, des bons princes, des bienfaiteurs des nations? N'est-ce pas décider en quelque sorte que la poésie épique ne sauroit reparoître dans tout son éclat, qu'autant que, par l'abrutissement le plus déplorable, nous viendrions à retomber dans l'idolâtrie? Idolâtrie qui, par un effet bizarre, donneroit un nouvel essor au génie, en même temps qu'elle anéantiroit les plus pures lumières de la raison! N'est-ce pas prétendre que si le Christianisme eût existé au temps d'Homère et de Virgile, ces poëtes immortels n'auroient pu laisser à la postérité des monuments aussi beaux que ceux qu'elle nous a transmis? En un mot, n'est-ce pas dire que sans le paganisme il n'y eût jamais eu d'épopée, et qu'il falloit que l'univers fût ignorant et barbare, pour que nous eussions un chef-d'œuvre? »

Cette dialectique est pressante, et je ne sais pas ce que l'on pourroit répliquer.

Si l'on ne peut, contre les lumières de la raison, proscrire absolument le Christianisme de l'épopée moderne, on l'attaque du moins dans ses détails.

« Le Dieu des Chrétiens, s'écrie-t-on, prévoyant l'avenir, et le forçant pour ainsi dire à être, parce qu'il l'a prévu ; ce Dieu prononçant sans appel, sans retour, détruit l'intérêt de l'épopée : le lecteur sait tout au premier mot ; il n'a plus rien à deviner. Le Jupiter d'Homère, au contraire, tantôt prenant parti pour les Troyens, tantôt pour les Grecs, est lui-même soumis au Destin, etc. »

Je conviens que le dénouement est prévu dès l'exposition des Martyrs ; mais c'est un reproche qu'il faut faire à toutes les épopées, ainsi qu'à plusieurs tragédies, entre autres aux chefs-d'œuvre de la scène [1]. Dès les premiers vers de l'Odyssée on apprend qu'Ulysse, après avoir renversé les murs de Troie, erre au gré de la Fortune chez tous les peuples et sur toutes les mers ; un peu plus loin, Jupiter annonce le retour du héros dans sa patrie ; Minerve, sous la figure de Mentor, prédit ce retour à Télémaque. Au cinquième livre, Jupiter envoie Mercure déclarer au roi d'Ithaque qu'il doit quitter l'île de Calypso ; qu'il arrivera dans l'île de Schérie ; qu'il y sera reçu comme un dieu ; que les Phéaciens le combleront de présents, le reconduiront dans sa patrie, où il jouira du bonheur de revoir son palais et les champs de ses aïeux.

Dans l'Iliade, l'accomplissement de l'action est encore bien plus marqué. Jupiter dit, en toutes

[1] Il y a des tragédies dont le titre seul annonce le dénouement, telles que la Mort de César, la Mort de Pompée, etc.

lettres, qu'Hector repoussera les Grecs, tant que le fils de Pélée ne se montrera pas à la tête de l'armée, et que celui-ci ne prendra les armes que le jour où l'on combattra pour le corps de Patrocle, auprès des vaisseaux. Homère a craint que cela ne fût pas encore assez clair : car Jupiter, répétant ailleurs la même déclaration, ajoute que Patrocle tuera Sarpédon, que ce même Patrocle sera tué par Hector; qu'Achille, à son tour, plongera sa lance dans le sein d'Hector; et qu'alors les Grecs renverseront les remparts d'Ilion. Voyez le huitième et le quinzième livre de l'Iliade.

Lamothe fait à ce sujet, contre l'Iliade, la même objection que l'on fait contre les Martyrs. Après le premier passage que j'ai cité, il prétend que tout intérêt est détruit dans l'Iliade. Or, ce passage se trouve au huitième livre du poëme; de sorte que les seize derniers livres seroient sans aucun agrément. Cependant, ces seize derniers livres renferment la séduction de Jupiter par le moyen de la ceinture de Vénus, la mort de Patrocle, les funérailles de ce guerrier, la description du bouclier d'Achille, le combat des Dieux, la mort d'Hector, la douleur d'Andromaque, et l'entrevue de Priam et d'Achille.

Dans l'Énéide, même inconvénient. Les sept premiers vers, en commençant le poëme par *Arma, virumque cano*, apprennent aux lecteurs qu'Énée, long-temps poursuivi par la colère de Junon, abordera enfin en Italie, qu'il livrera de rudes combats

pour établir ses dieux dans le Latium, et pour y fonder la cité d'où sortira le peuple latin, les rois d'Albe, et l'empire de la grande Rome. Jupiter apprend ensuite à Vénus l'histoire entière d'Énée et de ses descendants.

La première strophe de la Jérusalem nous annonce que Godefroi délivrera le sépulcre de Jésus-Christ; qu'en vain l'Enfer s'armera contre lui, etc

Milton déclare qu'il chante la désobéissance de l'homme, et le fruit défendu qui fit entrer la mort dans le monde, etc.

Ainsi, que le Dieu des Chrétiens prononce des arrêts irrévocables, que le Jupiter des païens change de passions ou de projets, il n'en est pas moins vrai que, dans toute épopée, la catastrophe est prévue d'avance. Est-ce un reproche que l'on doive faire à l'art? Je ne le crois pas. Il eût été facile aux poëtes de masquer leur but, et de laisser les lecteurs dans l'incertitude; mais je ne pense point que l'intérêt du poëme épique tienne à de petites surprises de romans, à des péripéties vulgaires. L'épopée tire cet intérêt du pathétique, de la richesse des tableaux, et surtout de la beauté du langage.

Disons quelque chose de plus : il n'est pas rigoureusement vrai que le Dieu de l'Écriture accomplisse toujours ses desseins; saint Augustin reconnoît que Dieu change quelquefois ses conseils. La justice du Tout-Puissant, par rapport à l'homme, n'est souvent que comminatoire, la

miséricorde éternelle marche avec l'éternelle justice.

Ce sont là les inconcevables mystères de la Grâce, les profondeurs impénétrables de la Charité divine : Dieu permet que les prières des hommes ébranlent ses immuables décrets. Abraham ose entrer en contestation avec le Seigneur, sur la destruction des villes coupables :

« Seigneur, dit-il, perdrez-vous le juste avec
» l'impie ? Peut-être y a-t-il cinquante justes dans
» cette ville ; les ferez-vous aussi périr ? »

« Si je trouve dans Sodome cinquante justes,
» dit le Seigneur, je pardonnerai à cause d'eux à
» toute la ville. »

La Puissance éternelle, pour ainsi dire vaincue par la voix suppliante du patriarche, se réduisit à demander dix justes : ils n'y étoient pas ! Ninive fut condamnée ; Ninive fut sauvée par la pénitence. Magnifique privilége des larmes de l'homme, que pourroit-on vous préférer dans cette odieuse idolâtrie, où les pleurs couloient vainement sur des autels d'airain, où des divinités inexorables contemploient avec joie les inutiles malheurs dont elles accabloient les mortels ? Ne renonçons point à nos droits sur les décrets de la Providence : ces droits sont nos pleurs. Qui de nous est assuré de n'en jamais répandre ? Qui sait si ce Tout-Puissant, qu'on nous veut peindre inflexible, ne nous a pas pardonné nos excès criminels, par le mérite

du sang et des larmes de quelques-unes de nos victimes ?

Vient ensuite l'objection contre les fonctions des anges. On s'est avancé jusqu'à dire que les anges présentés dans les Martyrs ne sont point les anges honorés par les Chrétiens ; qu'on peut ainsi se permettre d'en rire, etc.

Il devroit me suffire de citer l'autorité des poëtes. Je ne sache point qu'on ait demandé compte au Tasse, à Milton, Klopstock, à Gessner, de la manière dont ils font voyager, parler les messagers du Très-Haut ; mais quand il s'agit de me juger, on dénature toutes les questions. Écoutons donc encore mon défenseur ; c'est lui qui parle :

« Le nom d'*ange* veut dire *envoyé*, *messager*, *ambassadeur* [1]. Si on eût réfléchi sur cette signification, on n'auroit pas été surpris que des *ambassadeurs* allassent en *ambassade*.

» Si l'on eût jeté un coup d'œil sur le catéchisme, on y auroit remarqué que Dieu *envoie ses anges pour veiller sur nous, et être les ministres de notre salut* [2].

» Si on avoit lu la Bible on y auroit vu que quand *le Dieu qui d'un mot a éclairé l'univers jus-*

[1] « Voyez dans le Dictionnaire hébraïque, au mot *Malach*, et dans le Dictionnaire grec au mot ἄγγελος. Les noms propres des anges indiquent également leur ministère. *Michaël* signifie semblable à Dieu, *Gabriel*, force de Dieu, etc. ; ce n'est qu'à cause de la nature de leurs fonctions qu'on les représente avec des ailes. »

[2] « Voyez le Catéchisme, page 173. »

que dans ses immenses profondeurs, veut faire connoître ses volontés aux hommes, les punir, les récompenser, annoncer la naissance des personnages célèbres, conduire ses serviteurs dans leurs voyages, leur donner des épouses vertueuses, il le fait par le ministère de ses anges [1]; on y auroit vu les maladies, les infirmités, la mort, les tempêtes, les stérilités, les guerres, les malheurs attribués aux mauvais anges [2]; on y auroit vu les anges de lumière en présence des anges de ténèbres, les bons anges luttant contre les mauvais [3]; on y auroit vu, chose qu'on n'eût pas manqué de reprocher à l'auteur des Martyrs, si celui-ci en eût fait usage, les anges prendre quelquefois le nom du Seigneur, *Elohim*, et même le nom sacré et incommunicable de *Jehovah* [4].

» Si on eût examiné les passages des saints Pères sur ce point [5], on auroit vu saint Ambroise, saint Hilaire, saint Grégoire de Nazianze, saint Jérôme

[1] «Voyez, dans la Bible, l'histoire d'Isaac, de Samson, de Jean Baptiste, de Jésus-Christ; l'histoire de Tobie, l'embrasement de Sodome, la défaite de Sennachérib; l'apparition des anges à Abraham, à Agar, à Daniel, à Zacharie, etc.»

[2] «Voyez, entre autres, le 1er. liv. des Paral., XXII, 1; le 3e. liv. des Rois, chap. 22, v. 21; et le psaume 77, v. 49, où on lit : Misit in eos iram indignationis suæ, indignationem et iram et tribulationem, immissiones per angelos malos.»

[3] «Voyez Job, chap. 1, v. 6; et Zacharie, ch. 3, v. 1 et 2.»

[4] «Voyez la Genèse, chap. 16, v. 13; et l'Exode, chap. 3, v. 4; Ibid., 22, 20. Voyez aussi le Dictionnaire de la Bible et la Dissertation de dom Calmet sur ces passages.»

[5] «Voyez ces divers passages dans dom Calmet.»

parlant, d'après l'Écriture, des anges qui président aux actions des hommes, aux monarchies, aux empires, aux provinces, aux nations, aux lieux saints, etc.; on auroit vu dans Tertullien l'ange du baptême, l'ange de la prière [1]; on auroit vu dans Origène l'énumération des mauvais anges, l'ange de l'avarice, l'ange de la fornication, l'ange de l'orgueil, etc. [2]. Et alors on auroit reconnu que les *petits moyens* employés par M. de Chateaubriand, lui ont été fournis par le témoignage unanime de l'Écriture et de la tradition.

» Mais peut-être les Pères de l'Église, que je viens de citer, *ont-ils aussi diminué l'idée que nous devons avoir de notre Dieu,* et peut-être leurs *anges* ne méritent-ils pas plus de respect que ceux de M. de Chateaubriand? En ce cas, il me reste encore une autorité à citer.

» Si on avoit lu les écrits immortels d'un homme plus grand en matière de religion que tous les hommes de son siècle, qui cependant porte encore sans réclamation le nom de grand; d'un homme qui a parlé de la divinité d'une manière si sublime, que la postérité a dit de lui qu'il sembloit avoir assisté aux conseils du Très-Haut, on y auroit lu :

« Quand je vois dans les Prophètes, dans l'Apo-
» calypse et dans l'Évangile même, cet ange des
» Perses, cet ange des Grecs, cet ange des Juifs,
» l'ange des petits enfants qui en prend la défense

[1] « Voyez Tertull., de Oratione, 12, de Baptis., 5, 6. »
[2] « Voyez Origene, Hom. 15, in Josue. »

» devant Dieu contre ceux qui les scandalisent ;
» l'ange des eaux, l'ange du feu, et *ainsi des autres ;*
» et quand je vois parmi tous ces anges celui qui
» mit sur l'autel le céleste encens des prières, je
» reconnois dans ces paroles une espèce de média-
» tion des saints anges ; *je vois même le fondement*
» *qui peut avoir donné occasion aux païens de*
» *distribuer leurs divinités dans les éléments et*
» *dans les royaumes pour y présider : car toute*
» *erreur est fondée sur quelques vérités dont on*
» *abuse.* Mais à Dieu ne plaise que je voie rien
» dans toutes ces expressions de l'Écriture, qui
» blesse la médiation de Jésus-Christ que tous les
» esprits célestes reconnoissent comme leur Sei-
» gneur, ou qui tienne des erreurs païennes, puis-
» qu'*il y a une différence infinie entre reconnoître,*
» *comme les païens, un Dieu dont l'action ne*
» *puisse s'étendre à tout*, ou qui ait besoin d'être
» soulagé par des subalternes, à la manière des
» rois de la terre dont la puissance est bornée ;
» et un Dieu qui, faisant tout et pouvant tout,
» honore ses créatures en les associant quand il
» lui plaît, et à la manière qui lui plaît, à son
» action. »

» L'homme qui *attribue ces petits moyens* au *su-*
prême Ordonnateur des mondes, et qui *nuit* ainsi
à la poésie et à la religion, se nomme BOSSUET [1] ;
et je prie de remarquer qu'il n'écrivoit ce que l'on
vient de lire que « pour combattre *la* GROSSIÈRE

[1] « Voyez Bossuet, sur l'Apocal., n°. XXVII. »

» IMAGINATION *de ceux qui croient toujours ôter à*
» *Dieu tout ce qu'ils donnent à ses saints et à*
» *ses anges dans l'accomplissement de ses ou-*
» *vrages*[1]. »

Mon défenseur ne me laisse presque plus rien à dire. Comment se fait-il que, dans le siècle où nous sommes, il y ait des critiques assez peu instruits des choses dont ils se mêlent de parler, pour s'exposer à recevoir de pareilles leçons? Y a-t-il des Chrétiens assez ignorants des vérités de la foi pour avoir été dupes des assertions de ces théologiens équivoques? Couronnons les autorités produites ci-dessus, par une autorité qui seule les vaut toutes.

Le fils de l'Éternel va donner son sang pour racheter les hommes.

« Jésus alla, selon sa coutume, à la montagne des Oliviers. . . . . Il se mit à genoux, et fit sa prière en disant :

» Mon père, éloignez de moi, s'il vous plaît, ce
» calice! Néanmoins, que ce ne soit pas ma vo-
» lonté qui se fasse, mais la vôtre. »

» Alors il lui apparut un *ange* du ciel qui le *fortifia.* »

Cet ange agissoit donc en contradiction avec la volonté directe et du Fils et du Père? Et combien cet ange doit ici paroître à mes censeurs, petit, foible, déplacé! Car ce n'est pas un homme qu'il

[1] « Voyez Bossuet, sur l'Apocal., n°. XXVII. »

vient secourir, c'est le fils même de l'Éternel! Que lui sert, d'ailleurs, de s'interposer entre les personnes divines, puisqu'il ne peut arracher à la croix le Sauveur du monde? L'Évangile vous répond : Il le *fortifioit!*

Ce dernier mot nous fait voir qu'une critique irréfléchie, en se récriant contre le ministère des anges, a attaqué une des doctrines les plus belles, les plus consolantes, les plus *poétiques* du Christianisme.

On a dit : « Le Dieu des Chrétiens sachant tout, ordonnant tout, il est ridicule de le voir employer des anges pour exécuter sa volonté, qui s'exécute d'elle-même. C'est bien pis quand ses anges agissent comme s'ils pouvoient changer ses décrets. Les anges qui viennent inspirer Eudore dans le sénat, ne jouent-ils pas un rôle absurde, puisque l'Éternel veut laisser triompher l'Enfer? etc. »

La première réponse à cette objection se trouve dans l'admirable passage de Bossuet, rapporté plus haut : « Il y a une différence infinie entre » reconnoître, comme les païens, un Dieu dont » l'action ne puisse s'étendre à tout, ou qui ait » besoin d'être soulagé par des subalternes, à la » manière des rois de la terre, dont la puissance » est bornée; et un Dieu qui, faisant tout et » pouvant tout, honore ses créatures en les asso» ciant, *quand il lui plaît*, et à la *manière qui lui* » *plaît*, à son action. »

Oui, Dieu associe *de la manière qui lui plaît* ses anges à son action. Comment cela? Le voici :

Dieu a prononcé notre arrêt; mais est-ce tout? Tout est-il fini? De quelle manière cet arrêt s'accomplira-t-il? N'aurons-nous aucun délai? Le coup partira-t-il avec la sentence? Si Dieu est notre juge, n'est-il pas notre père? Il appelle ses anges :

« Allez, leur dit-il, adoucissez mes décrets ;
» portez la consolation dans le cœur de ceux que
» je vais affliger pour leur bien ; secourez-les con-
» tre ma propre colère ; combattez l'Enfer qui
» triomphera, parce que je le veux, mais qui ne
» fera pas tout le mal qu'il pourroit faire, si
» vous ne vous opposiez à sa rage ; recueillez les
» larmes que je vais faire couler; présentez-les
» à mon tabernacle. Je commets à vos soins l'em-
» pire de ma miséricorde, et je me réserve celui
» de ma justice. »

Qui rejettera cette doctrine? Qui n'y trouvera une foule de beautés touchantes? Les anges sont des amis invisibles que Dieu nous a donnés pour nous protéger, pour nous consoler ici-bas. Un homme est condamné à perdre la tête sur l'échafaud; il n'a plus qu'un instant à passer sur la terre. Ses amis l'abandonnent-ils parce que le juge a prononcé? Ils pénètrent dans les cachots; ils viennent s'associer aux douleurs d'un infortuné, et le soutenir dans ce moment d'épreuve : ces anges de la terre, comme les anges célestes, après lui avoir prodigué les derniers secours de l'amitié, lui pro-

mettent de se rejoindre à lui dans des régions plus heureuses.

Je passe à la grande accusation : « J'ai fait, disent les ennemis des Martyrs, un mélange profane des divinités païennes et des puissances divines honorées par les Chrétiens; j'ai confondu le merveilleux des deux religions, etc. »

Mon défenseur me fournira d'abord une partie de la réponse :

« A l'époque où M. de Chateaubriand place l'action qui fait le sujet de son livre, les Chrétiens étoient entourés de païens et vivoient au milieu d'eux. Quelquefois ils appartenoient à la même famille et habitoient sous le même toit. Liés par une origine commune, par le sang ou par l'amitié, il ne se passoit aucun jour qu'il ne fût question de la religion nouvelle qui faisoit alors des progrès si rapides. Il seroit même absurde de supposer qu'ils ne s'en entretinssent pas habituellement : les uns pour la propager ou la défendre, les autres pour la connoître et l'embrasser, ou très-souvent pour la combattre et en persécuter les sectateurs. Rien ne devoit donc être plus ordinaire que d'entendre parler dans une même conversation, de Jésus-Christ et des divinités de l'empire, et de voir opposer Jupiter au vrai Dieu.

» Si on eût rappelé ces faits en rendant compte des Martyrs; si on eût dit aux lecteurs que les personnages qui figurent dans ce livre professent

une religion différente, que chacun y parle conformément à sa croyance, et qu'ainsi, selon le changement d'interlocuteurs, on a tour à tour sous les yeux le langage d'un disciple de Jésus-Christ et celui d'un adorateur des idoles, on eût indiqué par ce moyen, de la manière la plus simple, ce qu'a fait M. de Chateaubriand. On n'eût vu en cela rien que de naturel, et l'on eût loué l'auteur d'avoir fidèlement suivi une marche qui lui étoit prescrite par le temps et le lieu de l'action, ainsi que par le caractère de ses héros. . . . .

» On a feint constamment d'ignorer que ce n'est pas *confondre* deux objets que de les placer à côté l'un de l'autre, en les présentant avec les différences qui les *distinguent;* et parce que dans la même page une fille d'Homère parle en prêtresse des Muses, et un Chrétien en Chrétien, il ne lui en faut pas davantage pour assurer que *Jehovah et Jupiter sont confondus*, et que l'un est le *rival* de l'autre. Avec cette logique, on peut faire une imputation tout aussi grave à Corneille dans Polyeucte, à Voltaire dans Zaïre, et même à Racine dans *Esther*. . . . .

« — Le mélange du sacré et du profane est un
» grand scandale. — Dans ce poëme bizarre la re-
» ligion devient une fable. »

» Ne s'imagineroit-on pas d'après ce langage que M. de Chateaubriand, à l'exemple de quelques poëtes des siècles passés, faisoit revivre les divinités du paganisme pour les associer au vrai Dieu

et à ses anges? Qui n'auroit cru que mettant les uns et les autres sur la même ligne, comme Sannazar ou comme le Camoëns, il leur prêtoit indistinctement les mêmes attributs et la même autorité, mettoit Jupiter, Mars, Bacchus avec les Saints, et plaçoit Pluton, Cerbère et les Centaures à côté de Satan [1]?

» Heureusement ces sottises et ces fables n'existent que dans l'esprit de ceux qui s'en sont rapportés aux journaux. On ne voit dans les Martyrs que l'action d'un Dieu unique employant, conformément à la croyance chrétienne, le ministère des intelligences auxquelles il confie l'exécution de ses volontés. S'il y est question des faux dieux, ce n'est jamais que de la part de ceux qui étant païens croient à leur pouvoir; et loin qu'il y ait une *confusion* réelle, la *distinction* ne sauroit être mieux établie, et la supériorité plus marquée en faveur de la vraie religion. Je me refuse au plaisir de citer; mais on peut, à toutes les pages du livre, vérifier ce que j'avance. Je ne pense pas au reste qu'il en soit besoin. La force de la vérité est telle que, sans le vouloir, ses ennemis lui rendent souvent hommage au moment même où ils ne songent qu'à l'outrager. S'il est un endroit des Martyrs qui puisse fournir un prétexte pour accuser M. de Chateaubriand de ce prétendu mélange, c'est sans doute le deuxième

[1] « Voyez le poëme *de Partu Virginis*, et la Lusiade. »

livre dans lequel Cymodocée chante les Dieux et les Muses, tandis qu'Eudore célèbre la grandeur du Dieu d'Israël, en présence de Cyrille [1]; et cependant écoutons l'aveu involontairement échappé à un homme qui ne voit que *confusion* partout :

« L'auteur, dit-il, fait un tableau charmant d'une » famille chrétienne. La situation est piquante par » *le contraste* des deux religions. M. de Chateau- » briand s'y montre avec tout son talent, c'est- » à-dire qu'il y en a beaucoup. »

» Or, ce *contraste* des deux religions qui *produit des situations piquantes*, règne d'un bout de l'ouvrage à l'autre. Nulle part on ne les trouve *mêlées* et *confondues*. »

Ainsi parle mon défenseur.

Véritablement, l'objection tirée de la prétendue confusion des cultes dans les Martyrs, est si peu solide, qu'on s'étonne qu'elle ait jamais été faite ; c'est vouloir que le quatrième siècle de notre ère ne soit pas le quatrième siècle. J'ai parlé comme l'histoire, et jamais poëte n'observa plus strictement la vérité des mœurs. Ceux qui ne peuvent lire les originaux, peuvent du moins consulter Crevier : ils y verront à chaque page les Chrétiens et les païens figurer ensemble. Ici se forme

[1] « Il est à propos de remarquer, qu'en cette circonstance, Cyrille ne manque pas de blâmer le sujet des chants de Cymodocée. »

un concile, là se réunit une assemblée des prêtres de Cybèle; plus loin les Chrétiens célèbrent la Pâque, et les païens courent aux temples de Flore et de Vénus; l'autel de la Victoire est au Capitole, celui du Dieu des armées dans les Catacombes; un édit de Dioclétien porte le sceau des divinités de l'Empire, la lettre apostolique d'un évêque est souscrite du signe sacré de la Croix. Ce mélange se retrouve jusque dans les Actes des martyrs : le bourreau interroge au nom de Jupiter, et la victime répond au nom de Jésus-Christ. On a dit qu'il falloit ignorer les premiers éléments de l'histoire, ou bien être de la plus insigne mauvaise foi, pour m'accuser d'avoir confondu le profane et le sacré dans les Martyrs : je ne vais pas si loin; je crois à la science et à la candeur de certains critiques. A la vérité, ils ne se sont peut-être pas abaissés jusqu'à lire la Vie des Saints; leur génie est au-dessus d'une pareille étude; mais si mon heureuse étoile leur avait fait jeter un moment les yeux sur ces *contes* déplorables, ils auroient vu que je ne suis qu'un *copiste* fidèle. On a généralement remarqué le moment où Démodocus, se jetant aux pieds de Cymodocée, la conjure de renoncer à Jésus-Christ : eh bien, le fond de cette scène est emprunté de l'entrevue de sainte Perpétue et de son père! Il y a donc confusion de religion, mélange impie dans cette épreuve du martyre de Perpétue? Le père de cette femme sainte étoit païen : car Perpétue observe

qu'il étoit le seul de sa famille qui ne tirât aucun avantage de sa mort.

Un peu de cette bonne foi dont mes censeurs parlent tant, un peu de justice leur suffiroit pour convenir que ce qui fait l'objet de leur critique devroit être celui de leurs éloges. L'abondance et, comme auroient dit les Latins, la félicité de mon sujet, tient précisément au choix de ce sujet qui met à ma disposition, sans profanation et sans mélange, les beautés d'Homère et de la Bible, la peinture d'un monde vieillissant dans l'idolâtrie et d'un monde rajeuni dans le sein du Christianisme. Quiconque eût pris comme moi le fond d'une épopée dans l'histoire de Constantin, eût nécessairement montré comme moi la fable auprès de la vérité. Et ne voit-on pas, dans la Jérusalem, des Mahométans et des Chrétiens? N'y a-t-il pas des mosquées où l'image de Marie est transportée, par l'ordre d'un magicien? A-t-on jamais fait au Tasse le reproche bizarre d'avoir confondu Jésus-Christ et Mahomet? Non-seulement le Tasse a eu raison de représenter les deux religions ensemble, mais peut-être a-t-il eu tort de ne pas tirer plus de parti du Coran et des traditions de l'Islamisme.

Cette objection, une fois résolue, fait disparoître une misérable chicane, suite naturelle de cette misérable objection :

« Vos personnages, dit-on, ne doivent pas s'entendre. »

Quel homme de bon sens ne voit pas que des hommes vivant sous le même empire, quoique professant différentes religions, ont de nécessité une connoissance générale de leurs cultes respectifs? Au quatrième siècle, Jésus-Christ n'étoit ignoré de personne, pas même de la plus vile populace, qui crioit sans cesse : « Les Chrétiens aux bêtes! » Souvent la moitié d'une famille étoit chrétienne, et l'autre païenne, comme nous l'avons déjà montré par l'exemple de sainte Perpétue. Je demande si, lorsque des païens et des Chrétiens conversoient ensemble et qu'ils venoient à nommer Jésus-Christ et Jupiter; je demande s'ils s'interrompoient les uns les autres pour se dire : Qu'est-ce que Jésus-Christ, qu'est-ce que Jupiter? Quand les premiers apologistes portent la parole à des empereurs païens, à des juges païens, à tout un peuple idolâtre, ne s'énoncent-ils pas au nom de Jésus-Christ? Il faut donc soutenir que Tertullien faisoit une chose absurde, lorsqu'il discouroit sur la Résurrection, sur l'Incarnation et sur plusieurs autres mystères, en s'adressant aux gentils? L'Apologie de Minucius Félix est un dialogue à la manière de Platon, dans lequel un philosophe, un païen et un Chrétien s'entretiennent du culte des faux dieux et du culte du Dieu véritable. A l'époque de l'action des Martyrs, le Rédempteur du monde étoit si parfaitement connu, que l'on avoit égorgé neuf fois ses serviteurs. Franchement, s'il y a une objection raisonnable à faire, c'est plutôt contre

l'ignorance où paroît être Cymodocée touchant l'existence des Chrétiens. Les Turcs et les Grecs habitent aujourd'hui les mêmes villes. Quand un Turc s'écrie : « Mahomet ! Allah ! » et qu'un pauvre Grec lui répond : « Christos ! » le maître et l'esclave sont-ils si fort étonnés ? Je dis plus : non-seulement des peuples soumis à la même autorité, sans servir les mêmes autels, se comprennent par une suite de l'habitude; mais la nature apprend encore aux hommes à s'entendre à demi-mot, en matière de religion.

Comme j'étois à Sparte, un chef de la loi me fit demander ce que j'étois venu faire en Grèce. L'interprète répondit, par mon ordre, que j'étois venu voir des ruines. Le Turc se mit à rire aux éclats : il me prit pour un fou ou pour un stupide. J'ajoutai que je ne faisois que passer, et que j'allois en pèlerinage à Jérusalem; et le Turc de s'écrier en grec : « *Kalo ! kalo !* bon ! bon ! » Il ne renouvela point ses questions, et parut complétement satisfait. Cet homme ne put concevoir que j'eusse quitté mon pays pour visiter des monuments peu éloignés de la France; mais il comprit très-bien que j'abandonnasse mes foyers, que je traversasse la mer, que je m'exposasse aux poignards des Arabes pour aller prier sur un tombeau, et demander à mon Dieu le soulagement de mes peines ou la continuation de mon bonheur. Les peuples, ou tout-à-fait sauvages, ou demi-barbares, chez lesquels j'ai voyagé, ne m'ont jamais paru

attentifs qu'à deux choses, à mes armes et à ma religion. Si j'ôtois mes pistolets de ma ceinture, ils s'en emparoient, les examinoient, les manioient, les retournoient en tous sens; si je me mettois en prière, ils faisoient silence, paroissoient eux-mêmes se recueillir, et me regardoient avec une sorte de curiosité respectueuse. La religion est la défense de l'âme, comme les armes sont la défense du corps; et l'homme, lorsqu'il est encore près de la nature, a le sentiment vif et répété de ces deux besoins.

Passons à un autre reproche. En affectant de louer mon talent, fort peu digne de louanges, on prétend tourner contre moi mes propres armes. On dit :

« Vous prouvez précisément le contraire de ce que vous voulez prouver; vos tableaux empruntés de l'idolâtrie sont supérieurs à ceux que vous tirez de la vraie religion; on est païen en vous lisant. »

S'il en étoit ainsi, je répondrois : « Accusez le peintre et non le sujet du tableau. » Mais je soupçonne que les personnes qui m'attaquent de cette manière n'ont pas considéré la question sous son véritable point de vue.

Il ne s'agit pas de comparer, dans les Martyrs, scène à scène, et page à page : il s'agit de prononcer sur le résultat général. Il est évident que les deux cultes ont des beautés d'un genre très-différent : l'un est riant, l'autre sévère; l'un est gracieux et léger, l'autre est grave et dramatique.

Les souvenirs de la mythologie, quelques phrases homériques, l'harmonie des noms, le prestige des lieux, peuvent, dans certains livres des Martyrs, faire une impression agréable sur l'esprit du lecteur ; encore faudroit-il remarquer, pour être juste, que la peinture des mœurs de la famille chrétienne, le portrait de Marie dans le ciel, la cérémonie des fiançailles, la description du baptême de Cymodocée, ont paru, sous les rapports riants, n'avoir rien à craindre des tableaux opposés de l'idolâtrie. Mais, je le demande, en marchant vers la fin de l'ouvrage, l'avantage ne demeure-t-il pas tout entier au Christianisme? Qu'est-ce que Jupiter quand on est dans l'infortune? Toutes les fois que l'homme souffre, il faut appeler Jésus-Christ. Est-ce le paganisme qui auroit pu m'offrir les scènes des prisons? Ces vieux évêques abattus aux pieds d'un jeune homme désigné martyr, le banquet funèbre, la tentation, le mariage de Cymodocée et d'Eudore au milieu de l'amphithéâtre, appartiennent-ils à la religion de Mercure et de Vénus? Démodocus pleure, souille ses cheveux de cendres, déchire ses vêtements, maudit les hommes et les dieux; Eudore, qui perd aussi Cymodocée, une grande renommée, la fortune, la beauté, la jeunesse, l'espoir d'être un jour le premier homme de l'Empire par la faveur d'un prince héritier des Césars, Eudore expire dans les tourments, pardonnant à ses ennemis, et bénissant la main qui le frappe; il meurt avec le courage d'un héros, ou

plutôt d'un martyr. Quelle différence entre deux hommes! Disons plutôt : Quelle différence entre deux religions!

Ainsi le paganisme peut, si l'on veut, s'associer au plaisir, mais il est inutile à la douleur; le Christianisme, également ami d'une joie modeste, et favorable à la sérénité de l'âme, est surtout un baume pour les plaies du cœur : le premier est une religion d'enfants; le second est une religion d'hommes. Ne méconnoissons pas les beautés de la dernière, parce qu'elle semble mieux convenir au deuil qu'aux fêtes : les larmes ont aussi leur éloquence, et les yeux pleurent plus souvent que la bouche ne sourit.

Comparez donc ce que le Christianisme a de consolant, de tendre, de sublime, de pathétique dans les peines, à ce que le paganisme a de brillant dans la prospérité : prononcez alors; et voyez si, dans les Martyrs, le nombre des images riantes, produites par les dieux du mensonge, l'emporte sur le nombre des tableaux graves offerts par le Dieu de la vérité. Je ne le crois pas : il me semble même, pour m'appuyer d'un exemple, que les chants de Bacchus au XXIIIe. livre (imités cependant des plus grands poëtes), sont petits au milieu de cette espèce de haute poésie, qui naît de la raison, de la vertu et de la douleur chrétiennes.

Un critique, qui m'a traité d'ailleurs avec une rare politesse, prétend que les François ne s'accoutumeront jamais à l'emploi du merveilleux chré-

tien, parce que notre école n'a pas pris cette direction dans le siècle de Louis XIV. « Si Racine (c'est le raisonnement du critique), comme le Tasse en Italie, comme Milton en Angleterre, avoit écrit une épopée chrétienne, nous aurions été dès notre enfance accoutumés à voir agir les saints et les anges dans la poésie : cela nous paroîtroit aussi naturel qu'aux Anglois et aux Italiens. » Cet aperçu est très-délicat, très-ingénieux; mais qu'un nouveau Racine paroisse, et j'ose assurer qu'il n'est pas trop tard pour avoir une épopée chrétienne : Polyeucte, Esther, Athalie et la Henriade même, ne permettent pas d'en douter.

Ceux qui sont encore sous le joug des plaisanteries de Voltaire préféreront sans doute, dans mon ouvrage, le merveilleux païen au merveilleux du Christianisme; mais je m'adresse aux gens raisonnables : le merveilleux proprement dit est-il inférieur dans les Martyrs aux autres parties de l'ouvrage? Je puis me tromper, et, dans ce cas, ce ne sera qu'amour-propre d'auteur sans conséquence. Il me semble que la description du purgatoire (aux erreurs près) a été reçue avec indulgence, comme un morceau pour lequel je n'ai eu aucun secours. Mes plus grands ennemis ont cité avec éloge plusieurs passages du livre de l'Enfer; le livre du Ciel a essuyé des critiques; mais certainement si j'ai jamais écrit quelques pages dignes d'être lues, il faut les chercher dans ce livre. Les

discours des puissances incréées n'ont pas paru répondre à la majesté divine. Milton avant moi avoit-il mieux réussi? Je m'étois contenté de faire de ces discours un morceau d'art, d'y placer l'exposition de l'action, le motif du récit, l'élection des personnages vertueux, comme on voit dans l'enfer le choix des personnages criminels : c'étoit sous ces rapports qu'il falloit juger ces discours, c'étoit ainsi que l'avoient fait les hommes de goût que j'avois pris soin de consulter. Ils avoient examiné la *machine* du poëte, et ils n'avoient pas demandé une éloquence qu'on ne pourra jamais rendre digne de Dieu. Quoi qu'il en soit, j'ai retranché ces discours. Si j'avois, comme le Tasse, mis le Mouvement, le Temps, l'Espace, aux pieds de l'Éternel; si j'avois, comme le Dante, imaginé un grand cône renversé, où les damnés et les démons sont retenus dans des cercles de douleur, on n'auroit point eu assez de risées pour mes folles imaginations, assez d'insultes pour mon défaut de goût et de convenance; ce que l'on eût trouvé, dans les Martyrs, trivial, extravagant, impie, on le trouve excellent dans l'enfer du poëte florentin, et peut-être dans le Saint Louis du père Lemoine.

Je touche à une accusation à laquelle je n'ai rien à répondre. Il est certain qu'en faisant la peinture du purgatoire, j'étois tombé dans de graves erreurs; une entre autres sembloit rappeler un peu celle qui fit le succès du Bélisaire. J'avouerai à ma

honte que j'ai peu lu le Bélisaire; je m'en souviens à peine, et très-certainement je ne l'ai pas imité. Le duelliste, le prêtre foible, les sages selon la terre, ne pouvoient entrer dans un lieu d'expiation chrétienne. Tout cela est effacé. J'ai porté un œil sévère sur le reste de l'ouvrage; et, ne me fiant plus à mes lumières, j'ai soumis mon nouveau travail à de pieux et savants ecclésiastiques: il ne reste pas désormais, dans les Martyrs, le moindre mot dont la foi puisse s'alarmer.

Je viens à l'épisode de Velléda.

Il semble que, dans la querelle excitée au sujet des Martyrs, tout dût avoir un côté dégoûtant et risible. Si les personnes qui se formalisent de l'épisode de Velléda étoient, non des prêtres austères, non de rigides solitaires de Port-Royal, mais des auteurs connus par des ouvrages d'une morale peu sévère, que faudroit-il penser de leur bonne foi?

Depuis l'apparition des Martyrs, on a rappelé plusieurs fois dans les journaux la brochure que Faydit publia jadis contre le Télémaque [1], et dont j'avois cité des fragments dans la défense du Génie du Christianisme; je vais rassembler ici les jugemens singuliers de Faydit sur l'épisode de Calypso, et sur le Télémaque en général. Les lecteurs y verront une conformité incroyable entre les reproches que l'on me fait et ceux que l'on fit à

[1] A la honte de la France, cette brochure a eu trois éditions.

l'archevêque de Cambrai ; ce qui prouve qu'une critique sans bonne foi est bien peu capable de mesure et de décence, puisque les beaux talents de Fénélon n'ont pu le sauver des outrages auxquels la foiblesse des miens m'a naturellement exposé.

La Télémacomanie est un volume in-12 de quatre cent soixante-dix-sept pages, imprimé en 1700 à *Éleuterople*, chez Pierre *Philalethe*. Mes censeurs, qui savent le grec, entendront d'abord la bonne plaisanterie renfermée dans ces deux noms. Je saute les épigraphes charmantes du livre, et je passe à l'Avis au lecteur. Il commence ainsi :

« Le profond respect et la haute estime que » j'ai toujours eus pour le grand homme que la voix » publique fait auteur de l'Histoire des Aventures » de Télémaque, m'avoient fait prendre une ferme » résolution de supprimer et de jeter au feu les » critiques que j'avois faites de ce livre. » Télémacomanie, pag. 1.

Faydit déduit les raisons qui l'ont déterminé à publier son libelle, et il ajoute :

« Je l'ai intitulé Télémacomanie, pour marquer » l'injustice de la passion et de la fureur avec la» quelle on court à la lecture du roman de Té» lémaque, comme à quelque chose de fort beau, » au lieu que je prétends qu'il est plein de défauts » et indigne de l'auteur. » Pag. 8.

Après l'Avis au lecteur, on passe à la critique.

Faydit démontre que la vogue d'un livre ne signifie rien pour le mérite réel de ce livre.

Le procès aux éditions étant fait, Faydit, homme fort grave, fort scrupuleux, excellent chrétien, s'élève avec force contre les tableaux voluptueux du Télémaque.

« Je n'ai presque vu autre chose, dans les pre-
» miers tomes du Télémaque de M. de Cambrai,
» que des peintures vives et naturelles de la beauté
» des nymphes et des naïades...., de leurs intri-
» gues à se faire aimer, et de la bonne grâce avec
» laquelle elle nagent toutes nues aux yeux d'un
» jeune homme pour l'enflammer..... La descrip-
» tion de l'île de Chypre et des plaisirs de toutes
» les sortes qui sont permis en ce charmant pays,
» aussi-bien que les fréquents exemples de toute
» la jeunesse qui, sous l'autorité des lois et sans
» le moindre sentiment de pudeur, s'y livre im-
» punément à toutes sortes de voluptés et de dis-
» solutions, occupent une bonne partie du premier
» et du second tome du roman de votre prélat. »
Page 5.

« Je voudrois bien savoir à quoi peuvent servir
» de pareilles lectures, qu'à corrompre l'esprit des
» jeunes gens qui les font, et qu'à exciter en eux
» des images que la religion nous oblige au con-
» traire d'écarter et d'étouffer. » Page 6.

La colère de Faydit va plus loin : il déclare nettement que *ce roman inspire les images du vice et du libertinage*, page 7 ; et il ajoute « que

» M. de Cambrai a fait plus de tort à la religion
» par son Télémaque que par son livre des Maxi-
» mes des Saints, et que le premier est plus per-
» nicieux que le second. » Pag. 16.

Voilà, si je ne me trompe, tout le raisonne ment sur Velléda.

Après avoir reproché à Fénélon les longs voyages de Télémaque, Faydit passe à la seconde partie de sa critique. C'est là qu'il étale son érudition, et qu'il montre très-pertinemment que Fénélon ne savoit ni l'histoire, ni la fable, ni la géographie. Anachronisme pour Pygmalion, anachronisme pour Sésostris, anachronisme pour Aceste, etc., etc. (pag. 75 et suiv.). Quant à Bocchoris, il y a non-seulement anachronisme, mais faute grossière contre l'histoire : car Fénélon nous le représente comme un insensé, et l'histoire en fait un sage. Pag. 313.

Faydit ne veut pas qu'on emprunte un nom dans l'histoire pour le donner à un personnage d'invention; et il faut absolument que le Bocchoris du Télémaque soit le Bocchoris de Diodore de Sicile, comme la Velléda des Martyrs est de toute nécessité la Velléda de Tacite.

Ailleurs, Faydit trouve en trois mots *trois insignes bévues,* pag. 272. « C'est le reproche qu'on a
» à faire à M. de Cambrai, de n'avoir su ni la fa-
» ble, ni l'histoire, et d'avoir fait presque autant de
» fausses histoires qu'il a parlé de choses. Fonda-
» tions de villes, invention des arts, portraits des

» grands hommes, éloges des bons, satires contre
» les prétendus méchants, descriptions des pays,
» mœurs des peuples, tout est faux. » Pag. 142.

« Ce grand homme qui se mêle de parler de tout,
» de la théologie, de l'histoire et de la fable, et
» même de faire des romans, ne sait pas les pre-
» miers éléments de la *romanographie.* » Pag. 173.

C'est la cause de la religion, des bonnes mœurs et du bon goût, qui met à Faydit la plume à la main. On ne sait pourtant comment il arrive que certain article inspire au censeur une étrange gaieté : Faydit rencontre sur son chemin les flagellations des prêtres égyptiens, et tout à coup sa verve s'allume. Puis vient l'article de la circoncision :

« Il faut nécessairement que puisque Télémaque
» eut l'honneur de converser, et même de se fami-
» liariser avec un prêtre égyptien du temple d'A-
» pollon, nommé Termosiris, qu'il se soit fait cir-
» concire. Que dis-je? circoncire..., il faut... (voyez
» le texte). A l'égard de Télémaque, il faut que
» ni Calypso, ni la jeune Eucharis, ni la char-
» mante Antiope, fille du roi Idoménée, ni aucune
» des belles Nymphes de l'île d'Amour et de Chy-
» pre, ni Vénus même, n'aient point eu le vent de
» son infirmité secrète : car, assurément, elles n'au-
» roient point été si empressées de l'avoir pour
» époux ou pour galant, et n'auroient pas été si
» affolées de lui que le roman les représente. »
Pag. 369-70-71.

Enfin, dans une troisième partie, dont Faydit

ne donne cependant qu'une *idée* (et quelle idée!), il attaque le Télémaque sous les rapports littéraires.

« Je voulais donc, dit-il, relever en dernier lieu » les absurdités, les fatuités et pauvretés d'esprit » et fautes de jugement qui sont répandues dans » cet ouvrage, et surtout dans les épisodes, dans » les dénouements des intrigues, dans les portraits » de personnes vivantes, dans les instructions et » les leçons de sagesse et de philosophie que Men- » tor donne à son élève. » Pag. 452.

Suit la critique de la scène admirable où Mentor précipite Télémaque dans la mer. Ensuite viennent des plaisanteries sur le naufrage. Mentor et Télémaque sont à *califourchon* sur un mât, « comme » font les enfants qui mettent un bâton entre leurs » jambes, et le tournent comme ils veulent deçà » et delà, et l'appellent leur petit dada. » Pag. 456. Mais comment Mentor et Télémaque ne glissoient-ils point sur ce mât? « Apparemment qu'ils avoient » mis chacun un clou derrière eux, qui les empê- » choit de couler. » Pag. 356.

Plus loin, vous lisez que, « dans le roman de » Télémaque, tout est hors de sa place et de tra- » vers. » Page 464. « Dans le roman de Téléma- » que, tout est guindé, singulier, extraordinaire; » l'historien est toujours monté sur des échasses; » les moindres bergères y parlent toujours phébus » et poétiquement. » *Ibid.* « Les prouesses de » don Quichotte et de Gusman d'Alfarache, ni

» celles des Amadis et de Roland-le-Furieux, n'ont
» rien de semblable. » Pag. 476.

Enfin, sur quelques expressions employées par Fénélon pour peindre la beauté d'Antiope, Faydit s'écrie :

« A quoi peuvent servir, après cela, toutes les
» belles instructions de morale et de vertu chré-
» tienne et évangélique que M. de Cambrai fait
» donner par Mentor à Télémaque? N'est-ce pas
» mêler Dieu avec le Démon, Jésus-Christ avec
» Bélial, la lumière avec les ténèbres, comme dit
» saint Paul, faire un mélange ridicule et mons-
» trueux de la religion chrétienne avec la païenne,
» et des idoles avec la Divinité?... Bien loin que la
» vérité, débitée par ces sortes de prêcheurs,
» fasse impression et porte à la dévotion, elle ne
» peut tout au plus porter les lecteurs qu'à la leur
» rendre suspecte, et même méprisable. » Pag. 462.

Ces derniers passages de la Télémacomanie tombent si juste sur les Martyrs, c'est là si parfaitement les reproches que l'on a faits au style, au sujet et à l'effet du livre (galimatias, phébus, caractères ridicules, péril pour les mœurs et la religion, profanation, scandale), que mes censeurs semblent avoir copié les pensées, les plaisanteries et les phrases même de Faydit.

J'étois destiné à éprouver un genre de critique tout particulier. Il a fallu, pour m'attaquer, changer de poids et de mesures, et reprocher aux Martyrs ce qu'on approuve partout ailleurs : car ce

n'est pas la manière, c'est le fond qu'on censure dans l'épisode de Velléda : et pourtant Velléda est-elle autre chose que Circé, Didon, Armide, Eucharis, Gabrielle? Je n'ai fait que suivre les traces de mes devanciers, en ajoutant à ma peinture un correctif qu'aucun auteur n'a mis à la sienne. Renaud ne se repent point de ses erreurs, comme amant; il rougit seulement de sa mollesse, comme guerrier. Il retrouve Armide, il la console, il s'en va de nouveau avec elle : et quel tableau que celui de Renaud couché sur le sein d'Armide, et puisant tous les feux de l'amour dans les regards de l'enchanteresse! Si j'avais retracé de pareilles images, que n'eût-on point dit, que n'eût-on point fait? Et remarquez toutefois que l'écrivain de ces scènes voluptueuses alloit être couronné de la main d'un pape au Capitole, lorsqu'il mourut la veille de sa gloire. Eudore se repent, Eudore combat sa foiblesse; après sa chute, il la déplore, il se soumet à une pénitence publique, il retourne à la religion; et son repentir est si grand, si sincère, qu'il le conduit au martyre. Les saints eux-mêmes, et les plus grands, ont donné de pareils exemples de faute et d'expiation. Saint Augustin ne nous a-t-il pas peint ses désordres? Son fils Adéodat ne fut-il pas le fruit d'un amour criminel? Soit qu'on examine l'épisode de Velléda dans ses conséquences pour Eudore, soit qu'on le considère sous d'autres rapports, cet épisode n'a aucun danger; l'excès même de la passion de la Druidesse en amortit l'ef-

fet pour le lecteur. L'espèce de folie dont Velléda est atteinte, le malheur de cette femme, l'indifférence d'Eudore, ses remords après sa chute, ne laissent que de la tristesse au fond de l'âme. Observons de plus que Velléda ne détruit point l'intérêt pour Cymodocée, comme Didon pour Lavinie. C'est peut-être la première fois que la passion a moins intéressé que le devoir, et l'amante moins que l'épouse : espèce de tour de force dans ce genre, qui rend l'épisode très-moral. Cette observation n'est pas de moi ; elle est d'un homme supérieur sur l'autorité duquel j'aime à m'appuyer.

Il faut dire pourtant que j'ai remarqué dans le dixième livre des tours un peu trop vifs, des expressions qui pouvoient être adoucies sans rien perdre de leur chaleur. J'ai retranché les blasphèmes et les imprécations d'Eudore au moment de sa chute ; j'ai épaissi les voiles ; en un mot, tel que cet épisode reparoît aujourd'hui, il seroit impossible au Chrétien le plus scrupuleux de s'en plaindre ; à plus forte raison à des critiques qui visiblement ne sont pas fort chrétiens.

Si j'examine ensuite le caractère de l'autre héroïne des Martyrs, je vois que Cymodocée a trouvé grâce aux yeux de la plupart des critiques ; mais on s'écrie : « Cymodocée ne meurt pas chré» tienne ; elle meurt pour son époux. »

Je ne m'attendois pas à ce reproche. Si je croyois mériter quelque louange, c'étoit précisément par ce côté. Des hommes faits pour avoir

une opinion en littérature, en avoient jugé ainsi. Quoi! on voudroit que Cymodocée, à peine âgée de seize ans, élevée toute sa vie dans le paganisme, ayant à peine reçu au milieu des persécutions quelques instructions chrétiennes; on voudroit qu'elle fût tout à coup aussi ferme dans la foi qu'une sainte Félicité ou qu'une sainte Eulalie! On a vu, dit-on, de pareils miracles. D'accord; mais en poésie il faut suivre la règle :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Ce mélange de timidité et de fermeté, d'ignorance et de lumières; ces hésitations d'une femme demi-païenne, demi-chrétienne, qui confond dans son amour et sa religion nouvelle et son nouvel époux, sont des traits qu'il m'étoit impossible d'omettre, si je voulois conserver la vraisemblance du caractère. Cymodocée subitement inspirée, renversant les idoles, demandant le martyre, bravant les bourreaux, maudissant la religion de son père, eût été le comble de l'absurdité en fait d'art et de mœurs. Outre que la violence ne plaît point dans les femmes, et qu'en général on aime peu les héroïnes, Cymodocée eût encore offert le grand inconvénient d'une ressemblance parfaite avec Eudore. Que fût-il resté à celui-ci, si la fille d'Homère eût lutté avec lui de courage et de zèle? Cymodocée meurt, c'est assez. Dieu accepte le sacrifice de cette colombe : son ingénuité et son innocence seront comptées pour ce qui manque à la perfec-

tion de sa foi. Tous les saints ne vont pas au ciel par la même vertu : les uns brillent par la charité, les autres éclatent par la simplicité du cœur. Il ne faut pas croire aussi que tous les martyrs apportent au combat la même ardeur et la même force : on a vu, dans les forêts du Canada, de jeunes missionnaires pousser des cris dans l'excès des tourments que leur faisoient souffrir les sauvages, tandis qu'auprès d'eux un vieil apôtre expiroit sans faire entendre d'autres soupirs que ceux de l'amour divin [1]. Faites de Cymodocée une Chrétienne emportée et farouche, il faudra jeter le livre au feu.

Cependant on doit toujours reconnoître ce qu'il peut y avoir de fondé en raison, même dans la critique la moins raisonnable. Pour éviter tout reproche, j'ai fait un changement considérable dans cette édition. Cymodocée n'est plus demandée *directement* par le ciel, comme victime expiatoire, mais *indirectement*, comme une victime dont le sacrifice doit augmenter le sacrifice d'Eudore, et rendre plus efficace l'holocauste du martyr. La foi de Cymodocée n'exige plus, dans ce plan, la même force; et la religion et l'art sont satisfaits.

Tels sont à peu près les objections morales et religieuses que l'on a faites aux Martyrs. Veut-on savoir la vérité? Si j'avois originairement retran-

[1] Voyez l'Histoire du P. Brébeuf et de son jeune compagnon, citée dans le Génie du Christianisme, d'après l'Histoire de la nouvelle France; par Charlevoix.

ché une douzaine de lignes de la préface, et si j'avois donné un autre titre à l'ouvrage, je ne sais pas sur quoi on se seroit disputé. On s'est jeté sur le passage où je parlois du merveilleux chrétien, et l'on s'est battu contre ce qu'on appelle mon système : il ne s'agissoit point d'un système; il n'étoit question que de juger un livre, d'en considérer le style et le plan, d'en examiner les transitions; de voir si j'avois heureusement rajeuni des comparaisons antiques, trouvé des comparaisons nouvelles; de prononcer sur la vérité des tableaux; de dire en quoi je différois de mes prédécesseurs, en quoi je leur ressemblois; de montrer les écueils que j'avois évités, ceux où j'avois fait naufrage : on n'a point songé à tout cela. Qu'importe à la critique, la bonne foi et la justice, quand elle veut aveuglément condamner? On saisit quelques phrases au hasard, on ferraille avec l'auteur, et l'examen se réduit à une amplification injurieuse, où l'on tâche de faire briller par-ci par-là un peu d'esprit.

Il est certain aussi que le titre du livre, connu d'avance, avoit préparé l'esprit du public chrétien à un ouvrage d'un tout autre genre. On s'attendoit à trouver une espèce de Martyrologe, une narration historique des persécutions de l'Église, depuis Néron jusqu'à Robespierre. La surprise a été grande, lorsque frappées de cette idée, des personnes simples se sont trouvées, en ouvrant le livre, au milieu de la famille d'Homère. Des gens

un peu moins simples se sont vite aperçus de cette surprise, et ils en ont profité pour augmenter l'humeur qui s'empare involontairement de notre esprit, lorsque nous sommes trompés en quelque chose. Si j'avois intitulé mon livre, les Aventures d'Eudore, on n'y auroit cherché que ce qui s'y trouve. Il est trop tard pour revenir à ce titre, et d'ailleurs le véritable titre de l'ouvrage est certainement celui qu'il porte. La surprise passera ; elle est déjà passée, et l'ouvrage ne tardera pas à être considéré sous son véritable jour.

Si le Génie du Christianisme a été de quelque utilité à la religion, les Martyrs, je l'espère, partageront avec lui cet inestimable honneur. L'homme est plus sensible aux exemples qu'aux préceptes. La peinture des souffrances de tant de martyrs (car, après tout, cette peinture n'est pas une fiction) ne sera point sans effet sur les lecteurs. Heureux, si j'ai prouvé que notre religion peut lutter sans crainte avec les plus grandes beautés d'Homère, et qu'elle donne, dans l'infortune, un courage au-dessus de la rage des persécuteurs, et de la cruauté des bourreaux !

OBJECTIONS LITTÉRAIRES.

Un homme de beaucoup d'esprit, de goût et de mesure, et qui de plus est poëte, et poëte d'un vrai talent, ce qui ne gâte rien à la présente discussion, n'a fait que trois objections contre

les Martyrs, après lesquelles il semble tout approuver :

1°. Le héros n'est pas historique ;

2°. Le triomphe de la religion, ou le but de l'ouvrage, n'est pas assez annoncé ;

3°. Le récit n'est point assez lié à l'action.

Il y a en littérature des principes immuables, et d'autres qui n'ont pas la même certitude. La règle des trois unités, par exemple, est de tout temps, de tout pays, parce qu'elle est fondée sur la nature, et qu'elle produit la plus grande perfection possible. Je crois qu'il n'en est pas ainsi de la règle du personnage historique, parce qu'il est prouvé qu'on peut intéresser aussi vivement pour un personnage d'invention que pour un personnage réel. Aussi voyons-nous qu'Aristote et Horace laissent à ce sujet plus de liberté à l'auteur.

On convient que la plupart des préceptes d'Aristote pour la tragédie, s'appliquent également à l'épopée. Dacier, dont j'emprunterai la traduction, s'exprime ainsi en commentant le vingt-quatrième chapitre de la Poétique.

« Aristote a dit, dans le cinquième chapitre,
» que l'épopée a cela de commun avec la tragédie,
» qu'elle est une imitation des actions des plus
» grands personnages, et il a eu soin de nous aver-
» tir que toutes les parties de ce poëme héroïque
» se trouvent dans la tragédie. Ainsi, ayant expli-
» qué parfaitement et en détail tout ce qui regarde
» la composition du poëme dramatique, il n'a

» presque plus rien à dire de l'épopée. Voilà pour-
» quoi il est si court dans le traité ; il n'y emploie
» que deux chapitres, qui ne sont, à proprement
» parler, qu'une récapitulation sommaire, et une
» *application qu'il fait à l'épopée des règles qu'il*
» *a données à la tragédie.* » Poétiq. d'Arist.,
p. 371.

Ce point établi, nous trouvons qu'Aristote dit :
« Il arrive fort souvent que dans les tragédies,
» on se contente d'un ou de deux noms connus,
» et que tous les autres sont inventés. Il y a même
» des pièces où pas un mot n'est connu, comme
» dans la tragédie d'Agathon, qu'il a appelée La
» Fleur : car, dans cette pièce, tous les noms sont
» feints, comme les choses, et elle ne laisse pas
» de plaire.

» C'est pourquoi il n'est pas nécessaire de s'at-
» tacher scrupuleusement à suivre toujours les
» fables reçues d'où l'on tire ordinairement les su-
» jets de tragédie. *Cela seroit ridicule : car ce*
» *qui est connu l'est ordinairement de peu de*
» *personnes*, *et cependant il divertit tout le monde*
» *également.*

» Il est donc évident par-là, que le poëte doit
» être l'*auteur de son sujet*, encore plus que de
» ses vers. » Poét. d'Arist , chap. IX, p. 126
et 127.

En examinant ce passage, où brille l'excellent
jugement d'Aristote, le savant traducteur observe
« qu'Horace étoit du même sentiment ; mais qu'il

» s'est cru obligé d'avertir les Romains que ces su-
» jets, entièrement inventés, *étoient plus difficiles*
» à traiter que les autres, et de leur conseiller de
» s'attacher plutôt à des sujets connus :

> Difficile est propriè communia dicere, tuque
> Rectiùs Iliacum carmen deducis in actus,
> Quàm si proferres ignota indictaque primus. »

Ainsi, d'après le premier législateur du Parnasse, j'ai pu inventer mon sujet et mes personnages, et d'après le second, cela m'a jeté seulement dans une route *plus difficile*. Aristote cite Agathon qui réussit en inventant ses héros, et parmi nous on peut s'autoriser de l'exemple de Voltaire, dans Zaïre, Alzire et Tancrède, et même de celui de Racine, dans Bajazet.

Appliquons cette règle à l'épopée, et attachons-nous à ces mots remarquables du Stagyrite : « Ce » qui est connu l'est ordinairement de peu de per- » sonnes, et cependant il divertit tout le monde » également. »

En effet, tous ces grands personnages de l'épopée, que nous regardons aujourd'hui comme historiques, le sont-ils bien réellement? Seroient-ils connus comme Alexandre et César, s'ils n'avoient été chantés par les poëtes? Prenons le premier de tous, Achille : je doute fort que, sans Homère, son nom fût venu jusqu'à nous. Allons plus loin : connoissions-nous beaucoup Télémaque avant que Fénélon nous eut donné son épopée? Cependant,

Télémaque, nommé deux fois dans l'Iliade, est encore un des acteurs de l'Odyssée. Si l'on veut juger cette question, que l'on considère combien peu de gens savent qu'il existe dans les poëmes d'Homère un personnage appelé Eumée. Ce personnage joue toutefois, dans l'Odyssée, un rôle aussi important que celui de Télémaque ; et, quoique pasteur de troupeaux, Eumée est le descendant d'un roi. Si quelque poëte chantoit aujourd'hui le fidèle serviteur d'Ulysse, pourroit-on dire que ce poëte n'auroit pas créé son héros? Et ce même Eumée, historique par l'autorité d'Homère, n'est-il point, dans l'origine, un personnage d'invention? On rencontre dans l'histoire de l'enfance des peuples, une foule de noms que la mémoire laisse échapper. L'auteur qui s'en empare pour les placer sur la scène épique, et qui les fait passer de l'oubli à la gloire, en doit être regardé comme le véritable créateur. Si le pieux Énée ne se trouvoit pas dans l'Iliade, et surtout dans l'Énéide, beaucoup de lecteurs se souviendroient-ils de l'avoir entrevu dans Tite-Live et dans Denys d'Halicarnasse?

On convient que des noms trop éclatants, trop historiquement connus, ne sont pas favorables à l'épopée. Que gagne-t-on alors à ne pas inventer ses héros?

Addison et Louis Racine ont fort bien démontré, au sujet du Paradis perdu, que c'est l'action et non pas le héros qui fait l'épopée. Homère chante

la *colère* d'Achille; il ne chante pas Achille : cela est si vrai, que si vous ôtez de l'Iliade le nom d'Achille, et que vous donniez à la colère d'un autre Grec l'influence que celle du fils de Pélée a sur les événements du siége de Troie, le poëme existe encore avec tout son intérêt et toutes ses beautés. Le héros est donc en soi-même peu de chose dans l'épopée, pourvu que l'action soit grande et intéressante. Et de quelle complaisance Aristote n'use-t-il pas alors envers les poëtes, puisqu'il leur permet d'inventer même leur action !

Je soumets ces doutes à l'excellent critique dont j'ose me permettre de combattre l'opinion. Je me suis appuyé, 1°. de l'autorité d'Aristote, qui permet d'inventer les personnages et le sujet; j'ai fait voir, 2°. que les personnages épiques doivent être regardés presque tous comme des créations du poëte; je vais ajouter l'autorité d'un grand exemple : le Renaud du Tasse est un personnage d'invention.

On trouve dans les historiens des Croisades, six Godefridis, neuf Gaudefridi, quatorze Beaudouin, un Tancrède, vingt-deux Roger, sept Raimond, une foule de Robert, de Gautier, de Richard, et de Guillaume; cinq Renaud écrits Rainaldi, un écrit Reinoldus, un autre Rainoldus, et trois écrits Reinauldi.

Ces chevaliers et comtes du nom de Renaud, sont répandus dans les historiens des Croisades : l'anonyme donné par Camden, Robert Moine, Baldric, Raimond d'Agiles, Fulcher, Gautier, Gui-

bert et Guillaume de Tyr. De tous les Renaud qui se montrent à diverses époques, dans les différentes croisades, aucun ne paroît avoir été de la maison d'Est. Il faudroit surtout chercher le Renaud du Tasse au temps de l'entreprise de Pierre l'Hermite. Or, on ne rencontre dans l'anonyme de Camden, Robert Moine et Baldric, historiens de cette première croisade, qu'un seul Renaud : ce Renaud trahit les croisés, se fit mahométan, et ne semble pas avoir porté un grand nom. Besoldo, dans son histoire *De Regibus Hierosolymorum*, garde le même silence. Quand en fouillant les vieilles chroniques, et les titres des grandes maisons d'Italie, on découvriroit qu'un Renaud, de la maison d'Est, accompagna Godefroi de Bouillon à Jérusalem, de bonne foi seroit-ce un personnage historique? Dans ce cas, il y a tel gentilhomme Breton ou Périgourdin qui pourroit figurer dans l'épopée. Le nom du comte de Saint-Gilles est certainement beaucoup plus connu dans la première croisade, que la plupart des noms que j'ai cités, parce qu'il se lit à la fois dans Anne Comnène et dans les chroniqueurs latins; et pourtant combien y a-t-il de lecteurs qui aient entendu parler du comte de Saint-Gilles?

Ainsi, ce fameux Renaud d'Est, est sorti tout entier du cerveau du poëte, puisque son nom n'est pas même dans les récits du temps. Quant à Soliman, son rival de gloire, on trouve un Soliman, fils d'un Soudan de Nicée, qui battit le renégat

Renaud ; mais c'est tout, et le reste du caractère est formé d'après celui de Saladin. Et Argant, Clorinde, Herminie, sont-ils des noms historiques? Et Armide, qu'en dirons-nous? Ce n'est point un personnage épisodique ; car, si on le retranche du poëme, le poëme n'existe plus. Armide cause l'absence de Renaud, et l'absence de Renaud établit l'action de la Jérusalem, comme le repos d'Achille donne naissance à l'Iliade. Ainsi, le premier héros du Tasse est d'invention [1] ; la plupart des caractères inférieurs sont d'invention; et Armide, sur qui roule la machine poétique, doit également sa naissance aux Muses. Observons que le roi de Jérusalem, Aladin, est encore un enfant du poëte. Le P. Maimbourg avoit remarqué avant moi les *imaginations* du Tasse. « Le fameux bois enchanté, dit-il, Ismen, Clorinde, *Renaud*, Armide, et cent autres pareilles choses de l'*invention* du Tasse, ne sont que d'agréables visions d'un poëte qui prend plaisir, pour en donner aux autres, à faire de *nouvelles créatures qui ne furent jamais*. Hist. des Crois., lib. 3.

Muratori et Gibbon conviennent aussi que le Tasse a inventé son héros.

Si je passe de ces autorités à mon sujet, on va

[1] Le critique, à qui je m'adresse ici, a trop de candeur pour m'objecter que c'est Godefroi qui est le premier héros de la Jérusalem. Je sais bien que le Tasse chante *il gran' Capitano ;* mais c'est à Renaud que le sort de Jérusalem est attaché, comme celui de Troie au fils de Pélée.

voir que tout me faisoit une loi d'inventer mon principal personnage.

Le caractère grave, froid et tranquille de Constantin, est précisément l'opposé du caractère épique. Qui pourroit se représenter le père temporel du concile de Nicée, livré à ces aventures de guerre et d'amour, qu'amène le développement d'une épopée? La vie de ce prince est d'ailleurs trop connue : et malheureusement un crime pèse sur elle. Le poëme héroïque exige des passions, mais il rejette les crimes : noble dédain des Muses, qui n'accordent leur plus beau chant qu'à la vertu.

Je voulois en outre peindre les mœurs homériques, et les scènes tranquilles de l'Odyssée, au milieu des scènes sanglantes d'une persécution. Comment, sans absurdité, conduire Constantin sous le toit de Démodocus? Comment produire des rivalités, des jalousies? Aurois-je jeté tout cela dans les épisodes? Dans ce cas, l'unité d'action étoit détruite. J'avois pour but de retracer la persécution des Fidèles sous Dioclétien. Où l'aurois-je placée, cette persécution? Constantin, trop jeune alors, n'y joua aucun rôle. Si l'on dit que j'aurois pu mettre le massacre des Chrétiens sur l'avant-scène, en le comprenant dans le récit, mon sujet n'auroit donc pas été la dernière persécution de l'Église? et c'est pourtant le sujet que je me proposois de traiter. On pouvoit trouver autre chose dans la vie de Constantin. Sans doute, il y a mille plans, qui tous peuvent être meilleurs

que le mien ; mais enfin c'est sur le mien qu'il faut me juger. Combien de fois n'a-t-on pas refait l'Énéide, et la Henriade !

Il demeure à peu près certain que Constantin, pour des raisons tirées de son caractère et de la nature du sujet, ne pouvoit pas être mon héros. Qui donc aurois-je choisi à cette époque? un martyr connu ? C'est ici que les jeux de l'imagination sont impérieusement interdits ; c'est ici qu'on auroit crié avec raison au sacrilége. Un confesseur de la foi, devenu l'objet d'un culte sacré, a ses traditions immuables, dont on ne peut s'écarter sans impiété; les actes de son martyre sont là : les éloquents témoins de Dieu s'élèveroient contre la Muse qui oseroit changer un seul mot à l'histoire de la religion et du malheur.

D'après ces considérations, je n'avois plus qu'une ressource : celle d'inventer mes principaux personnages; il nous reste à voir si, dans ce cas, j'ai usé de tous les moyens de l'art.

Afin d'ennoblir Eudore et de le rendre, pour ainsi dire, historique, je le fais descendre d'une famille de héros, et surtout du dernier des Grecs, Philopœmen. Racine emploie le même artifice pour rehausser l'importance de Monime. Ainsi c'est dans Eudore que l'Évangile va faire la conquête du sang de ces grands hommes dont Plutarque nous a transmis l'histoire. Inventée sur le même modèle, Cymodocée est la fille d'Homère; et c'est en elle que le christianisme doit triompher des grâces, des

beaux-arts et des divinités de la Grèce. Le critique a déjà trouvé cette réponse assez ingénieuse. Il semble même, en ce cas, approuver mes personnages d'invention; mais il auroit voulu que j'eusse insisté davantage sur mon idée, et qu'elle eût été mise d'une manière plus frappante sous les yeux du lecteur. Il a raison, et c'est ce que j'ai fait dans cette édition nouvelle [1].

Si l'art trouve ces explications suffisantes, on doit remarquer que la religion, et c'est la chose importante, est pleinement satisfaite par l'invention de mon héros.

Dieu choisit souvent dans les conditions les plus humbles l'homme dont les épreuves attirent la bénédiction du ciel sur les nations.

« Dieu a choisi ce qu'il y a d'insensé, selon le » monde, pour confondre les sages; et ce qui est » foible, selon le monde, pour confondre ce qu'il » y a de fort.

» Et il a choisi ce qu'il y a de vil et de méprisable, selon le monde, et ce qui n'est rien, pour » détruire ce qui est grand [2]. »

Cette première vérité reconnue, on voit ensuite que la hiérarchie des vertus, et conséquemment l'efficacité plus ou moins grande des sacrifices, est admise par tous les Pères, d'après l'histoire de Caïn et d'Abel.

Je puis donc supposer, dans toutes les analo-

[1] Voyez le livre du Ciel.

[2] S. Paul, Epist. ad Corinth. I, cap. 1.

gies de la foi, qu'au temps de la persécution, un martyr dont les actes se sont perdus, s'offrit en holocauste volontaire; et que cet holocauste, par un mérite intérieur connu de Dieu seul, parut plus agréable au Très-Haut, que toutes les autres victimes. Combien, en effet, de confesseurs obscurs moururent sous Dioclétien, pour la conversion du monde! Outre les fameux athlètes qui brillent dans l'histoire, et qui révélèrent leurs cendres à l'Église par des miracles : « Que de saintes reliques, s'é-» crie Prudence, la terre dérobe à nos hommages! » O Italie, qui dira les tombes sans honneurs dont » tes champs sont couverts! [1] » Eudore sera donc le représentant des héros des deux religions; les uns ignorés du monde, mais couronnés de gloire dans le ciel; les autres, illustres sur la terre, mais privés de la gloire divine. J'aurai célébré dans sa personne ces pauvres que Galérius faisoit jeter dans la mer, ces milliers de Chrétiens attachés à des gibets, brisés par des roues, déchirés par des ongles de fer : sublimes victimes, qui, ne prononçant à la mort que le nom de Jésus-Christ, ont laissé leurs propres noms inconnus aux hommes : *Stat nominis umbra!*

Je passe à l'objection touchant le but de l'ouvrage.

Dans aucune épopée le résultat de l'action n'est plus souvent indiqué que dans les Martyrs. L'Énéide est la fondation de l'Empire Romain. Virgile

1 In lib. Coron.

en dit un mot au commencement de son poëme ; ensuite Jupiter explique à Vénus la suite des destins d'Énée ; mais, après le premier livre, il est à peine question de ces destins. Si vous retrouvez les Romains sur le bouclier d'Énée et dans les Champs-Élysées, ce ne sont que de beaux épisodes ; ce n'est point une marche directe vers le but que le poëte a d'abord marqué. A chaque pas, au contraire, le triomphe de la religion est rappelé dans les Martyrs : il est annoncé dans l'exposition ; il est prédit dans le ciel : je répète en vingt endroits que Constantin règnera sur les nations devenues chrétiennes ; que l'ambition de ce prince est l'espoir du monde ; j'avertis sans cesse que l'Enfer sera confondu. Dans le dernier livre, Michel, en précipitant les démons dans l'abîme, déclare que leur empire est passé ; que le règne du Christ est établi. Eudore, en allant au supplice, prophétise le règne de Constantin ; et Galérius, en se rendant à l'amphithéâtre, apprend que Constantin, proclamé César, marche à Rome, et s'est déclaré chrétien. Jamais rien fut-il plus clair, plus précis? Toutefois j'ai cru devoir céder encore à la critique : après ces mots : *les dieux s'en vont*, j'ai ajouté quelques lignes qui justifient mieux le second titre de l'ouvrage : Galérius meurt ; Constantin arrive à Rome, il venge les Martyrs ; il reçoit la dignité d'Auguste sur la tombe d'Eudore, et la religion chrétienne est proclamée religion du monde romain.

Cette nouvelle conclusion satisfera surtout ceux qui, daignant applaudir aux Martyrs, ne leur reprochoient qu'une seule chose : c'étoit d'intéresser le lecteur aux scènes d'une action *privée*, plutôt qu'au développement d'une action *publique*. Mais en contentant sur ce point quelques esprits éclairés, je dois dire toutefois que l'action *publique* n'est point une règle de l'épopée : il seroit même aisé de prouver la vérité contraire. Toute action, fondement de l'épopée, du moins de l'épopée telle qu'elle existe dans l'Iliade, l'Odyssée, l'Enéide et le Télémaque, tient à une action publique; mais cette action en elle-même est une action privée. Ainsi la colère d'Achille n'est point la journée fatale d'Ilion; et l'arrivée d'Énée en Italie n'est point la fondation de Rome, qui n'eut lieu que long-temps après. Dans l'Odyssée et dans le Télémaque, l'action est encore bien plus particulière, bien plus domestique : c'est un fils qui cherche son père; c'est un mari qui retrouve sa femme dans une petite île obscure; et tout cela sans qu'il en résulte aucun événement dans l'avenir. L'action d'Eudore est absolument de la même nature que celle d'Achille et d'Énée; elle tient à une action publique, mais elle est privée; elle produit ensuite le règne de Constantin et le triomphe de la Religion, comme la colère du fils de Pélée et l'exil du fils de Vénus amènent la chute de Troie et l'établissement de l'Empire romain. Si la Pharsale et la Jérusalem ont pour sujet une action

historique achevée dans le cours de ces deux poëmes, l'autorité de Lucain et du Tasse ne peut balancer celle d'Homère et de Virgile. C'est encore une erreur de croire que le héros d'une épopée doit être nécessairement roi ou fils de roi. Renaud et Godefroi même ne sont que de simples chevaliers, ou de très-petits souverains, et leur naissance n'a pas plus d'éclat que celle du descendant de Phocion et de Philopœmen. Les personnes qui ont pris quelque plaisir à la lecture des Martyrs peuvent être tranquilles : elles se sont *amusées dans les règles*. Jamais ouvrage ne fut plus conforme à la doctrine poétique, plus orthodoxe au Parnasse. Je dirai plus : la conclusion que j'ai ajoutée est, je crois, mieux appropriée au goût du temps où j'écris; mais elle n'eût point été demandée dans le siècle de Louis XIV. Elle n'est point nécessaire selon les lois du genre épique. Homère ne s'est pas donné la peine de faire un seul vers après les funérailles d'Hector, pour annoncer la chute de Troie; et Virgile, après la mort de Turnus, n'a point songé à marier le pieux Énée. Pourquoi cela? Parce que c'est au lecteur à tirer une conclusion trop manifeste, et que le poëte n'est pas obligé de tout achever et de tout dire, comme l'historien et le romancier. Ma complaisance, à cet égard, a donc été extrême; et je pouvois, sans scrupule, laisser les choses comme elles étoient.

Venons au récit.

J'ose dire encore que dans aucune épopée le récit n'est rattaché aussi fortement à l'action qu'il l'est dans les Martyrs.

Le récit de l'Odyssée n'a point de rapport à la catastrophe; celui de l'Énéide est court et admirable : mais revoit-on, dans la suite du poëme, les principaux acteurs qu'Énée fait agir dans sa narration, et la scène en Italie se lie-t-elle à la scène de Troie? L'épisode de Didon, qui n'est ni de l'action, ni du récit, tient-il au fond du sujet, comme l'histoire de Velléda tient au fond des Martyrs?

Le récit du Télémaque est magnifique; mais les personnages de ce récit, excepté Narbal qu'on revoit un moment, disparoissent sans retour.

Dans le récit des Martyrs, vous trouvez d'abord la peinture des caractères qu'il sera essentiel de connoître dans le développement de l'action : vous y trouvez le tableau du Christianisme dans *toute* la terre, au moment d'une persécution qui va frapper *tous* les Chrétiens; vous y trouvez l'excommunication d'Eudore, qui fait prendre à l'action le tour qu'elle doit prendre; vous y trouvez la grande faute qui sert à ramener le héros dans le sein de l'Église : faute qui, répandant sur le fils de Lasthénès l'éclat de la pénitence, attire sur lui le regard des Chrétiens, et le fait choisir pour défenseur de l'Église; vous y trouvez le commencement de la rivalité d'Eudore et d'Hiéroclès, l'annonce des victoires de Galérius sur les Parthes :

ces victoires achèvent de rendre ce prince maître absolu de l'esprit de Dioclétien, et préparent ainsi l'abdication qui amène la persécution; enfin vous y trouvez , par la vision de saint Paul Hermite, la prédiction du martyre d'Eudore, et du triomphe complet de la religion. Pour comble de précautions, ce récit est motivé dans le ciel : Dieu déclare qu'il a conduit Eudore par la main, afin d'éprouver sa foi et de préparer sa victoire. Ajoutons que ce récit a de plus l'avantage de faire naître l'amour de Cymodocée, d'inspirer à cette jeune Païenne les premières pensées du Christianisme, et de concourir ainsi par un double moyen au but de l'action. Il ne vient donc pas là sans raison, pour satisfaire la curiosité d'un personnage, comme la plupart des récits épiques.

Quant à sa longueur, il n'est pas plus long, proportion gardée, que le récit de l'Odyssée et que celui du Télémaque. Je dis proportion gardée, parce que je crois que les Martyrs ont un peu plus d'étendue que ces deux ouvrages. Il me semble, si je ne me trompe, que je suis assez fort sur ce point : une critique généreuse reconnoîtra sans peine que la raison est de mon côté.

Restent quelques difficultés présentées par divers journaux. J'ai répondu à ces chicanes de détails dans les remarques; quant aux caractères de mes personnages , je ne sais trop à quoi m'en tenir. Démodocus est traité, par un censeur, comme un vieillard imbécile et ennuyeux; un autre

censeur, très-peu favorable aux Martyrs, compare la douleur de Démodocus à celle de Priam, c'est-à-dire, au plus beau morceau qui nous soit resté de l'antiquité : comment ferai-je?

Le même critique, qui met Démodocus à côté de Priam, veut que les Martyrs soient une espèce de parc anglois, de vastes campagnes, où l'on trouve des lieux déserts, des lieux parés, des montagnes, des précipices. Il faut bien que je me console : Pope a représenté les poëmes d'Homère sous l'image d'un grand jardin, et Addison se sert de la même comparaison pour le Paradis perdu.

Le même critique a dit encore que les Martyrs étoient un voyage, et toujours un voyage. Mais l'Odyssée est-elle autre chose qu'un voyage? Ulysse touche à tous les rivages connus de son temps. On disoit dans l'antiquité : *les Erreurs d'Ulysse*. L'Énéide n'est qu'un voyage; la Lusiade du Camoëns n'est qu'un voyage; que de voyages dans la Jérusalem! le Télémaque est non-seulement un voyage, depuis la première ligne jusqu'à la dernière; mais le but de l'ouvrage en lui-même, ou l'action proprement dite, est un voyage. Le critique s'écrie : « L'auteur est allé là, une description; l'auteur est allé ici, son héros y passera. » J'ai une chose bien simple à répondre. Les Martyrs étoient achevés en grande partie, principalement le récit d'Eudore, lorsque je suis parti pour l'Orient : c'est un fait que beaucoup de té-

moins pourroient affirmer. Ainsi ce n'est point Eudore qui voyage en Égypte, en Syrie, en Grèce, parce que j'ai voyagé dans ces contrées célèbres, mais c'est moi qui suis allé voir les bords que mon héros a parcourus. Je ne sache pas qu'on ait jamais reproché à Homère d'avoir visité les lieux dont il nous a laissé d'admirables tableaux. Je n'ai point au reste l'intention de choquer le censeur en répondant à ses objections : je reconnois qu'en attaquant les Martyrs il m'a traité avec décence, indulgence même, et avec ces égards qu'un honnête homme doit à un honnête homme. Sa critique est celle d'un écrivain de talent; et, bien qu'elle m'ait semblé rigoureuse, elle m'a paru très-digne d'être méditée.

Les imitations ont été un autre objet de controverse. Je ne puis mieux faire que de citer à ce sujet mon défenseur :

« La plus ancienne épopée que nous ayons après celle d'Homère, dit-il, c'est l'Enéide. Virgile ne se contenta pas d'imiter l'Odyssée et l'Iliade; il traduisit et abrégea la plupart des batailles du poëte grec : il copia pour ainsi dire, selon Macrobe, un autre poëte nommé Pisandre pour en former le deuxième livre. Il prit de nombreux fragments, non-seulement dans les écrivains de sa nation qui l'avoient précédé, mais encore dans quelques-uns de ses plus illustres contemporains, tels que Lucrèce, Catulle, Varius, etc.; en sorte

que l'on peut dire que cette épopée fut la première véritable *mosaïque* [1].

» Le Tasse, le plus célèbre poëte épique des temps modernes, enleva à son tour des fragments aux Grecs et aux Latins. Ses héros furent, autant que son sujet le lui permettoit, une copie de ceux d'Homère. Il fit passer dans sa Jérusalem des tableaux, des comparaisons, des descriptions tellement imités de Virgile, qu'on reconnoît la construction et l'expression même du poëte latin jusque dans le nouvel idiome dans lequel elles ont été transportées. La Bible lui fournit aussi des fragments, et c'est ainsi qu'il légua à M. de Chateaubriand l'exemple d'une seconde véritable *mosaïque*.

» Milton vint ensuite, et prit dans le quatrième livre du Tasse, le sujet de son Paradis perdu. Il copia le fameux discours de Satan, qui commence par ces mots : *Tartarei Numi;* il emprunta d'un

[1] Mon défenseur ne va pas assez loin. Les Argonautes d'Apollonius de Rhodes, la Médée d'Euripide, la Guerre de Troie, de Quintus de Smyrne (c'est l'opinion de Lacerda), ont été mis à contribution par Virgile. Croira-t-on qu'on reprochoit à l'Énéide d'être écrite d'un style commun, et de tenir le milieu entre l'enflure et la sécheresse? Périlius Faustinus avoit fait un livre pour rassembler tous les vols de Virgile; Octavius Avitus composa plusieurs volumes des seuls vers pillés et des passages des divers auteurs imités par ce grand poëte. On sait généralement que Virgile a traduit Homère; mais on ne sait pas jusqu'à quel point cela est porté. Si on entreprenoit de vérifier les imitations, la plume à la main, je ne sais pas s'il resteroit vingt vers de suite, je ne dis pas seulement à l'Énéide, mais encore aux Bucoliques et aux Géorgiques. Qu'est-ce que tout cela prouve contre Virgile? Rien du tout.

comique Italien quelques pensées qu'il jugea dignes de son sujet ; il ne craignit pas de s'approprier ce qu'il trouva de bon dans la tragédie de Grotius, intitulée *Adam exilé*. La *Sarcotée*, mauvais poëme d'un jésuite allemand nommé Masenius, lui fournit quelques centaines de vers ; il puisa dans la Bible plus que tout autre, et son poëme fut la troisième véritable *mosaïque*.

» Il me serait aisé de pousser cet examen jusqu'au Télémaque de Fénélon, et même à la Henriade de Voltaire ; mais je crois en avoir assez dit. Lorsqu'un écrivain traite un sujet sur lequel d'autres se sont déjà exercés, il y a certaines idées principales qui doivent nécessairement se présenter, qui par-là même sont à tout le monde. Les poëtes ne diffèrent entre eux sur ce point que par les couleurs dont ils ornent leurs tableaux. Personne d'ailleurs, avant les censeurs des Martyrs, ne leur a contesté le privilége de transporter dans leurs ouvrages les beautés de ceux qui les ont précédés, pourvu qu'ils sachent se les rendre propres par la manière dont ils les emploient.

« On sait, dit M. de La Harpe, que faire passer » ainsi dans sa langue les beautés d'une langue » étrangère, a toujours été regardé comme une » des conquêtes du génie ; et, pour juger si cette » conquête est aisée, il n'y a qu'à se rappeler ce » que disoit Virgile, qu'il étoit moins difficile de » prendre à Hercule sa massue que de dérober un » vers à Homère. »

» Longin, dans son Traité du Sublime, va plus loin encore que M. de La Harpe : parmi les Grecs, il cite Hérodote, Stésichore et Archiloque; puis il ajoute : « Platon est celui de tous qui a le plus » imité Homère; car il a puisé dans ce poëte » comme dans une vive source *dont il a détourné » un nombre infini de ruisseaux*... Au reste, on ne » doit point regarder cela comme un larcin, mais » comme une belle idée qu'il a eue, et qu'il s'est » formée sur les mœurs, l'invention et les ou- » vrages d'autrui [1]. »

Le choix des autorités citées par mon défenseur, est excellent, et me justifie assez sur un point qui ne méritoit guère la peine qu'on s'y arrêtât.

Quelques lecteurs ont cru que j'avois transporté trop littéralement dans mon ouvrage des morceaux choisis de poésie antique; c'est une erreur que les notes dissiperont : ces lecteurs ont été trompés par un ou deux vers placés dans les strophes ou dans les chœurs des hymnes à Diane, à Bacchus, à Vénus. Pour en donner un exemple, le *Pervigilium Veneris*, chanté dans l'île de Chypre, n'est point le *Pervigilium* faussement attribué à Catulle; je n'ai emprunté de lui que le *Cras amet* et un demi-couplet. La première strophe est imitée en grande partie de Lucrèce, et la seconde entière est de moi.

J'ai peu puisé chez les anciens pour les com-

[1] Traité du Sublime, chap. XI.

paraisons ; celles des Martyrs m'appartiennent presque toutes. Les personnes dont le jugement fait ma loi, pensent que c'est peut-être, avec les transitions, la partie la plus soignée de l'ouvrage. On paroît surtout avoir remarqué la comparaison du lion dans la bataille des Francs; celle de la voile repliée autour du mât pendant la tempête, celle du chant du coq sur un vaisseau, celle de l'homme qui remonte les bords d'un torrent dans la montagne, et qui arrive à la région du silence et de la sérénité; mais enfin j'ai dérobé quelques comparaisons à la Bible, à Homère, à Virgile; et la critique, qui prend tout cela pour imitation littérale, ne s'aperçoit pas que ces comparaisons sont totalement changées.

La comparaison de l'Égypte à une génisse, est de l'Écriture. Ayant à peindre l'Égypte après l'inondation, j'ai ajouté : « L'Égypte, toute bril-» lante d'une inondation nouvelle, ressembloit à » une génisse féconde qui *vient de se baigner dans* » *les flots du Nil.* » Ai-je eu tort d'imiter ainsi, et ne pourrois-je pas revendiquer la comparaison entière ?

On connoît la description du chêne dans les Géorgiques : description qui, pour le dire en passant, est tirée d'une comparaison de l'Iliade. Comme Homère, j'ai mis cette description en comparaison; et voulant peindre la fortune décroissante d'Hiéroclès, j'ai dit « le pâtre qui contemple » le roi des forêts du haut de la colline, le voit

» élever au-dessus de ses rameaux verdoyants une » couronne desséchée. » Ce trait ne me rend-il pas propre le passage imité?

On a blâmé ma comparaison d'Homère à un serpent qui fascine par ses regards une colombe, et la fait tomber du haut des airs. La colombe est Cymodocée. Cette critique, si je ne m'abuse, est peu raisonnable. Le serpent, chez les poëtes, est un animal fort noble. Hector, dans l'Iliade, est comparé à un serpent. Le serpent étoit mêlé à toutes les choses sacrées : un serpent sort du tombeau d'Anchise, en Sicile, et vient goûter aux gâteaux des sacrifices. Le serpent étoit l'emblème du génie : cela convient-il à Homère? Le serpent était consacré à Apollon : Apollon n'a-t-il aucune analogie avec Homère? Au temple de Delphes, l'oracle, dans les premiers âges, étoit rendu par un serpent : ce serpent ne peut-il être l'emblème du plus grand des poëtes, inspiré par le souffle du dieu des vers? Le serpent étoit l'image de l'univers et de l'éternité : cela convient-il mal à un poëte dont les ouvrages dureront autant que le monde? Enfin, dans l'Écriture, le serpent, animé par le *père des mensonges*, séduit la belle compagne de l'homme : Homère, *père des fables*, qui charme l'esprit de Cymodocée, n'offre-t-il pas ainsi tous les rapports nécessaires à la comparaison qu'on attaque?

Si d'une part on a cru que j'imitois, quand je n'imitois pas, de l'autre on a mis sur mon compte

des choses qui appartenoient à l'antiquité. Eudore, au milieu de son épreuve, dit à Festus : « Regardez bien mon visage, afin de me reconnoître au jugement de Dieu. » Je ne sais pas ce que cela peut avoir de risible ; mais je sais que, quand on se mêle de critiquer, il ne faut pas pousser le défaut de mémoire jusqu'à méconnoître un passage de l'Écriture : passage qui se retrouve mot à mot dans le martyre de sainte Perpétue [1]. J'aurois ici un beau sujet de triomphe ; je ne triompherai point cependant, car le plus habile homme se trompe quelquefois, quoique la méprise soit un peu forte ; il n'y a qu'un certain ton qu'un habile homme ne prend jamais.

Au reste, mes remarques épargneront à Homère, à Moïse, aux Prophètes, mille petites tracasseries qu'on leur a faites sous mon nom : ils ont bien de quoi se défendre par eux-mêmes ; et vraiment je suis trop sujet à faillir, pour me charger encore des sottises de l'Iliade et des erreurs de la Bible. On saura donc, en consultant la note, s'il y a sûreté, et si l'on peut me traiter comme je le mérite. Toutefois, je m'accuserai d'un peu de malice : je n'ai pas tout cité dans les remarques ; et je ne serois pas surpris que tel malheureux fragment, que j'aurois négligé de dénoncer à la critique, n'attire aux anciens une nouvelle avanie. Dans ce

[1] Notate tamen nobis facies nostras diligenter, ut recognoscatis nos in die illo judicii. (Act. Martyr. Passio Sanct. Perp. et Felicit., cap. XVII, pag. 94.)

cas, je promets le silence : je recevrai avec humilité les réprimandes adressées à Platon, Sophocle, Euripide; je serai même charmé qu'on apprenne à vivre à tous ces Grecs imprudents fourvoyés dans les Martyrs.

Il me reste à dire quelques mots du style des Martyrs : on l'a beaucoup moins attaqué que celui de mes premiers ouvrages. Autrefois, on me battoit avec mes propres armes : on citoit des phrases, des pages même du Génie du Christianisme, véritablement répréhensibles. Mais quant aux Martyrs, il semble qu'on ait évité avec soin d'en mettre de longs morceaux sous les yeux des lecteurs. Il paroît qu'on s'est généralement accordé, amis et ennemis, à remarquer dans ma manière des progrès du côté du goût et de l'art. Si je m'en tiens au jugement des censeurs opposés aux Martyrs, le second livre, presque tout le récit, le combat des Francs surtout, une partie de l'Enfer et du Purgatoire, le livre des harangues, le caractère de Cymodocée et de Démodocus, sont les meilleures choses qui soient échappées à ma plume; il n'y a pas assez d'expressions pour les louer. Comment donc croire qu'un livre qui, d'après ses plus violents détracteurs, renferme un personnage comparable à Priam, et un combat qui n'est point effacé par les plus beaux combats d'Homère; comment croire que ce livre est oublié, mort, enseveli pour jamais? On va tous les jours à la postérité avec moins de titres; et grâces à

l'imprimerie, l'avenir ne pourra se sauver de nous.

Selon les partisans des Martyrs, c'est le second volume qui l'emporte : le livre d'Athènes, celui de Jérusalem, les quatre derniers livres, et particulièrement le dernier, sont ce qu'il y a de préférable dans l'ouvrage. Voilà certes des jugements bien divers, et d'après lesquels il me seroit difficile de me corriger. Les opinions semblent d'accord sur quelques parties du travail : par exemple, sur la prophétie de saint Paul, sur la tentation d'Eudore au repas funèbre, et sur les adieux à la Muse. Ces adieux n'ont cependant d'autre mérite que d'exprimer un sentiment vrai, et de montrer en moi ce qu'on voit dans tous les hommes, la fuite du temps, le changement des idées, et l'approche rapide de ce moment où tout finit. Si ce n'est pas sans quelques regrets, c'est du moins sans remords que j'ai jeté un regard sur les premiers jours de ma vie; et si j'en vois beaucoup d'inutiles, je n'en compte pas un dont je doive rougir.

Je ne sais si je dois revenir sur la question de l'épopée en prose. Les littérateurs de toutes les opinions semblent l'avoir abandonnée, comme une inutile dispute de mots. Car il est certain que d'un côté (ainsi qu'on le prouve judicieusement) la prose n'est pas des vers, et que de l'autre, on ne peut anéantir l'autorité d'Aristote et l'exemple du Télémaque. Je renvoie le lecteur à la préface des premières éditions. Je rapporterai seulement la

réflexion d'un critique. « Si la versification fait l'épopée, a-t-il dit, il en résulte que l'Iliade, l'Odyssée, l'Énéide, la Jérusalem, sont des romans dans nos traductions en prose, et des poëmes en grec, en latin et en italien. » L'éloge le plus délicat qu'on ait peut-être fait du Télémaque, est celui que j'ai lu dans je ne sais quel journal [1]. Le censeur, pour mettre tous les partis d'accord, suppose que les aventures du fils d'Ulysse sont un beau poëme traduit du grec par Fénélon. On s'est donné la peine de citer Anacréon, pour prouver que les compatriotes d'Homère pouvoient avoir une épopée en prose, mais que nous autres François, nous ne sommes pas si heureux. On a eu tort d'aller si loin. Les hellénistes se taisent, mais ils rient. Je ne relèverai point des erreurs trop affligeantes. En tout, je veux donner à mes censeurs l'exemple de la modération. S'ils n'ont pas craint de blesser mon amour-propre, je me fais un devoir d'épargner leur vanité. Ils attachent sans doute à leurs ouvrages beaucoup plus d'importance que je n'en attache aux miens : puisqu'ils ont mis leur bonheur dans leurs succès litteraires, à Dieu ne plaise que je prétende le troubler. Ces censeurs ont quelquefois écrit des choses agréables et spirituelles; ce n'est qu'en parlant de moi qu'ils semblent perdre leur talent : je conçois qu'ils doivent me haïr. D'ailleurs, si j'ai sur eux l'avantage de quelques

[1] Dans le Mercure, peut-être : l'article, à ce qu'il me semble, étoit de M. Auger.

lectures, je n'ai que ce que je dois avoir, puisque je me mêle de faire des livres.

Tout ceci soit dit, sans ôter à qui que ce soit le droit de courir sus aux Martyrs, comme épopée. Veut-on que ce soit un *roman?* je le veux bien. Un *drame?* j'y consens. Un *mélodrame?* de tout mon cœur. Une *mosaïque?* j'y donne les mains. Je ne suis point poëte, je ne me proclame point poëte, pas même littérateur, comme on me fait l'honneur de me nommer; je n'ai jamais dit que j'avois fait un poëme; j'ai protesté et je proteste encore de mon respect pour les Muses. Rien ne m'enchante comme les vers. Et n'ai-je pas passé une grande partie de ma jeunesse, à ranger deux à deux des milliers de rimes qui n'étoient guère plus mauvaises que celles de mes voisins? Dans la suite, j'ai préféré un langage inférieur sans doute à la poésie, mais qui me permettoit d'exprimer avec moins d'entraves l'enthousiasme que m'inspirent les sentiments des grands cœurs, les caractères élevés, les actions magnanimes, et le mépris souverain que j'ai voué aux bassesses de l'âme, aux petites intrigues de l'envie, et à ces affectations effrontées de courage et de noblesse, que dément à chaque pas une conduite servile.

CHANGEMENTS FAITS A CETTE ÉDITION, ET REMARQUES AJOUTÉES A LA FIN DE CHAQUE LIVRE.

Dans le troisième livre, les discours des Puissances Divines sont retranchés : comme ces discours contiennent l'exposition complète du sujet, et le motif du récit, j'ai été obligé d'en conserver la substance. M. de La Harpe, dans son chant du Ciel, avoit commis la même faute que moi, et faisoit parler Dieu, à l'exemple du Tasse et de Milton, d'après l'autorité de l'Écriture. On lui fit remarquer que ces discours étoient trop longs, et qu'on ne sauroit jamais prêter à Dieu un langage digne de lui. Il changea son plan, et, par une heureuse idée, il mit ce qu'il vouloit dire dans la bouche du prophète Isaïe. Debout au milieu des saints et des anges, le fils d'Amos lit dans le Livre de Vie les destins de la terre. Je n'ai pu m'approprier cette belle fiction : j'ai eu recours à un autre moyen que l'on jugera.

Dans ce même livre du Ciel, Cymodocée n'est plus demandée comme une victime immédiate, mais elle est annoncée comme une victime secondaire, qui doit augmenter le mérite du sacrifice d'Eudore. Les passages de l'Apocalypse, qui avoient servi de prétexte aux plaisanteries bonnes ou mauvaises d'un journal, ont disparu : tout ce qui pouvoit blesser la doctrine ou le dogme, dans le Purgatoire, l'Enfer et le Ciel, a été scrupuleusement

effacé. Je ne m'en suis pas rapporté là-dessus à mes lumières, je me suis soumis à la censure de quelques savants ecclésiastiques.

J'ai insisté davantage sur la naissance d'Eudore et de Cymodocée, et sur ce qu'ils sont, l'un et l'autre, les représentants des grands hommes et des beaux-arts de la Grèce.

Dans le livre de l'esclavage d'Eudore chez les Francs, j'ai rétabli un morceau que j'avois supprimé sur l'épreuve, et que plusieurs personnes regrettoient.

Dans le livre de Velléda, on ne trouvera plus les imprécations d'Eudore; les couleurs trop vives sont adoucies.

J'ai abrégé la scène de l'entrevue de Cymodocée et d'Hiéroclès : elle sentoit trop le roman.

J'ai annoncé plus fortement et plus clairement le triomphe de la religion.

J'avois quelquefois parlé moi-même comme poëte (qu'on me passe le mot), le langage de la mythologie : j'ai fait disparoître ces légères inadvertances; j'ai retranché plusieurs comparaisons, abrégé quelques détails de mœurs, et corrigé quelques fautes contre l'histoire et la géographie.

Enfin, j'ai ajouté des remarques à chaque livre.

Ces remarques contiennent les imitations d'Homère, de Virgile, etc., etc. Les autorités historiques se trouveront aussi dans ces notes. On y verra enfin d'assez longs morceaux de mon *Itinéraire de Paris à Jérusalem, en passant par la Grèce,* etc.

Ces morceaux serviront de commentaires aux descriptions de la Grèce, de la Syrie et de l'Égypte. Je n'ai passé en Orient que pour visiter les lieux où j'ai placé la scène des Martyrs : il est donc tout simple que le voyage justifie les tableaux du voyageur.

J'ai écrit ces notes avec une grande répugnance, et seulement pour obéir au conseil de mes amis. Ils m'ont représenté que beaucoup de lecteurs, étrangers au langage de l'antiquité, avoient besoin d'une espèce d'explication pour lire les Martyrs; que c'étoit l'unique moyen de faire tomber une foule de critiques. J'ai cédé à ces raisons, mais j'aurois mieux aimé que l'avenir, s'il y a un avenir pour moi, se fût chargé du commentaire. J'ai développé mon plan dans ces remarques, et montré la suite de mes idées et de ma composition. Je l'ai fait avec sincérité, et comme j'en aurois agi pour l'ouvrage d'un autre. Ces remarques apprendront du moins quelque chose à quelques lecteurs, et elles seront un monument de ma bonne foi.

Tout ceci prouve, j'espère, ce qui est déjà prouvé, mon obéissance à la critique. Elle est telle, que souvent mes amis n'osent me faire des objections, dans la crainte de me voir changer et bouleverser tout au moindre mot. Je n'ai point cet orgueil qui se complaît dans une erreur. Si quelque chose me rendoit indocile à la leçon, c'est la manière dont elle est donnée. Je ne reçois point un conseil sous la forme d'un outrage; autant je pour-

rois craindre la séduction de la bienveillance, de l'estime, des prévenances, des égards, autant je repousse le ton impérieux et les airs de maître.

Il faut parler à présent de certains reproches qui me sont beaucoup plus sensibles que tous les autres, parce qu'ils semblent tomber sur mes amis.

On a voulu faire entendre que des hommes distingués, dont le jugement est une autorité puissante, après s'être prononcés pour les Martyrs, se sont ensuite *prudemment retirés,* lorsqu'ils ont vu déchirer l'ouvrage.

Qu'on sache que les amis qui me restent, tout petit que soit leur nombre, ne sont pas de ceux qui se retirent au jour du combat; ils ont un jugement formé, et ils n'attendent point l'approbation ou l'animadversion d'un bureau d'esprit pour savoir à quel rang il doivent placer un ouvrage : ils regardent les Martyrs comme le meilleur, ou, si l'on veut, comme le moins foible de mes très-foibles écrits. Est-ce un homme dont le beau talent, comme écrivain, surpasse encore la pureté du goût comme critique, que l'on a voulu désigner par cette étrange assertion? Mon illustre ami a dit et redit cent fois, à quiconque a voulu l'entendre, ce qu'il pense de mes derniers travaux littéraires; ses sentiments à cet égard sont bien loin d'être changés : le temps et les satires publiées contre mon livre n'ont fait que l'affermir dans l'opinion qu'il a des Martyrs, et aucune opinion, sur tous les points

et sous tous les rapports, ne leur est plus complétement favorable.

Si l'on trouve mauvais que je me vante ici des suffrages que j'ai obtenus ; si je sors des bornes d'une modestie que la foiblesse de mes talents me prescrit, et que je n'ai jamais franchies jusqu'à présent, qu'on s'en prenne à l'indigne manière dont on m'a traité. Il est aisé de comprendre pourquoi on avoit hasardé une accusation qui jetoit de la défaveur sur mon ouvrage, en même temps qu'elle flétrissoit le caractère de mes amis. On savoit que les dignités dont le premier d'entre eux est revêtu, lui interdisoient toute espèce de lutte dans les journaux : on n'a pas craint alors de l'appeler dans une arène où il ne pouvoit descendre. Si l'indignation que cause l'injustice l'avoit engagé malgré moi dans ce combat, eh bien ! on avoit encore tout à gagner : on eût fait du bruit en s'attachant à un nom célèbre.

Enfin, s'il faut en croire les adversaires des Martyrs, ce sont les coteries, les cabales, les partis, qui agissent en ma faveur.

Depuis mon entrée dans la carrière des lettres, tous mes pas ont été marqués par des orages. J'ai été accablé d'injures, de pamphlets, de parodies, de critiques, de plaisanteries en prose et en vers ; mes phrases traînent dans toutes les saletés des boulevarts ; mon nom se rencontre dans toutes les satires. Qu'ai-je opposé à cela ? Une seule défense où, en répondant d'une voix ferme, je n'ai point

rendu l'insulte pour l'insulte [1]. Me rencontre-t-on dans ces salons et sur ces théâtres où se forge la renommée? Suis-je de quelque assemblée littéraire ? Vais-je lisant mes ouvrages à quiconque veut les écouter? Je vis seul ; je n'ai point d'école, point de jeunes gens qui viennent recueillir les paroles du maître. Si j'en crois pourtant la faveur publique, il ne tiendroit qu'à moi de m'entourer de nombreux disciples. Avant la révolution, étant encore dans ma plus grande jeunesse, un heureux hasard me jeta dans la société de M. de La Harpe, et j'eus le bonheur de recevoir les leçons de cet excellent maître. Il a daigné me rappeler dans son testament, et je déplore tous les jours la perte d'un homme si utile aux lettres. Quel défenseur n'ai-je pas perdu ! Tout le monde sait l'amitié qui me lie au digne successeur de l'Aristarque françois ; amitié qui compte déjà bien des années, puisqu'elle remonte à l'époque où j'ai connu M. de La Harpe. D'autres littérateurs distingués, que je fréquentois à cette même époque, ont suivi des routes différentes de la mienne : ils se sont déclarés mes ennemis, sans que je les aie provoqués ; ils m'ont attaqué dans leurs écrits avec violence. Je ne me suis pas plaint de leur infidélité au souvenir d'une ancienne liaison ; j'ai lu les critiques qu'ils ont faites de mes premiers ouvrages, j'y ai remarqué du goût, de l'esprit, du talent, du savoir. S'ils

[1] Défense du Génie du Christianisme.

m'ont paru quelquefois aller trop loin, j'ai pensé, ou que mon amour-propre me trompoit, ou qu'ils étoient emportés malgré eux au delà des bornes, par cette chaleur d'opinion dont on a tant de peine à se défendre. Je me plais même à reconnoître que les rudes leçons d'une amitié changée m'ont été utiles; et que si les Martyrs ont moins de taches que mes précédents écrits, je le dois à ces jugements, peut-être un peu rigoureux. Je ne pense nullement comme ces hommes de lettres en matière de religion; mais cela ne me rend point leur ennemi, et je ne le dis point par une hypocrisie superbe [1].

Ce ton n'est guère, il me semble, celui d'un chef de *parti,* d'un homme de *coterie.* Aujourd'hui que l'on a passé envers moi toutes les bornes; aujourd'hui que l'on a tenu, en parlant des Martyrs, un langage que l'on ne m'avoit jamais adressé dans la plus grande chaleur de la controverse sur Atala, qu'ai-je opposé à cette attaque? Pendant huit mois, un profond silence; maintenant cet Examen, où je n'ai pas même employé les réponses personnelles que je trouvois dans la brochure d'un défenseur inconnu.

Ne pourrois-je point, à mon tour, avec plus de

[1] Tandis que j'écrivois ceci, les littérateurs distingués dont je parle avec cette modération, remplissoient les Almanachs de vers injurieux contre les Martyrs. La meilleure réponse que je puisse faire à ces littérateurs, c'est de laisser subsister tel qu'il est le paragraphe qui a donné lieu à cette note.

justice, accuser mes adversaires de cabale et d'esprit de parti? Je demanderois si des gens pleins de bonne foi et de droiture ne se sont point assemblés pour délibérer sur le sort qu'on feroit aux Martyrs? Je demanderois si, dans l'incroyable chaleur de la haine, on n'est point allé jusqu'à proposer d'insulter ma personne autant que mon ouvrage? Ceux qui connoissent à fond l'odieuse intrigue montée contre les Martyrs, verront bien que je ne dis pas tout. Et quel moment a-t-on choisi pour m'attaquer! Moment où la moindre noblesse de caractère eût suffi pour interdire toute critique injurieuse! Mais on n'a respecté ni ma douleur, ni mes regrets.

J'entends d'ici mes adversaires me répondre:

« Vos études, vos voyages, vos sacrifices, vos douleurs, vos regrets ne font rien à l'affaire; le public n'entre point dans toutes ces raisons. Les Martyrs sont-ils une bonne ou une méchante épopée? Voilà la question. Il n'y a point d'auteur censuré qui ne crie à l'injustice, à la persécution; qui n'en appelle à la postérité; qui ne se compare à Racine outragé, quoiqu'il n'ait rien de commun avec Racine. Les droits de la critique sont de dire nettement et clairement son avis; de juger impitoyablement un livre, sans considérations aucunes, sans ménagements, sans égards aux réclamations de l'auteur. »

Non, ce ne sont point là les droits de la critique;

et puisqu'elle ignore ses véritables droits, je vais tâcher de les lui faire connoître.

Un homme prend tout à coup le titre d'auteur, il se présente au public sans nom, sans talent, sans bonnes études; tout annonce en lui une incapacité absolue pour l'art du poëte, de l'orateur, de l'historien : c'est alors que la critique a le droit incontestable de repousser cet homme, sans égards, sans ménagements, sans considérations aucunes. Elle peut employer contre lui toutes sortes d'armes, hors celles qu'interdit l'honneur. Raisonnements, plaisanteries, vérités dures et tranchantes, tout est bon, parce qu'elle fait alors une œuvre charitable : elle arrête un malheureux au commencement d'une carrière où l'attendent les humiliations et le ridicule s'il est riche, le mépris et la misère si la fortune lui a refusé ses dons. Les lettres, sans le talent propre à les rendre utiles ou agréables, ne servent qu'à corrompre le cœur, qu'à nous gonfler de haine et d'envie, qu'à nous arracher aux devoirs de la société, et à nourrir en nous un amour-propre féroce aux dépens de tous les sentiments généreux.

Mais quand la critique croit avoir le droit d'user de la même rigueur dans toute occasion et avec toute espèce d'hommes, dès qu'un ouvrage lui déplaît, elle est dans une grossière erreur. Il résulteroit de là que Boileau pourroit être traité comme Chapelain, si le Lutrin ou l'Art Poétique encouroit la disgrâce d'un censeur, et que le pre-

mier barbouilleur de jugements littéraires pourroit manquer impunément au génie de Corneille.

Il y a donc nécessairement une règle qu'il n'est permis à personne de violer. Or, cette règle, la voici :

Ce qui décide du ton et des égards que l'on doit employer dans l'examen d'un ouvrage, c'est le plus ou moins de renommée, le plus ou moins d'estime qui s'attache au nom de l'écrivain, et, jusqu'à un certain degré, le plus ou moins de temps, de veilles, d'études, de travaux, que cet écrivain a consacrés aux lettres.

Qu'un auteur ait donc obtenu un succès incontestable, puisque c'est un fait; que ce succès se soutienne après dix ans révolus; que des éditions sans cesse renouvelées, des traductions dans toutes les langues aient fait, à tort ou à raison, connoître le nom de cet auteur dans toute l'Europe; que cet auteur jouisse d'ailleurs de la réputation d'un honnête homme, la critique qui ne lui oppose qu'une parodie burlesque passe les bornes de son pouvoir : elle doit se souvenir que ce n'est plus un écolier qu'elle corrige; mais qu'elle est appelée à juger un homme vieilli dans l'art, et dont elle ne peut relever les erreurs qu'avec défiance, mesure et politesse; elle sera d'autant plus tenue à ces égards, que l'auteur aura mieux connu le prix de l'estime publique et que, respectant cette estime, il n'aura point broché son nouvel ouvrage, mais aura fait tous les sacrifices pour rendre cet ouvrage digne du succès

qu'ont obtenu ses premiers écrits. Ajoutons que, dans ce cas, l'auteur a le droit de demander que son juge ait au moins cette compétence qui tient à la gravité des études et du caractère, et d'exiger que le peintre en grotesques ne soit pas admis à prononcer sur les tableaux du peintre d'histoire.

Si cette opinion sur les devoirs des juges littéraires n'étoit que la mienne, elle ne mériteroit pas sans doute la peine qu'on s'y arrêtât; mais c'est aussi celle du maître de tous les critiques, d'un homme qui se connoissoit en bons et en mauvais ouvrages, et qui se fit un jeu toute sa vie de tourmenter les Cassagne et les Cotin. « Traiter de haut » en bas, dit Boileau, un auteur approuvé du » public, c'est traiter de haut en bas le public » même [1]. »

Tels sont les devoirs que la raison, l'équité, la modération, l'honneur, prescrivent à la critique. Ont-ils été remplis envers moi ces devoirs, et dois-je être placé ou dans la classe de l'homme nouveau qui cède imprudemment à la dangereuse tentation d'écrire? ou dans celle de l'homme connu qui a fait des lettres l'occupation principale de sa vie? Ce n'est pas à moi de répondre à cette question.

Disons plutôt, afin de quitter ce triste sujet, et pour faire voir que ce n'est point ma vanité blessée qui se lamente; disons que, si j'ai le droit d'être choqué de certaines leçons, cela ne me rend point

[1] Lettres à Brossette, tom. 1, pag. 61.

injuste. Je sais que je suis amplement dédommagé d'une persécution passagère, par le suffrage des hommes supérieurs, par les critiques décentes de la plupart des journaux, par le jugement favorable de cette société polie que recherchoient surtout Boileau, Racine et Voltaire, enfin, par les applaudissements de la grande majorité du public. Je n'ai jamais espéré d'ailleurs que les Martyrs obtinssent, dans le premier moment, un succès aussi populaire que celui du Génie du Christianisme. Les temps sont changés : l'ouvrage n'est pas du même genre; il convient à beaucoup moins de lecteurs. Jamais un livre de cette nature ne fut reçu d'abord avec enthousiasme, le Télémaque excepté; et l'on sait que sa prompte renommée tint à des causes indépendantes de son mérite réel. S'il paroissoit aujourd'hui, il est hors de doute que le vulgaire des lecteurs et des critiques le trouveroit froid, traînant, ennuyeux, et même écrit avec une négligence impardonnable; et cependant, quel chef-d'œuvre de goût, de style et de simplicité!

Malgré l'opposition de mes ennemis, malgré les préjugés de toute espèce que l'on a voulu faire naître contre les Martyrs, j'ai encore réussi beaucoup au delà de mon attente : il s'est plus écoulé d'exemplaires de mon dernier ouvrage, en quelques mois, qu'il ne s'est vendu d'exemplaires du Génie du Christianisme en plusieurs années. Sans parler des juges qui se sont déclarés pour moi, ceux qui ont con-

damné les Martyrs m'ont donné, pour ces mêmes Martyrs, des éloges que je n'ai jamais obtenus pour mes autres écrits : éloges tels qu'ils sembloient devoir exclure ensuite le ton qu'on a pris avec moi. Mon amour-propre, comme auteur, a donc de quoi se consoler; mais je ne puis m'empêcher de gémir sur le misérable esprit qui règne dans notre littérature. Quelle idée doivent prendre de nous les étrangers, en lisant ces critiques moitié furibondes, moitié bouffonnes, d'où la décence, l'urbanité, la bonne foi sont bannies; ces jugements où l'on n'aperçoit que la haine, l'envie, l'esprit de parti, et mille petites passions honteuses? En Italie, en Angleterre, ce n'est pas ainsi qu'on accueille un ouvrage : on l'examine avec soin, même avec rigueur, mais toujours avec gravité. S'il renferme quelque talent, on s'en fait un titre d'honneur pour la patrie. En France, on diroit qu'un succès littéraire est une calamité pour tous ceux qui se mêlent d'écrire. Je l'avouerai : quand je vois traîner dans la fange les lambeaux de mes ouvrages, je regrette quelquefois cette carrière où personne n'avoit le droit de prononcer mon nom publiquement sans mon aveu, et où je disposois seul d'une noble obscurité.

Enfin on a parlé, à mon sujet, de philosophe et de philosophie, et cela d'un ton qui n'a fait tort qu'à celui qui l'a pris. Expliquons-nous :

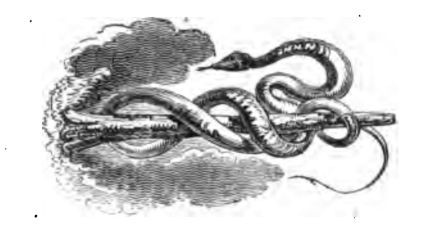
S'il faut, pour être philosophe, applaudir aux

progrès des lumières, honorer les sciences, aimer les lettres et les arts, désirer le bonheur des hommes, idolâtrer la patrie, je suis philosophe.

Si, pour mériter ce titre, il faut mépriser la sagesse et la gloire de nos ancêtres; blasphémer une religion qui a civilisé, éclairé et consolé la terre; substituer à l'éternelle parole et aux commandements immuables de Dieu, le vain langage et la raison changeante de l'homme; s'il faut vanter l'indépendance avec un cœur d'esclave; n'avoir pour soi que les crimes et jamais les vertus d'une opinion, je n'ai point été, je ne suis point, et je ne serai jamais philosophe.

C'est ici mon dernier combat : il est temps de mettre un terme à ces vaines agitations. J'ai passé l'âge des chimères, et je sais à quoi m'en tenir sur la plupart des choses de la vie. Quelle que soit désormais la justice ou l'injustice de la critique, je lui abandonne mes ouvrages : on pourra les ensevelir, les exhumer, les ensevelir de nouveau, je ne réclamerai plus. Je suis las de recevoir des insultes pour remercîments des plus pénibles travaux. Dans aucun temps, dans aucun pays, un homme qui auroit consacré huit années de sa vie à un long ouvrage; qui, pour le rendre moins imparfait, eût entrepris des voyages lointains, dissipé le fruit de ses premières études, quitté sa famille, exposé sa vie; dans aucun temps, dis-je, dans aucun pays, cet homme n'eût été

jugé avec une légèreté si déplorable. Je n'ai jamais senti le besoin de la fortune qu'aujourd'hui. Avec quelle satisfaction je laisserois le champ de bataille à ceux qui s'y distinguent par tant de hauts faits, pour l'honneur des Muses et l'encouragement des talents! Non que je renonçasse aux lettres, seule consolation de la vie; mais personne ne seroit plus appelé, de mon vivant, à me citer à son tribunal pour un ouvrage nouveau.



LES MARTYRS,

OU

LE TRIOMPHE

DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.



LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

INVOCATION. Exposition. Dioclétien tient les rênes de l'Empire romain. Sous le gouvernement de ce prince, les temples du vrai Dieu commencent à disputer l'encens aux temples des idoles. L'Enfer se prépare à livrer un dernier combat pour renverser les autels du Fils de l'Homme. L'Éternel permet aux Démons de persécuter l'Église, afin d'éprouver les Fidèles; mais les Fidèles sortiront triomphants de cette épreuve, l'étendard du salut sera placé sur le trône de l'univers; le monde devra cette victoire à deux victimes que Dieu a choisies. Quelles sont ces victimes? Apostrophe à la Muse qui les va faire connoître. Famille d'Homère. Démodocus, dernier descendant des Homérides, prêtre d'Homère au temple de ce poëte, sur le mont Ithome, en Messénie. Description de la Messénie. Démodocus consacre au culte des Muses sa fille unique, Cymodocée, afin de la dérober aux poursuites d'Hiéroclès, proconsul d'Achaïe, et favori de Galérius. Cymodocée va seule avec sa nourrice à la fête de Diane-Limnatide : elle s'égare; elle rencontre un jeune homme endormi au bord d'une fontaine. Eudore reconduit Cymodocée chez Démodocus. Démodocus part avec sa fille pour aller offrir des présents à Eudore, et remercier la famille de Lasthénès.

JE veux raconter les combats des Chrétiens, et la victoire que les Fidèles remportèrent sur les Esprits de l'Abîme, par les efforts glorieux de deux époux martyrs.

Muse céleste, vous qui inspirâtes le poëte de Sorrente et l'aveugle d'Albion, vous qui placez votre trône solitaire sur le Thabor, vous qui vous plaisez aux pensées sévères, aux méditations graves et sublimes, j'implore à présent votre secours. Enseignez-moi sur la harpe de David les chants que je dois faire entendre; donnez surtout à mes yeux quelques-unes de ces larmes que Jérémie versoit sur les malheurs de Sion : je vais dire les douleurs de l'Église persécutée!

Et toi, Vierge du Pinde, fille ingénieuse de la Grèce, descends à ton tour du sommet de l'Hélicon : je ne rejetterai point les guirlandes de fleurs dont tu couvres les tombeaux, ô riante divinité de la Fable, toi qui n'as pu faire de la mort et du malheur même une chose sérieuse! Viens, Muse des mensonges, viens lutter avec la Muse des vérités. Jadis on lui fit souffrir en ton nom des maux cruels : orne aujourd'hui son triomphe par ta défaite, et confesse qu'elle étoit plus digne que toi de régner sur la lyre.

Neuf fois l'Église de Jésus-Christ avoit vu les Esprits de l'Abîme conjurés contre elle; neuf fois ce vaisseau, qui ne doit point périr, étoit échappé au naufrage. La terre reposoit en paix. Dioclétien tenoit dans ses mains habiles le sceptre du monde. Sous la protection de ce

grand prince, les Chrétiens jouissoient d'une tranquillité qu'ils n'avoient point connue jusqu'alors. Les autels du vrai Dieu commençoient à disputer l'encens aux autels des idoles; le troupeau des Fidèles augmentoit chaque jour; les honneurs, les richesses et la gloire n'étoient plus le seul partage des adorateurs de Jupiter: l'Enfer, menacé de perdre son empire, voulut interrompre le cours des victoires célestes. L'Éternel, qui voyoit les vertus des Chrétiens s'affoiblir dans la prospérité, permit aux Démons de susciter une persécution nouvelle; mais, par cette dernière et terrible épreuve, la Croix devoit être enfin placée sur le trône de l'univers, et les temples des faux dieux alloient rentrer dans la poudre.

Comment l'antique ennemi du genre humain fit-il servir à ses projets les passions des hommes, et surtout l'ambition et l'amour? Muse, daignez m'en instruire. Mais auparavant, faites-moi connoître la vierge innocente, et le pénitent illustre, qui brillèrent dans ce jour de triomphe et de deuil: l'une fut choisie du ciel chez les idolâtres, l'autre, parmi le peuple fidèle, pour être les victimes expiatoires des Chrétiens et des Gentils.

Démodocus étoit le dernier descendant d'une de ces familles Homérides qui habitoient au-

trefois l'île de Chio, et qui prétendoient tirer leur origine d'Homère. Ses parents l'avoient uni, dans sa jeunesse, à la fille de Cléobule de Crète, Épicharis, la plus belle des vierges qui dansoient sur les gazons fleuris, au pied du mont Talée chéri de Mercure. Il avoit suivi son épouse à Gortynes, ville bâtie par le fils de Rhadamante, au bord du Léthé, non loin du platane qui couvrit les amours d'Europe et de Jupiter. Après que la lune eut éclairé neuf fois les antres des Dactyles, Épicharis alla visiter ses troupeaux sur le mont Ida. Saisie tout à coup des douleurs maternelles, elle mit au jour Cymodocée, dans le bois sacré où les trois vieillards de Platon s'étoient assis pour discourir sur les lois : les Augures déclarèrent que la fille de Démodocus deviendroit célèbre par sa sagesse.

Bientôt après, Épicharis perdit la douce lumière des cieux. Alors Démodocus ne vit plus les eaux du Léthé qu'avec douleur ; toute sa consolation étoit de prendre sur ses genoux le fruit unique de son hymen, et de regarder, avec un sourire mêlé de larmes, cet astre charmant qui lui rappeloit la beauté d'Épicharis.

Or, dans ce temps-là, les habitants de la Messénie faisoient élever un temple à Homère ; ils proposèrent à Démodocus d'en être le grand-

prêtre. Démodocus accepta leur offre avec joie, content d'abandonner un séjour que la colère céleste lui avoit rendu insupportable. Il fit un sacrifice aux Mânes de son épouse, aux Fleuves nés de Jupiter, aux Nymphes hospitalières de l'Ida, aux Divinités protectrices de Gortynes, et il partit avec sa fille, emportant ses Pénates et une petite statue d'Homère.

Poussé par un vent favorable, son vaisseau découvre bientôt le promontoire du Ténare, et, suivant les côtes d'Œtylos, de Thalames et de Leuctres, il vient jeter l'ancre à l'ombre du bois de Chœrius. Les Messéniens, peuple instruit par le malheur, reçurent Démodocus comme le descendant d'un dieu. Ils le conduisirent en triomphe au sanctuaire consacré à son divin aïeul.

On y voyoit le Poëte représenté sous la figure d'un grand fleuve où d'autres fleuves venoient remplir leurs urnes. Le temple dominoit la ville d'Épaminondas; il étoit bâti dans un vieux bois d'oliviers, sur le mont Ithome, qui s'élève isolé, comme un vase d'azur, au milieu des champs de la Messénie. L'Oracle avoit ordonné de creuser les fondements de l'édifice, au même lieu qu'Aristomène avoit choisi pour enterrer l'urne d'airain à laquelle le sort de sa patrie étoit attaché. La vue s'étendoit au loin

sur des campagnes plantées de hauts cyprès, entrecoupées de collines, et arrosées par les flots de l'Amphise, du Pamisus et du Balyra, où l'aveugle Thamyris laissa tomber sa lyre. Le laurier rose et l'arbuste aimé de Junon bordoient de toutes parts le lit des torrents et le cours des sources et des fontaines : souvent, au défaut de l'onde épuisée, ces buissons parfumés dessinoient dans les vallons comme des ruisseaux de fleurs, et remplaçoient la fraîcheur des eaux par celle de l'ombre. Des cités, des monuments des arts, des ruines, se montroient dispersés çà et là sur le tableau champêtre : Andanies témoin des pleurs de Mérope, Tricca qui vit naître Esculape, Gérénie qui conserve le tombeau de Machaon, Phères, où le prudent Ulysse reçut d'Iphitus l'arc fatal aux amants de Pénélope, et Sténycl are retentissant des chants de Tyrtée. Ce beau pays, jadis soumis au sceptre de l'antique Nélée, présentoit ainsi, du haut de l'Ithome et du péristyle du temple d'Homère, une corbeille de verdure, de plus de huit cents stades de tour. Entre le couchant et le midi, la mer de Messénie formoit une brillante barrière; à l'orient et au septentrion, la chaîne du Taygète, les sommets du Lycée, et les montagnes de l'Élide, arrêtoient les regards. Cet horizon, unique sur la terre, rappeloit le triple

souvenir de la vie guerrière, des mœurs pastorales, et des fêtes d'un peuple qui comptoit les malheurs de son histoire par les époques de ses plaisirs.

Quinze ans s'étoient écoulés depuis la dédicace du temple. Démodocus vivoit paisiblement retiré à l'autel d'Homère. Sa fille Cymodocée croissoit sous ses yeux, comme un jeune olivier qu'un jardinier élève avec soin au bord d'une fontaine, et qui est l'amour de la terre et du ciel. Rien n'auroit troublé la joie de Démodocus, s'il avoit pu trouver pour sa fille un époux qui l'eût traitée avec toute sorte d'égards, après l'avoir emmenée dans une maison pleine de richesses; mais aucun gendre n'osoit se présenter, parce que Cymodocée avoit eu le malheur d'inspirer de l'amour à Hiéroclès, proconsul d'Achaïe, et favori de Galérius. Hiéroclès avoit demandé Cymodocée pour épouse; la jeune Messénienne avoit supplié son père de ne la point livrer à ce Romain impie, dont le seul regard la faisoit frémir. Démodocus avoit aisément cédé aux prières de sa fille : il ne pouvoit confier le sort de Cymodocée à un barbare soupçonné de plusieurs crimes, et qui, par des traitements inhumains, avoit précipité une première épouse au tombeau.

Ce refus, en blessant l'orgueil du proconsul,

n'avoit fait qu'irriter sa passion : il avoit résolu d'employer, pour saisir sa proie, tous les moyens que donne la puissance unie à la perversité. Démodocus, afin de dérober sa fille à l'amour d'Hiéroclès, l'avoit consacrée aux Muses. Il l'instruisoit de tous les usages des sacrifices : il lui montroit à choisir la génisse sans tache, à couper le poil sur le front des taureaux, à le jeter dans le feu, à répandre l'orge sacrée; il lui apprenoit surtout à toucher la lyre, charme des infortunés mortels. Souvent assis avec cette fille chérie sur un rocher élevé, au bord de la mer, ils chantoient quelques morceaux choisis de l'Iliade et de l'Odyssée : la tendresse d'Andromaque, la sagesse de Pénélope, la modestie de Nausicaa; ils disoient les maux qui sont le partage des enfants de la terre : Agamemnon sacrifié par son épouse, Ulysse demandant l'aumône à la porte de son palais; ils s'attendrissoient sur le sort de celui qui meurt loin de sa patrie, sans avoir revu la fumée de ses foyers paternels; et vous aussi, jeunes hommes, ils vous plaignoient, vous qui gardiez les troupeaux des rois vos pères, et qu'une occupation si innocente ne put sauver des terribles mains d'Achille !

Nourrie des plus beaux souvenirs de l'antiquité dans la docte familiarité des Muses,

Cymodocée développoit chaque jour de nouveaux charmes. Démodocus, consommé dans la sagesse, cherchoit à tempérer cette éducation toute divine, en inspirant à sa fille le goût d'une aimable simplicité. Il aimoit à la voir quitter son luth, pour aller remplir une urne à la fontaine, ou laver les voiles du temple au courant d'un fleuve. Pendant les jours de l'hiver, lorsque, adossée contre une colonne, elle tournoit ses fuseaux à la lueur d'une flamme éclatante, il lui disoit :

« Cymodocée, j'ai cherché dès ton enfance à t'enrichir de vertus et de tous les dons des Muses, car il faut traiter notre âme, à son arrivée dans notre corps, comme un céleste étranger que l'on reçoit avec des parfums et des couronnes. Mais, ô fille d'Épicharis, craignons l'exagération qui détruit le bon sens : prions Minerve de nous accorder la raison, qui produira dans notre naturel cette modération, sœur de la vérité, sans laquelle tout est mensonge. »

Ainsi de belles images et de sages propos charmoient et instruisoient Cymodocée. Quelque chose des Muses auxquelles elle étoit consacrée, avoit passé sur son visage, dans sa voix et dans son cœur. Quand elle baissoit ses longues paupières dont l'ombre se dessinoit sur

la blancheur de ses joues, on eût cru voir la sérieuse Melpomène; mais, quand elle levoit les yeux, vous l'eussiez prise pour la riante Thalie. Ses cheveux noirs ressembloient à la fleur d'hyacinthe, et sa taille au palmier de Délos. Un jour elle étoit allée au loin cueillir le dictame avec son père. Pour découvrir cette plante précieuse, ils avoient suivi une biche blessée par un archer d'Œchalie; on les aperçut sur le sommet des montagnes : le bruit se répandit aussitôt que Nestor et la plus jeune de ses filles, la belle Polycaste, étoient apparus à des chasseurs, dans les bois de l'Ira.

La fête de Diane-Limnatide approchoit, et l'on se préparoit à conduire la pompe accoutumée sur les confins de la Messénie et de la Laconie. Cette pompe, cause funeste des guerres antiques de Lacédémone et de Messène, n'attiroit plus que de paisibles spectateurs. Cymodocée fut choisie des vieillards, pour conduire le chœur des jeunes filles qui devoient présenter les offrandes à la chaste sœur d'Apollon. Dans la naïveté de sa joie, elle s'applaudissoit de ces honneurs, parce qu'ils rejaillissoient sur son père : pourvu qu'il entendît les louanges qu'on donnoit à sa fille, qu'il touchât les couronnes qu'elle avoit gagnées, il ne demandoit pas d'autre gloire, ni d'autre bonheur.

Démodocus, retenu par un sacrifice qu'un étranger étoit venu offrir à Homère, ne put accompagner sa fille à Limné. Elle se rendit seule à la fête avec sa nourrice Eurymédusc, fille d'Alcimédon de Naxos : le vieillard étoit sans inquiétude, parce que le proconsul d'Achaïe se trouvoit alors à Rome auprès de César-Galérius. Le temple de Diane s'élevoit à la vue du golfe de Messénie, sur une croupe du Taygète, au milieu d'un bois de pins, aux branches desquels les chasseurs avoient suspendu la dépouille des bêtes sauvages. Les murs de l'édifice avoient reçu du temps cette couleur de feuilles séchées, que le voyageur observe encore aujourd'hui dans les ruines de Rome et d'Athènes. La statue de Diane, placée sur un autel au milieu du temple, étoit le chef-d'œuvre d'un sculpteur célèbre. Il avoit représenté la fille de Latone, debout, un pied en avant, saisissant de la main droite une flèche dans son carquois suspendu à ses épaules, tandis que la biche Cérynnide, aux cornes d'or et aux pieds d'airain, se réfugioit sous l'arc que la déesse tenoit dans sa main gauche abaissée.

Au moment où la lune, au milieu de sa course, laissa tomber ses rayons sur le temple, Cymodocée, à la tête de ses compagnes, égales en nombre aux Nymphes Océanies, entonna

l'hymne à la Vierge Blanche. Une troupe de chasseurs répondoit à la voix des jeunes filles :

« Formez, formez la danse légère ! Doublez, » ramenez le chœur, le chœur sacré !

» Diane, souveraine des forêts, recevez les » vœux que vous offrent des vierges choisies, » des enfants chastes, instruits par les vers de » la Sibylle. Vous naquîtes sous un palmier, » dans la flottante Délos. Pour charmer les dou- » leurs de Latone, des cygnes firent sept fois » en chantant le tour de l'île harmonieuse : ce » fut en mémoire de leurs chants, que votre » divin frère inventa les sept cordes de la lyre.

» Formez, formez la danse légère! Doublez, » ramenez le chœur, le chœur sacré!

» Vous aimez les rives des fleuves, l'ombrage » des bois, les forêts du Cragus verdoyant, du » frais Algide et du sombre Érymanthe. Diane » qui portez l'arc redoutable, Lune dont la » tête est ornée du croissant, Hécate armée du » serpent et du glaive, faites que la jeunesse » ait des mœurs pures, la vieillesse du repos, » et la race de Nestor, des fils, des richesses » et de la gloire!

» Formez, formez la danse légère! Doublez, » ramenez le chœur, le chœur sacré ! »

En achevant cet hymne, les jeunes filles ôtèrent leurs couronnes de laurier, et les suspendirent à l'autel de Diane, avec les arcs des chasseurs. Un cerf blanc fut immolé à la reine du silence. La foule se sépara, et Cymodocée, suivie de sa nourrice, prit un sentier qui la devoit conduire chez son père.

C'étoit une de ces nuits dont les ombres transparentes semblent craindre de cacher le beau ciel de la Grèce : ce n'étoit point des ténèbres, c'étoit seulement l'absence du jour. L'air étoit doux comme le lait et le miel, et l'on sentoit à le respirer un charme inexprimable. Les sommets du Taygète, les promontoires opposés de Colonides et d'Acritas, la mer de Messénie, brilloient de la plus tendre lumière; une flotte Ionienne baissoit ses voiles pour entrer au port de Coronée, comme une troupe de colombes passagères ploie ses ailes pour se reposer sur un rivage hospitalier; Alcyon gémissoit doucement sur son nid, et le vent de la nuit apportoit à Cymodocée les parfums du dictame et la voix lointaine de Neptune; assis dans la vallée, le berger contemploit la lune au milieu du brillant cortége des étoiles, et il se réjouissoit dans son cœur.

La jeune prêtresse des Muses marchoit en silence le long des montagnes. Ses yeux er-

roient avec ravissement sur ces retraites enchantées, où les anciens avoient placé le berceau de Lycurgue et celui de Jupiter, pour enseigner que la religion et les lois doivent marcher ensemble et n'ont qu'une même origine. Remplie d'une frayeur religieuse, chaque mouvement, chaque bruit devenoit pour elle un prodige : le vague murmure des mers étoit le sourd rugissement des lions de Cybèle descendue dans le bois d'Œchalie; et les rares gémissements du ramier étoient les sons du cor de Diane chassant sur les hauteurs de Thuria.

Elle avance, et d'aimables souvenirs, en remplaçant ses craintes, viennent occuper sa mémoire : elle se rappelle les antiques traditions de l'île fameuse où elle reçut la lumière, le Labyrinthe dont la danse des jeunes Crétoises imitoit encore les détours, l'ingénieux Dédale, l'imprudent Icare, Idoménée et son fils, et surtout les deux sœurs infortunées, Phèdre et Ariadne. Tout à coup elle s'aperçoit qu'elle a perdu le sentier de la montagne, et qu'elle n'est plus suivie de sa nourrice : elle pousse un cri qui se perd dans les airs; elle implore les dieux des forêts, les Napées, les Dryades; ils ne répondent point à sa voix, et elle croit que ces divinités absentes sont rassemblées dans les val-

lons du Ménale, où les Arcadiens leur offrent des sacrifices solennels. Cymodocée entendit de loin le bruit des eaux : aussitôt elle court se mettre sous la protection de la Naïade jusqu'au retour de l'aurore.

Une source d'eau vive, environnée de hauts peupliers, tomboit à grands flots d'une roche élevée; au-dessus de cette roche, on voyoit un autel dédié aux Nymphes, où les voyageurs offroient des vœux et des sacrifices. Cymodocée alloit embrasser l'autel, et supplier la divinité de ce lieu de calmer les inquiétudes de son père, lorsqu'elle aperçut un jeune homme qui dormoit appuyé contre un rocher. Sa tête, inclinée sur sa poitrine et penchée sur son épaule gauche, étoit un peu soutenue par le bois d'une lance; sa main, jetée négligemment sur cette lance, tenoit à peine la laisse d'un chien qui sembloit prêter l'oreille à quelque bruit; la lumière de l'astre de la nuit, passant entre les branches de deux cyprès, éclairoit le visage du chasseur : tel, un successeur d'Apelles a représenté le sommeil d'Endymion. La fille de Démodocus crut en effet que ce jeune homme étoit l'amant de la reine des forêts : une plainte du zéphyr lui parut être un soupir de la déesse, et elle prit un rayon fugitif de la lune dans le bocage pour le bord de la tunique blanche de

Diane qui se retiroit. Épouvantée, craignant d'avoir troublé les mystères, Cymodocée tombe à genoux, et s'écrie :

« Redoutable sœur d'Apollon, épargnez une » vierge imprudente; ne la percez pas de vos » flèches! Mon père n'a qu'une fille, et jamais » ma mère, déjà tombée sous vos coups, ne » fut orgueilleuse de ma naissance! »

A ces cris, le chien aboie, le chasseur se réveille. Surpris de voir cette jeune fille à genoux, il se lève précipitamment.

« Comment! dit Cymodocée confuse et toujours à genoux, est-ce que tu n'es pas le chasseur Endymion? »

« Et vous, dit le jeune homme non moins interdit, est-ce que vous n'êtes pas un Ange? »

« Un Ange! » reprit la fille de Démodocus.

Alors l'étranger, plein de trouble :

« Femme, levez-vous, on ne doit se prosterner que devant Dieu. »

Après un moment de silence, la prêtresse des Muses dit au chasseur :

« Si tu n'es pas un dieu caché sous la forme d'un mortel, tu es sans doute un étranger que les Satyres ont égaré comme moi dans les bois.

Dans quel port est entré ton vaisseau? Viens-tu de Tyr si célèbre par la richesse de ses marchands? Viens-tu de la charmante Corinthe où tes hôtes t'auront fait de riches présents? Es-tu de ceux qui trafiquent sur les mers jusqu'aux colonnes d'Hercule? Suis-tu le cruel Mars dans les combats; ou plutôt n'es-tu pas le fils d'un de ces mortels jadis décorés du sceptre, qui régnoient sur un pays fertile en troupeaux, et chéri des dieux? »

L'étranger répondit :

« Il n'y a qu'un Dieu, maître de l'univers; et je ne suis qu'un homme plein de trouble et de foiblesse. Je m'appelle Eudore; je suis fils de Lasthénès. Je revenois de Thalames, je retournois chez mon père; la nuit m'a surpris : je me suis endormi au bord de cette fontaine. Mais vous, comment êtes-vous seule ici? Que le ciel vous conserve la pudeur, la plus belle des craintes après celle de Dieu! »

Le langage de cet homme confondoit Cymodocée. Elle sentoit devant lui un mélange d'amour et de respect, de confiance et de frayeur. La gravité de sa parole et la grâce de sa personne formoient à ses yeux un contraste extraordinaire. Elle entrevoyoit comme une nouvelle espèce d'hommes, plus noble et plus

sérieuse que celle qu'elle avoit connue jusqu'alors. Croyant augmenter l'intérêt qu'Eudore paroissoit prendre à son malheur, elle lui dit :

« Je suis fille d'Homère aux chants immortels. »

L'étranger se contenta de répliquer :

« Je connois un plus beau livre que le sien. »

Déconcertée par la brièveté de cette réponse, Cymodocée dit en elle-même :

« Ce jeune homme est de Sparte. »

Puis elle raconta son histoire. Le fils de Lasthénès dit :

« Je vais vous reconduire chez votre père. »

Et il se mit à marcher devant elle.

La fille de Démodocus le suivoit; on entendoit le frémissement de son haleine, car elle trembloit. Pour se rassurer un peu, elle essaya de parler : elle hasarda quelques mots sur les charmes de la Nuit sacrée, épouse de l'Érèbe, et mère des Hespérides et de l'Amour. Mais son guide l'interrompant :

« Je ne vois que des astres qui racontent la gloire du Très-Haut. »

Ces paroles jetèrent de nouveau la confusion dans le cœur de la prêtresse des Muses. Elle ne

savoit plus que penser de cet inconnu, qu'elle avoit pris d'abord pour un Immortel. Étoit-ce un impie qui erroit la nuit sur la terre, haï des hommes et poursuivi par les dieux? Étoit-ce un pirate descendu de quelque vaisseau pour ravir les enfants à leurs pères? Cymodocée commençoit à sentir une vive frayeur, qu'elle n'osoit toutefois laisser paroître. Son étonnement n'eut plus de borne, lorsqu'elle vit son guide s'incliner devant un esclave délaissé qu'ils trouvèrent au bord d'un chemin, l'appeler son frère et lui donner son manteau pour couvrir sa nudité.

« Étranger, dit la fille de Démodocus, tu as cru sans doute que cet esclave étoit quelque dieu caché sous la figure d'un mendiant pour éprouver le cœur des mortels? »

« Non, répondit Eudore, j'ai cru que c'étoit un homme. »

Cependant un vent frais se leva du côté de l'orient. L'aurore ne tarda pas à paroître. Bientôt sortant des montagnes de la Laconie, sans nuage et dans une simplicité magnifique, le soleil agile et rayonnant monta dans les cieux. A l'instant même, s'élançant d'un bois voisin, Eurymédusе, les bras ouverts, se précipite vers Cymodocée :

« O ma fille, s'écrie-t-elle quelle douleur tu m'as causée ! J'ai rempli l'air de mes sanglots. J'ai cru que Pan t'avoit enlevée. Ce dieu dangereux est toujours errant dans les forêts; et, quand il a dansé avec le vieux Silène, rien ne peut égaler son audace. Comment aurois-je pu reparoître sans toi devant mon cher maître ! Hélas ! j'étois encore dans ma première jeunesse, lorsque me jouant sur le rivage de Naxos, ma patrie, je fus tout à coup enlevée par une troupe de ces hommes qui parcourent l'empire de Téthys à main armée, et qui font un riche butin ! Ils me vendirent à un port de Crète, éloigné de Gortynes de tout l'espace qu'un homme, en marchant avec vitesse, peut parcourir entre la troisième veille et le milieu du jour. Ton père étoit venu à Lébène pour échanger des blés de Théodosie contre des tapis de Milet. Il m'acheta des mains des pirates : le prix fut deux taureaux qui n'avoient point encore tracé les sillons de Cérès. Dans la suite, ayant reconnu ma fidélité, il me plaça aux portes de sa chambre nuptiale. Lorsque les cruelles Ilithyes eurent fermé les yeux d'Épicharis, Démodocus te remit entre mes bras, afin que je te servisse de mère. Que de peines ne m'as-tu point causées dans ton enfance ! Je passois les nuits auprès de ton berceau, je te balançois sur mes

genoux; tu ne voulois prendre de nourriture que de ma main, et quand je te quittois un instant, tu poussois des cris. »

En prononçant ces mots, Eurymédusc serroit Cymodocée dans ses bras; et ses larmes mouilloient la terre. Cymodocée, attendrie par les caresses de sa nourrice, l'embrassoit aussi en pleurant; et elle disoit :

« Ma mère, c'est Eudore, le fils de Lasthénès. »

Le jeune homme, appuyé sur sa lance, regardoit cette scène avec un sourire; le sérieux naturel de son visage avoit fait place à un doux attendrissement. Mais tout à coup rappelant sa gravité :

« Fille de Démodocus, dit-il, voilà votre nourrice; l'habitation de votre père n'est pas éloignée. Que Dieu ait pitié de votre âme! »

Sans attendre la réponse de Cymodocée, il part comme un aigle. La prêtresse des Muses, instruite dans l'art des Augures, ne douta plus que le chasseur ne fût un des Immortels : elle détourna la tête, dans la crainte de voir le dieu et de mourir. Ensuite, elle se hâta de gravir le mont Ithome, et passant les fontaines d'Arsinoé et de Clepsydra, elle frappe au temple d'Homère. Le vieux pontife avoit erré toute la

nuit dans les bois ; il avoit envoyé des esclaves à Leuctres, à Phères, à Limné. L'absence du proconsul d'Achaïe ne suffisoit plus pour rassurer la tendresse paternelle : Démodocus craignoit à présent les violences d'Hiéroclès, bien que cet impie fût à Rome, et il n'entrevoyoit que des maux pour sa chère Cymodocée. Lorsqu'elle arriva avec sa nourrice, ce père malheureux étoit assis à terre, près du foyer ; la tête couverte d'un pan de sa robe, il arrosoit les cendres de ses pleurs. A l'apparition subite de sa fille il est près de mourir de joie. Cymodocée se jette dans ses bras ; et, pendant quelques moments, on n'entendit que des sanglots entrecoupés : tels sont les cris dont retentit le nid des oiseaux, lorsque la mère apporte la nourriture à ses petits. Enfin, suspendant ses larmes :

« O mon enfant, dit Démodocus, quel dieu t'a rendue à ton père ? Comment t'avois-je laissé aller seule au temple ? J'ai craint nos ennemis ; j'ai craint les satellites d'Hiéroclès, qui méprise les dieux et se rit des larmes des pères. Mais j'aurois traversé la mer ; je serois allé me jeter aux pieds de César ; je lui aurois dit : « Rends-moi ma Cymodocée, ou ôte-moi la vie. » On auroit vu ton père, racontant sa douleur au Soleil, et te cherchant par toute la terre, comme Cérès, lorsqu'elle redemandoit sa fille que Pluton

lui avoit ravie. La destinée d'un vieillard qui meurt sans enfants, est digne de pitié. On s'éloigne de son corps, objet de la dérision de la jeunesse : « Ce vieillard, dit-on, étoit un impie,
» les dieux ont retranché sa race ; il n'a pas laissé
» de fils pour l'ensevelir. »

Alors Cymodocée, flattant son vieux père de ses belles mains, et caressant sa barbe argentée :

« Mon père, chantre divin des Immortels, nous nous sommes égarées dans les bois ; un jeune homme, ou plutôt un dieu, nous a ramenées ici. »

A ces mots, Démodocus se levant, et écartant sa fille de son sein :

« Quoi, s'écria-t-il, un étranger t'a rendue à ton père, et tu ne l'as pas présenté à nos foyers, toi prêtresse des Muses et fille d'Homère ! Que fût devenu ton divin aïeul, si l'on n'eût pas mieux exercé envers lui les devoirs de l'hospitalité ? Que dira-t-on dans toute la Grèce ? Démodocus, l'Huméride, a fermé sa porte à un suppliant ! Ah, je ne sentirois pas un chagrin plus mortel quand on cesseroit de m'appeler le père de Cymodocée ! »

Eurymédusc voyant le courroux de Démodocus, et voulant excuser Cymodocée :

« Démodocus, dit-elle, mon cher maître,

garde-toi de condamner ta fille. Je te parlerai dans toute la sincérité de mon cœur. Si nous n'avons pas invité l'étranger à suivre nos pas, c'est qu'il étoit jeune et beau comme un Immortel, et nous avons craint les soupçons qui s'élèvent trop souvent dans le cœur des enfants de la terre. »

« Eurymeduse, répartit Démodocus, quelles paroles sont échappées à tes lèvres! Jusqu'à présent tu n'avois pas paru manquer de sagesse; mais je vois qu'un dieu a troublé ta raison. Sache que je n'ouvre point mon cœur aux défiances injustes, et je ne hais rien tant que l'homme qui soupçonne toujours le cœur de l'homme. »

Cymodocée conçut alors le dessein d'apaiser Démodocus.

« Pontife sacré, lui dit-elle, calme, je t'en supplie, les transports de ta colère : la colère, comme la faim, est mère des mauvais conseils. Nous pouvons encore réparer ma faute. Le jeune homme m'a dit son nom. Tu connoîtras peut-être son antique race : il se nomme Eudore, il est fils de Lasthénès. »

La douce persuasion porta ces paroles adroites au fond du cœur de Démodocus : il embrassa tendrement Cymodocée.

« Ma fille, lui dit-il, ce n'est pas en vain que j'ai pris soin d'instruire ta jeunesse : il n'y a point de vierge de ton âge que tu ne surpasses par la solidité de ton esprit ; et les Grâces seules sont plus habiles que toi à broder des voiles. Mais qui pourroit égaler les Grâces, surtout la plus jeune, la divine Pasithée! Il est vrai, ma fille, je connois la race antique d'Eudore, fils de Lasthénès. Je ne le cède à personne dans la science de la généalogie des dieux et des hommes ; jadis même je n'aurois été vaincu que par Orphée, Linus, Homère, ou le vieillard d'Ascrée : car les hommes d'autrefois étoient très-supérieurs à ceux d'aujourd'hui. Lasthénès est un des principaux habitants de l'Arcadie. Il est issu du sang des dieux et des héros, puisqu'il descend du fleuve Alphée, et qu'il compte parmi ses aïeux le grand Philopœmen et Polybe aimé de Calliope, fille de Saturne et d'Astrée. Il a lui-même triomphé dans les jeux sanglants du dieu de la guerre ; il est chéri de nos princes ; on l'a vu revêtu des plus grandes charges de l'État et de l'armée. Demain, aussitôt que Dicé, Irène et Eunomie, aimables Heures, auront ouvert les portes du jour, nous monterons sur un char, et nous irons offrir des présents à Eudore, dont la renommée publie la sagesse et la valeur. »

En achevant ces mots, Démodocus, suivi de

sa fille et d'Eurymédusé, entra dans les bâtiments du temple, où brilloient l'ambre, l'airain et l'écaille de tortue. Un esclave, tenant une aiguière d'or et un bassin d'argent, verse une eau pure sur les mains du prêtre d'Homère. Démodocus prend une coupe, la purifie par la flamme, y mêle l'eau et le vin, et répand à terre la libation sacrée, afin d'apaiser les dieux Lares. Cymodocée se retire dans son appartement; et, après avoir joui des délices du bain, elle se couche sur des tapis de Lydie, recouverts du fin lin de l'Égypte; mais elle ne put goûter les dons du sommeil, et ce fut en vain qu'elle pria la Nuit de lui verser la douceur de ses ombres.

L'aube avoit à peine blanchi l'orient, qu'on entendit retentir la voix de Démodocus : il appeloit ses intelligents esclaves. Aussitôt Évémon, fils de Boëtoüs, ouvre le lieu qui renfermoit l'appareil des chars. Il emboîte l'essieu dans des roues bruyantes, à huit rayons fortifiés par des bandes d'airain; il suspend un char orné d'ivoire sur des courroies flexibles; il joint le timon au char, et attache à son extrémité le joug éclatant. Hestionée d'Épire, habile à élever les coursiers, amène deux fortes mules d'une blancheur éblouissante; il les conduit bondissantes sous le joug, et achève de les couvrir de leur

harnois étincelant d'or. Euryméduse, pleine de jours et d'expérience, apporte le pain et le vin, la force de l'homme; elle place aussi sur le char le présent destiné au fils de Lasthénès. C'étoit une coupe de bronze à double fond, merveilleux ouvrage où Vulcain avoit gravé l'histoire d'Hercule délivrant Alceste, pour prix de l'hospitalité qu'il avoit reçue de son époux. Ajax avoit donné cette coupe à Tychius d'Hylé, armurier célèbre, en échange du bouclier recouvert de sept peaux de taureau, que le fils de Télamon portoit au siége de Troie. Un descendant de Tychius recueillit chez lui le chantre d'Ilion, et lui fit présent de la superbe coupe. Homère, étant allé dans l'île de Samos, fut admis aux foyers de Créophyle, et il lui laissa en mourant sa coupe et ses poëmes. Dans la suite, le roi Lycurgue de Sparte, cherchant partout la sagesse, visita les fils de Créophyle : ceux-ci lui offrirent, avec la coupe d'Homère, les vers qu'Apollon avoit dictés à ce poëte immortel. A la mort de Lycurgue, le monde hérita des chants d'Homère, mais la coupe fut rendue aux Homérides : elle parvint ainsi à Démodocus, dernier descendant de cette race sacrée, qui la destine aujourd'hui au fils de Lasthénès.

Cependant Cymodocée, dans un chaste asile, laisse couler à ses pieds son vêtement de nuit,

mystérieux ouvrage de la pudeur. Elle revêt une robe semblable à la fleur du lis, que les Grâces décentes attachent elles-mêmes autour de son sein. Elle croise sur ses pieds nus des bandelettes légères, et rassemble sur sa tête, avec une aiguille d'or, les tresses parfumées de ses cheveux. Sa nourrice lui apporte le voile blanc des Muses qui brilloit comme le soleil, et qui étoit placé sous tous les autres dans une cassette odorante. Cymodocée couvre sa tête de ce tissu virginal, et sort pour aller trouver son père. Dans ce moment même, le vieillard s'avançoit vêtu d'une longue robe, que rattachoit une ceinture ornée de franges de pourpre, de la valeur d'une hécatombe. Il portoit sur sa tête une couronne de papyrus, et tenoit à la main le rameau sacré d'Apollon. Il monte sur le char, et Cymodocée s'assied à ses côtés. Évémon saisit les rênes, et presse du fouet retentissant le flanc des mules sans tache. Les mules s'élancent, et les roues rapides marquent à peine sur la poussière la trace qu'un léger vaisseau laisse en fuyant sur les mers.

« O ma fille, dit le pieux Démodocus tandis que le char vole, nous préserve le ciel de manquer de reconnoissance! Les portes des enfers sont moins odieuses à Jupiter que les ingrats: ils vivent peu, et sont toujours livrés à une Furie;

mais une divinité favorable se tient toujours auprès de ceux qui ne perdent point la mémoire des bienfaits : les dieux voulurent naître parmi les Égyptiens, parce qu'ils sont les plus reconnoissants des hommes. »





LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Arrivée de Démodocus et de Cymodocée en Arcadie. Rencontre d'un vieillard au tombeau d'Aglaüs de Psophis; ce vieillard conduit Démodocus au champ où la famille de Lasthénès fait la moisson. Cymodocée reconnoît Eudore. Démodocus découvre que la famille de Lasthénès est chrétienne. On retourne chez Lasthénès. Mœurs chrétiennes. Prière du soir. Arrivée de Cyrille, confesseur et martyr, évêque de Lacédémone. Il vient prier Eudore de lui raconter ses aventures. Repas du soir. La famille et les étrangers vont, après le repas, s'asseoir dans le verger au bord de l'Alphée. Démodocus invite Cymodocée à chanter sur la lyre. Chant de Cymodocée. Eudore chante à son tour. Les deux familles vont goûter le repos. Songe de Cyrille. Prière du saint évêque.

Tant que le soleil monta dans les cieux, les mules emportèrent le char d'une course ardente. A l'heure où le magistrat fatigué quitte avec joie son tribunal pour aller prendre son repas, le prêtre d'Homère

arriva sur les confins de l'Arcadie, et vint se reposer à Phigalée, célèbre par le dévouement des Oresthasiens. Le noble Ancée, descendant d'Agapénor qui commandoit les Arcadiens au siége de Troie, donna l'hospitalité à Démodocus. Les fils d'Ancée détachent du joug les mules fumantes, lavent leurs flancs poudreux dans une eau pure, et mettent devant elles une herbe tendre, coupée sur le bord de la Néda. Cymodocée est conduite au bain par de jeunes Phrygiennes qui ont perdu la douce liberté; l'hôte de Démodocus le revêt d'une fine tunique et d'un manteau précieux; le prince de la jeunesse, l'aîné des fils d'Ancée, couronné d'une branche de peuplier blanc, immole à Hercule un sanglier nourri dans les bois d'Érymanthe; les parties de la victime destinées à l'offrande sont recouvertes de graisse, et consumées avec des libations sur des charbons embrasés. Un long fer à cinq rangs présente à la flamme bruyante le reste des viandes sacrées; le dos succulent de la victime, et les morceaux les plus délicats sont servis aux voyageurs; Démodocus reçoit une part trois fois plus grande que celle des autres convives. Un vin odorant, gardé pendant dix années, coule en flots de pourpre dans une coupe d'or; et les dons de Cérès, que Triptolème fit connoître au pieux Arcas,

remplacent le gland dont se nourrissoient jadis les Pélasges, premiers habitants de l'Arcadie.

Cependant Démodocus ne peut goûter avec joie les honneurs de l'hospitalité : il brûle d'arriver chez Lasthénès. Déjà la nuit couvroit les chemins de son ombre : on sépare la langue de la victime, on fait les dernières libations à la mère des songes; ensuite on conduit le prêtre d'Homère et la prêtresse des Muses sous un portique sonore, où des esclaves avoient préparé de molles toisons.

Démodocus attend avec impatience le retour de la lumière.

« Ma fille, disoit-il à Cymodocée qu'une puissance inconnue privoit aussi du sommeil, malheur à ceux que la pitié ou une vive reconnoissance n'arracha jamais au pouvoir de Morphée. Il n'est pas permis d'entrer dans les temples des dieux avec du fer : on n'entrera point dans l'Élysée avec un cœur d'airain. »

Aussitôt que l'aurore eut éclairé de ses premiers rayons l'autel de Jupiter qui couronne le mont Lycée, Démodocus fit attacher les mules à son char. En vain le généreux Ancée veut retenir son hôte : le prêtre d'Homère part avec sa fille. Le char roule à grand bruit hors des portiques; il prend sa course vers le temple d'Eurynome caché dans un bois de cyprès; il franchit

le mont Élaïus; il dépasse la grotte où Pan retrouva Cérès qui refusoit ses bienfaits aux laboureurs, et qui pourtant se laissa fléchir par les Parques, une seule fois favorables aux mortels.

Les voyageurs traversent l'Alphée au-dessous du confluent du Gorthynius, et descendent jusqu'aux eaux limpides du Ladon. Là se présente une tombe antique, que les Nymphes des montagnes avoient environnée d'ormeaux : c'étoit celle de cet Arcadien pauvre et vertueux, d'Aglaüs de Psophis, que l'oracle de Delphes déclara plus heureux que le roi de Lydie. Deux chemins partoient de cette tombe : l'un serpentoit le long de l'Alphée, l'autre s'élevoit dans la montagne.

Tandis qu'Evémon délibéroit en lui-même s'il suivroit l'une ou l'autre route, il aperçut un homme déjà sur l'âge, assis auprès du tombeau d'Aglaüs. La robe dont cet homme étoit vêtu, ne différoit de celle des philosophes grecs, que parce qu'elle étoit d'une étoffe blanche assez commune : il avoit l'air d'attendre les voyageurs dans ce lieu, mais il ne paroissoit ni curieux, ni empressé.

Lorsqu'il vit le char s'arrêter, il se leva, et s'adressant à Démodocus :

« Voyageur, dit-il, demandez-vous votre chemin, ou venez-vous visiter Lasthénès? Si

vous voulez vous reposer chez lui, il en éprouvera beaucoup de joie. »

« Étranger, répondit Démodocus, Mercure ne vint pas plus heureusement à la rencontre de Priam, lorsque le père d'Hector se rendoit au camp des Grecs. Ta robe annonce un sage, et tes propos sont courts, mais pleins de sens. Je te dirai la vérité : nous cherchons le riche Lasthénès, que ses grands biens font passer pour un homme très-heureux. Il habite sans doute ce palais que j'aperçois au bord du Ladon, et qu'on prendroit pour le temple du dieu de Cyllène? »

« Ce palais, répondit l'inconnu, appartient à Hiéroclès, proconsul d'Achaïe. Vous êtes arrivés à l'enclos de l'hôte que vous cherchez; et le toit de chaume que vous entrevoyez sur la croupe de la montagne, est la demeure de Lasthénès. »

En achevant ces mots, l'étranger ouvrit une barrière, prit les mules par le frein, et fit entrer le char dans l'enclos.

« Seigneur, dit-il alors à Démodocus, on fait aujourd'hui la moisson : si votre serviteur veut conduire vos mules à l'habitation prochaine, je vous montrerai le champ où vous trouverez la famille de Lasthénès. »

Démodocus et Cymodocée descendirent du

char, et marchèrent avec l'étranger. Ils suivirent quelque temps un sentier tracé au milieu des vignes, sur un terrain penchant où croissoient çà et là quelques hêtres d'une grosseur démesurée. Ils aperçurent bientôt un champ hérissé de faisceaux de gerbes, et couvert d'hommes et de femmes qui s'empressoient, les uns à charger des chariots, les autres à couper et à lier des épis. En arrivant au milieu des moissonneurs, l'inconnu s'écria :

« Le Seigneur soit avec vous! »

Et les moissonneurs répondirent :

« Dieu vous donne sa bénédiction ! »

Et ils chantoient, en travaillant, un cantique sur un air grave. Des glaneuses les suivoient en cueillant les nombreux épis qu'ils laissoient exprès derrière eux : leur maître l'avoit ordonné ainsi, afin que ces pauvres femmes pussent ramasser un peu de blé sans honte. Cymodocée reconnut de loin le jeune homme de la forêt; il étoit assis avec sa mère et ses sœurs sur des gerbes, à l'ombre d'un andrachné. La famille se leva et s'avança vers les étrangers.

« Séphora, dit le guide de Démodocus, ma chère épouse, remercions la Providence qui nous envoie des voyageurs. »

« Comment, s'écria le père de Cymodocée, c'étoit là le riche Lasthénès, et je ne l'ai pas

reconnu ! Ah ! combien les dieux se jouent du discernement des hommes ! Je t'ai pris pour l'esclave chargé par son maître d'exercer les devoirs de l'hospitalité. »

Lasthénès s'inclina.

Eudore, les yeux baissés, et donnant la main à la plus jeune de ses sœurs, se tenoit respectueusement derrière sa mère.

« Mon hôte, dit Démodocus, et vous, sage épouse de Lasthénès semblable à la mère de Télémaque, votre fils vous a sans doute appris ce qu'il a fait pour ma fille, que les Faunes avoient égarée dans les bois. Montrez-moi le noble Eudore : que je l'embrasse comme mon fils ! »

« Voilà Eudore derrière sa mère, répondit Lasthénès. J'ignore ce qu'il a fait pour vous : il ne nous en a pas parlé. »

Démodocus demeura confondu.

« Quoi ! pensoit-il en lui-même, ce simple pasteur est le guerrier qui triompha de Carrausius, le tribun de la légion britannique, l'ami du prince Constantin ! »

Revenu enfin de son premier étonnement, le prêtre d'Homère s'écria :

« J'aurois dû reconnoître Eudore à sa taille de héros, moins haute cependant que celle de Lasthénès, car les enfants n'ont plus la force

de leurs pères. O toi qui pourrois être le plus jeune de mes fils, que les dieux t'accordent ce que tu désires ! Je t'apporte une coupe d'un prix inestimable : mon esclave l'ôtera de mon char, et tu la recevras de mes mains. Jeune et vaillant guerrier, Méléagre étoit moins beau que toi lorsqu'il charma les yeux d'Atalante ! Heureux ton père, heureuse ta mère, mais plus heureuse encore celle qui doit partager ta couche ! Si la vierge qu'on a retrouvée n'étoit pas consacrée aux chastes Muses.... »

Les deux jeunes gens se sentirent troublés par les paroles de Démodocus. Eudore se hâta de répondre :

« J'accepterai le présent que vous m'offrez, s'il n'a pas servi à vos sacrifices. »

Le jour n'étant pas encore à sa fin, la famille invita les deux étrangers à se reposer avec elle au bord d'une source. Les sœurs d'Eudore, assises aux pieds de leurs parents, tressoient des couronnes de fleurs rouges et bleues pour une fête prochaine. On voyoit un peu plus loin les urnes et les coupes des moissonneurs; et, à l'ombre de quelques gerbes plantées debout, un enfant étoit endormi dans un berceau.

« Mon hôte, dit Démodocus à Lasthénès, tu me sembles mener ici la vie du divin Nestor. Je ne me souviens pas d'avoir vu la peinture

d'une scène pareille, si ce n'est sur le bouclier d'Achille : Vulcain y avoit gravé un roi au milieu des moissonneurs ; ce pasteur des peuples, plein de joie, tenoit en silence son sceptre levé au-dessus des sillons. Il ne manque ici que le sacrifice du taureau sous le chêne de Jupiter. Quelle abondante moisson ! Que d'esclaves laborieux et fidèles ! »

« Ces moissonneurs ne sont plus mes esclaves, répliqua Lasthénès. Ma religion me défend d'en avoir : je leur ai donné la liberté. »

« Lasthénès, dit alors Démodocus, je commence à comprendre que la renommée, cette voix de Jupiter, m'avoit appris la vérité : tu auras sans doute embrassé cette secte nouvelle qui adore un Dieu inconnu à nos ancêtres. »

Lasthénès répondit :

« Je suis Chrétien. »

Le descendant d'Homère demeura quelque temps interdit ; puis, reprenant la parole :

« Mon hôte, dit-il, pardonne à ma franchise : j'ai toujours obéi à la Vérité, fille de Saturne, et mère de la Vertu. Les dieux sont justes : comment pourrois-je concilier la prospérité qui t'environne, et les impiétés dont on accuse les Chrétiens ? »

Lasthénès répondit :

« Voyageur, les Chrétiens ne sont point des

impies, et vos dieux ne sont ni justes, ni injustes : ils ne sont rien. Si mes champs et mes troupeaux prospèrent entre les mains de ma famille, c'est qu'elle est simple de cœur, et soumise à la volonté de celui qui est le seul et véritable Dieu. Le ciel m'a donné la sage épouse que vous me voyez, je ne lui ai demandé qu'une constante amitié, l'humilité et la chasteté d'une femme. Dieu a béni mes intentions; il m'a donné des enfants soumis, qui sont la couronne des vieillards. Ils aiment leurs parents, et ils sont heureux, parce qu'ils sont attachés au toit de leur père. Mon épouse et moi, nous avons vieilli ensemble; et, quoique mes jours n'aient pas toujours été bons, elle a dormi trente ans à mes côtés sans révéler les soucis de ma couche, et les tribulations cachées de mon cœur. Que Dieu lui rende sept fois la paix qu'elle m'a donnée? Elle ne sera jamais aussi heureuse que je le désire. »

Ainsi le cœur de ce Chrétien des anciens jours s'épanouissoit en parlant de son épouse. Cymodocée l'écoutoit avec amour : la beauté de ces mœurs pénétroit l'âme de cette jeune infidèle; et Démodocus lui-même avoit besoin de se rappeler Homère et tous ses dieux, pour n'être pas entraîné par la force de la vérité.

Après quelques moments, le père de Cymodocée dit à Lasthénès :

« Tu me sembles tout-à-fait des temps antiques, et cependant je n'ai point vu tes paroles dans Homère! Ton silence a la dignité du silence des sages. Tu t'élèves à des sentiments pleins de majesté, non sur les ailes d'or d'Euripide, mais sur les ailes célestes de Platon. Au milieu d'une douce abondance, tu jouis des grâces de l'amitié; rien n'est forcé autour de toi : tout est contentement, persuasion, amour. Puisses-tu conserver long-temps ton bonheur et tes richesses! »

« Je n'ai jamais cru, répondit Lasthénès, que ces richesses fussent à moi : je les recueille pour mes frères les Chrétiens, pour les Gentils, pour les voyageurs, pour tous les infortunés; Dieu m'en a donné la direction; Dieu me l'ôtera peut-être : que son saint nom soit béni! »

Comme Lasthénès achevoit de prononcer ces paroles, le soleil descendit sur les sommets du Pholoë, vers l'horizon éclatant d'Olympie; l'astre agrandi parut un moment immobile, suspendu au-dessus de la montagne, comme un large bouclier d'or. Les bois de l'Alphée et du Ladon, les neiges lointaines du Telphusse et du Lycée se couvrirent de roses; les vents tombèrent, et les vallées de l'Arcadie demeurèrent dans un

repos universel. Les moissonneurs quittèrent alors leur ouvrage; la famille, accompagnée des étrangers, reprit le chemin de la maison. Les maîtres et les serviteurs marchoient pêle-mêle, portant les divers instruments du labourage; ils étoient suivis de mulets au pied sûr, chargés de bois coupés sur les hauteurs, et de bœufs traînant lentement les équipages champêtres renversés, ou les chariots tremblants sous le poids des gerbes.

En arrivant à la maison, on entendit le son d'une cloche.

« Nous allons faire la prière du soir, dit Lasthénès à Démodocus : nous permettrez-vous de vous quitter un moment, ou préférez-vous nous suivre? »

« Me préservent les dieux de mépriser les Prières, s'écria Démodocus, ces filles boiteuses de Jupiter, qui peuvent seules apaiser la colère d'Até! »

On s'assemble aussitôt dans une cour entourée de granges et des étables des troupeaux. Quelques ruches d'abeilles y répandoient une agréable odeur mêlée au parfum du lait des génisses qui revenoient des pâturages. Au milieu de cette cour, on voyoit un puits dont les deux poteaux, couverts de lierre, étoient surmontés de deux aloès qui croissoient dans des cor-

beilles. Un noyer, planté par l'aïeule de Lasthénès, couvroit le puits de son ombre. Lasthénès, la tête nue, et le visage tourné vers l'orient, se plaça debout sous l'arbre domestique. Les bergers et les moissonneurs se mirent à genoux sur du chaume nouveau, autour de leur maître. Le père de famille prononça à haute voix cette prière, qui fut répétée par ses enfants et par ses serviteurs :

« Seigneur, daignez visiter cette demeure
» pendant la nuit, et en écarter les vains son-
» ges. Nous allons quitter les vêtements du
» jour, couvrez-nous de la robe d'innocence et
» d'immortalité que nous avons perdue par la
» désobéissance de nos premiers pères. Lorsque
» nous serons endormis dans le sépulcre, ô Sei-
» gneur, faites que nos âmes reposent avec vous
» dans le ciel ! »

Quand cela fut fait, on entra dans la maison où se préparoit le repas de l'hospitalité. Un homme et une femme parurent, portant deux grands vases d'airain pleins d'une eau échauffée par la flamme. Le serviteur lava les pieds de Démodocus; la servante, ceux de la fille de Démodocus; et, après les avoir oints d'une huile de parfums d'un grand prix, elle les essuya avec un lin blanc. La fille aînée de Lasthénès, du

même âge que Cymodocée, descendit dans un souterrain frais et voûté. On conservoit dans ce lieu toutes sortes de choses pour la vie de l'homme. Sur des planches de chêne attachées aux parois du mur, on voyoit des outres remplies d'une huile aussi douce que celle de l'Attique; des mesures de pierre en forme d'autel, ornées de têtes de lion, et qui contenoient la fine fleur du froment; des vases de miel de Crète, moins blanc, mais plus parfumé que celui d'Hybla; et des amphores pleines d'un vin de Chio devenu comme un baume par le long travail des ans. La fille de Lasthénès remplit une urne de cette liqueur bienfaisante, propre à réjouir le cœur de l'homme dans l'aimable familiarité d'un repas.

Cependant les serviteurs ne savoient s'ils devoient apprêter le festin sous la vigne, ou sous le figuier comme dans un jour de réjouissance. Ils vont consulter leur maître : Lasthénès leur ordonne de dresser dans la salle des Agapes une table d'un buis éclatant. Ils la lavent avec une éponge, et la couvrent de corbeilles d'osier, pleines d'un pain sans levain, cuit sous la cendre. Ils apportent ensuite dans des plats d'une simple argile, des racines, quelques volatiles et des poissons du lac Stymphale, nourriture destinée à la famille; mais on servit pour

les étrangers un chevreau qui avoit à peine goûté l'arbousier du mont Aliphère, et le cytise du vallon de Mélénée.

Au moment où les convives alloient s'approcher de la mense hospitalière, une servante vint dire à Lasthénès qu'un vieillard, monté sur un âne, et tout semblable à l'époux de Marie, s'avançoit par l'avenue des cèdres. On vit bientôt entrer un homme d'un visage vénérable, portant, sous un manteau blanc, un habit de pasteur. Il n'étoit pas naturellement chauve; mais sa tête avoit été jadis dépouillée par la flamme, et son front montroit encore les cicatrices du martyre qu'il avoit éprouvé sous Valérien. Une barbe blanche lui descendoit jusqu'à la ceinture. Il s'appuyoit sur un bâton, en forme de houlette, que lui avoit envoyé l'évêque de Jérusalem : simple présent que se faisoient les premiers Pères de l'Église, comme l'emblème de leur fonction pastorale, et du pèlerinage de l'homme ici-bas.

C'étoit Cyrille, évêque de Lacédémone : laissé pour mort par les bourreaux dans une persécution contre les Chrétiens, il avoit été élevé malgré lui au sacerdoce. Il se cacha long-temps pour se dérober à la dignité épiscopale; mais son humilité lui fut inutile : Dieu révéla aux Fidèles la retraite de son serviteur. Lasthénès et

sa famille le reçurent avec les marques du plus profond respect. Ils se prosternèrent devant lui, baisèrent ses pieds sacrés, chantèrent Hosanna, et le saluèrent du nom de très-saint, de très-cher à Dieu.

« Par Apollon, s'écria Démodocus agitant sa branche de laurier entourée de bandelettes, voilà le plus auguste vieillard qui se soit jamais offert à mes yeux! O toi, qui es chargé de jours, quel est ce sceptre que tu portes? Es-tu un roi, ou un prêtre consacré aux autels des dieux? apprends-moi le nom de la divinité que tu sers, afin que je lui immole des victimes. »

Cyrille regarda quelque temps avec surprise Démodocus; puis, laissant échapper un aimable sourire :

« Seigneur, répondit-il, ce sceptre est la houlette qui me sert à conduire mon troupeau : car je ne suis point un roi, mais un pasteur. Le Dieu qui reçoit mon sacrifice, est né parmi des bergers dans une crèche. Si vous voulez, je vous apprendrai à le connoître : pour toute victime, il ne vous demandera que l'offrande de votre cœur. »

Cyrille se tournant alors vers Lasthénès :

« Vous savez le sujet qui m'amène. La pénitence publique de notre Eudore remplit nos

frères d'admiration ; chacun en veut pénétrer la cause. Il m'a promis de me raconter son histoire, et, dans les deux journées que je viens passer avec vous, j'espère qu'il voudra bien me satisfaire. »

Les serviteurs approchèrent alors les siéges de la table. Le prêtre d'Homère prit sa place à côté du prêtre du Dieu de Jacob. La famille se rangea autour du festin. Démodocus, saisissant une coupe, alloit faire une libation aux Pénates de Lasthénès, l'évêque de Lacédémone l'arrêtant avec bénignité :

« Notre religion nous défend ces signes d'idolâtrie : vous ne voudriez pas nous affliger. »

La conversation fut tranquille et pleine de cordialité. Eudore lut, pendant une partie du repas, quelques instructions tirées de l'Évangile et des Épîtres des Apôtres. Cyrille commenta, de la manière la plus affectueuse, ce que dit saint Paul sur les devoirs des époux. Cymodocée trembloit ; des larmes rouloient, commes des perles, le long de ses joues virginales; Eudore éprouvoit le même charme; les maîtres et les serviteurs étoient attendris. Ceci, avec l'action de grâces, fut le repas du soir chez les Chrétiens.

Le repas fini, on alla s'asseoir à la porte du verger, sur un banc de pierre qui servoit de

tribunal à Lasthénès, lorsqu'il rendoit la justice à ses serviteurs.

Ainsi qu'un simple pasteur que le sort destine à la gloire, l'Alphée rouloit au bas de ce verger, sous une ombre champêtre, des flots que les palmes de Pise alloient bientôt couronner. Descendu du bois de Vénus, et du tombeau de la nourrice d'Esculape, le Ladon serpentoit dans de riantes prairies, et venoit mêler son cristal pur au cours de l'Alphée. Les profondes vallées arrosées par les deux fleuves, étoient plantées de myrtes, d'aulnes et de sycomores. Un amphithéâtre de montagnes terminoit le cercle entier de l'horizon. La cime de ces montagnes étoit couverte d'épaisses forêts peuplées d'ours, de cerfs, d'ânes sauvages et de monstrueuses tortues dont l'écaille servoit à faire des lyres. Vêtus d'une peau de sanglier, des pasteurs conduisoient, parmi les roches et les pins, de grands troupeaux de chèvres : ces légers animaux étoient consacrés au dieu d'Épidaure, parce que leur toison étoit chargée de la gomme qui s'attachoit à leur barbe et à leur soie, lorsqu'ils broutoient le ciste sur des hauteurs inaccessibles.

Tout étoit grave et riant, simple et sublime dans ce tableau. La lune décroissante, paroissoit au milieu du ciel, comme les lampes demi-

circulaires que les premiers Fidèles allumoient aux tombeaux des Martyrs. La famille de Lasthénès, qui contemploit cette scène solitaire, n'étoit point alors occupée des vaines curiosités de la Grèce. Cyrille s'humilioit devant la Puissance qui cache des sources dans le sein des rochers, et dont les pas font tressaillir les montagnes comme l'agneau timide, ou le belier bondissant. Il admiroit cette Sagesse, qui s'élève comme un cédre sur le Liban, comme un plane aux bords des eaux. Mais Démodocus, qui désiroit faire éclater les talents de sa fille, interrompit ces méditations :

« Jeune élève des Muses, dit-il à Cymodocée, charme tes vénérables hôtes. Une douce complaisance fait toute la grâce de la vie, et Apollon retire ses dons aux esprits orgueilleux. Montre-nous que tu descends d'Homère. Les poëtes sont les législateurs des hommes, et les précepteurs de la sagesse. Lorsque Agamemnon partit pour les rivages de Troie, il laissa un chantre divin auprès de Clytemnestre, afin de lui rappeler la vertu : cette reine perdit l'idée de ses devoirs; mais ce fut après qu'Égysthe eut transporté le nourrisson des Muses dans une île déserte. »

Ainsi parla Démodocus. Eudore va chercher une lyre, et la présente à la jeune Grecque,

qui prononça quelques mots confus, mais d'une merveilleuse douceur. Elle se leva ensuite, et après avoir préludé sur des tons divers, elle fit entendre sa voix mélodieuse.

Elle commença par l'éloge des Muses :

« C'est vous, dit-elle, qui avez tout enseigné
» aux hommes; vous êtes l'unique consolation
» de la vie; vous prêtez des soupirs à nos dou-
» leurs, et des harmonies à nos joies. L'homme
» n'a reçu du ciel qu'un talent, la divine poé-
» sie, et c'est vous qui lui avez fait ce présent
» inestimable. O filles de Mnémosyne, qui ché-
» rissez les bois de l'Olympe, le vallon de
» Tempé, et les eaux de Castalie, soutenez la
» voix d'une vierge consacrée à vos autels. »

Après cette invocation, Cymodocée chanta la naissance des dieux, Jupiter sauvé de la fureur de son père, Minerve sortie du cerveau de Jupiter, Hébé fille de Junon, Vénus née de l'écume des flots, et les Grâces dont elle fut la mère. Elle dit aussi la naissance de l'homme animé par le feu de Prométhée, Pandore et sa boîte fatale, le genre humain reproduit par Deucalion et Pyrrha. Elle raconta les métamorphoses des dieux et des hommes, les Héliades changées en peupliers, et l'ambre de leurs pleurs roulé par les flots de l'Éridan. Elle dit Daph-

né, Baucis, Clytie, Philomèle, Atalante, les larmes de l'Aurore devenues la rosée, la couronne d'Ariadne attachée au firmament. Elle ne vous oublia point, fontaines, et vous, fleuves, nourriciers des beaux ombrages. Elle nomma avec honneur le vieux Pénée, l'Ismène et l'Érymanthe, le Méandre qui fait tant de détours, le Scamandre si fameux, le Sperchius aimé des poëtes, l'Eurotas chéri de l'épouse de Tyndare, et le fleuve que les cygnes de Méonie ont tant de fois charmé par la douceur de leurs chants.

Mais comment auroit-elle passé sous silence les héros célébrés par Homère ! S'animant d'un feu nouveau, elle chanta la colère d'Achille, qui fut si pernicieuse aux Grecs, Ulysse, Ajax et Phœnix dans la tente de l'ami de Patrocle, Andromaque aux portes Scées, Priam aux genoux du meurtrier d'Hector. Elle dit les chagrins de Pénélope, la reconnoissance de Télémaque et d'Ulysse chez Eumée, la mort du chien fidèle, le vieux Laërte sarclant son jardin des champs, et pleurant à l'aspect des treize poiriers qu'il avoit donnés à son fils.

Cymodocée ne put chanter les vers de son immortel aïeul sans consacrer quelques accents à sa mémoire. Elle représenta la pauvre et vertueuse mère de Mélésigènes, rallumant sa lampe et prenant ses fuseaux au milieu de la nuit, afin

d'acheter du prix de ses laines, un peu de blé pour nourrir son fils. Elle dit comment Mélésigènes devint aveugle et reçut le nom d'Homère, comment il alloit de ville en ville demandant l'hospitalité, comment il chantoit ses vers sous le peuplier d'Hylé. Elle raconta ses longs voyages, sa nuit passée sur le rivage de l'île de Chio, son aventure avec les chiens de Glaucus. Enfin, elle parla des jeux funèbres du roi d'Eubée, où Hésiode osa disputer à Homère le prix de la poésie; mais elle supprima le jugement des vieillards qui couronnèrent le chantre des Travaux et des Jours, parce que ses leçons étoient plus utiles aux hommes.

Cymodocée se tut : sa lyre, appuyée sur son sein, demeura muette entre ses beaux bras. La prêtresse des Muses étoit debout; ses pieds nus fouloient le gazon, et les zéphyrs du Ladon et de l'Alphée faisoient voltiger ses cheveux noirs autour des cordes de sa lyre. Enveloppée dans ses voiles blancs, éclairée par les rayons de la lune, cette jeune fille sembloit une apparition céleste. Démodocus ravi, demandoit en vain une coupe pour faire une libation au dieu des vers. Voyant que les Chrétiens gardoient le silence, et ne donnoient pas à sa Cymodocée les éloges qu'elle lui sembloit mériter :

« Mes hôtes, s'écria-t-il, ces chants vous se-

roient-ils désagréables? Les mortels et les dieux se laissent pourtant toucher à l'harmonie. Orphée charma l'inexorable Pluton; les Parques mêmes, vêtues de blanc, et assises sur l'essieu d'or du monde, écoutent la mélodie des sphères : ainsi le raconte Pythagore qui commerçoit avec l'Olympe. Les hommes des anciens temps, renommés par leur sagesse, trouvoient la musique si belle, qu'ils lui donnèrent le nom de Loi. Pour moi, une divinité me contraint de l'avouer, si cette prêtresse des Muses n'étoit pas ma fille, j'aurois pris sa voix pour celle de la colombe qui portoit dans les forêts de la Crète l'ambroisie à Jupiter. »

« Ce ne sont pas les chants mêmes, mais le sujet des chants de cette jeune femme qui cause notre silence, répondit Cyrille. Un jour viendra peut-être que les mensonges de la naïve antiquité ne seront plus que des fables ingénieuses, objet des chansons du poëte. Mais aujourd'hui, ils offusquent votre esprit, ils vous tiennent pendant la vie sous un joug indigne de la raison de l'homme, et perdent votre âme après la mort. Ne croyez pas toutefois que nous soyons insensibles au charme d'une douce musique. Notre religion n'est-elle pas harmonie et amour! Combien votre aimable fille, que vous comparez si justement à une colombe, trouveroit des soupirs

plus touchants encore, si la pudeur du sujet répondoit à l'innocence de la voix! Pauvre tourterelle délaissée, allez sur la montagne où l'Épouse attendoit l'Époux; envolez-vous vers ces bois mystiques, où les filles de Jérusalem prêteront l'oreille à vos plaintes. »

Cyrille s'adressant alors au fils de Lasthénès:

« Mon fils, montrez à Démodocus que nous ne méritons pas le reproche qu'il nous fait. Chantez-nous ces fragments des livres saints, que nos frères les Apollinaires ont arrangés pour la lyre, afin de prouver que nous ne sommes point ennemis de la belle poésie et d'une joie innocente. Dieu s'est souvent servi de nos cantiques pour toucher les cœurs infidèles. »

Aux branches d'un saule voisin étoit suspendue une lyre plus forte et plus grande que la lyre de Cymodocée: c'étoit un cinnor hébreu. Les cordes en étoient détendues par la rosée de la nuit. Eudore détacha l'instrument; et, après l'avoir accordé, il parut au milieu de l'assemblée comme le jeune David prêt à chasser par les sons de sa harpe l'Esprit qui s'étoit emparé du roi Saül. Cymodocée alla s'asseoir auprès de Démodocus. Alors Eudore levant les yeux vers le firmament chargé d'étoiles, entonna son noble cantique.

Il chanta la naissance du chaos, la lumière qu'une parole a faite, la terre produisant les

arbres et les animaux, l'homme créé à l'image de Dieu et animé d'un souffle de vie, Ève tirée du côté d'Adam, la joie et la douleur de la femme à son premier enfantement, les holocaustes de Caïn et d'Abel, le meurtre d'un frère, et le sang de l'homme criant pour la première fois vers le ciel.

Passant aux jours d'Abraham, et adoucissant les sons de sa lyre, il dit le palmier, le puits, le chameau, l'onagre du désert, le patriarche voyageur assis devant sa tente, les troupeaux de Galaad, les vallées du Liban, les sommets d'Hermon, d'Oreb et de Sinaï, les rosiers de Jéricho, les cyprès de Cadès, les palmes de l'Idumée, Éphraïm et Sichem, Sion et Solyme, le torrent des cèdres et les eaux sacrées du Jourdain. Il dit les juges assemblés aux portes de la ville, Booz au milieu des moissonneurs, Gédéon battant son blé et recevant la visite d'un ange, le vieux Tobie allant au-devant de son fils annoncé par le chien fidèle, Agar détournant la tête pour ne pas voir mourir Ismaël. Mais, avant de chanter Moïse chez les pasteurs de Madian, il raconta l'aventure de Joseph reconnu par ses frères, ses larmes, celles de Benjamin, Jacob présenté à Pharaon, et le patriarche porté après sa mort à la cave de Membré pour y dormir avec ses pères.

Changeant encore le mode de sa lyre, Eudore répéta le cantique du saint roi Ézéchias, et celui des Israélites exilés au bord des fleuves de Babylone; il fit gémir la voix de Rama, et soupirer le fils d'Amos :

« Pleurez, portes de Jérusalem ! O Sion, tes » prêtres et tes enfants sont emmenés en es- » clavage ! »

Il chanta les nombreuses vanités de l'homme, vanité des richesses, vanité de la science, vanité de la gloire, vanité de l'amitié, vanité de la vie, vanité de la postérité ! Il signala la fausse prospérité de l'impie, et préféra le juste mort au méchant qui lui survit. Il fit l'éloge du pauvre vertueux et de la femme forte.

« Elle a cherché la laine et le lin, elle a tra- » vaillé avec des mains sages et ingénieuses; elle » se lève pendant la nuit pour distribuer l'ou- » vrage à ses domestiques, et le pain à ses ser- » vantes; elle est revêtue de beauté. Ses fils se » sont levés, et ont publié qu'elle étoit heureuse; » son mari s'est levé, et l'a louée.

» O Seigneur, s'écria le jeune Chrétien en- » flammé par ces images, c'est vous qui êtes le » véritable souverain du ciel. Vous avez marqué » son lieu à l'aurore. A votre voix, le soleil s'est » levé dans l'orient; il s'est avancé comme un

» géant superbe, ou comme l'époux radieux qui
» sort de la couche nuptiale. Vous appelez le
» tonnerre, et le tonnerre tremblant vous ré-
» pond : « Me voici. » Vous abaissez la hauteur
» des cieux ; votre Esprit vole dans les tourbil-
» lons ; la terre tremble au souffle de votre colère ;
» les morts épouvantés fuient de leurs tombeaux.
» O Dieu, que vous êtes grand dans vos œuvres !
» et qu'est-ce que l'homme, pour que vous y
» attachiez votre cœur ? et pourtant il est l'objet
» éternel de votre complaisance inépuisable !
» Dieu fort, Dieu clément, Essence incréée,
» Ancien des jours, gloire à votre puissance,
» amour à votre miséricorde ! »

Ainsi chanta le fils de Lasthénès. Cet hymne de Sion retentit au loin dans les antres de l'Arcadie ; surpris de répéter, au lieu des sons efféminés de la flûte de Pan, les mâles accords de la harpe de David. Démodocus et sa fille étoient trop étonnés pour donner des marques de leur émotion. Les vives clartés de l'Écriture avoient comme ébloui leurs cœurs accoutumés à ne recevoir qu'une lumière mêlée d'ombre ; ils ne savoient quelles divinités Eudore avoit célébrées, mais ils le prirent lui-même pour Apollon, et ils lui vouloient consacrer un trépied d'or que la flamme n'avoit point touché. Cymodocée se

souvenoit surtout de l'éloge de la femme forte, et elle se promettoit d'essayer ce chant sur la lyre. D'une autre part, la famille chrétienne étoit plongée dans les pensées les plus sérieuses : ce qui n'étoit pour les étrangers qu'une poésie sublime, étoit pour elle de profonds mystères et d'éternelles vérités. Le silence de l'assemblée auroit duré long-temps, s'il n'avoit été interrompu tout à coup par les applaudissements des bergers. Le vent avoit porté à ces pasteurs la voix de Cymodocée et d'Eudore : ils étoient descendus en foule de leurs montagnes pour écouter ces concerts ; ils crurent que les Muses et les Sirènes avoient renouvelé au bord de l'Alphée le combat qu'elles s'étoient livré jadis, quand les filles de l'Achéloüs, vaincues par les doctes Sœurs, furent contraintes de se dépouiller de leurs ailes.

La nuit avoit passé le milieu de son cours. L'évêque de Lacédémone invite ses hôtes à la retraite. Comme le vigneron fatigué au bout de sa journée, il appelle trois fois le Seigneur, et adore. Alors les Chrétiens, après s'être donné le baiser de paix, rentrent sous leur toit, chastement recueillis.

Démodocus fut conduit par un serviteur au lieu qu'on avoit préparé pour lui non loin de l'appartement de Cymodocée. Cyrille, après avoir médité la parole de vie, se jeta sur une

couche de roseaux. Mais à peine avoit-il fermé les yeux qu'il eut un songe : il lui sembla que les blessures de son ancien martyre se rouvroient, et qu'avec un plaisir ineffable, il sentoit de nouveau son sang couler pour Jésus-Christ. En même temps, il vit une jeune femme et un jeune homme resplendissants de lumière monter de la terre aux cieux : avec la palme qu'ils tenoient à la main, ils lui faisoient signe de les suivre; mais il ne put distinguer leur visage, parce que leur tête étoit voilée. Il se réveilla plein d'une sainte agitation; il crut reconnoître dans ce songe quelque avertissement pour les Chrétiens. Il se mit à prier avec abondance de larmes, et on l'entendit plusieurs fois s'écrier dans le silence de la nuit :

« O mon Dieu, s'il faut encore des victimes,
» prenez-moi pour le salut de votre peuple! »





LIVRE TROISIÈME.

SOMMAIRE.

La prière de Cyrille monte au trône du Tout-Puissant. Le Ciel. Les Anges, les Saints. Tabernacle de la Mère du Sauveur. Sanctuaires du Fils et du Père. L'Esprit-Saint. La Trinité. La prière de Cyrille se présente devant l'Éternel : l'Éternel la reçoit, mais il déclare que l'évêque de Lacédémone n'est point la victime qui doit racheter les Chrétiens. Eudore est la victime choisie. Motifs de ce choix. Les milices célestes prennent les armes. Cantique des Saints et des Anges.

Les dernières paroles de Cyrille montèrent au trône de l'Éternel. Le Tout-Puissant agréa le sacrifice; mais l'évêque de Lacédémone n'étoit point la victime que Dieu, dans sa colère et dans sa miséricorde,

avoit choisie pour expier les fautes des chrétiens.

Au centre des mondes créés, au milieu des astres innombrables qui lui servent de remparts, d'avenues et de chemins, flotte cette immense Cité de Dieu, dont la langue d'un mortel ne sauroit raconter les merveilles. L'Éternel en posa lui-même les douze fondements, et l'environna de cette muraille de jaspe, que le disciple bien aimé vit mesurer par l'Ange avec une toise d'or. Revêtue de la gloire du Très-Haut, l'invisible Jérusalem est parée comme une épouse pour son époux. Loin d'ici monuments de la terre, vous n'approchez point de ces monuments de la Cité sainte! La richesse de la matière y dispute le prix à la perfection des formes. Là règnent suspendues des galeries de saphirs et de diamants, foiblement imitées par le génie de l'homme dans les jardins de Babylone; là s'élèvent des arcs de triomphe formés des plus brillantes étoiles; là s'enchaînent des portiques de soleils, prolongés sans fin à travers les espaces du firmament, comme les colonnes de Palmyre dans les sables du désert. Cette architecture est vivante. La Cité de Dieu est intelligente elle-même. Rien n'est matière dans les demeures de l'Esprit; rien n'est mort dans les lieux de l'éternelle existence. Les paroles grossières, que la Muse est forcée d'employer,

nous trompent : elles revêtent d'un corps ce qui n'existe que comme un songe divin dans le cours d'un heureux sommeil.

Des jardins délicieux s'étendent autour de la radieuse Jérusalem. Un fleuve découle du trône du Tout-Puissant ; il arrose le céleste Éden, et roule dans ses flots l'Amour pur et la Sapience de Dieu. L'onde mystérieuse se partage en divers canaux qui s'enchaînent, se divisent, se rejoignent, se quittent encore, et font croître, avec la vigne immortelle, le lis semblable à l'Épouse, et les fleurs qui parfument la couche de l'Époux. L'Arbre de vie s'élève sur la Colline de l'encens; un peu plus loin, l'Arbre de science étend de toutes parts ses racines profondes et ses rameaux innombrables : il porte, cachés sous son feuillage d'or, les secrets de la Divinité, les lois occultes de la nature, les réalités morales et intellectuelles, les immuables principes du bien et du mal. Ces connoissances qui nous enivrent font la nourriture des élus : car, dans l'empire de la souveraine sagesse, le fruit de science ne donne plus la mort. Les deux grands ancêtres du genre humain viennent souvent verser des larmes (telles que les justes en peuvent répandre) à l'ombre de cet arbre merveilleux.

La lumière qui éclaire ces retraites fortunées, se compose des roses du matin, de la flamme

du midi et de la pourpre du soir ; toutefois, aucun astre ne paroît sur l'horizon resplendissant ; aucun soleil ne se lève, aucun soleil ne se couche dans des lieux où rien ne finit, où rien ne commence ; mais une clarté ineffable, descendant de toutes parts comme une tendre rosée entretient le jour éternel de la délectable éternité.

C'est dans les parvis de la Cité sainte, et dans les champs qui l'environnent, que sont à la fois réunis et partagés les chœurs des Chérubins et des Séraphins, des Anges et des Archanges, des Trônes et des Dominations : tous sont les ministres des ouvrages ou des volontés de l'Éternel. A ceux-ci a été donné tout pouvoir sur le feu, l'air, la terre et l'eau ; à ceux-là appartient la direction des saisons, des vents et des tempêtes. Ils font mûrir les moissons, ils élèvent la jeune fleur, ils courbent le vieil arbre vers la terre. Ce sont eux qui soupirent dans les antiques forêts, qui parlent dans les flots de la mer, et qui versent les fleuves du haut des montagnes. Les uns gardent les vingt mille chariots de guerre de Sabbaoth et d'Elohé ; les autres veillent au carquois du Seigneur, à ses foudres inévitables, à ses coursiers terribles, qui portent la peste, la guerre, la famine et la mort. Un million de ces Génies ardents règlent les mouvements des astres, et se relè-

vent tour à tour, dans ces emplois magnifiques, comme les sentinelles vigilantes d'une grande armée. Nés du souffle de Dieu, à différentes époques, ces Anges n'ont pas la même vieillesse dans les générations de l'éternité : un nombre infini d'entre eux fut créé avec l'homme, pour soutenir ses vertus, diriger ses passions, et le défendre contre les attaques de l'Enfer.

Là sont aussi rassemblés à jamais les mortels qui ont pratiqué la vertu sur la terre; les Patriarches, assis sous des palmiers d'or; les Prophètes, au front étincelant de deux rayons de lumière; les Apôtres, portant sur leur cœur les saints Évangiles; les Docteurs, tenant à la main une plume immortelle; les Solitaires, retirés dans des grottes célestes; les Martyrs, vêtus de robes éclatantes; les Vierges, couronnées des roses d'Éden; les Veuves, la tête ornée de longs voiles, et toutes ces femmes pacifiques, qui, sous de simples habits de lin, se firent les consolatrices de nos pleurs, et les servantes de nos misères.

Est-ce l'homme infirme et malheureux qui pourroit parler des félicités suprêmes? Ombres fugitives et déplorables, savons-nous ce que c'est que le bonheur? Lorsque l'âme du Chrétien fidèle abandonne son corps, comme un pilote expérimenté quitte le fragile vaisseau que

l'océan engloutit, elle seule connoît la vraie béatitude. Le souverain bien des élus est de savoir que ce bien sans mesure sera sans terme; ils sont incessamment dans l'état délicieux d'un mortel qui vient de faire une action vertueuse ou héroïque, d'un génie sublime qui enfante une grande pensée, d'un homme qui sent les transports d'un amour légitime, ou les charmes d'une amitié long-temps éprouvée par le malheur. Ainsi les nobles passions ne sont point éteintes dans le cœur des justes, mais seulement purifiées : les frères, les époux, les amis, continuent de s'aimer; et ces attachements qui vivent et se concentrent dans le sein de la Divinité même, prennent quelque chose de la grandeur et de l'éternité de Dieu.

Tantôt ces âmes satisfaites se reposent ensemble, au bord du fleuve de la Sapience et de l'Amour. La beauté et la toute-puissance du Très-Haut sont leur perpétuel entretien :

« O Dieu, disent-elles, quelle est donc votre
» grandeur! Tout ce que vous avez fait naître
» est renfermé dans les limites du temps; et le
» temps, qui s'offre aux mortels comme une
» mer sans bornes, n'est qu'une goutte imper-
» ceptible de l'océan de votre éternité! »

Tantôt les prédestinés, pour mieux glorifier

le Roi des rois, parcourent son merveilleux ouvrage : la création, qu'ils contemplent des divers points de l'univers, leur présente des spectacles ravissants : tels, si l'on peut comparer les grandes choses aux petits objets, tels se montrent aux yeux du voyageur les champs superbes de l'Indus, les riches vallées de Delhi et de Cachemire, rivages couverts de perles et parfumés d'ambre, où les flots tranquilles viennent expirer au pied des cannelliers en fleurs. La couleur des cieux, la disposition et la grandeur des sphères qui varient selon les mouvements et les distances, sont pour les Esprits bienheureux une source inépuisable d'admiration. Ils aiment à connoître les lois qui font rouler avec tant de légèreté ces corps pesants dans l'éther fluide; ils visitent cette lune paisible qui, pendant le calme des nuits, éclaira leurs prières ou leurs amitiés ici-bas. L'astre humide et tremblant qui précède les pas du matin, cette autre planète qui paroît comme un diamant dans la chevelure d'or du soleil, ce globe à la longue année qui ne marche qu'à la lueur de quatre torches pâlissantes, cette terre en deuil qui, loin des rayons du jour, porte un anneau ainsi qu'une veuve inconsolable, tous ces flambeaux errants de la maison de l'homme, attirent les méditations des Élus. Enfin, les âmes prédestinées

volent jusqu'à ces mondes dont nos étoiles sont les soleils ; et elles entendent les concerts inconnus de la Lyre et du Cygne céleste. Dieu, de qui s'écoule une création non interrompue, ne laisse point reposer leur curiosité sainte, soit qu'aux bords les plus reculés de l'espace il brise un antique univers, soit que suivi de l'armée des Anges il porte l'ordre et la beauté jusque dans le sein du chaos.

Mais l'objet le plus étonnant offert à la contemplation des Saints, c'est l'homme. Ils s'intéressent encore à nos peines et à nos plaisirs ; ils écoutent nos vœux ; ils prient pour nous ; ils sont nos patrons et nos conseils ; ils se réjouissent sept fois lorsqu'un pécheur retourne au bercail ; ils tremblent d'une charitable frayeur lorsque l'Ange de la mort amène une âme craintive aux pieds du souverain juge. Mais s'ils voient nos passions à découvert, ils ignorent toutefois par quel art tant d'éléments opposés sont confondus dans notre sein : Dieu qui permet aux bienheureux de pénétrer les lois de l'univers, s'est réservé le merveilleux secret du cœur de l'homme.

C'est dans cette extase d'admiration et d'amour, dans ces transports d'une joie sublime, ou dans ces mouvemens d'une tendre tristesse, que les Élus répètent ce cri de trois fois Saint,

qui ravit éternellement les cieux. Le Roi prophète règle la mélodie divine; Asaph, qui soupira les douleurs de David, conduit les instruments animés par le souffle; et les fils de Coré gouvernent les harpes, les lyres et les psaltérions qui frémissent sous la main des Anges. Les six jours de la création, le repos du Seigneur, les fêtes de l'ancienne et de la nouvelle Loi sont célébrées tour à tour dans les royaumes incorruptibles. Alors les dômes sacrés se couronnent d'une auréole plus vive; alors, du trône de Dieu, de la lumière même répandue dans les demeures intellectuelles, s'échappent des sons si suaves et si délicats, que nous ne pourrions les entendre sans mourir. Muse, où trouveriez-vous des images pour peindre ces solennités angéliques! Seroit-ce sous les pavillons des princes de l'Orient, lorsqu'assis sur un trône étincelant de pierreries, le monarque assemble sa pompeuse cour? Ou bien, ô Muse! rappelleriez-vous le souvenir de la terrestre Jérusalem, quand Salomon voulut dédier au Seigneur le sanctuaire du peuple fidèle? Le bruit éclatant des trompettes ébranloit les sommets de Sion; les Lévites redisoient en chœur le cantique des Degrés; les anciens d'Israël marchoient avec Salomon devant les Tables de Moïse; le grand sacrificateur immoloit des victimes sans nombre; les filles de Juda for-

moioient des pas cadencés autour de l'Arche d'alliance : leurs danses, aussi pieuses que leurs hymnes, étoient des louanges au Créateur.

Les concerts de la Jérusalem céleste retentissent surtout au Tabernacle très-pur qu'habite dans la Cité de Dieu l'adorable Mère du Sauveur. Environnée du chœur des veuves, des femmes fortes et des vierges sans tache, Marie est assise sur un trône de candeur. Tous les soupirs de la terre montent vers ce trône par des routes secrètes; la Consolatrice des affligés entend le cri de nos misères les plus cachées; elle porte aux pieds de son Fils, sur l'autel des parfums, l'offrande de nos pleurs; et, afin de rendre l'holocauste plus efficace, elle y mêle quelques-unes de ses larmes divines. Les Esprits gardiens des hommes viennent sans cesse implorer, pour leurs amis mortels, la Reine des miséricordes. Les doux Séraphins de la Grâce et de la Charité la servent à genoux; autour d'elle se réunissent encore les personnages touchants de la crèche, Gabriel, Anne et Joseph, les bergers de Bethléem, et les Mages de l'Orient. On voit aussi s'empresser dans ce lieu les enfants morts en entrant à la vie, et qui, transformés en petits Anges, semblent être devenus les compagnons du Messie au berceau. Ils balancent devant leur Mère céleste des encensoirs d'or, qui s'élèvent

et retombent avec un bruit harmonieux et d'où s'échappent en vapeur légère des parfums d'amour et d'innocence.

Des Tabernacles de Marie on passe au sanctuaire du Sauveur des hommes; c'est là que le Fils conserve par ses regards les mondes que le Père a créés. Il est assis à une table mystique : vingt-quatre vieillards, vêtus de robes blanches et portant des couronnes d'or, sont placés sur des trônes à ses côtés. Près de lui est son char vivant, dont les roues lancent des foudres et des éclairs. Lorsque le Désiré des nations daigne se manifester aux Élus dans une vision intime et complète, les Élus tombent comme morts devant sa face; mais il étend sa droite, et leur dit :

« Relevez-vous, ne craignez rien, vous êtes » les Bénis de mon Père; regardez-moi; je suis » le Premier et le Dernier. »

Par delà le sanctuaire du Verbe s'étendent sans fin des espaces de feu et de lumière. Le Père habite au fond de ces abîmes de vie. Principe de tout ce qui fut, est, et sera, le passé, le présent et l'avenir se confondent en Lui. Là, sont cachées les sources des vérités incompréhensibles au ciel même : la liberté de l'homme et la prescience de Dieu; l'être qui peut tomber

dans le néant et le néant qui peut devenir l'être; là surtout s'accomplit, loin de l'œil des Anges, le mystère de la Trinité. L'Esprit qui remonte et descend sans cesse du Fils au Père, et du Père au Fils, s'unit avec eux dans ces profondeurs impénétrables. Un triangle de feu paroît alors à l'entrée du Saint des Saints : les globes s'arrêtent de respect et de crainte, l'Hosanna des Anges est suspendu, les milices immortelles ne savent quels seront les décrets de l'Unité vivante, elles ne savent si le Trois Fois Saint ne va point changer sur la terre et dans le ciel les formes matérielles et divines, ou si, rappelant à lui les principes des êtres, il ne forcera point les mondes à rentrer dans le sein de son éternité.

Les Essences primitives se séparent, le triangle de feu disparoît : l'Oracle s'entr'ouvre, et l'on aperçoit les Trois Puissances. Porté sur un trône de nuées, le Père tient un compas à la main; un cercle est sous ses pieds; le Fils, armé de la foudre, est assis à sa droite; l'Esprit s'élève à sa gauche, comme une colonne de lumière. Jéhova fait un signe : et les temps rassurés reprennent leur cours, et les frontières du chaos se retirent, et les astres poursuivent leurs chemins harmonieux. Les Cieux prêtent alors une oreille attentive à la voix du Tout-Puissant qui déclare quelques-uns de ses desseins sur l'univers.

A l'instant où la prière de Cyrille parvint au trône éternel, les Trois Personnes se montroient ainsi aux yeux éblouis des Anges. Dieu vouloit couronner la vertu de Cyrille, mais le saint prélat n'étoit point la victime de prédilection désignée pour la persécution nouvelle : il avoit déjà souffert au nom du Sauveur, et la justice du Tout-Puissant demandoit une hostie entière.

A la voix de son vénérable martyr, le Christ s'inclina devant l'arbitre des humains, et fit trembler dans l'immensité de l'espace tout ce qui n'étoit pas le marche-pied de Dieu. Il ouvre ses lèvres où respire la loi de la clémence, pour présenter à l'Ancien des jours, le sacrifice de l'évêque de Lacédémone. Les accents de sa voix sont plus doux que l'huile de justice dont Salomon fut sacré; plus purs que la fontaine de Samarie; plus aimables que le murmure des oliviers en fleurs balancés au souffle du printemps, dans les jardins de Nazareth, ou dans les vallons du Thabor.

Imploré par le Dieu de mansuétude et de paix, en faveur de l'Église menacée, le Dieu fort et terrible fit connoître aux cieux ses desseins sur les Fidèles. Il ne prononça qu'une parole, mais une de ces paroles qui fécondent le néant, qui font naître la lumière ou qui renferment la destinée des empires.

Cette parole dévoile soudain aux légions des Anges, aux chœurs des Vierges, des Saints, des Rois, des Martyrs le secret de la Sagesse. Ils voient dans le mot du souverain Juge, ainsi que dans un rayon limpide du jour, les conceptions du passé, les préparations du présent, et les événements de l'avenir.

Le moment est arrivé où les peuples soumis aux lois du Messie, vont enfin goûter sans mélange la douceur de ces lois propices. Assez long-temps l'idolâtrie éleva ses temples auprès des autels du Fils de l'homme; il faut qu'elle disparoisse du monde. Déjà est né le nouveau Cyrus qui brisera les derniers simulacres des Esprits de ténèbres, et mettra le trône des Césars à l'ombre des saints tabernacles. Mais les Chrétiens invincibles sous le fer et dans les flammes, se sont laissés amollir aux délices de la paix. Afin de les mieux éprouver, la Providence a permis qu'ils connussent les richesses et les honneurs : ils n'ont pu résister à la persécution de la prospérité. Il faut, avant que le monde passe sous leur puissance, qu'ils soient dignes de leur gloire; ils ont allumé le feu de la colère du Seigneur, ils n'obtiendront point grâce à ses yeux qu'ils n'aient été purifiés. Satan sera déchaîné sur la terre; une dernière épreuve va commencer pour les Fidèles :

les Chrétiens sont tombés; ils seront punis. Celui qui doit expier leurs crimes par un sacrifice volontaire, est depuis long-temps marqué dans la pensée de l'Éternel.

Tels sont les premiers conseils que découvrent, dans la parole de Dieu, les habitants des demeures célestes. O parole divine, quelle longue et foible succession de temps et d'idées la parole humaine est obligée d'employer pour te rendre! Tu fais tout voir, tout comprendre aux Élus dans un moment; et moi, ton indigne interprète, je développe péniblement dans un langage de mort les mystères contenus dans un langage de vie! Avec quelle sainte admiration, avec quelle piété sublime, les justes connoissent ensuite l'holocauste demandé et les conditions qui le rendent agréable au Très-Haut! Cette victime qui doit vaincre l'Enfer par la vertu des souffrances et des mérites du sang de Jésus-Christ; cette victime qui marchera à la tête de mille autres victimes, n'a point été choisie parmi les princes et les rois. Né dans un rang obscur pour mieux imiter le Sauveur du monde, cet homme, aimé du ciel, descend toutefois d'illustres aïeux. En lui la religion va triompher du sang des héros païens et des sages de l'idolâtrie; en lui seront honorés par un martyre oublié de l'histoire, ces pauvres

ignorés du monde, qui vont souffrir pour la foi; ces humbles confesseurs, qui ne prononçant à la mort que le nom de Jésus-Christ, laisseront leurs propres noms inconnus aux hommes. Ame de tous les projets des Fidèles, soutien du prince qui renversera les autels des faux dieux, il faut encore que ce Chrétien appelé, ait scandalisé l'Église et qu'il ait pleuré ses erreurs, ainsi que le premier Apôtre, afin d'encourager au repentir ses frères coupables. Déjà, pour lui donner les vertus nécessaires au jour du combat, l'Ange du Seigneur l'a conduit par la main chez les nations de la terre; il a vu l'Évangile s'établissant de toutes parts. Dans le cours de ces voyages, utiles aux desseins de Dieu, les démons ont tenté le nouveau prédestiné, non encore rentré dans les voies du Ciel. Une grande et dernière faute, en le jetant dans un grand malheur, l'a fait sortir des ombres de la mort. Les larmes de sa pénitence ont commencé à couler; alors un Solitaire, inspiré de Dieu, lui a révélé une partie de ses fins. Bientôt il sera digne de la palme qu'on lui prépare. Telle est la victime dont l'immolation désarmera le courroux du Seigneur, et replongera Lucifer dans l'abîme.

Tandis que les Saints et les Anges pénètrent les desseins annoncés par la parole du Très-

Haut, cette même parole découvre un autre miracle de la Grâce aux chœurs des femmes bienheureuses. Les Païens auront aussi leur hostie : car les Chrétiens et les idolâtres vont se réunir à jamais au pied du Calvaire. Cette victime sera dérobée au troupeau innocent des Vierges, afin d'expier l'impureté des mœurs païennes. Fille des beaux-arts qui séduisent les foibles mortels, elle fera passer sous le joug de la croix les charmes et le génie de la Grèce. Elle n'est point immédiatement demandée par un décret irrévocable ; elle n'aura ni le mérite, ni l'éclat du premier holocauste ; mais, épouse désignée du Martyr, et par lui arrachée aux temples des idoles, elle augmentera l'efficacité du principal sacrifice, en multipliant les épreuves. Dieu cependant n'abandonnera pas sans secours ses serviteurs à la rage de Satan : il veut que les légions fidèles se revêtent de leurs armes, qu'elles soutiennent et consolent le Chrétien persécuté ; il leur confie l'exercice de sa miséricorde, en se réservant celui de sa justice : le Christ lui-même soutiendra le confesseur dévoué au salut de tous ; et Marie prendra sous sa protection la vierge timide qui doit accroître les douleurs, les joies et la gloire du Martyr.

Ces destinées de l'Église, divulguées aux Élus

par un seul mot du Tout-Puissant, interrompirent les concerts, et suspendirent les fonctions des anges; il se fit dans le ciel une demi-heure de silence, comme au moment redoutable où Jean vit briser le septième sceau du livre mystérieux; les milices divines, frappées du son de la parole éternelle, restoient dans un muet étonnement: ainsi, lorsque la foudre commence à gronder sur de nombreux bataillons, près de se livrer un combat furieux, le signal est suspendu: moitié dans la lumière du soleil, moitié sous l'ombre croissante, les cohortes demeurent immobiles; aucun souffle de l'air ne fait flotter les drapeaux, qui retombent affaissés sur la main qui les porte; les mèches embrasées fument inutiles auprès du bronze muet; et les guerriers, sillonnés du feu de l'éclair, écoutent en silence la voix des orages.

L'Esprit qui garde l'étendard de la Croix, élevant tout à coup la bannière triomphante, fit cesser l'immobilité des armées du Seigneur. Tout le ciel abaisse aussitôt les yeux vers la terre; Marie, du haut du firmament, laisse tomber un premier regard d'amour sur la tendre victime confiée à ses soins. Les palmes des Confesseurs reverdissent dans leurs mains, l'escadron ardent ouvre ses rangs glorieux, pour faire place aux époux martyrs, entre Félicité et

Perpétue, entre l'illustre Étienne et les grands Machabées. Le vainqueur de l'antique Dragon, Michel, prépare sa lance redoutable; autour de lui ses immortels compagnons se couvrent de leurs cuirasses étincelantes. Les boucliers de diamant et d'or, le carquois du Seigneur, les épées flamboyantes sont détachées des portiques éternels; le char d'Emmanuel s'ébranle sur son essieu de foudre et d'éclairs; les Chérubins roulent leurs ailes impétueuses, et allument la fureur de leurs yeux. Le Christ redescend à la table des vieillards, qui présentent à sa bénédiction deux robes nouvellement blanchies dans le sang de l'Agneau; le Père Tout-Puissant se renferme dans les profondeurs de son éternité, et l'Esprit-Saint verse tout à coup des flots d'une lumière si vive, que la création semble rentrée dans la nuit. Alors, les chœurs des Saints et des Anges entonnent le cantique de Gloire :

« Gloire à Dieu, dans les hauteurs du ciel!

» Goûtez sur la terre des jours pacifiques,
» vous qui marchez parmi les sentiers de la
» bonté et de la douceur! Agneau de Dieu,
» vous effacez les péchés du monde! O miracle
» de candeur et de modestie, vous permettez
» à des victimes sorties du néant de vous imi-

» ter, de se dévouer pour le salut des pécheurs !
» Serviteurs du Christ que le monde persé-
» cute, ne vous troublez point à cause du bon-
» heur des méchants : ils n'ont point, il est
» vrai, de langueur qui les traînent à la mort;
» ils semblent ignorer les tribulations humai-
» nes; ils portent l'orgueil à leur cou comme
» un carcan d'or; ils s'enivrent à des tables sa-
» criléges; ils rient, ils dorment, comme s'ils
» n'avoient point fait de mal; ils meurent
» tranquillement sur la couche qu'ils ont ravie
» à la veuve et à l'orphelin; mais où vont-
» ils?

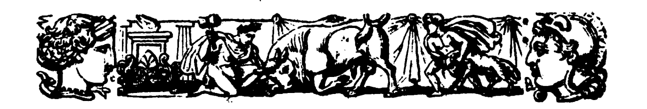
» L'insensé a dit dans son cœur : « Il n'y a
» point de Dieu! » Que Dieu se lève! Que ses
» ennemis soient dissipés! Il s'avance : les co-
» lonnes du ciel sont ébranlées; le fond des
» eaux, et les entrailles de la terre sont mis à
» nu devant le Seigneur. Un feu dévorant sort
» de sa bouche; il prend son vol monté sur les
» Chérubins, il lance de toutes parts ses flèches
» embrasées! Où sont-ils les enfants des im-
» pies? Sept générations se sont écoulées depuis
» l'iniquité des pères, et Dieu vient visiter les
» enfants dans sa fureur; il vient au temps mar-
» qué punir un peuple coupable; il vient réveil-
» ler les méchants dans leurs palais de cédre et

» d'aloès, et confondre le fantôme de leur ra-
» pide félicité.

» Heureux celui qui, passant avec larmes
» dans les vallées, cherche Dieu comme la source
» des bénédictions ! Heureux celui à qui les ini-
» quités sont pardonnées, et qui trouve la
» gloire dans la pénitence ! Heureux celui qui
» élève en silence l'édifice de ses bonnes œuvres,
» comme le temple de Salomon, où l'on
» n'entendoit ni les coups de la cognée, ni le
» bruit du marteau, tandis que l'ouvrier respec-
» tueux bâtissoit la maison du Seigneur. Vous
» tous qui mangez sur la terre le pain des lar-
» mes, répétez à la louange du Très-Haut le
» saint cantique :

» Gloire à Dieu, dans les hauteurs du ciel ! »





LIVRE QUATRIÈME.

SOMMAIRE.

Cyrille, la famille chrétienne, Démodocus et Cymodocée se rassemblent dans une île au confluent du Ladon et de l'Alphée, pour entendre le fils de Lasthénès raconter ses aventures. Commencement du récit d'Eudore. Origine de la famille de Lasthénès. Elle s'oppose aux Romains, lors de l'invasion de la Grèce. L'aîné de la famille de Lasthénès est obligé de se rendre en otage à Rome. La famille de Lasthénès embrasse le Christianisme. Enfance d'Eudore. Il part à seize ans pour remplacer son père à Rome. Tempête. Description de l'Archipel. Arrivée d'Eudore en Italie. Description de Rome. Eudore contracte une étroite amitié avec Jérôme, Augustin, et le prince Constantin, fils de Constance. Caractères de Jérôme, d'Augustin et de Constantin. Eudore est introduit à la cour. Dioclétien. Galérius. Cour de Dioclétien. Le sophiste Hiéroclès, proconsul d'Achaïe, et favori de Galérius. Inimitié d'Eudore et d'Hiéroclès. Eudore tombe dans tous les désordres de la jeunesse, et oublie sa religion. Marcellin, évêque de Rome. Il menace Eudore de l'excommunier, s'il ne rentre dans le sein de l'Église. Excommunication lancée contre Eudore. Amphithéâtre de Titus. Pressentiment.

EUDORE et Cymodocée cachés dans un obscur vallon au fond des bois de l'Arcadie, ignoroient qu'en ce moment les Saints et les Anges avoient les regards attachés sur eux, et que le Tout-Puissant lui-même s'oc-

cupoit de leur destinée. Ainsi les pasteurs de Chanaan étoient visités par le Dieu de Nachor, au milieu des troupeaux qui paissoient à l'occident de Bethel.

Aussitôt que le gazouillement des hirondelles eut annoncé à Lasthénès le lever du jour, il se hâte de quitter sa couche; il s'enveloppe dans un manteau filé par sa diligente épouse, et doublé d'une laine amie des vieillards. Il sort précédé de deux chiens de Laconie, sa garde fidèle, et s'avance vers le lieu où devoit reposer l'Évêque de Lacédémone; mais il aperçoit le saint prélat au milieu de la campagne, offrant sa prière à l'Éternel. Les chiens de Lasthénès courent vers Cyrille, et baissant la tête d'un air caressant, ils sembloient lui porter l'obéissance et le respect de leur maître. Les deux vénérables Chrétiens se saluèrent avec gravité, et se promenèrent ensuite sur le penchant des monts, en s'entretenant de la sagesse antique : tel l'Arcadien Evandre conduisit Anchise aux bois de Phénée, lorsque Priam, alors heureux, vint chercher sa sœur Hésione à Salamine; ou tel le même Évandre, exilé au bord du Tibre, reçut l'illustre fils de son ancien hôte, quand la fortune eut rassasié de malheurs le monarque d'Ilion.

Démodocus ne tarda pas à paroître; il étoit

suivi de Cymodocée, plus belle que la lumière naissante sur les coteaux de l'orient.

Dans le flanc de la montagne qui dominoit la demeure de Lasthénès, s'ouvroit une grotte, retraite accoutumée des passereaux et des colombes : c'étoit là qu'à l'imitation des Solitaires de la Thébaïde, Eudore se renfermoit pour verser les larmes de la pénitence. On voyoit suspendu au mur de cette grotte un crucifix, et aux pieds de ce crucifix, des armes, une couronne de chêne obtenue dans les combats, et des décorations triomphales. Eudore commençoit à sentir renaître au fond de son cœur un trouble qu'il n'avoit que trop connu. Effrayé de son nouveau péril, toute la nuit il avoit poussé des cris vers le ciel. Quand l'aurore eut dissipé les ténèbres, il lava la trace de ses pleurs dans une source pure, et se préparant à quitter sa grotte, il chercha, par la simplicité de ses vêtements, à diminuer l'éclat de sa beauté : il attache à ses pieds des brodequins gaulois formés de la peau d'une chèvre sauvage; il cache son cilice sous la tunique d'un chasseur; il jette sur ses épaules, et ramène sur sa poitrine la dépouille d'une biche blanche : un pâtre cruel avoit renversé, d'un coup de fronde, cette reine des bois, lorsqu'elle buvoit avec son faon au bord de l'Achéloüs. Eudore prend dans sa main gau-

che deux javelots de frêne, il suspend à sa main droite une de ces couronnes de grains de corail, dont les vierges martyres ornoient leurs cheveux en allant à la mort : couronnes innocentes, vous serviez ensuite à compter le nombre des prières que les cœurs simples répétoient au Seigneur! Armé contre les bêtes des forêts et contre les attaques des Esprits de ténèbres, Eudore descend du haut des rochers, comme un soldat chrétien de la légion thébaine, qui rentre au camp après les veilles de la nuit. Il franchit les eaux d'un torrent, et vient se joindre à la petite troupe qui l'attendoit au bas du verger. Il porte à ses lèvres le bord du manteau de Cyrille; il reçoit la bénédiction paternelle, et s'incline, en baissant les yeux, devant Démodocus et Cymodocée. Toutes les roses du matin se répandirent sur le front de la fille d'Homère. Bientôt Séphora et ses trois filles sortirent modestement du gynécée. Alors l'Évêque de Lacédémone s'adressant au fils de Lasthénès :

« Eudore, dit-il, vous êtes l'objet de la curiosité de la Grèce chrétienne. Qui n'a point entendu parler de vos malheurs et de votre repentir? Je suis persuadé que vos hôtes de Messénie n'écouteront point eux-mêmes sans intérêt le récit de vos aventures. »

« Sage vieillard, dont l'habit annonce un pas-

teur des hommes, s'écria Démodocus, tu ne prononces pas une parole qu'elle ne soit dictée par Minerve. Il est vrai, comme mon aïeul le divin Homère, je passerois volontiers cinq et même six années à faire ou à écouter des récits. Y a-t-il rien de plus agréable que les paroles d'un homme qui a beaucoup voyagé, et qui, assis à la table de son hôte, tandis que la pluie et les vents murmurent au dehors, raconte, à l'abri de tout danger, les traverses de sa vie! J'aime à sentir mes yeux mouillés de pleurs, en vidant la coupe d'Hercule : les libations mêlées de larmes sont plus sacrées; la peinture des maux dont Jupiter accable les enfants de la terre tempère la folle ivresse des festins, et nous fait souvenir des dieux. Et toi-même, cher Eudore, tu trouveras quelque plaisir à te rappeler les tempêtes que tu supportas avec courage : le nautonier, revenu aux champs de ses pères, contemple avec un charme secret son gouvernail et ses rames suspendus pendant l'hiver au tranquille foyer du laboureur. »

Le Ladon et l'Alphée, en se réunissant au-dessous du verger, embrassoient une île qui sembloit naître du mariage de leurs eaux : elle étoit plantée de ces vieux arbres que les peuples de l'Arcadie regardoient comme leurs aïeux. C'étoit là qu'Alcymédon coupoit autrefois le bois

de hêtre dont il faisoit de si belles tasses aux bergers; c'étoit là qu'on montroit aussi la fontaine Aréthuse, et le laurier qui retenoit Daphné sous son écorce. On résolut de passer dans cette île solitaire, afin qu'Eudore ne fût point interrompu dans le récit de ses aventures. Les serviteurs de Lasthénès détachent aussitôt des rives de l'Alphée une longue nacelle, formée du seul tronc d'un pin; la famille et les étrangers s'abandonnent au cours du fleuve. Démodocus, remarquant l'adresse de ses conducteurs, disoit avec un sentiment de tristesse :

« Arcadiens, qu'est devenu le temps où les Atrides étoient obligés de vous prêter des vaisseaux pour aller à Troie, et où vous preniez la rame d'Ulysse pour le van de la blonde Cérès? Aujourd'hui vous vous livrez sans pâlir aux fureurs de la mer immense. Hélas! le fils de Saturne veut que le danger charme les mortels, et qu'ils l'embrassent comme une idole! »

On touche bientôt à la pointe orientale de l'île où s'élevoient deux autels à demi ruinés : l'un, sur le rivage de l'Alphée, étoit consacré à la tempête; l'autre, au bord du Ladon, étoit dédié à la Tranquillité. La fontaine Aréthuse sortoit de terre entre ces deux autels, et s'écouloit aussitôt dans le fleuve amoureux d'elle. La troupe impatiente d'entendre le récit d'Eudore,

s'arrête dans ce lieu, et s'assied sous des peupliers dont le soleil levant doroit la cime. Après avoir demandé le secours du ciel, le jeune Chrétien parla de la sorte :

« Je suis obligé, seigneurs, de vous entretenir un moment de ma naissance, parce que cette naissance est la première origine de mes malheurs. Je descends par ma mère, de cette pieuse femme de Mégare, qui enterra les os de Phocion sous son foyer, en disant : « Cher » foyer, garde fidèlement les restes d'un homme » de bien. »

» J'eus pour ancêtre paternel Philopœmen. Vous savez qu'il osa seul s'opposer aux Romains, quand ce peuple libre ravit la liberté à la Grèce. Mon aïeul succomba dans sa noble entreprise ; mais qu'importe la mort et les revers, si notre nom, prononcé dans la postérité, va faire battre un cœur généreux, deux mille ans après notre vie !

» Notre patrie expirante, pour ne point démentir son ingratitude, fit boire le poison au dernier de ses grands hommes. Le jeune Polybe [1], au milieu d'une pompe attendrissante, transporta de Messène à Mégalopolis, la dé-

[1] C'est l'historien.

pouille de Philopœmen. On eût dit que l'urne, chargée de couronnes et couverte de bandelettes, renfermoit les cendres de la Grèce entière. Depuis ce moment, notre terre natale, comme un sol épuisé, cessa de porter des citoyens magnanimes. Elle a conservé son beau nom, mais elle ressemble à cette statue de Thémistocle, dont les Athéniens de nos jours ont coupé la tête pour la remplacer par la tête d'un esclave.

» Le chef des Achéens ne reposa pas tranquille au fond de sa tombe : quelques années après sa mort, il fut accusé d'avoir été l'ennemi de Rome, et poursuivi criminellement devant le proconsul Mummius, destructeur de Corinthe. Polybe, protégé par Scipion Nasica, parvint à sauver de la proscription les statues de Philopœmen; mais cette délation sacrilége réveilla la jalousie des Romains contre le sang du dernier des Grecs : ils exigèrent qu'à l'avenir le fils aîné de ma famille fût envoyé à Rome, dès qu'il auroit atteint l'âge de seize ans, pour y servir d'otage entre les mains du sénat.

» Accablée sous le poids du malheur, et toujours privée de son chef, ma famille abandonna Mégalopolis, et se retira tantôt au milieu de ces montagnes, tantôt dans un autre héritage que nous possédons au pied du Taygète, le long

du golfe de Messénie. Paul, le sublime apôtre des Gentils, apporta bientôt à Corinthe le remède contre toutes les douleurs. Lorsque le Christianisme éclata dans l'Empire romain, tout étoit plein d'esclaves ou de princes abattus : le monde entier demandoit des consolations ou des espérances.

» Disposée à la sagesse par les leçons de l'adversité et par la simplicité des mœurs Arcadiennes, ma famille fut la première dans la Grèce à embrasser la loi de Jésus-Christ. Soumis à ce joug divin, je passai les jours de mon enfance au bord de l'Alphée et parmi les bois du Taygète. La religion tenant mon âme à l'ombre de ses ailes, l'empêchoit, comme une fleur délicate, de s'épanouir trop tôt; et, prolongeant l'ignorance de mes jeunes années, elle sembloit ajouter de l'innocence à l'innocence même.

» Le moment de mon exil arriva. J'étois l'aîné de ma famille, et j'avois atteint ma seizième année; nous habitions alors nos champs de la Messénie. Mon père, dont j'allois prendre la place, avoit obtenu par une faveur particulière la permission de revenir en Grèce avant mon départ : il me donna sa bénédiction et ses conseils. Ma mère me conduisit au port de Phères, et m'accompagna jusqu'au vaisseau. Tandis qu'on

déployoit la voile, elle levoit les mains au ciel, en offrant à Dieu son sacrifice. Son cœur se brisoit à la pensée de ces mers orageuses et de ce monde plus orageux encore que j'allois traverser, navigateur sans expérience. Déjà le navire s'avançoit dans la haute mer, et Séphora restoit encore avec moi afin d'encourager ma jeunesse, comme une colombe apprend à voler à son petit lorsqu'il sort pour la première fois du nid maternel. Mais il lui fallut me quitter; elle descendit dans l'esquif qui l'attendoit attaché au flanc de notre trirème. Long-temps elle me fit des signes du bord de la barque qui la reportoit au rivage : je poussois des cris douloureux; et quand il me devint impossible de distinguer cette tendre mère, mes yeux cherchoient encore à découvrir le toit où j'avois été nourri, et la cime des arbres de l'héritage paternel.

» Notre navigation fut longue : à peine avions-nous passé l'île de Théganuse, qu'un vent impétueux du couchant nous obligea de fuir dans les régions de l'aurore jusqu'à l'entrée de l'Hellespont. Après sept jours d'une tempête qui nous déroba la vue de toutes les terres, nous fûmes trop heureux de nous réfugier vers l'embouchure du Simoïs, à l'abri du tombeau d'Achille. Quand la tempête fut calmée, nous voulûmes remonter à l'occident, mais le constant zéphyr, que le

Belier céleste amené des bords de l'Hespérie, repoussa long-temps nos voiles : nous fûmes jetés tantôt sur les côtes de l'Éolide, tantôt dans les parages de la Thrace et de la Thessalie. Nous parcourûmes cet Archipel de la Grèce, où l'aménité des rivages, l'éclat de la lumière, la douceur et les parfums de l'air, le disputent au charme des noms et des souvenirs. Nous vîmes tous ces promontoires marqués par des temples ou des tombeaux. Nous touchâmes à différents ports; nous admirâmes ces cités, dont quelques-unes portent le nom d'une fleur brillante, comme la rose, la violette, l'hyacinthe, et qui, chargées de leurs peuples ainsi que d'une semence féconde, s'épanouissent au bord de la mer, sous les rayons du soleil. Quoiqu'à peine sorti de l'enfance, mon imagination étoit vive et mon cœur déjà susceptible d'émotions profondes. Il y avoit sur notre vaisseau un Grec enthousiaste de sa patrie, comme tous les Grecs. Il me nommoit les lieux que je voyois :

« Orphée entraîna les chênes de cette forêt » au son de sa lyre; cette montagne, dont » l'ombre s'étend si loin, avoit dû servir de » statue à Alexandre; cette autre montagne est » l'Olympe, et son vallon, le vallon de Tempé; » voilà Délos qui fut flottante au milieu des

» eaux, voilà Naxos où Ariadne fut abandon-
» née ; Cécrops descendit sur cette rive, Platon
» enseigna sur la pointe de ce cap, Démosthène
» harangua ces vagues, Phryné se baignoit dans
» ces flots lorsqu'on la prit pour Vénus ! Et cette
» patrie des dieux, des arts et de la beauté,
» s'écrioit l'Athénien en versant des pleurs de
» rage, est en proie aux Barbares ! »

» Son désespoir redoubla, lorsque nous traversâmes le golfe de Mégare. Devant nous étoit Égine, à droite le Pyrée, à gauche Corinthe. Ces villes, jadis si florissantes, n'offroient que des monceaux de ruines. Les matelots même parurent touchés de ce spectacle. La foule accourue sur le pont gardoit le silence : chacun tenoit ses regards attachés à ces débris ; chacun en tiroit peut-être secrètement une consolation dans ses maux, en songeant combien nos propres douleurs sont peu de chose, comparées à ces calamités qui frappent des nations entières, et qui avoient étendu sous nos yeux les cadavres de ces cités.

» Cette leçon sembloit au-dessus de ma raison naissante : cependant je l'entendis ; mais d'autres jeunes gens qui se trouvoient avec moi sur le vaisseau y furent insensibles. D'où venoit cette différence ? De nos religions : ils étoient

Païens, j'étois Chrétien. Le Paganisme, qui développe les passions avant l'âge, retarde les progrès de la raison; le Christianisme, qui prolonge au contraire l'enfance du cœur, hâte la virilité de l'esprit. Dès les premiers jours de la vie, il nous entretient de pensées graves; il respecte, jusque dans les langes, la dignité de l'homme; il nous traite, même au berceau, comme des êtres sérieux et sublimes, puisqu'il reconnoît un Ange dans l'enfant que la mère porte encore à sa mamelle. Mes jeunes compagnons n'avoient entendu parler que des métamorphoses de Jupiter, et ils ne comprirent rien aux débris qu'ils avoient sous les yeux; moi, je m'étois déjà assis, avec le Prophète, sur les ruines des villes désolées, et Babylone m'enseignoit Corinthe.

» Je dois toutefois marquer ici une [illegible]duction qui fut mon premier pas vers l'abîme; et, comme il arrive presque toujours, le piége où je me trouvai pris n'avoit rien en apparence que de très-innocent. Tandis que nous méditions sur les révolutions des empires, nous vîmes tout à coup sortir une Théorie du milieu de ces débris. O riant génie de la Grèce qu'aucun malheur ne peut étouffer, ni peut-être aucune leçon instruire! C'étoit une députation des Athéniens aux fêtes de Délos. Le vaisseau Déliaque, couvert de fleurs

et de bandelettes, étoit orné des statues des dieux; les voiles blanches, teintes de pourpre par les rayons de l'aurore, s'enfloient aux haleines des zéphyrs, et les rames dorées fendoient le cristal des mers. Des Théores penchés sur les flots répandoient des parfums et des libations; des vierges exécutoient sur la proue du vaisseau la danse des malheurs de Latone, tandis que des adolescents chantoient en chœur les vers de Pindare et de Simonide. Mon imagination fut enchantée par ce spectacle qui fuyoit comme un nuage du matin, ou comme le char d'une divinité sur les ailes des vents. Ce fut ainsi que pour la première fois j'assistai à une cérémonie païenne sans horreur.

» Enfin, nous revîmes les montagnes du Péloponèse, et je saluai de loin ma terre natale. Les côtes de l'Italie ne tardèrent pas à s'élever du sein des flots. De nouvelles émotions m'attendoient à Brindes. En mettant le pied sur cette terre d'où partent les décrets qui gouvernent le monde, je fus frappé d'un air de grandeur qui m'étoit jusqu'alors inconnu. Aux élégants édifices de la Grèce succédoient des monuments plus vastes, marqués de l'empreinte d'un autre génie. Ma surprise alloit toujours croissant, à mesure que je m'avançois sur la voie Appienne. Ce chemin, pavé de larges quartiers

de roches, semble être fait pour résister au passage du genre humain : à travers les monts de l'Apulie, le long du golfe de Naples, au milieu des paysages d'Anxur, d'Albe et de la campagne romaine, il présente une avenue de plus de trois cents milles de longueur, bordée de temples, de palais et de tombeaux, et vient se terminer à la Ville Éternelle, métropole de l'univers et digne de l'être. A la vue de tant de prodiges, je tombai dans une sorte d'ivresse que je n'avois pu ni prévoir, ni soupçonner.

» Ce fut en vain que les amis de mon père, auxquels j'étois recommandé, voulurent d'abord m'arracher à mon enchantement. J'errois sans cesse du Forum au Capitole, du quartier des Carènes au Champ de Mars ; je courois au théâtre de Germanicus, au môle d'Adrien, au cirque de Néron, au Panthéon d'Agrippa ; et pendant ces courses d'une curiosité dangereuse, l'humble Eglise des Chrétiens étoit oubliée.

» Je ne pouvois me lasser de voir le mouvement d'un peuple composé de tous les peuples de la terre, et la marche de ces troupes romaines, gauloises, germaniques, grecques, africaines, chacune différemment armée et vêtue. Un vieux Sabin passoit avec ses sandales d'écorce de bouleau auprès d'un sénateur couvert de pourpre ; la litière d'un consulaire étoit arrêtée par le char

d'une courtisane ; les grands bœufs du Clytumne traînoient au Forum l'antique chariot du Volsque ; l'équipage de chasse d'un chevalier romain embarrassoit la Voie Sacrée ; des prêtres couroient encenser leurs dieux, et des rhéteurs ouvrir leurs écoles.

» Que de fois j'ai visité ces thermes ornés de bibliothéques, ces palais, les uns déjà croulants, les autres à moitié démolis pour servir à construire d'autres édifices ! La grandeur de l'horizon romain se mariant aux grandes lignes de l'architecture romaine; ces aquéducs qui, comme des rayons aboutissants à un même centre, amènent les eaux au peuple-roi sur des arcs de triomphe; le bruit sans fin des fontaines; ces innombrables statues qui ressemblent à un peuple immobile au milieu d'un peuple agité ; ces monuments de tous les âges et de tous les pays, ces travaux des rois, des consuls, des Césars, ces obélisques ravis à l'Égypte, ces tombeaux enlevés à la Grèce ; je ne sais quelle beauté dans la lumière, les vapeurs et le dessin des montagnes ; la rudesse même du cours du Tibre ; les troupeaux de cavales demi-sauvages qui viennent s'abreuver dans ses eaux ; cette campagne que le citoyen de Rome dédaigne maintenant de cultiver, se réservant à déclarer chaque année aux nations esclaves quelle partie de la terre aura

l'honneur de le nourrir : que vous dirai-je enfin? tout porte à Rome l'empreinte de la domination et de la durée : j'ai vu la carte de la Ville Éternelle tracée sur des rochers de marbre au Capitole, afin que son image même ne pût s'effacer!

» Oh, qu'elle a bien connu le cœur humain, cette religion qui cherche à nous maintenir dans la paix, et qui sait donner des bornes à notre curiosité, comme à nos affections sur la terre! Cette vivacité d'imagination, à laquelle je m'abandonnai d'abord, fut la première cause de ma perte. Quand, enfin, je rentrai dans le cours ordinaire de mes occupations, je sentis que j'avois perdu le goût des choses graves, et j'enviai le sort des jeunes Païens qui pouvoient se livrer sans remords à tous les plaisirs de leur âge.

» Le rhéteur Eumènes tenoit à Rome une chaire d'éloquence, qu'il a transportée depuis dans les Gaules. Il avoit étudié dans son enfance sous le fils du plus célèbre disciple de Quintilien ; et tout ce qu'il y avoit de jeunes gens illustres fréquentoit alors son école. Je suivis les leçons de ce maître habile, et je ne tardai pas à former des liaisons avec les compagnons de mes études. Trois d'entre eux surtout s'attachèrent à moi par une agréable et sincère amitié : Augus-

tin, Jérôme et le prince Constantin, fils du César Constance.

» Jérôme, issu d'une noble famille Pannonienne, annonça de bonne heure les plus beaux talents, mais les passions les plus vives. Son imagination impétueuse ne lui laissoit pas un moment de repos. Il passoit des excès de l'étude à ceux des plaisirs, avec une facilité inconcevable. Irascible, inquiet, pardonnant difficilement une offense, d'un génie barbare ou sublime, il semble destiné à devenir l'exemple des plus grands désordres, ou le modèle des plus austères vertus : il faut à cette âme ardente Rome ou le désert.

» Un hameau du proconsulat de Carthage fut le berceau de mon second ami. Augustin est le plus aimable des hommes. Son caractère, aussi passionné que celui de Jérôme, a toutefois une douceur charmante, parce qu'il est tempéré par un penchant naturel à la contemplation : on pourroit cependant reprocher au jeune Augustin l'abus de l'esprit; l'extrême tendresse de son âme le jette aussi quelquefois dans l'exaltation. Une foule de mots heureux, de sentiments profonds, revêtus d'images brillantes, lui échappent sans cesse. Né sous le soleil africain, il a trouvé dans les femmes, ainsi que Jérôme, l'écueil de ses vertus et la source de ses erreurs. Sensible jusqu'à l'excès au charme de l'éloquence, il n'at-

tend peut-être qu'un orateur inspiré pour s'attacher à la vraie religion : si jamais Augustin entre dans le sein de l'Église, ce sera le Platon des Chrétiens.

» Constantin, fils d'un César illustre, annonce lui-même toutes les qualités d'un grand homme. Avec la force de l'âme, il a ses beaux dehors, si utiles aux princes, et qui rehaussent l'éclat des belles actions. Hélène, sa mère, eut le bonheur de naître sous la loi de Jésus-Christ; et Constantin, à l'exemple de son père, montre un penchant secret vers cette loi divine. A travers une extrême douceur, on voit percer chez lui un caractère héroïque, et je ne sais quoi de merveilleux que le ciel imprime aux hommes destinés à changer la face du monde. Heureux s'il ne se laisse pas emporter à ces éclats de colère, si terribles dans les caractères habituellement modérés! Ah, combien les princes sont à plaindre d'être si promptement obéis! Combien il faut avoir pour eux d'indulgence! Songeons toujours que nous voyons l'effet de leurs premiers mouvements, et que Dieu, pour leur apprendre à veiller sur leurs passions, ne leur laisse pas un moment entre la pensée et l'exécution d'un dessein coupable.

» Tels furent les trois amis avec lesquels je passois mes jours à Rome. Constantin étoit,

ainsi que moi, une espèce d'otage entre les mains de Dioclétien. Cette conformité de position, encore plus que celle de l'âge, décida du penchant du jeune prince en ma faveur : rien ne prépare deux âmes à l'amitié comme la ressemblance des destinées, surtout quand ces destinées ne sont pas heureuses. Constantin voulut devenir l'instrument de ma fortune, et il m'introduisit à la cour.

» Lorsque j'arrivai à Rome, le pouvoir tombé aux mains de Dioclétien étoit partagé comme nous le voyons aujourd'hui : l'Empereur s'étoit associé Maximien, sous le titre d'Auguste, et Galérius et Constance, sous celui de César. Le monde ainsi divisé en quatre chefs, ne reconnoissoit pourtant qu'un maître.

» C'est ici, seigneurs, que je dois vous peindre cette cour, dont vous avez le bonheur de vivre éloignés. Puissiez-vous n'entendre jamais gronder ses orages! Puissent vos jours inconnus couler obscurément comme ces fleuves au fond de cette vallée! Mais, hélas, une vie cachée ne nous sauve pas toujours de la puissance des princes! Le tourbillon qui déracine le rocher enlève aussi le grain de sable; souvent un roi avec son sceptre meurtrit une tête ignorée. Puisque rien ne peut mettre à l'abri des coups qui descendent du trône, il est utile et sage de connoître

la main par laquelle nous pouvons être frappés.

» Dioclétien, qui s'appeloit autrefois Dioclès, reçut le jour à Diocléa, petite ville de Dalmatie. Dans sa jeunesse il porta les armes sous Probus, et devint un général habile. Il occupa, sous Carin et Numérien, la place importante de comte des Domestici, et il fut lui-même successeur de Numérien dont il avoit vengé la mort.

» Aussitôt que les légions d'Orient eurent élevé Dioclétien à l'Empire, il marcha contre Carinus, frère de Numérien, qui régnoit en Occident : il remporta sur lui une victoire, et par cette victoire il resta seul maître du monde.

» Dioclétien a d'éminentes qualités. Son esprit est vaste, puissant, hardi; mais son caractère, trop souvent foible, ne soutient pas le poids de son génie : tout ce qu'il fait de grand et de petit découle de l'une ou de l'autre de ces deux sources. Ainsi, l'on remarque dans sa vie les actions les plus opposées : tantôt c'est un prince plein de fermeté, de lumières et de courage, qui brave la mort, qui connoît la dignité de son rang, qui force Galérius à suivre à pied le char impérial comme le dernier des soldats; tantôt c'est un homme timide qui tremble devant ce même Galérius, qui flotte irrésolu entre mille projets, qui s'abandonne aux superstitions les plus déplorables, et qui ne se soustrait aux

frayeurs du tombeau qu'en se faisant donner les titres impies de Dieu et d'Éternité. Réglé dans ses mœurs, patient dans ses entreprises, sans plaisirs et sans illusions, ne croyant point aux vertus, n'attendant rien de la reconnoissance, on verra peut-être ce chef de l'Empire se dépouiller un jour de la pourpre, par mépris pour les hommes, et afin d'apprendre à la terre qu'il étoit aussi facile à Dioclétien de descendre du trône que d'y monter.

» Soit foiblesse, soit nécessité, soit calcul, Dioclétien a voulu partager sa puissance avec Maximien, Constance et Galérius. Par une politique dont il se repentira peut-être, il a pris soin que ces princes fussent inférieurs à lui, et qu'ils servissent seulement à rehausser son mérite. Constance seul lui donnoit quelqu'ombrage, à cause de ses vertus. Il l'a relégué loin de la cour au fond des Gaules; et il a gardé près de lui Galérius. Je ne vous parlerai point de Maximien-Auguste, guerrier assez brave, mais prince ignorant et grossier, qui n'a aucune influence à la cour. Je passe à Galérius.

» Né dans les huttes des Daces, ce gardeur de troupeaux, a nourri dès sa jeunesse, sous la ceinture du chevrier, une ambition effrénée. Tel est le malheur d'un État où les lois n'ont point fixé la succession au pouvoir : tous les

cœurs sont enflés des plus vastes désirs; il n'est personne qui ne puisse prétendre à l'Empire; et comme l'ambition ne suppose pas toujours le talent, pour un homme de génie qui s'élève, vous avez vingt tyrans médiocres qui fatiguent le monde.

» Galérius semble porter sur son front la marque ou plutôt la flétrissure de ses vices; c'est une espèce de géant dont la voix est effrayante et le regard horrible. Les pâles descendants des Romains croient se venger des frayeurs que leur inspire ce César, en lui donnant le surnom d'Armentarius. Comme un homme qui fut affamé la moitié de sa vie, Galérius passe les jours à table, et prolonge dans les ténèbres de la nuit de basses et crapuleuses orgies. Au milieu de ces Saturnales de la grandeur, il fait tous ses efforts pour déguiser sa première nudité sous l'effronterie de son luxe; mais plus il s'enveloppe dans les replis de la robe de César, plus on aperçoit le sayon du berger.

» Outre la soif insatiable du pouvoir, et l'esprit de cruauté et de violence, Galérius apporte encore à la cour une autre disposition bien propre à troubler l'Empire : c'est une fureur aveugle contre les Chrétiens. La mère de ce César, paysanne grossière et superstitieuse,

offroit souvent dans son hameau des sacrifices aux divinités des montagnes. Indignée que les disciples de l'Évangile refusassent de partager son idolâtrie, elle avoit inspiré à son fils l'aversion qu'elle sentoit pour les Fidèles. Galérius a déjà poussé le foible et barbare Maximien à persécuter l'Église; mais il n'a pu vaincre encore la sage modération de l'Empereur. Dioclétien nous estime au fond de l'âme; il sait que nous composons aujourd'hui la meilleure partie des soldats de son armée; il compte sur notre parole quand nous l'avons une fois donnée; il nous a même rapproché de sa personne : Dorothé, premier officier de son palais, est un Chrétien remarquable par ses vertus. Vous verrez bientôt que l'Impératrice Prisca, et sa fille, la princesse Valérie, ont embrassé secrètement la loi du Sauveur. Reconnoissants des bontés de Dioclétien, et vivement touchés de la confiance qu'il leur accorde, les Fidèles forment autour de lui une barrière presqu'insurmontable. Galérius le sait; et sa rage en est plus animée : car il voit que pour atteindre à l'Empereur, dont l'ingrat envie peut-être la puissance, il faut perdre auparavant les adorateurs du vrai Dieu.

» Tels sont les deux princes, qui, comme les Génies du bien et du mal, répandent la

prospérité ou la désolation dans l'Empire, selon que l'un ou l'autre cède ou remporte la victoire. Comment Dioclétien, si habile dans la connoissance des hommes, a-t-il choisi un pareil César? C'est ce qu'on ne peut expliquer que par les arrêts de cette Providence qui rend vaines les pensées des princes, et dissipe les conseils des nations.

» Heureux, Galérius, s'il se fût renfermé dans l'enceinte des camps, et qu'il n'eût jamais entendu que les accents des soldats, le cri des dangers et la voix de la gloire! Il n'auroit point rencontré au milieu des armes ces lâches courtisans qui se font une étude d'allumer le vice, et d'éteindre la vertu! Il ne se fût point abandonné aux conseils d'un favori perfide qui ne cesse de le pousser au mal! Ce favori appartient, seigneurs, à une classe d'hommes que je dois vous faire connaître, parce qu'elle influera nécessairement sur les événements de ce siècle et sur le sort des Chrétiens.

» Rome vieillie et dépravée nourrit dans son sein un troupeau de sophistes, Porphire, Jamblique, Libanius, Maxime, dont les mœurs et les opinions seroient un objet de risée, si nos folies n'étoient trop souvent le commencement de nos crimes. Ces disciples d'une science vaine attaquent les Chrétiens, vantent la retraite,

15.

célèbrent la médiocrité, vivent aux pieds des grands, et demandent de l'or. Ceux-ci s'occupent sérieusement d'une ville à bâtir, toute peuplée de sages qui, soumis aux lois de Platon, couleront doucement leurs jours en amis et en frères; ceux-là rêvent profondément des secrets de la nature cachés sous les symboles égyptiens; les uns voient tout dans la pensée; les autres cherchent tout dans la matière; d'autres prêchent la république dans le sein de la monarchie : ils prétendent qu'il faut renverser la société afin de la reconstruire sur un plan nouveau; d'autres, à l'imitation des Fidèles, veulent enseigner la morale au peuple : ils rassemblent la foule dans les temples et au coin des rues, et vendent sur des tréteaux une vertu que ne soutiennent point les œuvres et les mœurs. Divisés pour le bien, réunis pour le mal, gonflés de vanité, se croyant des génies sublimes, au-dessus des doctrines vulgaires, il n'y a point d'insignes folies, d'idées bizarres, de systèmes monstrueux que ces sophistes n'enfantent chaque jour. Hiéroclès marche à leur tête, et il est digne en effet de conduire un tel bataillon.

» Ce favori de Galérius, vous le savez trop, seigneurs, gouverne aujourd'hui l'Achaïe : c'est un de ces hommes que les révolutions introduisent au conseil des grands, et qui leur deviennent

utiles par une sorte de talent pour les affaires communes, par une facilité peu désirable à parler promptement sur tous les sujets. Grec d'origine, on soupçonne Hiéroclès d'avoir été Chrétien dans sa jeunesse ; mais l'orgueil des lettres humaines ayant corrompu son esprit, il s'est jeté dans les sectes philosophiques. On ne reconnoît plus en lui de traces de sa religion première, si ce n'est à l'espèce de délire et de rage où le plonge le seul nom du Dieu qu'il a quitté. Il a pris le langage hypocrite, et les affectations de l'école de la fausse sagesse. Les mots de liberté, de vertu, de science, de progrès des lumières, de bonheur du genre humain, sortent sans cesse de sa bouche ; mais ce Brutus est un bas courtisan, ce Caton est dévoré de passions honteuses, cet apôtre de la tolérance est le plus intolérant des mortels, et cet adorateur de l'humanité est un sanglant persécuteur. Constantin le hait, Dioclétien le craint et le méprise, mais il a gagné la confiance intime de Galérius ; il n'a d'autre rival auprès de ce prince que Publius, préfet de Rome. Hiéroclès essaie d'empoisonner l'esprit du malheureux César : il présente au monde le spectacle hideux d'un prétendu sage qui corrompt, au nom des lumières, un homme qui règne sur les hommes.

» Jérôme, Augustin et moi, nous avions ren-

contré Hiéroclès à l'école d'Eumènes. Son ton sentencieux et décisif, son air d'importance et d'orgueil, le rendoient odieux à notre simplicité et à notre franchise. Sa personne même semble repousser l'affection et la confiance : son front étroit et comprimé annonce l'obstination et l'esprit de système; ses yeux faux ont quelque chose d'inquiet comme ceux d'une bête sauvage; son regard est à la fois timide et féroce; ses lèvres épaisses sont presque toujours entr'ouvertes par un sourire vil et cruel; ses cheveux rares et inflexibles, qui pendent en désordre, semblent n'appartenir en rien à cette chevelure que Dieu jeta comme un voile sur les épaules du jeune homme, et comme une couronne sur la tête du vieillard. Je ne sais quoi de cynique et de honteux respire dans tous les traits du sophiste : on voit que ses ignobles mains porteroient mal l'épée du soldat, mais qu'elles tiendroient aisément la plume de l'athée, ou le fer du bourreau.

» Telle est la laideur de l'homme, quand il est, pour ainsi dire, resté seul avec son corps, et qu'il renonce à son âme.

» Une offense que je reçus d'Hiéroclès, et que je repoussai de manière à le couvrir de confusion aux yeux de toute la cour, alluma contre moi dans son cœur une haine implacable. Il ne pou-

voit d'ailleurs me pardonner la bienveillance de Dioclétien et l'amitié du fils de Constance. L'amour-propre blessé, l'envie excitée ne lui laissèrent pas un moment de repos qu'il n'eût trouvé l'occasion de me perdre; et cette occasion ne tarda pas à se présenter.

» Hélas, j'étois pourtant bien peu digne d'envie! Trois ans passés à Rome dans les désordres de la jeunesse avoient suffi pour me faire presque entièrement oublier ma religion. J'en vins même à cette indifférence qu'on a tant de peine à guérir, et qui laisse moins de ressource que le crime. Toutefois les lettres de Séphora, et les remontrances des amis de mon père, troubloient souvent ma fausse sécurité.

» Parmi les hommes qui conservoient à Lasthénès un fidèle souvenir, étoit Marcellin, Évêque de Rome, et chef de l'Église Universelle. Il habitoit le cimetière des Chrétiens, de l'autre côté du Tibre, dans un lieu désert, au tombeau de saint Pierre et de saint Paul. Sa demeure, composée de deux cellules, étoit appuyée contre le mur de la chapelle du cimetière. Une sonnette suspendue à l'entrée de l'asile du repos, annonçoit à Marcellin l'arrivée des vivants ou des morts. On voyoit à sa porte, qu'il ouvroit lui-même aux voyageurs, les bâtons et les sandales des évêques qui venoient de toutes les parties

de la terre lui rendre compte du troupeau de Jésus-Christ. Là se rencontroient, et Paphnuce de la haute Thébaïde, qui chassoit les Démons par sa parole ; et Spyridion de l'île de Chypre, qui gardoit les moutons et faisoit des miracles ; et Jacques de Nisibe, qui reçut le don de prophétie ; et Osius, confesseur de Cordoue ; et Archélaüs de Caschares, qui confondit Manès ; et Jean, qui répandit dans la Perse la lumière de la foi ; et Frumentius, qui fonda l'église d'Éthiopie, et Théophile, qui revenoit de sa mission des Indes ; et cette Chrétienne esclave, qui dans sa captivité convertit la nation entière des Ibériens. La salle du conseil de Marcellin étoit une allée de vieux ifs qui régnoit le long du cimetière. C'étoit là qu'en se promenant avec les évêques il conféroit des besoins de l'Église. Étouffer les hérésies de Donat, de Novatien, d'Arius, publier des canons, assembler des conciles, bâtir des hôpitaux, racheter des esclaves, secourir les pauvres, les orphelins, les étrangers, envoyer des apôtres aux Barbares, tel étoit l'objet des puissants entretiens de ces pasteurs. Souvent, au milieu des ténèbres, Marcellin, veillant seul pour le salut de tous, descendoit de sa cellule au tombeau des saints Apôtres. Prosterné sur les reliques, il prioit la nuit entière et ne se relevoit qu'aux premiers

rayons du jour. Alors, découvrant sa tête chenue, posant à terre sa thiare de laine blanche, le pontife ignoré étendoit ses mains pacifiques, et bénissoit la ville et le monde.

» Lorsque je passois de la cour de Dioclétien à cette cour chrétienne, je ne pouvois m'empêcher d'être frappé d'une chose étonnante. Au milieu de cette pauvreté évangélique, je retrouvois les traditions du palais d'Auguste et de Mécènes, une politesse antique, un enjouement grave, une élocution simple et noble, une instruction variée, un goût sain, un jugement solide. On eût dit que cette obscure demeure étoit destinée par le ciel à devenir le berceau d'une autre Rome, et l'unique asile des arts, des lettres et de la civilisation.

» Marcellin essayoit tous les moyens de me ramener à Dieu. Quelquefois, au soleil couchant, il me conduisoit sur les bords du Tibre, ou dans les jardins de Salluste. Il m'entretenoit de la Religion, et cherchoit à m'éclairer sur mes fautes avec une bonté paternelle. Mais les mensonges de la jeunesse m'ôtoient le goût de la vérité. Loin de profiter de ces promenades salutaires, je redemandois secrètement les platanes de Fronton, le portique de Pompée, ou celui de Livie rempli d'antiques tableaux, et, puisqu'il le faut avouer à ma confusion éter-

nelle, je regrettois les temples d'Isis et de Cybèle, fêtes d'Adonis, le cirque, les théâtres, lieux d'où la pudeur s'est depuis longtemps envolée aux accents de la Muse d'Ovide. Après avoir inutilement tenté près de moi les admonitions charitables, Marcellin employa les mesures sévères : « Je serai forcé, me disoit-il souvent, de vous séparer de la communion des Fidèles, si vous continuez à vivre éloigné des sacrements de Jésus-Christ. »

» Je n'écoutai point ses conseils, je ris de ses menaces; ma vie devint un objet de scandale public : le pontife fut enfin obligé de lancer ses foudres.

» J'étois allé chez Marcellin; je sonne à la grille du cimetière : les deux battants de la grille se séparent et s'écartent l'un de l'autre en gémissant sur leurs gonds. J'aperçois le pontife debout, à l'entrée de la chapelle ouverte. Il tenoit à la main un livre redoutable, image du livre scellé des sept sceaux que l'Agneau seul peut briser. Des diacres, des prêtres, des évêques, en silence, immobiles, étoient rangés sur les tombeaux environnants, comme des justes ressuscités pour assister au jugement de Dieu. Les yeux de Marcellin lançoient des flammes. Ce n'étoit plus le bon Pasteur qui rapporte

au bercail la brebis égarée, c'étoit Moïse dénonçant la sentence mortelle à l'infidèle adorateur du veau d'or; c'étoit Jésus-Christ chassant les profanateurs du temple. Je veux avancer; un exorciste me ferme le chemin. Au même moment, les évêques étendent le bras, et lèvent la main contre moi, en détournant la tête; alors le pontife, d'une voix terrible :

« Qu'il soit anathème celui qui souille par
» ses mœurs la pureté du nom Chrétien! Qu'il
» soit anathème celui qui n'approche plus de
» l'autel du vrai Dieu! Qu'il soit anathème celui
» qui voit avec indifférence l'abomination de
» l'idolâtrie! »

» Tous les évêques s'écrient :

« Anathème! »

» Aussitôt Marcellin entre dans l'église : la porte sainte est fermée devant moi. La foule des élus se disperse, en évitant ma rencontre; je parle, on ne me répond pas : on me fuit comme un homme attaqué d'un mal contagieux. Ainsi qu'Adam banni du paradis terrestre, je me trouve seul dans un monde couvert de ronces et d'épines, et maudit à cause de ma chute.

» Saisi d'une espèce de vertige, je monte en désordre sur mon char. Je pousse au hasard

mes coursiers, je rentre dans Rome, je m'égare, et après de longs détours j'arrive à l'amphithéâtre de Vespasien. Là j'arrête mes chevaux écumants. Je descends du char. Je m'approche de la fontaine où les gladiateurs qui survivent se désaltèrent après le combat : je voulois aussi rafraîchir ma bouche brûlante. Il y avoit eu la veille des jeux donnés par Aglaé [1], riche et célèbre Romaine; mais dans ce moment ces abominables lieux étoient déserts. La victime innocente que mes crimes ont derechef immolée, me poursuit du haut du ciel. Nouveau Caïn, agité et vagabond, j'entre dans l'amphithéâtre; je m'enfonce dans les galeries obscures et solitaires. Nul bruit ne s'y faisoit entendre, hors celui de quelques oiseaux effrayés qui frappoient les voûtes de leurs ailes. Après avoir parcouru les divers étages, je me repose, un peu calmé, sur un siége, au premier rang. Je veux oublier, par la vue de cet édifice païen, et la proscription divine, et la religion de mes pères. Vains efforts! Là même un Dieu vengeur se présente à mon souvenir! Je songe tout à coup que cet édifice est l'ouvrage d'une nation dispersée, selon la parole de Jésus-Christ! Étonnante destinée des enfants de Jacob! Israël, captif de Pharaon,

[1] Sainte Aglaé.

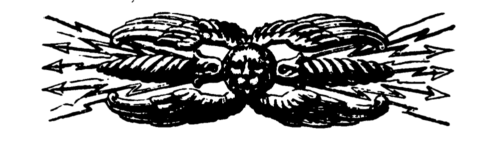
éleva les palais de l'Égypte; Israël, captif de Vespasien, bâtit ce monument de la puissance romaine! Il faut que ce peuple, même au milieu de toutes ses misères, ait la main dans toutes les grandeurs.

» Tandis que je m'abandonnois à ces réflexions, les bêtes féroces, enfermées dans les loges souterraines de l'amphithéâtre, se mirent à rugir : je tressaillis, et, jetant les yeux sur l'arène, j'aperçus encore le sang des infortunés déchirés dans les derniers jeux. Un grand trouble me saisit : je me figure que je suis exposé au milieu de cette arène, réduit à la nécessité de périr sous la dent des lions, ou de renier le Dieu qui est mort pour moi; je me dis : « Tu n'es plus chré-
» tien; mais si tu le redevenois un jour, que
» ferois-tu? »

» Je me lève, je me précipite hors de l'édifice; je remonte sur mon char; je regagne ma demeure. Toute la nuit la terrible question de ma conscience retentit au fond de mon sein. Aujourd'hui même, cette scène se retrace souvent à ma mémoire, comme si j'y trouvois quelque avertissement du ciel. »

Après avoir prononcé ces mots, Eudore cesse tout à coup de parler. Les yeux fixes, l'air ému, il paroît frappé d'une vision surnaturelle. L'assemblée surprise garde le silence, et l'on n'en-

tend plus que le murmure du Ladon et de l'Alphée qui baignent le double rivage de l'île. La mère d'Eudore, effrayée, se lève. Le jeune Chrétien, revenu à lui-même, s'empresse de calmer les inquiétudes maternelles en reprenant ainsi son discours :





LIVRE CINQUIÈME.

SOMMAIRE.

Suite du récit. La cour va passer l'été à Baïes. Naples. Maison d'Aglaé. Promenades d'Eudore, d'Augustin et de Jérôme. Leur entretien au tombeau de Scipion. Thraséas, hermite du Vésuve. Son histoire. Séparation des trois amis. Eudore retourne à Rome avec la cour. Les catacombes. Aventure de l'impératrice Prisca et de la princesse Valérie sa fille. Eudore banni de la cour est envoyé en exil à l'armée de Constance. Il quitte Rome, il traverse l'Italie et les Gaules. Il arrive à Agrippina, sur les bords du Rhin. Il trouve l'armée romaine prête à porter la guerre chez les Francs. Il sert comme simple soldat parmi les archers Crétois qui composent avec les Gaulois l'avant-garde de l'armée de Constance.

« L'IMPRESSION que laissa dans mon esprit ce jour fatal, à présent si vive et si profonde, fut alors promptement effacée. Mes jeunes amis m'entourèrent; ils se moquèrent de mes terreurs et de mes re-

mords; ils rioient des anathèmes d'un obscur pontife sans crédit et sans pouvoir.

» La cour, qui dans ce moment se transporta de Rome à Baïes, en m'arrachant du théâtre de mes erreurs, m'enleva au souvenir de leur châtiment; et, me croyant perdu sans retour auprès des Chrétiens, je ne songeai qu'à m'abandonner aux plaisirs.

» Je compterois, seigneurs, parmi les beaux jours de ma vie l'été que je passai près de Naples, avec Augustin et Jérôme, s'il pouvoit y avoir de beaux jours dans l'oubli de Dieu et les mensonges des passions.

» La cour étoit pompeuse et brillante : tous les princes, amis ou enfants des Césars, s'y trouvoient rassemblés. On y voyoit Licinius [1] et Sévère [2], compagnons d'armes de Galérius; Daïa [3] nouvellement sorti de ses bois, et neveu du même César; Maxence [4], fils de Maximien-Auguste. Mais Constantin préféroit notre société à celle de ces princes jaloux de sa vertu, de sa

[1] Devenu Auguste à la mort de Sévère.

[2] César à l'abdication de Dioclétien, et Auguste à la mort de Constance.

[3] César, à l'abdication de Dioclétien.

[4] Le tyran qui prit la pourpre, et que Constantin vainquit aux portes de Rome.

valeur, de sa haute renommée, et publiquement ou secrètement ses ennemis.

» Nous fréquentions surtout à Naples le palais d'Aglaé, dame romaine dont je vous ai déjà prononcé le nom. Elle étoit de race de sénateurs, et fille du proconsul Arsace. Ses richesses étoient immenses. Soixante-treize intendants gouvernoient son bien, et elle avoit donné trois fois les jeux publics à ses dépens. Sa beauté égaloit ses talents et ses grâces; elle réunissoit autour d'elle tout ce qui conservoit encore l'élégance des manières et le goût des lettres et des arts. Heureuse, si dans la décadence de Rome, elle eût mieux aimé devenir une seconde Cornélie, que de rappeler le souvenir des femmes trop célèbres, chantées par Ovide, Properce et Tibulle!

» Sébastien [1] et Pacôme [2], centurions dans les gardes de Constantin; Génès [3], acteur fameux, héritier des talents de Roscius; Boniface [4], premier intendant du palais d'Aglaé, et peut-être trop cher à sa maîtresse, embellissoient de leur esprit et de leur gaieté les fêtes

[1] Le martyr militaire, surnommé le Défenseur de l'Église romaine.

[2] Le solitaire de la Thébaïde, qui porta d'abord les armes sous Constantin.

[3] Le martyr. — [4] Idem.

de la voluptueuse Romaine. Mais Boniface, homme abandonné aux délices, avoit trois qualités excellentes : l'hospitalité, la libéralité, la compassion. En sortant des orgies et des festins, il alloit par les places secourir les voyageurs, les étrangers et les pauvres. Aglaé elle-même, au milieu de ses désordres, portoit un grand respect aux Fidèles, et une foi simple aux reliques des Martyrs. Génès, ennemi déclaré des Chrétiens, la railloit de sa foiblesse.

—« Eh bien, disoit-elle, j'ai aussi mes superstitions. Je crois à la vertu des cendres d'un Chrétien mort pour son Dieu; et je veux que Boniface m'aille chercher des reliques. »

« Illustre patrone, répondoit en riant Boniface, je prendrai de l'or et des parfums. J'irai chercher des reliques de Martyrs; je vous les apporterai; mais si mes propres reliques vous viennent sous le nom de Martyr, recevez-les. »

» Nous passions une partie des nuits au milieu de cette compagnie séduisante et dangereuse; j'habitois avec Augustin et Jérôme la Villa de Constantin, bâtie sur le penchant du mont Pausilippe. Chaque matin, aussitôt que l'aurore commençoit à paroître, je me rendois sous un portique qui s'étendoit le long de la mer. Le soleil se levoit devant moi sur le Vésuve : il illuminoit de ses feux les plus doux la

chaîne des montagnes de Salerne, l'azur de la mer parsemée des voiles blanches des pêcheurs, les îles de Caprée, d'Œnaria et de Prochyta [1], la mer, le cap Misène, et Baïes avec tous ses enchantements.

» Des fleurs et des fruits humides de rosée, sont moins suaves et moins frais que le paysage de Naples, sortant des ombres de la nuit. J'étois toujours surpris en arrivant au portique de me trouver au bord de la mer : car les vagues dans cet endroit faisoient à peine entendre le léger murmure d'une fontaine. En extase devant ce tableau, je m'appuyois contre une colonne; et, sans pensée, sans désir, sans projet, je restois des heures entières à respirer un air délicieux. Le charme étoit si profond, qu'il me sembloit que cet air divin transformoit ma propre substance, et qu'avec un plaisir indicible je m'élevois vers le firmament comme un pur esprit. Dieu tout-puissant! Que j'étois loin d'être cette intelligence céleste dégagée des chaînes des passions! Combien ce corps grossier m'attachoit à la poussière du monde, et que j'étois misérable d'être si sensible aux charmes de la création, et de penser si peu au Créateur! Ah! tandis que, libre en apparence, je croyois nager

[1] Ischia et Procida.

dans la lumière, quelque Chrétien chargé de fers et plongé pour la foi dans les cachots, étoit celui qui abandonnoit véritablement la terre, et montoit glorieux dans les rayons du soleil éternel!

» Hélas! nous poursuivions nos faux plaisirs! Attendre ou chercher une beauté coupable, la voir s'avancer dans une nacelle, et nous sourire du milieu des flots, voguer avec elle sur la mer dont nous semions la surface de fleurs, suivre l'enchanteresse au fond de ce bois de myrtes et dans les champs heureux où Virgile plaça l'Élysée : telle étoit l'occupation de nos jours, source intarissable de larmes et de repentir. Peut-être est-il des climats dangereux à la vertu par leur extrême volupté. Et n'est-cè point ce que voulut enseigner une fable ingénieuse, en racontant que Parthénope fut bâtie sur le tombeau d'une Sirène? L'éclat velouté de la campagne, la tiède température de l'air, les contours arrondis des montagnes, les molles inflexions des fleuves et des vallées, sont à Naples autant de séductions pour les sens que tout repose, et que rien ne blesse. Le Napolitain demi-nu, content de se sentir vivre sous les influences d'un ciel propice, refuse de travailler aussitôt qu'il a gagné l'obole qui suffit au pain du jour. Il passe la moitié de sa vie, immobile aux rayons du

soleil, et l'autre à se faire traîner dans un char, en poussant des cris de joie ; la nuit il se jette sur les marches d'un temple, et dort sans souci de l'avenir, aux pieds des statues de ses dieux.

» Pourriez-vous croire, seigneurs, que nous étions assez insensés pour envier le sort de ces hommes, et que cette vie sans prévoyance et sans lendemain nous sembloit le comble du bonheur ! C'étoit souvent l'objet de nos entretiens, lorsque pour éviter les ardeurs du midi, nous nous retirions dans la partie du palais bâtie sous la mer. Couchés sur des lits d'ivoire, nous entendions murmurer les vagues au-dessus de nos têtes. Si quelque orage nous surprenoit au fond de ces retraites, les esclaves allumoient des lampes pleines du nard le plus précieux d'Arabie. Alors entroient de jeunes Napolitaines qui portoient des roses de Pœstum, dans des vases de Nola ; tandis que les flots mugissoient au dehors, elles chantoient, en formant devant nous des danses tranquilles qui me rappeloient les mœurs de la Grèce : ainsi se réalisoient pour nous les fictions des poëtes ; on eût cru voir les jeux des Néréides dans la grotte de Neptune.

» Aussitôt que le soleil, se retirant vers le tombeau de la nourrice d'Énée, mettoit une partie du golfe de Naples à l'ombre du mont Pausilippe, les trois amis se séparoient. Jérôme,

qu'entraînoit l'amour de l'étude, alloit consulter le rivage où Pline fut la victime du même amour, interroger les cendres d'Herculanum, chercher la cause des bruits menaçants de la Solfatare. Augustin, un Virgile à la main, parcouroit les bords que chanta ce poëte immortel, le lac Averne, la grotte de la Sibylle, l'Achéron, le Styx, l'Élysée; il se plaisoit surtout à relire les malheurs de Didon, au tombeau du tendre et beau génie qui raconta la touchante histoire de cette reine infortunée.

» Plein de la noble ardeur de s'instruire, le prince Constantin m'invitoit à le suivre aux monuments consacrés par les souvenirs de l'histoire. Nous faisions dans un esquif le tour du golfe de Baïes : nous retrouvions les ruines de la maison de Cicéron, nous reconnoissions le lieu du naufrage d'Agrippine, la plage où elle se sauva, le palais où son fils attendoit le succès du parricide, et plus loin la demeure où cette mère tendit aux meurtriers les flancs qui avoient porté Néron. Nous visitions à Caprée les souterrains témoins de la honte de Tibère. « Ah! qu'on est malheureux, disoit Constantin, d'être le maître de l'univers, et d'être forcé, par la conscience de ses crimes, à s'exiler soi-même sur ce rocher! »

» Des sentiments si généreux dans l'héritier

de Constance, et peut-être de l'Empire romain, me rendoient plus cher le prince protecteur et compagnon de ma jeunesse. Aussi ne laissois-je échapper aucune occasion de réveiller les idées ambitieuses au fond de son cœur : car l'ambition de Constantin me semble être l'espérance du monde.

» Un bain voluptueux nous attendoit après ces courses. Aglaé nous offroit au milieu de ses jardins un repas long et délicat. Le banquet du soir étoit préparé sur une terrasse au bord de la mer parmi des orangers en fleurs. La lune nous prêtoit son flambeau; elle paroissoit sans voile au milieu des astres, comme une reine au milieu de sa cour; sa vive clarté faisoit pâlir la flamme qui brille au sommet du Vésuve; et peignant d'azur la fumée rougie du volcan, elle dessinoit un arc-en-ciel dans la nuit. Le beau phénomène, la face du paisible luminaire, les côtes de Surrentum [1], de Pompéia et d'Héraclée [2], se réfléchissoient dans les vagues, et l'on entendoit au loin, sur la mer, la chanson du pêcheur napolitain.

» Nous remplissions alors nos coupes d'un vin exquis trouvé dans les celliers d'Horace, et nous buvions aux trois Sœurs de l'Amour,

[1] Sorrente. — [2] Ou Herculanum.

filles de la Puissance et de la Beauté. Le front couronné d'ache toujours verte, et de roses qui durent si peu, nous nous excitions à jouir de la vie par la considération de sa brièveté :

« Il faudra quitter cette terre, cette maison » chérie, cette maîtresse adorée. De tous les » arbres plantés de nos mains, nul, hormis » l'odieux cyprès, ne suivra dans la tombe son » maître d'un jour. »

» Nous chantions ensuite sur la lyre nos passions criminelles :

« Loin d'ici bandelettes sacrées, ornements » de la pudeur, et vous longues robes qui ca- » chez les pieds des vierges, je veux célébrer » les larcins et les heureux dons de Vénus! » Qu'un autre traverse les mers, qu'il amasse » les trésors de l'Hermus et du Gange, ou qu'il » cherche de vains honneurs dans les périls » de la guerre; pour moi, je mets toute ma » renommée à vivre esclave de la beauté qui » m'enchante. Que j'aime le séjour des champs, » les prés émaillés, le bord des fleuves! Qui » me laissera passer ma vie sans gloire au fond » des forêts? Quel plaisir de suivre Délie dans » nos campagnes, de lui porter dans mes bras » l'agneau qui vient de naître! Si pendant la

» nuit les vents ébranlent ma chaumière, si la
» pluie tombe en torrent sur mon toit.... »

» Mais pourquoi, seigneurs, continuerois-je à vous peindre les désordres de trois insensés? Ah! parlons plutôt des dégoûts attachés à ces choses si vides de bonheur! Ne croyez pas que nous fussions heureux au milieu de ces voluptés trompeuses. Une inquiétude indéfinissable nous tourmentoit. Notre bonheur eût été d'être aimés aussi-bien que d'aimer; car on veut trouver la vie dans ce qu'on aime. Mais au lieu de vérité et de paix dans nos tendresses, nous ne rencontrions qu'imposture, larmes, jalousie, indifférence. Tour à tour infidèles ou trahis, la femme que nous devions bientôt aimer, devoit être celle que nous aimerions toujours. Il manquoit à l'autre certaine grâce du corps ou de l'âme, qui avoit empêché notre attachement d'être durable. Et quand nous avions trouvé l'idéal objet de nos songes, notre cœur se lassoit de nouveau, nos yeux s'ouvroient sur des défauts inattendus, et bientôt nous étions réduits à regretter notre première victime. Tant de sentiments incomplets ne nous laissoient que des images confuses, qui troubloient nos plaisirs du moment, en ramenant au milieu de nos jouissances une foule de souvenirs qui les combattoient. C'est ainsi qu'au milieu de nos féli-

cités, nous n'étions que misère, parce que nous avions abandonné ces pensées vertueuses qui sont la vraie nourriture de l'homme, et cette beauté céleste qui peut seule combler l'immensité de nos désirs.

» La bonté de la Providence fit tout à coup briller un éclair de la Grâce au milieu des ténèbres de nos âmes : le ciel permit que la première pensée de religion nous vînt de l'excès même de nos plaisirs : tant les voies de Dieu sont inexplicables !

» Un jour, errant aux environs de Baïes, nous nous trouvâmes auprès de Literne [1]. Le tombeau de Scipion l'Africain frappa tout à coup nos regards ; nous approchâmes avec respect. Le monument s'élève au bord de la mer. Une tempête a renversé la statue qui le couronnoit. On lit encore cette inscription sur la table du sarcophage :

« Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os. »

» Nos yeux s'humectèrent de larmes au souvenir de la vertu et de l'exil du vainqueur d'Annibal. La grossièreté même du sépulcre, si frappante auprès des superbes mausolées de tant d'hommes inconnus, qui couvrent l'Italie,

[1] Patria.

servoit à redoubler notre attendrissement. Nous n'osâmes pas nous reposer sur le tombeau même, mais nous nous assîmes à sa base, gardant un religieux silence, comme si nous eussions été au pied d'un autel. Après quelques moments de méditation, Jérôme éleva la voix et nous dit :

« Amis, les cendres du plus grand des Romains me font vivement sentir notre petitesse et l'inutilité d'une vie dont je commence à être accablé. Je sens qu'il me manque quelque chose. Depuis long-temps je ne sais quel instinct voyageur me poursuit : vingt fois le jour, je suis prêt à vous dire adieu, à porter mes pas errants sur la terre. Le principe de cette inquiétude ne seroit-il point dans le vide de nos opinions et de nos désirs? La vie entière de Scipion nous accuse. Ne versez-vous pas des pleurs d'admiration, ne sentez-vous pas qu'il est un bonheur différent de celui que nous cherchons, quand vous voyez l'Africain rendre une épouse à son époux, quand Cicéron vous peint ce grand homme parmi les Esprits célestes, montrant à l'Émilien, dans un songe, qu'il existe une autre vie où la vertu est couronnée? »

— « Jérôme, répondit Augustin, vous avez fait ma propre histoire : comme vous, je suis tourmenté d'un mal dont j'ignore la cause; je n'ai

pas toutefois comme vous le besoin de m'agiter : je ne soupire au contraire qu'après le repos, et je voudrois, à l'exemple de Scipion, placer mes jours dans la suprême région de la tranquillité. Une langueur secrète me consume ; je ne sais de quel côté chercher le bonheur ; plus je considère la vie, moins je m'y attache. Ah ! s'il étoit quelque vérité cachée, s'il existoit quelque part une fontaine d'amour inépuisable, intarissable, sans cesse renouvelée, où l'on pût se plonger tout entier ; Scipion, si ton songe n'étoit pas une erreur divine. . . . . »

— « Avec quel transport, s'écria impétueusement Jérôme, je m'élancerois vers cette source ! Rivage du Jourdain, grotte de Bethléem, vous me verriez bientôt au nombre de vos anachorètes ! O montagnes de la Judée, l'avenir ne pourroit plus séparer l'idée de vos déserts et de ma pénitence ! »

» Jérôme prononça ces mots avec une véhémence qui nous surprit. Sa poitrine se soulevoit ; il étoit comme un cerf altéré qui désire l'eau des fontaines.

— « Votre confession, ô mes amis, dis-je alors, a cela d'étrange, qu'elle est aussi la mienne. Mais je réunis en moi seul les deux plaies qui vous tourmentent, l'instinct voyageur, et la soif du repos. Quelquefois ce mal bizarre me fait

tourner les yeux avec regret vers la religion de mon enfance. »

— « Ma mère qui est Chrétienne, reprit Augustin, m'a souvent entretenu de la beauté de son culte, où je trouverois, disoit-elle, le bonheur de ma vie. Hélas! cette tendre mère habite de l'autre côté de ces flots; peut-être qu'en ce moment elle les contemple du rivage opposé, en songeant à son fils! »

» Augustin avoit à peine achevé de prononcer ces mots, qu'un homme vêtu de la robe des philosophes d'Épictète, sortit du tombeau de Scipion. Il paroissoit être dans l'âge mûr, mais plus près de la jeunesse que de la vieillesse. Un air de gaieté angélique étoit répandu sur son visage; on eût dit que ses lèvres ne pouvoient s'ouvrir que pour prononcer les choses les plus aimables.

— « Jeunes seigneurs, dit-il, en se hâtant de nous tirer de notre surprise, me le pardonnerez-vous? J'étois assis dans ce monument lorsque vous êtes arrivés, et j'ai entendu malgré moi vos discours. Puisque je sais maintenant votre histoire, je veux vous raconter la mienne : elle pourra vous être utile. Peut-être y trouverez-vous le remède aux maux dont vous vous plaignez. »

» Sans attendre notre réponse, l'étranger, avec

une noble familiarité, prit place au milieu de nous, et il parla de la sorte :

— « Je suis le Solitaire chrétien du Vésuve, » dont vous pouvez avoir entendu parler, puis» que je suis l'unique habitant du sommet de » cette montagne. Je viens quelquefois visiter » le tombeau de l'Africain; en voici la raison : » lorsque ce grand homme, retiré à Literne, » se consoloit, par la vertu, de l'injustice de sa » patrie, des pirates descendirent sur ce rivage. » Ils attaquèrent la maison de l'illustre exilé, » sans savoir quel en étoit le possesseur. Déjà » ils avoient escaladé les murs, quand des es» claves accourus au bruit se mirent en devoir » de défendre leur maître. « Comment, s'é» crièrent-ils, vous osez violer la maison de Sci» pion! » A ce nom, les pirates saisis de res» pect jetèrent leurs armes; et demandant pour » toute grâce qu'il leur fût permis de contem» pler le vainqueur d'Annibal, ils se retirèrent » pleins d'admiration, après l'avoir vu.

» Thraséas mon aïeul, d'une noble famille de » Sicyone, se trouvoit avec ces pirates. Enlevé » par eux dans son enfance, il avoit été con» traint de servir sur leurs vaisseaux. Il se cacha » dans la maison de Scipion, et quand les pi» rates se furent éloignés, il se jeta aux pieds

» de son hôte, et lui conta son aventure. L'Afri-
» cain touché de son sort le renvoya dans sa
» patrie; mais les parents de Thraséas étoient
» morts pendant sa captivité, et leur fortune
» avoit été dissipée. Mon aïeul revint trouver
» son libérateur qui lui donna une petite terre
» auprès de sa maison de campagne, et le ma-
» ria à la fille d'un pauvre chevalier romain. Je
» suis descendu de cette famille : vous voyez
» que j'ai une raison légitime d'honorer le tom-
» beau de Scipion.

» Ma jeunesse fut orageuse. J'essayai de tout,
» et je me dégoûtai de tout. J'étois éloquent,
» je fus célèbre, et je me dis : Qu'est-ce que
» cette gloire des lettres, disputée pendant la
» vie, incertaine après la mort, et que l'on par-
» tage souvent avec la médiocrité et le vice? Je
» fus ambitieux, j'occupai un poste éminent,
» et je me dis : Cela valoit-il la peine de quitter
» une vie paisible; et ce que je trouve rempla-
» ce-t-il ce que je perds? Il en fut ainsi du
» reste. Rassasié des plaisirs de mon âge, je
» ne voyois rien de mieux dans l'avenir, et mon
» imagination ardente me privoit encore du peu
» que je possédois. Jeunes seigneurs, c'est un
» grand mal pour l'homme d'arriver trop tôt
» au bout de ses désirs, et de parcourir dans
» quelques années les illusions d'une longue vie.

» Un jour, plein des plus sombres pensées,
» je traversois un quartier de Rome peu fré-
» quenté des grands, mais habité par un peuple
» pauvre et nombreux. Un édifice d'un carac-
» tère grave et d'une construction singulière,
» frappa mes regards. Sous le portique, plu-
» sieurs hommes debout et immobiles parois-
» soient plongés dans la méditation.

» Tandis que je cherchois à deviner quel
» pouvoit être ce monument, je vis passer à
» mes côtés un homme originaire de la Grèce,
» comme moi naturalisé Romain. C'étoit un
» descendant de Persée, dernier roi de Macé-
» doine. Ses aïeux, après avoir été traînés au
» char de Paul-Émile, devinrent simples gref-
» fiers à Rome. On m'avoit jadis fait remar-
» quer au coin de la rue Sacrée, sous un chétif
» abri, cette grande dérision de la fortune :
» j'avois causé quelquefois avec Perséus. Je l'ar-
» rêtai donc pour lui demander à quel usage
» étoit destiné le monument que je considérois.
» —C'est, me répondit-il, le lieu où je viens ou-
» blier le trône d'Alexandre : je suis Chrétien.
» Perséus franchit les marches du portique,
» passa au milieu des Cathécumènes, et pé-
» nétra dans l'enceinte du temple. Je l'y suivis
» plein d'émotion.

» Les mêmes disproportions qui régnoient

» au dehors de l'édifice se faisoient remarquer
» au dedans; mais ces défauts étoient rachetés
» par le style hardi des voûtes et l'effet reli-
» gieux de leurs ombres. Au lieu du sang des
» victimes et des orgies qui souillent l'autel des
» faux dieux, la pureté et le recueillement sem-
» bloient veiller au tabernacle des Chrétiens.
» A peine le silence de l'assemblée étoit-il in-
» terrompu par la voix innocente de quelques
» enfants que des mères portoient dans leurs
» bras. La nuit approchoit; la lumière des
» lampes luttoit avec celle du crépuscule, ré-
» pandue dans la nef et le sanctuaire. Des Chré-
» tiens prioient de toutes parts à des autels
» retirés : on respiroit encore l'encens des céré-
» monies qui venoient de finir, et l'odeur de la
» cire parfumée des flambeaux que l'on venoit
» d'éteindre.

» Un prêtre, portant un livre et une lampe,
» sortit d'un lieu secret, et monta dans une
» chaire élevée. On entendit le bruit de l'as-
» semblée qui se mettoit à genoux. Le prêtre
» lut d'abord quelques oraisons sacrées; puis il
» récita une prière à laquelle les Chrétiens ré-
» pondoient à demi voix, de toutes les parties
» de l'édifice. Ces réponses uniformes, revenant
» à des intervalles égaux, avoient quelque chose
» de touchant, surtout lorsqu'on faisoit atten-

» tion aux paroles du pasteur et à la condition
» du troupeau.

« Consolation des affligés, disoit le prêtre,
» Ressource des infirmes. . . »

» Et tous les Chrétiens persécutés, achevant
» le sens suspendu, ajoutoient :

« Priez pour nous ! Priez pour nous ! »

» Dans cette longue énumération des infirmi-
» tés humaines, chacun, reconnoissant sa tribu-
» lation particulière, appliquoit à ses propres
» besoins quelques - uns de ces cris vers le ciel.
» Mon tour ne tarda pas à venir. J'entendis le
» Lévite prononcer distinctement ces paroles :

« Providence de Dieu, Repos du cœur, Calme
» dans la tempête..... »

» Il s'arrêta : mes yeux se remplirent de lar-
» mes ; il me sembla que les regards se fixoient
» sur moi, et que la foule charitable s'écrioit :

« Priez pour lui ! Priez pour lui ! »

» Le prêtre descendit de la chaire, et l'assem-
» blée se retira. Touché jusques au fond du cœur,
» j'allai trouver Marcellin, pontife suprême de
» cette religion qui console de tout ; je lui ra-
» contai les peines de ma vie ; il m'instruisit des

» vérités de son culte : je me suis fait chrétien,
» et depuis ce moment mes chagrins se sont
» évanouis. »

» L'histoire de l'anachorète, et l'aimable ingénuité de ce philosophe chrétien nous charmèrent. Nous lui fîmes plusieurs questions auxquelles il répondit avec une parfaite sincérité. Nous ne nous lassions point de l'entendre. Sa voix avoit une harmonie qui remuoit doucement les entrailles. Une éloquence fleurie, et pourtant d'un goût simple, découloit naturellement de ses lèvres; il donnoit aux moindres choses un tour antique qui nous ravissoit : il se répétoit comme les anciens; mais, cette répétition qui eût été un défaut chez un autre, devenoit, je ne sais comment, la grâce même de ses discours. Vous l'eussiez pris pour un de ces législateurs de la Grèce qui donnoient jadis des lois aux hommes en chantant sur une lyre d'or la beauté de la vertu et la toute-puissance des dieux.

» Son départ mit un terme à cet entretien dans lequel trois jeunes hommes sans religion avoient conclu que la religion étoit le seul remède à leurs maux. Ce fut sans doute la tombe de l'Africain qui nous inspira cette pensée : les cendres d'un grand homme persécuté élèvent les sentiments vers le ciel. Nous quittâmes à regret le

rivage de Literne, nous nous embrassâmes; un secret pressentiment attristoit nos cœurs; nous avions l'air de nous dire un dernier adieu. De retour à Naples, nos plaisirs ne nous offrirent plus le même attrait. Sébastien et Pacôme alloient partir pour l'armée; Génès et Boniface sembloient avoir perdu leur gaieté; Aglaé paroissoit mélancolique et comme troublée de remords. La cour quitta Baïes : Jérôme et Augustin retournèrent à Rome, et je suivis Constantin à son palais de Tibur. Ce fut là que je reçus une lettre d'Augustin. Il me marquoit que, vaincu par les larmes de sa mère, il l'alloit rejoindre à Carthage; que Jérôme se préparoit à visiter les Gaules, la Pannonie, et les déserts habités par les Solitaires chrétiens.

« Je ne sais, ajoutoit Augustin, en finissant » sa lettre, si nous nous reverrons jamais. Hélas! » mon ami, telle est la vie : elle est pleine de » courtes joies et de longues douleurs, de liai- » sons commencées et rompues! Par une étrange » fatalité, ces liaisons ne sont jamais faites à » l'heure où elles pourroient devenir durables : » on rencontre l'ami avec qui l'on voudroit passer » ses jours, au moment où le sort va le fixer loin » de nous; on découvre le cœur que l'on cher- » choit, la veille du jour où ce cœur va cesser de » battre. Mille choses, mille accidents séparent

» les hommes qui s'aiment pendant la vie; puis,
» vient cette séparation de la mort, qui renverse
» tous nos projets. Vous souvenez-vous de ce que
» nous disions un jour, en regardant le golfe
» de Naples? Nous comparions la vie à un port
» de mer, où l'on voit aborder et d'où l'on voit
» sortir des hommes de tous les langages et de
» tous les pays. Le rivage retentit des cris de
» ceux qui arrivent et de ceux qui partent: les
» uns versent des larmes de joie en recevant des
» amis, les autres, en se quittant, se disent un
» éternel adieu: car une fois sorti du port de la
» vie, on n'y rentre plus. Supportons donc, sans
» trop nous plaindre, mon cher Eudore, une
» séparation que les années auroient nécessaire-
» ment produite, et à laquelle l'absence ne nous
» eût pas préparés. »

Comme Eudore alloit continuer son récit, les serviteurs de Lasthénès revinrent avec le repas du matin: ils déposèrent sur le gazon du blé nouveau, légèrement grillé dans l'épi, des glands de phagus, et des laitages qui portoient encore l'empreinte des corbeilles. Les cœurs étoient diversement agités: Cyrille admiroit, mais sans en rien montrer au dehors, le jeune homme qui, comme le Roi-Prophète, crioit du fond de l'abîme:

« Seigneur, ayez pitié de moi, selon les
» grandeurs de votre miséricorde! »

Démodocus n'avoit presque rien compris au récit d'Eudore : il ne trouvoit là ni Polyphème, ni Circé, ni enchantements, ni naufrages; et, dans cette harmonie nouvelle, il avoit à peine reconnu quelques sons de la lyre d'Homère. Cymodocée, au contraire, avoit merveilleusement entendu le fils de Lasthénès; mais elle ne savoit pourquoi elle se sentoit si triste en pensant qu'Eudore avoit beaucoup aimé, et qu'il se repentoit d'avoir aimé. Penchée sur le sein de son père, elle lui disoit tout bas :

« Mon père, je pleure comme si j'étois Chrétienne! »

Le repas fini, Démodocus prit la parole :

« Fils de Lasthénès, ton récit m'enchante, bien que je n'en comprenne pas toute la sagesse. Il me semble que le langage des Chrétiens est une espèce de poésie de la raison, dont Minerve ne m'a donné aucune intelligence. Achève de raconter ton histoire : si quelqu'un verse ici des larmes en l'écoutant, cela ne doit pas t'arrêter, car on a déjà vu de pareils exemples. Lorsqu'un fils d'Apollon chantoit les malheurs de Troie à la table d'Alcinoüs, il y avoit un étranger qui

enveloppoit sa tête dans son manteau, et qui pleuroit. Laissons donc s'attendrir ma Cymodocée : Jupiter a confié à la Pitié le cœur de la jeunesse. Nous autres vieillards accablés du fardeau de Saturne, si nous avons pour nous la paix et la justice, nous sommes privés de cette compassion et de ces sentiments délicats, ornement des beaux jours de la vie. Les dieux ont fait la vieillesse semblable à ces sceptres héréditaires qui, passant du père au fils chez une antique race, paroissent tout chargés de la majesté des siècles, mais qui ne se couvrent plus de fleurs, depuis qu'ils se sont desséchés loin du tronc maternel. »

Eudore reprit ainsi son discours :

« Privé de mes amis, Rome ne m'offrit plus qu'une vaste solitude. L'inquiétude régnoit à la cour : Maximien avoit été obligé de se transporter de Milan en Pannonie, menacée d'une invasion des Carpiens et des Goths; les Francs s'étoient emparés de la Batavie défendue par Constance; en Afrique, les Quinquegentiens, peuple nouveau, venoient tout à coup de paroître en armes; on disoit que Dioclétien luimême passeroit en Égypte, où la révolte du tyran Achillée demandoit sa présence; enfin, Galérius se disposoit à partir pour aller combat-

tre Narsès. Cette guerre des Parthes effrayoit surtout le vieil empereur, qui se souvenoit du sort de Valérien. Galérius, se prévalant du besoin que l'Empire avoit de son bras, et toujours livré aux inspirations d'Hiéroclès, cherchoit à s'emparer entièrement de l'esprit de Dioclétien; il ne craignoit plus de laisser éclater sa jalousie contre Constance, dont le mérite et la belle naissance l'importunoient. Constantin se trouvoit naturellement enveloppé dans cette jalousie; et moi, comme l'ami de ce jeune prince, comme le plus foible, et comme l'objet particulier de l'inimitié d'Hiéroclès, je portois tout le poids de la haine de Galérius.

» Un jour, tandis que Constantin assistoit aux délibérations du sénat, j'étois allé visiter la fontaine Égérie. La nuit me surprit : pour regagner la voie Appienne, je me dirigeai sur le tombeau de Cécilia Métella, chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance. En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissoient dans l'ombre, et qui toutes, s'arrêtant au même endroit, disparoissoient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance et j'entre hardiment dans la caverne où s'étoient plongés les mystérieux fantômes : je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines, qu'à peine éclairoient de loin à loin quelques lampes

suspendues. Les murs des corridors funèbres étoient bordés d'un triple rang de cercueils placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes, et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandoit une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles. En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abîme de silence, je n'entends que le battement de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulus retourner en arrière, mais il n'étoit plus temps : je pris une fausse route, et, au lieu de sortir du dédale, je m'y enfonçai. De nouvelles avenues qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts, augmentent à chaque instant mes perplexités. Plus je m'efforce de trouver un chemin, plus je m'égare; tantôt je m'avance avec lenteur, tantôt je passe avec vitesse : alors, par un effet des échos qui répétoient le bruit de mes pas, je croyois entendre marcher précipitamment derrière moi.

» Il y avoit déjà long-temps que j'errois ainsi; mes forces commençoient à s'épuiser : je m'assis à un carrefour solitaire de la cité des morts. Je regardois avec inquiétude la lumière des lampes presque consumées qui menaçoient de s'éteindre. Tout à coup une harmonie sem-

blable au chœur lointain des Esprits célestes, sort du fond de ces demeures sépulcrales : ces divins accents expiroient et renaissoient tour à tour ; ils sembloient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain. Je me lève, et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent les magiques concerts : je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin célébroit le mystère des Chrétiens : des jeunes filles, couvertes de voiles blancs, chantoient au pied de l'autel; une nombreuse assemblée assistoit au sacrifice. Je reconnois les catacombes [1] ! Un mélange de honte, de repentir, de ravissement, s'empare de mon âme. Nouvelle surprise! Je crois voir l'Impératrice et sa fille, entre Dorothé et Sébastien, à genoux au milieu de la foule. Jamais spectacle plus miraculeux n'a frappé l'œil d'un mortel; jamais Dieu ne fut plus dignement adoré, et ne manifesta plus ouvertement sa grandeur. O puissance d'une religion qui contraint l'épouse d'un empereur romain à quitter furtivement la couche impériale, comme une femme adultère, pour courir au rendez-vous des infortunés, pour venir chercher Jésus-Christ à l'autel d'un obscur martyr, parmi des tombeaux et des hom-

[1] Les catacombes de Saint-Sébastien.

mes proscrits ou méprisés! Tandis que je m'abandonne à ces réflexions, un diacre se penche à l'oreille du pontife, dit quelques mots, fait un signe : soudain les chants cessent, les lampes s'éteignent, la brillante vision disparoît. Emporté par les flots du peuple saint, je me trouve à l'entrée des catacombes.

» Cette aventure fit prendre un cours nouveau à ma destinée. Sans avoir rien à me reprocher, je fus accusé de toutes parts : ainsi nos fautes ne sont pas toujours immédiatement punies; mais, afin de nous rendre le châtiment plus sensible, Dieu nous fait échouer dans quelque entreprise raisonnable, ou nous livre à l'injustice des hommes.

» J'ignorois que l'Impératrice Prisca et sa fille Valérie étoient chrétiennes : les Fidèles m'avoient caché cette importante victoire, à cause de mon impiété. Les deux princesses, craignant la fureur de Galérius, n'osoient paroître à l'église : elles venoient prier la nuit aux catacombes, accompagnées du vertueux Dorothé. Le hasard me conduisit au sanctuaire des morts : les prêtres qui m'y découvrirent, crurent qu'un sacrilége exclu des lieux saints, n'y pouvoit être descendu que dans la vue de pénétrer un secret qu'il importoit à l'Église de cacher. Ils éteigni-

rent les lampes, afin de me dérober la vue de l'Impératrice, que j'avois eu toutefois le temps de reconnoître.

» Galérius faisoit surveiller l'Impératrice, dont on soupçonnoit le penchant à la nouvelle religion. Des émissaires, envoyés par Hiéroclès, avoient suivi les princesses jusqu'aux catacombes, d'où ils me virent sortir avec elles. Le sophiste n'eut pas plus tôt entendu le rapport des espions, qu'il courut en instruire Galérius. Galérius vole chez Dioclétien.

« Eh bien! s'écria-t-il, vous n'avez jamais voulu croire ce qui se passe sous vos yeux: l'Impératrice et votre fille Valérie sont chrétiennes! Cette nuit même elles se sont rendues à la caverne que la secte impie souille de ses exécrables mystères. Et savez-vous quel est le guide de ces princesses? C'est ce Grec sorti d'une race rebelle au peuple romain, ce traître qui, pour mieux masquer ses projets, feint d'avoir abandonné la religion des séditieux qu'il sert en secret, ce perfide qui ne cesse d'empoisonner l'esprit du prince Constantin. Reconnoissez un vaste complot dirigé contre vous par les Chrétiens, et dans lequel on cherche à faire entrer votre famille même. Ordonnez que l'on saisisse Eudore, et que la force des tourments lui arrache l'aveu de ses crimes, et le nom de ses complices. »

» Il le faut avouer, les apparences me condamnoient. En horreur à tous les partis, je passois parmi les Chrétiens pour un apostat et pour un traître. Hiéroclès, qui les voyoit dans cette erreur, disoit hautement que j'avois dénoncé l'Impératrice. Les Païens, de leur côté, me regardoient comme l'apôtre de ma religion, et le corrupteur de la famille impériale. Quand je passois dans les salles du palais, je voyois les courtisans sourire d'un air de mépris : les plus vils étoient les plus sévères ; le peuple même me poursuivoit dans les rues avec des insultes ou des menaces. Enfin, ma position devint si pénible, que, sans l'amitié de Constantin, je crois que j'aurois attenté à ma vie. Mais ce généreux prince ne m'abandonna point dans mon malheur ; il se déclara hautement mon ami ; il affecta de se montrer avec moi en public ; il me défendit courageusement contre César devant Auguste, et publia partout que j'étois victime de la jalousie d'un sophiste attaché à Galérius.

» Rome et la cour n'étoient occupées que de cette affaire qui, compromettant les Chrétiens et le nom de l'Impératrice, sembloit de la plus haute importance. On attendoit avec anxiété la décision de l'Empereur ; mais il n'étoit pas dans le caractère de Dioclétien de prendre une résolution violente. Le vieil empereur eut recours à un

moyen qui peint admirablement son génie politique. Il déclara tout à coup que les bruits répandus dans Rome n'étoient qu'un mensonge; que les princesses n'étoient pas sorties du palais la nuit même où on prétendoit les avoir vues aux catacombes; que Prisca et Valérie, loin d'être chrétiennes, venoient de sacrifier aux dieux de l'empire; qu'enfin il puniroit sévèrement les auteurs de ces faux rapports, et qu'il défendoit de parler plus long-temps d'une histoire aussi ridicule que scandaleuse.

» Mais comme il falloit bien qu'un seul fût sacrifié pour tous, selon l'usage des cours, je reçus ordre de quitter Rome, et de me rendre à l'armée de Constance, campée sur les bords du Rhin.

» Je me préparai à passer dans les Gaules, content d'embrasser le parti des armes et d'abandonner une vie incompatible avec mon caractère. Cependant telle est la force de l'habitude, et peut-être le charme attaché à des lieux célèbres, que je ne pus quitter Rome sans quelques regrets. Je partis au milieu de la nuit, après avoir reçu les derniers embrassements de Constantin. Je traversai des rues désertes, je passai au pied de la maison abandonnée que j'avois naguère habitée avec Augustin et Jérôme. Sur le Forum tout étoit silencieux et solitaire: les nombreux monuments qui le couvrent, les Rostres, le tem-

ple de la Paix, ceux de Jupiter Stator et de la Fortune, les arcs de Titus et de Sévère, se dessinoient à demi dans les ombres, comme les ruines d'une ville puissante, dont le peuple auroit depuis long-temps disparu. Quand je fus à quelque distance de Rome, je tournai la tête : j'aperçus à la clarté des étoiles le Tibre qui s'enfonçoit parmi les monuments confus de la cité, et j'entrevis le faîte du Capitole qui sembloit s'incliner sous le poids des dépouilles du monde.

» La voie Cassia qui me conduisoit vers l'Étrurie, perd bientôt le peu de monuments dont elle est ornée, et passant entre une antique forêt et le lac de Volsinium, elle pénètre dans des montagnes noires, couvertes de nuages, et toujours infestées de brigands. Un mont de qui le sommet est planté de roches aiguës, un torrent qui se replie vingt-deux fois sur lui-même, et déchire son lit en s'écoulant, forment de ce côté la barrière de l'Étrurie. A la grandeur de la campagne romaine, succèdent ensuite des vallons étroits et des monticules tapissés de bruyère, dont la pâle verdure se confond avec celle des oliviers. J'abandonnai les Apennins pour descendre dans la Gaule Cisalpine. Le ciel devint d'un bleu plus dur, et je cherchai vainement sur les montagnes cette espèce de pluie de lumière qui enveloppe les monts de la Grèce et de la haute Italie. J'aperçus

de loin la cime blanchie des Alpes ; je gravis bientôt leurs vastes flancs. Tout ce qui vient de la nature dans ces montagnes me parut grand et indestructible ; tout ce qui appartient à l'homme me sembla fragile et misérable : d'une part, des arbres centenaires, des cascades qui tombent depuis des siècles, des rochers vainqueurs du temps et d'Annibal ; de l'autre, des ponts de bois, des parcs de brebis, des huttes de terre. Seroit-ce qu'à la vue des masses éternelles qui l'environnent, le chevrier des Alpes, vivement frappé de la brièveté de sa vie, ne s'est pas donné la peine d'élever des monuments plus durables que lui ?

» Je sortis des Alpes à travers une espèce de portique creusé sous un énorme rocher. Je franchis cette partie de la Viennoise, habitée par les Vonconces[1], et je descendis à la colonie de Lucius[2]. Avec quel respect ne verrois-je point aujourd'hui le siége de Pothin et d'Irénée, et les eaux du Rhône teintes du sang des martyrs ! Je remontai l'Arar[3], rivière bordée de coteaux charmants ; sa fuite est si lente, que l'on ne sauroit dire de quel côté coulent ses flots. Elle tient son nom d'un jeune Gaulois qui s'y précipita de désespoir, après avoir perdu son frère. De là je pas-

[1] Le Dauphiné. — [2] Lyon. — [3] La Saône.

sai chez les Treveri[1], dont la cité est la plus belle et la plus grande des trois Gaules, et m'abandonnant au cours de la Moselle et du Rhin, j'arrivai bientôt à Agrippina[2].

» Constance me reçut avec bonté :

« Eudore, me dit-il, dès demain les légions se mettent en marche ; nous allons chercher les Francs. Vous servirez d'abord comme simple archer parmi les Crétois ; ils campent à l'avant-garde de l'autre côté du Rhin. Allez les rejoindre, distinguez-vous par votre conduite et par votre courage ; si vous vous montrez digne de l'amitié de mon fils, je ne tarderai pas à vous élever aux premières charges de l'armée. »

» C'est ici, seigneurs, qu'il faut marquer la seconde de ces révolutions soudaines qui ont continuellement changé la face de mes jours. Des paisibles vallons de l'Arcadie, j'avois été transporté à la cour orageuse d'un empereur romain ; et, maintenant du sein de la mollesse et de la société civilisée, je passois à une vie dure et périlleuse, au milieu d'un peuple barbare. »

[1] Le pays de Trèves. — [2] Cologne.





LIVRE SIXIÈME.

SOMMAIRE.

Suite du récit. Marche de l'armée romaine en Batavie. Elle rencontre l'armée des Francs. Champ de bataille. Ordre et dénombrement de l'armée Romaine. Ordre et dénombrement de l'armée des Francs. Pharamond, Clodion, Mérovée. Chants guerriers. Bardit des Francs. L'action s'engage. Attaque des Gaulois contre les Francs. Combat de cavalerie. Combat singulier de Vercingétorix, chef des Gaulois, et de Mérovée, fils du roi des Francs. Vercingétorix est vaincu. Les Romains plient. La légion chrétienne descend d'une colline et rétablit le combat. Mêlée. Les Francs se retirent dans leur camp. Eudore obtient la couronne civique et est nommé chef des Grecs par Constance. Le combat recommence au lever du jour. Attaque du camp des Francs par les Romains. Soulèvement des flots. Les Romains fuient devant la mer. Eudore, après avoir combattu long-temps, tombe percé de plusieurs coups. Il est secouru par un esclave des Francs, qui le porte dans une caverne

La France est une contrée sauvage et couverte de forêts qui commence au delà du Rhin, et occupe l'espace compris entre la Batavie à l'occident, le pays des Scandinaves au nord, la Germanie à l'orient, et les Gaules au

midi. Les peuples qui habitent ce désert sont les plus féroces des Barbares : ils ne se nourrissent que de la chair des bêtes sauvages ; ils ont toujours le fer à la main ; ils regardent la paix comme la servitude la plus dure dont on puisse leur imposer le joug. Les vents, la neige, les frimats, font leurs délices ; ils bravent la mer, ils se rient des tempêtes, et l'on diroit qu'ils ont vu le fond de l'océan à découvert, tant ils connoissent et méprisent ses écueils. Cette nation inquiète ne cesse de désoler les frontières de l'Empire. Ce fut sous le règne de Gordien le Pieux qu'elle se montra pour la première fois aux Gaules épouvantées. Les deux Décius périrent dans une expédition contre elle; Probus, qui ne fit que la repousser, en prit le titre glorieux de Francique. Elle a paru à la fois si noble et si redoutable, qu'on a fait en sa faveur une exception à la loi qui défend à la famille impériale de s'allier au sang des Barbares ; enfin, ces terribles Francs venoient de s'emparer de l'île de Batavie, et Constance avoit rassemblé son armée, afin de les chasser de leur conquête.

» Après quelques jours de marche, nous entrâmes sur le sol marécageux des Bataves, qui n'est qu'une mince écorce de terre flottant sur un amas d'eau. Le pays coupé par les bras du Rhin, baigné et souvent inondé par l'Océan,

embarrassé par des forêts de pins et de bouleaux, nous présentoit à chaque pas des difficultés insurmontables.

» Épuisé par les travaux de la journée, je n'avois durant la nuit que quelques heures pour délasser mes membres fatigués. Souvent il m'arrivoit pendant ce court repos, d'oublier ma nouvelle fortune; et lorsqu'aux premières blancheurs de l'aube, les trompettes du camp venoient à sonner l'air de Diane, j'étois étonné d'ouvrir les yeux au milieu des bois. Il y avoit pourtant un charme à ce réveil du guerrier échappé aux périls de la nuit. Je n'ai jamais entendu, sans une certaine joie belliqueuse, la fanfare du clairon, répétée par l'écho des rochers, et les premiers hennissements des chevaux qui saluoient l'aurore. J'aimois à voir le camp plongé dans le sommeil, les tentes encore fermées d'où sortoient quelques soldats à moitié vêtus, le centurion qui se promenoit devant les faisceaux d'armes en balançant son cep de vigne, la sentinelle immobile qui, pour résister au sommeil, tenoit un doigt levé dans l'attitude du silence, le cavalier qui traversoit le fleuve coloré des feux du matin, le victimaire qui puisoit l'eau du sacrifice, et souvent un berger appuyé sur sa houlette, qui regardoit boire son troupeau.

» Cette vie des camps ne me fit point tour-

ner les yeux avec regret vers les délices de Naples et de Rome, mais elle réveilla en moi une autre espèce de souvenirs. Plusieurs fois, pendant les longues nuits de l'automne, je me suis trouvé seul, placé en sentinelle, comme un simple soldat, aux avant-postes de l'armée. Tandis que je contemplois les feux réguliers des lignes romaines, et les feux épars des hordes des Francs; tandis que, l'arc à demi tendu, je prêtois l'oreille au murmure de l'armée ennemie, au bruit de la mer et au cri des oiseaux sauvages qui voloient dans l'obscurité, je réfléchissois sur ma bizarre destinée. Je songeois que j'étois là, combattant pour des Barbares, tyrans de la Grèce, contre d'autres Barbares dont je n'avois reçu aucune injure. L'amour de la patrie se ranimoit au fond de mon cœur; l'Arcadie se montroit à moi dans tous ses charmes. Que de fois durant les marches pénibles, sous les pluies et dans les fanges de la Batavie; que de fois à l'abri des huttes des bergers où nous passions la nuit; que de fois autour du feu que nous allumions pour nos veilles à la tête du camp; que de fois, dis-je, avec de jeunes Grecs exilés comme moi, je me suis entretenu de notre cher pays! Nous racontions les jeux de notre enfance, les aventures de notre jeunesse, les histoires de nos familles. Un Athénien van-

toit les arts et la politesse d'Athènes, un Spartiate demandoit la préférence pour Lacédémone, un Macédonien mettoit la phalange bien au-dessus de la légion, et ne pouvoit souffrir que l'on comparât César à Alexandre. « C'est à ma patrie que vous devez Homère, s'écrioit un soldat de Smyrne, » et à l'instant même, il chantoit ou le dénombrement des vaisseaux, ou le combat d'Ajax et d'Hector : ainsi les Athéniens, prisonniers à Syracuse, redisoient autrefois les vers d'Euripide, pour se consoler de leur captivité.

» Mais lorsque jetant les yeux autour de nous, nous apercevions les horizons noirs et plats de la Germanie, ce ciel sans lumière qui semble vous écraser sous sa voûte abaissée, ce soleil impuissant qui ne peint les objets d'aucune couleur; quand nous venions à nous rappeler les paysages éclatants de la Grèce, la haute et riche bordure de leurs horizons, le parfum de nos orangers, la beauté de nos fleurs, l'azur velouté d'un ciel où se joue une lumière dorée; alors il nous prenoit un désir si violent de revoir notre terre natale, que nous étions près d'abandonner les aigles. Il n'y avoit qu'un Grec parmi nous qui blamât ces sentiments, qui nous exhortât à remplir nos devoirs, et à nous soumettre à notre destinée. Nous le prenions pour

un lâche. Quelque temps après il combattit et mourut en héros, et nous apprîmes qu'il étoit chrétien.

» Les Francs avoient été surpris par Constance : ils évitèrent d'abord le combat; mais aussitôt qu'ils eurent rassemblé leurs guerriers, ils vinrent audacieusement au-devant de nous, et nous offrirent la bataille sur le rivage de la mer. On passa la nuit à se préparer de part et d'autre, et le lendemain, au lever du jour, les armées se trouvèrent en présence.

» La légion de Fer, et la Foudroyante, occupoient le centre de l'armée de Constance.

» En avant de la première ligne, paroissoient les Vexillaires, distingués par une peau de lion qui leur couvroit la tête et les épaules. Ils tenoient levés les signes militaires des cohortes, l'aigle, le dragon, le loup, le minotaure : ces signes étoient parfumés et ornés de branches de pin, au défaut de fleurs.

» Les Hastati, chargés de lances et de boucliers, formoient la première ligne après les Vexillaires.

» Les Princes armés de l'épée, occupoient le second rang, et les Triarii venoient au troisième. Ceux-ci balançoient le pilum de la main gauche; leurs boucliers étoient suspendus à leurs piques plantées devant eux, et ils tenoient le

genou droit en terre, en attendant le signal du combat.

» Des intervalles ménagés dans la ligne des légions étoient remplis par les machines de guerre.

» A l'aile gauche de ces légions, la cavalerie des alliés déployoit son rideau mobile. Sur des coursiers tachetés comme des tigres, et prompts comme des aigles, se balançoient avec grâce, les cavaliers de Numance, de Sagonte et des bords enchantés du Bétis. Un léger chapeau de plume ombrageoit leur front, un petit manteau de laine noire flottoit à leurs épaules, une épée recourbée retentissoit à leur côté. La tête penchée sur le cou de leurs chevaux, les rênes entre les dents, deux courts javelots à la main, ils voloient à l'ennemi. Le jeune Viriate entraînoit après lui la fureur de ces cavaliers rapides. Des Germains d'une taille gigantesque étoient entremêlés çà et là, comme des tours, dans le brillant escadron. Ces Barbares avoient la tête enveloppée d'un bonnet; ils manioient d'une main une massue de chêne, et montoient à cru des étalons sauvages. Auprès d'eux, quelques cavaliers Numides, n'ayant pour toute arme qu'un arc, pour tout vêtement qu'une chlamyde, frissonnoient sous un ciel rigoureux.

» A l'aile opposée de l'armée se tenoit immobile la troupe superbe des Chevaliers romains : leur casque étoit d'argent, surmonté d'une louve de vermeil; leur cuirasse étinceloit d'or, et un large baudrier d'azur suspendoit à leur flanc une lourde épée ibérienne. Sous leurs selles ornées d'ivoire, s'étendoit une housse de pourpre, et leurs mains couvertes de gantelets tenoient les rênes de soie qui leur servoient à guider de hautes cavales plus noires que la nuit.

» Les archers Crétois, les vélites Romains et les différents corps des Gaulois étoient répandus sur le front de l'armée. L'instinct de la guerre est si naturel chez ces derniers, que souvent dans la mêlée les soldats deviennent des généraux, rallient leurs compagnons dispersés, ouvrent un avis salutaire, indiquent le poste qu'il faut prendre. Rien n'égale l'impétuosité de leurs attaques : tandis que le Germain délibère, ils ont franchi les torrents et les monts; vous les croyez au pied de la citadelle, et ils sont au haut du retranchement emporté. En vain les cavaliers les plus légers voudroient les devancer à la charge, les Gaulois rient de leurs efforts, voltigent à la tête des chevaux, et semblent leur dire : «Vous saisiriez plutôt les vents » sur la plaine, ou les oiseaux dans les airs. »

» Tous ces barbares avoient la tête élevée, les couleurs vives, les yeux bleus, le regard farouche et menaçant; ils portoient de larges brayes, et leur tunique étoit chamarrée de morceaux de pourpre; un ceinturon de cuir pressoit à leur côté leur fidèle épée. L'épée du Gaulois ne le quitte jamais : mariée pour ainsi dire à son maître, elle l'accompagne pendant la vie, elle le suit sur le bûcher funèbre, et descend avec lui au tombeau. Tel étoit le sort qu'avoient jadis les épouses dans les Gaules, tel est celui qu'elles ont encore au rivage de l'Indus.

» Enfin, arrêtée comme un nuage menaçant sur le penchant d'une colline, une légion chrétienne, surnommée la Pudique, formoit derrière l'armée le corps de réserve et la garde de César. Elle remplaçoit auprès de Constance la légion Thébaine égorgée par Maximien. Victor[1], illustre guerrier de Marseille, conduisoit aux combats les milices de cette religion qui porte aussi noblement la casaque du vétéran que le cilice de l'anachorète.

» Cependant l'œil étoit frappé d'un mouvement universel : on voyoit les signaux du porte-étendard qui plantoit le jalon des lignes, la course impétueuse du cavalier, les ondulations

[1] Le martyr.

des soldats qui se niveloient sous le cep du centurion. On entendoit de toutes parts les grêles hennissements des coursiers, le cliquetis des chaînes, les sourds roulements des balistes et des catapultes, les pas réguliers de l'infanterie, la voix des chefs qui répétoient l'ordre, le bruit des piques qui s'élevoient et s'abaissoient au commandement des tribuns. Les Romains se formoient en bataille aux éclats de la trompette, de la corne et du lituus; et nous Crétois, fidèles à la Grèce au milieu de ces peuples barbares, nous prenions nos rangs au son de la lyre.

» Mais tout l'appareil de l'armée romaine ne servoit qu'à rendre l'armée des ennemis plus formidable, par le contraste d'une sauvage simplicité.

» Parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, les Francs se montroient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et serrée laissoit voir toute la hauteur de leur taille, et ne leur cachoit pas le genou. Les yeux de ces Barbares ont la couleur d'une mer orageuse; leur chevelure blonde, ramenée en avant sur leur poitrine, et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus

de la bouche, afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le mufle des dogues et des loups. Les uns chargent leur main droite d'une longue framée, et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide; d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une espèce de javelot nommé angon, où s'enfoncent deux fers recourbés; mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants, dont le manche est recouvert d'un dur acier : arme funeste que le Franc jette en poussant un cri de mort, et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué.

» Ces Barbares, fidèles aux usages des anciens Germains, s'étoient formés en coin, leur ordre accoutumé de bataille. Le formidable triangle, où l'on ne distinguoit qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus, s'avançoit avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine. A la pointe de ce triangle étoient placés des braves qui conservoient une barbe longue et hérissée, et qui portoient au bras un anneau de fer. Ils avoient juré de ne quitter ces marques de servitude qu'après avoir sacrifié un Romain. Chaque chef dans ce vaste corps étoit environné des guerriers de sa famille, afin que,

plus ferme dans le choc, il remportât la victoire ou mourût avec ses amis. Chaque tribu se rallioit sous un symbole : la plus noble d'entre elles se distinguoit par des abeilles, ou trois fers de lance. Le vieux roi des Sicambres, Pharamond, conduisoit l'armée entière et laissoit une partie du commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs en face de la cavalerie romaine, couvroient les deux côtés de leur infanterie : à leurs casques en forme de gueules ouvertes ombragés de deux ailes de vautour, à leurs corselets de fer, à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes, ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des nuages pendant une tempête. Clodion, fils de Pharamond et père de Mérovée, brilloit à la tête de ces cavaliers menaçants.

» Sur une grève, derrière cet essaim d'ennemis, on apercevoit leur camp semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs ; il étoit rempli de femmes et d'enfants, et retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs. Non loin de ce camp champêtre, trois sorcières en lambeaux faisoient sortir de jeunes poulains d'un bois sacré, afin de découvrir par leur course à quel parti Tuiston promettoit la victoire. La mer d'un

côté, des forêts de l'autre, formoient le cadre de ce grand tableau.

» Le soleil du matin, s'échappant des replis d'un nuage d'or, verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'océan et les deux armées. La terre paroît embrasée du feu des casques et des lances, les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules-César partant pour les Gaules. La rage s'empare de tous les cœurs, les yeux roulent du sang, la main frémit sur l'épée. Les chevaux se cabrent, creusent l'arène, secouent leur crinière, frappent de leur bouche écumante leur poitrine enflammée, ou lèvent vers le ciel leurs nazeaux brûlants, pour respirer les sons belliqueux. Les Romains commencent le chant de Probus :

« Quand nous aurons vaincu mille guerriers » Francs, combien ne vaincrons-nous pas de » millions de Perses ! »

» Les Grecs répètent en chœur le Pæan, et les Gaulois l'hymne des Druides. Les Francs répondent à ces cantiques de mort : ils serrent leurs boucliers contre leurs bouches, et font entendre un mugissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un rocher; puis tout à coup, poussant un cri aigu, ils entonnent le bardit à la louange de leurs héros :

« Pharamond ! Pharamond ! Nous avons com-
» battu avec l'épée.

» Nous avons lancé la francisque à deux tran-
» chants ; la sueur tomboit du front des guer-
» riers et ruisseloit le long de leurs bras. Les
» aigles et les oiseaux aux pieds jaunes pous-
» soient des cris de joie ; le corbeau nageoit
» dans le sang des morts ; tout l'océan n'étoit
» qu'une plaie : les vierges ont pleuré long-
» temps !

» Pharamond ! Pharamond ! Nous avons com-
» battu avec l'épée.

» Nos pères sont morts dans les batailles ;
» tous les vautours en ont gémi : nos pères les
» rassasioient de carnage ! Choisissons des épou-
» ses dont le lait soit du sang, et qui remplis-
» sent de valeur le cœur de nos fils. Phara-
» mond, le bardit est achevé, les heures de la
» vie s'écoulent ; nous sourirons quand il faudra
» mourir ! »

» Ainsi chantoient quarante mille Barbares. Leurs cavaliers haussoient et baissoient leurs boucliers blancs en cadence ; et à chaque refrain ils frappoient, du fer d'un javelot, leur poitrine couverte de fer.

» Déjà les Francs sont à la portée du trait de

nos troupes légères. Les deux armées s'arrêtent. Il se fait un profond silence : César, du milieu de la légion chrétienne, ordonne d'élever la cotte d'armes de pourpre, signal du combat; les archers tendent leurs arcs, les fantassins baissent leurs piques, les cavaliers tirent tous à la fois leurs épées, dont les éclairs se croisent dans les airs. Un cri s'élève du sein des légions : « Victoire à l'Empereur! » Les Barbares repoussent ce cri par un affreux mugissement : la foudre éclate avec moins de rage sur les sommets de l'Apennin, l'Etna gronde avec moins de violence lorsqu'il verse au sein des mers des torrents de feu, l'océan bat ses rivages avec moins de fracas quand un tourbillon, descendu par l'ordre de l'Éternel, a déchaîné les cataractes de l'abîme.

» Les Gaulois lancent les premiers leurs javelots contre les Francs, mettent l'épée à la main et courent à l'ennemi. L'ennemi les reçoit avec intrépidité. Trois fois ils retournent à la charge; trois fois ils viennent se briser contre le vaste corps qui les repousse : tel un grand vaisseau, voguant par un vent contraire, rejette de ses deux bords les vagues qui fuient et murmurent le long de ses flancs. Non moins braves, et plus habiles que les Gaulois, les Grecs font pleuvoir sur les Sicambres une grêle de flèches; et reculant peu à peu sans rompre nos rangs, nous fatiguons

les deux lignes du triangle de l'ennemi. Comme un taureau vainqueur dans cent pâturages, fier de sa corne mutilée et des cicatrices de sa large poitrine, supporte avec impatience la piqûre du taon, sous les ardeurs du midi : ainsi les Francs, percés de nos dards, deviennent furieux à ces blessures sans vengeance et sans gloire. Transportés d'une aveugle rage, ils brisent le trait dans leur sein, se roulent par terre, et se débattent dans les angoisses de la douleur.

» La cavalerie romaine s'ébranle pour enfoncer les Barbares. Clodion se précipite à sa rencontre. Le roi chevelu pressoit une cavale stérile, moitié blanche, moitié noire, élevée parmi des troupeaux de rennes et de chevreuils, dans les haras de Pharamond : les Barbares prétendoient qu'elle étoit de la race de Rinfax, cheval de la Nuit, à la crinière gelée, et de Skinfax, cheval du Jour, à la crinière lumineuse : lorsque pendant l'hiver elle emportoit son maître sur un char d'écorce sans essieu et sans roues, jamais ses pieds ne s'enfonçoient dans les frimas ; et, plus légère que la feuille de bouleau roulée par le vent, elle effleuroit à peine la cime des neiges nouvellement tombées.

» Un combat violent s'engage entre les cavaliers sur les deux ailes des armées.

» Cependant la masse effrayante de l'infan-

terie des Barbares vient toujours roulant vers les légions. Les légions s'ouvrent, changent leur front de bataille, attaquent à grands coups de piques les deux côtés du triangle de l'ennemi. Les vélites, les Grecs et les Gaulois se portent sur le troisième côté. Les Francs sont assiégés comme une vaste forteresse. La mêlée s'échauffe; un tourbillon de poussière rougie s'élève et s'arrête au-dessus des combattants. Le sang coule comme les torrents grossis par les pluies de l'hiver, comme les flots de l'Euripe dans le détroit de l'Eubée. Le Franc, fier de ses larges blessures qui paroissent avec plus d'éclat sur la blancheur d'un corps demi-nu, est un spectre déchaîné du monument, et rugissant au milieu des morts. Au brillant éclat des armes a succédé la sombre couleur de la poussière et du carnage. Les casques sont brisés, les panaches abattus, les boucliers fendus, les cuirasses percées. L'haleine enflammée de cent mille combattants, le souffle épais des chevaux, la vapeur des sueurs et du sang, forment, sur le champ de bataille, une espèce de météore que traverse de temps en temps la lueur d'un glaive, comme le trait brillant du foudre dans la livide clarté d'un orage. Au milieu des cris, des insultes, des menaces, du bruit des épées, des coups des javelots, du sifflement des flèches et des dards, du gémisse-

ment des machines de guerre, on n'entend plus la voix des chefs.

» Mérovée avoit fait un massacre épouvantable des Romains. On le voyoit debout sur un immense chariot, avec douze compagnons d'armes, appelés ses douze pairs, qu'il surpassoit de toute la tête. Au-dessus du chariot flottoit une enseigne guerrière, surnommée l'Oriflamme. Le chariot, chargé d'horribles dépouilles, étoit traîné par trois taureaux dont les genoux dégouttoient de sang, et dont les cornes portoient des lambeaux affreux. L'héritier de l'épée de Pharamond avoit l'âge, la beauté et la fureur de ce Démon de la Thrace, qui n'allume le feu de ses autels qu'au feu des villes embrasées. Mérovée passoit parmi les Francs pour être le fruit merveilleux du commerce secret de l'épouse de Clodion et d'un monstre marin ; les cheveux blonds du jeune Sicambre, ornés d'une couronne de lis, ressembloient au lin moelleux et doré qu'une bandelette virginale rattache à la quenouille d'une reine des Barbares. On eût dit que ses joues étoient peintes du vermillon de ces baies d'églantiers qui brillent au milieu des neiges, dans les forêts de la Germanie. Sa mère avoit noué autour de son cou un collier de coquillages, comme les Gaulois suspendent des reliques aux rameaux du plus beau rejeton

d'un bois sacré. Quand de sa main droite Mérovée agitant un drapeau blanc appeloit les fiers Sicambres au champ de l'honneur, ils ne pouvoient s'empêcher de pousser des cris de guerre et d'amour ; ils ne se lassoient point d'admirer à leur tête trois générations de héros : l'aïeul, le fils et le père.

» Mérovée, rassasié de meurtres, contemploit, immobile, du haut de son char de victoire, les cadavres dont il avoit jonché la plaine. Ainsi se repose un lion de Numidie, après avoir déchiré un troupeau de brebis : sa faim est apaisée, sa poitrine exhale l'odeur du carnage ; il ouvre et ferme tour à tour sa gueule fatiguée qu'embarrassent des flocons de laine ; enfin il se couche au milieu des agneaux égorgés ; sa crinière, humectée d'une rosée de sang, retombe des deux côtés de son cou ; il croise ses griffes puissantes ; il allonge la tête sur ses ongles ; et, les yeux à demi fermés, il lèche encore les molles toisons étendues autour de lui.

» Le chef des Gaulois aperçut Mérovée dans ce repos insultant et superbe. Sa fureur s'allume, il s'avance vers le fils de Pharamond. Il lui crie d'un ton ironique :

« Chef à la longue chevelure, je vais t'asseoir autrement sur le trône d'Hercule le Gaulois. Jeune brave, tu mérites d'emporter la marque

du fer au palais de Teutatès. Je ne veux point te laisser languir dans une honteuse vieillesse. »

— « Qui es-tu, répondit Mérovée avec un sourire amer, es-tu d'une race noble et antique? Esclave romain, ne crains-tu point ma framée? »

— « Je ne crains qu'une chose, repartit le Gaulois frémissant de courroux, c'est que le ciel tombe sur ma tête. »

— « Cède-moi la terre, dit l'orgueilleux Sicambre. »

— « La terre que je te cèderai, s'écria le Gaulois, tu la garderas éternellement. »

» A ces mots, Mérovée, s'appuyant sur sa framée, s'élance du char par-dessus les taureaux, tombe à leurs têtes, et se présente au Gaulois qui venoit à lui.

» Toute l'armée s'arrête pour regarder le combat des deux chefs. Le Gaulois fond l'épée à la main sur le jeune Franc, le presse, le frappe, le blesse à l'épaule, et le contraint de reculer jusque sous les cornes des taureaux. Mérovée à son tour lance son angon, qui, par ses deux fers recourbés, s'engage dans le bouclier du Gaulois. Au même instant le fils de Clodion bondit comme un léopard, met le pied sur le javelot, le presse de son poids, le fait descendre vers la terre, et abaisse avec lui le bouclier de son ennemi. Ainsi forcé de se découvrir, l'in-

fortuné Gaulois montre la tête. La hache de Mérovée part, siffle, vole et s'enfonce dans le front du Gaulois, comme la cognée d'un bûcheron dans la cime d'un pin. Lá tête du guerrier se partage ; sa cervelle se répand des deux côtés, ses yeux roulent à terre. Son corps reste encore un moment debout, étendant des mains convulsives, objet d'épouvante et de pitié.

» A ce spectacle les Gaulois poussent un cri de douleur. Leur chef étoit le dernier descendant de ce Vercingétorix qui balança si longtemps la fortune de Jules. Il sembloit que par cette mort l'empire des Gaules en échappant aux Romains passoit aux Francs : ceux-ci, pleins de joie, entourent Mérovée, l'élèvent sur un bouclier, et le proclament Roi avec ses pères, comme le plus brave des Sicambres. L'épouvante commence à s'emparer des légions. Constance, qui, du milieu du corps de réserve, suivoit de l'œil les mouvements des troupes, aperçoit le découragement des cohortes. Il se tourne vers la légion chrétienne : « Braves soldats, la » fortune de Rome est entre vos mains. Mar» chons à l'ennemi. »

» Aussitôt les Fidèles abaissent devant César leurs aigles surmontées de l'étendard du salut. Victor commande : la légion s'ébranle et descend en silence de la colline. Chaque soldat

porte sur son bouclier une croix entourée de ces mots : « Tu vaincras par ce signe. » Tous les centurions étoient des martyrs couverts des cicatrices du fer et du feu. Que pouvoit contre de tels hommes la crainte des blessures et de la mort? O touchante fidélité! Ces guerriers alloient répandre pour leurs princes les restes d'un sang dont ces princes avoient presque tari la source! Aucune frayeur, mais aussi aucune joie ne paroissoit sur le visage des héros chrétiens. Leur valeur tranquille étoit pareille à un lis sans tache. Lorsque la légion s'avança dans la plaine, les Francs se sentirent arrêtés au milieu de leur victoire. Ils ont conté qu'ils voyoient à la tête de cette légion une colonne de feu et de nuées, et un cavalier vêtu de blanc, armé d'une lance et d'un bouclier d'or. Les Romains qui fuyoient, tournent le visage; l'espérance revient au cœur du plus foible et du moins courageux : ainsi, après un orage de nuit, quand le soleil du matin paroît dans l'orient, le laboureur rassuré admire l'astre qui répand un doux éclat sur la nature; sous les lierres de la cabane antique, le jeune passereau pousse des cris de joie; le vieillard vient s'asseoir sur le seuil de la porte; il entend des bruits charmants au-dessus de sa tête, et il bénit l'Éternel.

» A l'approche des soldats du Christ, les Bar-

bares serrent leurs rangs, les Romains se rallient. Parvenue sur le champ de bataille, la légion s'arrête, met un genou en terre, et reçoit, de la main d'un ministre de paix, la bénédiction du Dieu des armées. Constance lui-même ôte sa couronne de laurier et s'incline. La troupe sainte se relève, et sans jeter ses javelots, elle marche l'épée haute à l'ennemi. Le combat recommence de toutes parts. La légion chrétienne ouvre une large brèche dans les rangs des Barbares; Romains, Grecs et Gaulois, nous entrons tous à la suite de Victor dans l'enceinte des Francs rompus. Aux attaques d'une armée disciplinée succèdent des combats à la manière des héros d'Ilion. Mille groupes de guerriers se heurtent, se choquent, se pressent, se repoussent; partout règne la douleur, le désespoir, la fuite. Filles des Francs, c'est en vain que vous préparez le baume pour des plaies que vous ne pourrez guérir! L'un est frappé au cœur du fer d'une javeline, et sent s'échapper de ce cœur les images chères et sacrées de la patrie; l'autre a les deux bras brisés du coup d'une massue, et ne pressera plus sur son sein le fils qu'une épouse porte encore à la mamelle. Celui-ci regrette son palais; celui-là sa chaumière; le premier ses plaisirs, le second ses douleurs : car l'homme s'attache à la vie par ses misères autant que par

ses prospérités. Ici, environné de ses compagnons, un soldat païen expire en vomissant des imprécations contre César et contre les dieux. Là, un soldat chrétien meurt isolé, d'une main retenant ses entrailles, de l'autre, pressant un crucifix et priant Dieu pour son Empereur. Les Sicambres, tous frappés par-devant et couchés sur le dos, conservoient dans la mort, un air si farouche, que le plus intrépide osoit à peine les regarder.

» Je ne vous oublierai pas, couple généreux, jeunes Francs que je rencontrai au milieu du champ du carnage! Ces fidèles amis, plus tendres que prudents, afin d'avoir dans le combat la même destinée, s'étoient attachés ensemble par une chaîne de fer. L'un étoit tombé mort sous la flèche d'un Crétois; l'autre, atteint d'une blessure cruelle, mais encore vivant, se tenoit à demi soulevé auprès de son frère d'armes. Il lui disoit : « Guerrier, tu dors après les fatigues de la bataille. Tu n'ouvriras plus les yeux à ma voix; mais la chaîne de notre amitié n'est point rompue; elle me retient à tes côtés. »

» En achevant ces mots, le jeune Franc s'incline et meurt sur le corps de son ami. Leurs belles chevelures se mêlent et se confondent comme les flammes ondoyantes d'un double trépied qui s'éteint sur un autel, comme les

rayons humides et tremblants de l'étoile des Gémeaux qui se couche dans la mer. Le trépas ajoute ses chaînes indestructibles aux liens qui unissoient les deux amis.

» Cependant les bras fatigués portent des coups ralentis; les clameurs deviennent plus déchirantes et plus plaintives. Tantôt une grande partie des blessés, expirant à la fois, laisse régner un affreux silence; tantôt la voix de la douleur se ranime et monte en longs accents vers le ciel. On voit errer des chevaux sans maîtres, qui bondissent ou s'abattent sur des cadavres; quelques machines de guerre abandonnées brûlent çà et là comme les torches de ces immenses funérailles.

» La nuit vint couvrir de son obscurité ce théâtre des fureurs humaines. Les Francs vaincus, mais toujours redoutables, se retirèrent dans l'enceinte de leurs chariots. Cette nuit, si nécessaire à notre repos, ne fut pour nous qu'une nuit d'alarmes : à chaque instant nous craignions d'être attaqués. Les Barbares jetoient des cris qui ressembloient aux hurlements des bêtes féroces : ils pleuroient les braves qu'ils avoient perdus et se préparoient eux-mêmes à mourir. Nous n'osions ni quitter nos armes, ni allumer des feux. Les soldats romains frémissoient, se cherchoient dans les ténèbres; ils

s'appeloient, ils se demandoient un peu de pain ou d'eau ; ils pansoient leurs blessures avec leurs vêtements déchirés. Les sentinelles se répondoient en se renvoyant de l'une à l'autre le cri des veilles.

» Tous les chefs des Crétois avoient été tués. Le sang de Philopœmen paroissant à mes compagnons d'un favorable augure, ils m'avoient nommé leur commandant. En attirant sur moi les efforts de l'ennemi, j'avois eu le bonheur de sauver la légion de Fer d'une entière destruction. La confirmation de mon grade, une couronne de chêne et les éloges de Constance, avoient été le prix de ce hasard heureux. A la tête des troupes légères, je touchois presque au camp des Barbares, et j'attendois avec impatience le retour de l'aurore; mais cette aurore nous découvrit un spectacle qui surpassoit en horreur tout ce que nous avions vu jusqu'alors.

» Les Francs, pendant la nuit, avoient coupé les têtes des cadavres romains, et les avoient plantées sur des piques devant leur camp, le visage tourné vers nous. Un énorme bûcher, composé de selles de chevaux, et de boucliers brisés, s'élevoit au milieu du camp. Le vieux Pharamond, roulant des yeux terribles, et livrant au souffle du matin sa longue chevelure

blanche, étoit assis au haut du bûcher. Au bas paroissoient Clodion et Mérovée : ils tenoient à la main, en guise de torches, l'hast enflammé de deux piques rompues, prêts à mettre le feu au trône funèbre de leur père, si les Romains parvenoient à forcer le retranchement des chariots.

» Nous restons muets d'étonnement et de douleur; les vainqueurs semblent vaincus par tant de barbarie et tant de magnanimité! Les larmes coulent de nos yeux, à la vue des têtes sanglantes de nos compagnons d'armes : chacun se rappelle que ces bouches muettes et décolorées prononçoient encore la veille les paroles de l'amitié. Bientôt à ce mouvement de regret succède la soif de la vengeance. On n'attend point le signal de l'assaut; rien ne peut résister à la fureur du soldat : les chariots sont brisés, le camp est ouvert, on s'y précipite. Alors se présente un nouvel ennemi : les femmes des Barbares, vêtues de robes noires, s'élancent au-devant de nous, se percent de nos armes ou cherchent à les arracher de nos mains : les unes arrêtent par la barbe le Sicambre qui fuit, et le ramènent au combat; les autres, comme des Bacchantes enivrées, déchirent leurs époux et leurs pères; plusieurs étouffent leurs enfants, et les jettent sous les pieds des

hommes et des chevaux; plusieurs se passant au cou un lacet fatal s'attachent aux cornes des bœufs, et s'étranglent en se faisant traîner misérablement. Une d'entr'elles s'écrie, du milieu de ses compagnes : « Romains, tous vos présents n'ont point été funestes! Si vous nous avez apporté le fer qui enchaîne, vous nous avez donné le fer qui délivre! » Et elle se frappe d'un poignard.

» C'en étoit fait des peuples de Pharamond, si le ciel, qui leur garde peut-être de grandes destinées, n'eût sauvé le reste de leurs guerriers. Un vent impétueux se lève entre le nord et le couchant : les flots s'avancent sur les grèves; on voit venir, écumante et limoneuse, une de ces marées de l'équinoxe, qui, dans ces climats, semblent jeter l'Océan tout entier hors de son lit. La mer, comme un puissant allié des Barbares, entre dans le camp des Francs, pour en chasser les Romains. Les Romains reculent devant l'armée des flots; les Francs reprennent courage : ils croient que le monstre marin, père de leur jeune prince, est sorti de ses grottes azurées pour les secourir. Ils profitent de notre désordre; ils nous repoussent, ils nous pressent, ils secondent les efforts de la mer. Une scène extraordinaire frappe les yeux de toutes parts : là les bœufs épouvantés nagent avec les chariots

qu'ils entraînent; ils ne laissent voir au-dessus des vagues que leurs cornes recourbées, et ressemblent à une multitude de fleuves qui auroient apporté eux-mêmes leurs tributs à l'Océan; ici les Saliens mettent à flots leurs bateaux de cuir, et nous frappent à coups de rames et d'avirons. Mérovée s'étoit fait une nacelle d'un large bouclier d'osier : porté sur cette conque guerrière, il nous poursuivoit escorté de ses pairs qui bondissoient autour de lui comme des Tritons. Pleines d'une joie insensée, les femmes battoient des mains et bénissoient les flots libérateurs. Partout la lame croissante se brise et jaillit contre les armes; partout disparoît le cavalier qui se noie, le fantassin qui n'a plus que son épée hors de l'eau; des cadavres qui paroissent se ranimer, roulent avec les algues, le sable et le limon. Séparé du reste des légions, et réuni à quelques soldats, je combattis longtemps une multitude de Barbares; mais enfin, accablé par le nombre, je tombai, percé de coups, au milieu de mes compagnons étendus morts à mes côtés.

» Je demeurai plusieurs heures évanoui. Quand je rouvris les yeux à la lumière, je n'aperçus plus qu'une grève humide abandonnée par les flots, des corps noyés à moitié ensevelis dans le sable, la mer retirée dans un lointain immense, et

traçant à peine une ligne bleuâtre à l'horizon. Je voulus me soulever, mais je ne pus y parvenir, et je fus contraint de rester couché sur le dos, les regards attachés au ciel. Tandis que mon âme flottoit entre la mort et la vie, j'entendis une voix prononcer en latin ces mots : « Si quelqu'un respire encore ici; qu'il parle. » Je tournai la tête avec effort, et j'entrevis un Franc, que je reconnus pour esclave à sa saye d'écorce de bouleau : il aperçut mon mouvement, accourut vers moi, et reconnoissant ma patrie à mon vêtement : « Jeune Grec, me dit-il, prenez courage. » Et il se mit à genoux à mes côtés, se pencha sur moi, examina mes blessures. « Je ne les crois pas mortelles, » s'écria-t-il après un moment de silence. Aussitôt il tira d'un sac de peau de chevreuil, du baume, des simples, un vase plein d'une eau pure. Il lava mes plaies, les essuya légèrement, les banda avec de longues feuilles de roseaux. Je ne pouvois lui témoigner ma reconnoissance que par un mouvement de tête, et par l'admiration qu'il devoit lire dans mes yeux presque éteints. Quand il fallut me transporter, son embarras devint extrême. Il regardoit avec inquiétude autour de nous; il craignoit, comme il me l'a dit depuis, d'être découvert par quelque parti de Barbares. L'heure du flux approchoit, mon li-

bérateur tira du danger même le moyen de mon salut : il aperçut une nacelle des Francs échouée sur le sable ; il commença par me soulever à moitié ; puis, se couchant presque à terre devant moi, il m'attira doucement à lui, me chargea sur ses épaules, se leva, et me porta avec peine au bateau voisin, car il étoit déjà sur l'âge. La mer ne tarda pas à couvrir ses grèves. L'esclave arracha du sable une pique dont le fer étoit rompu, et lorsque les flots soulevèrent la nacelle, il la dirigea avec son arme brisée, comme auroit fait le pilote le plus habile. Chassés par le flux, nous entrâmes bien avant dans les terres, sur les rives d'un fleuve bordé de forêts.

» Ces lieux étoient connus du Franc. Il descendit dans l'eau, et me prenant de nouveau sur ses épaules, il me déposa dans une espèce de souterrain, où les Barbares ont coutume de cacher leur blé pendant la guerre. Là, il me fit un lit de mousse, et me donna un peu de vin pour me ranimer.

« Pauvre infortuné, me dit-il, en me parlant dans ma propre langue, il faut que je vous quitte, et vous serez obligé de passer la nuit seul ici. J'espère vous apporter demain matin de bonnes nouvelles ; en attendant, tâchez de goûter un peu de sommeil. »

» En disant ces mots, il étendit sur moi sa misérable saie dont il se dépouilla pour me couvrir, et il s'enfuit dans les bois. »



REMARQUES

SUR LE PREMIER LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 122. Muse céleste.

> O Musa, tu che di caduchi allori
> Non circondi la fronte in Elicona, etc.
>
> GIERUS. LIBER., Canto I, Strof. II.

IIe.

Page 123. L'Éternel, qui voyoit les vertus des Chrétiens s'affoiblir dans la prospérité, permit aux Démons de susciter une persécution nouvelle.

Eusèbe a donné la même raison de la persécution sous Dioclétien. On peut remarquer au reste que cette exposition, fort courte et fort simple, contient absolument tout le sujet.

IIIe.

Page 123. Démodocus étoit le dernier descendant d'une de ces familles Homérides.

J'ai adopté la tradition qui convenoit le mieux à mon sujet : on sait d'ailleurs que les Homérides étoient des Rhapsodes qui récitoient en public des morceaux de l'Iliade et de l'Odyssée. Le nom de Démodocus est em-

20.

prunté de l'Odyssée. Démodocus étoit un poëte aveugle, qui chantoit aux festins d'Alcinoüs : on croit qu'Homère s'est peint sous la figure de ce favori des Muses. Par la fiction de cette famille d'Homère, j'ai pu faire remonter les mœurs jusqu'aux siècles héroïques sans trop choquer la vraisemblance. Il est assez simple qu'un vieux prêtre d'Homère, dernier descendant de ce poëte, poëte lui-même, et l'esprit tout rempli de l'Iliade et de l'Odyssée, ait gardé, pour ainsi dire, les mœurs de sa famille. On voit dans les montagnes d'Écosse, des clans ou tribus qui, depuis des siècles, conservent la langue, le vêtement et les usages de leurs pères. Sans le secours de cette fiction, peut-être assez heureuse en elle-même, j'aurois perdu le charme et les grands traits de la mythologie d'Homère. On m'auroit alors reproché, très-justement, d'avoir opposé les mœurs chrétiennes dans toute leur jeunesse et leur beauté, aux mœurs païennes dans leur décadence. On voit donc ici une preuve frappante de ma bonne foi, et de la conscience que je mets toujours dans mon travail. Certainement les petits dieux d'Ovide et les usages de la Grèce idolâtre au quatrième siècle n'auroient pu se soutenir un seul moment auprès de la grandeur du christianisme naissant et du tableau des vertus évangéliques. Il ne faut pas d'ailleurs oublier que Cymodocée, représentant les beaux-arts de la Grèce, doit sortir de cette famille Homéride, et qu'elle va devenir chrétienne pour remettre à la Muse sainte la lyre d'Homère.

IVe.

Page 124. Du Mont Talée, chéri de Mercure.

Montagne de Crète où Mercure étoit honoré. Peut-être avoit-elle pris son nom de Talus, compagnon des travaux de Rhadamante, et dont les poëtes ont fait un géant d'airain, qui combattit les Argonautes, et fut tué par les enchantements de Médée. (Voyez Platon et Apollonius.)

V^e^.

Page 124. Il avoit suivi son épouse à Gortynes, ville bâtie par le fils de Rhadamante, au bord du Léthé, non loin du platane qui couvrit les amours d'Europe et de Jupiter.

Gortynes, une des cent villes de la Crète. Rhadamante est devenu par l'enchantement des poëtes un des juges des enfers. Le Léthé, petite rivière de Crète, ainsi nommée parce que ce fut sur ses bords qu'Hermione oublia Cadmus. Les Grecs ayant remarqué le long du Léthé une espèce de platane toujours vert, publièrent que Jupiter avoit fait naître ce platane pour cacher ses amours avec Europe. (Voyez les Mythologues, les géographes et les voyageurs, entre autres Tournefort.)

VIe.

Page 124. Les antres des Dactyles.

Les Dactyles Idéens étoient, selon les uns, des prêtres de Cybèle, et, selon les autres, une espèce d'hommes religieux, premiers habitants de la Crète. Ils demeuroient dans les cavernes du mont Ida. (Voyez Sophocle, Strabon, Diodore de Sicile, etc.)

VIIe.

Page 124. Épicharis alla visiter ses troupeaux sur le mont Ida. Saisie tout à coup des douleurs maternelles, elle mit au jour Cymodocée.

Σιμοείσιον, ὅν ποτε μήτηρ
Ἴδηθεν κατιοῦσα, παρ' ὄχθῃσιν Σιμόεντος
Γείνατ', ἐπεί ῥα τοκεῦσιν ἅμ' ἕσπετο, μῆλα ἰδέσθαι.

ILIAD., liv. IV, v. 474.

VIIIe.

Page 124. Dans le bois sacré où les trois vieillards de Platon s'étoient assis pour discourir sur les lois.

Allusion à la belle scène qui commence le dialogue sur les lois. « Clinias : En avançant, nous trouverons dans les bois consacrés à Jupiter, des cyprès d'une hauteur et d'une beauté admirables, et des prairies où nous pourrons nous asseoir et nous délasser. » (Lois de Plat., liv. 1er., trad. de M. Grou.)

IXe.

Page 124. De regarder avec un sourire mêlé de larmes cet astre charmant, etc.

Sourire mêlé de larmes. Andromaque regarde ainsi Astyanax :

Δακρυόεν γελάσασα. ILIAD., liv. VI, v. 484.

C'est encore Homère qui compare Astyanax à un bel astre :

ἀλίγκιον ἀστέρι καλῷ ILIAD., liv. VI, v. 401.

X^e^.

Page 124. Or, dans ce temps-là les habitants de la Messénie faisoient élever un temple à Homère.

Presque toutes les villes qui se disputoient la gloire d'avoir donné naissance à Homère, lui élevèrent des temples. Ptolémée-Philopator lui en bâtit un magnifique ; Chio célébroit des jeux en l'honneur du plus grand des poëtes ; Argos invoquoit Apollon et Homère, etc.

XIe.

Page 125. Poussé par un vent favorable, son vaisseau découvre bientôt le promontoire du

Ténare, et suivant les côtes d'Œtylos, de Thalames et de Leuctres, il vient jeter l'ancre à l'ombre du bois Chœrius.

Le Ténare, aujourd'hui le cap Matapan, dernier promontoire de la Laconie. On y voyoit un temple de Neptune et un soupirail qui conduisoit aux enfers. Œtylos, Thalames, Leuctres, etc., villes situées le long des côtes de la Laconie, au revers du mont Taygète, dans le golfe de Messénie. (Voyez Pausanias in Messen.) Ces villes n'ont rien de remarquable. D'Anville veut trouver Œtylos dans Betylo : peut-être Thalames est-il Calamate, quoiqu'il soit plus probable que la Calamate moderne est la Calamé des anciens. Il ne faut pas confondre la Leuctres du golfe de Messénie avec la Leuctres de l'Arcadie, et surtout avec la Leuctres célèbre par la victoire d'Épaminondas.

XIIe.

Page 125. On y voyoit le Poëte représenté sous la figure d'un grand fleuve, où d'autres fleuves venoient remplir leurs urnes.

Cet ingénieux emblème fut trouvé par l'antiquité, et c'est ce qui a fait dire à Longin, en parlant des imitations de Platon : « Il a puisé dans Homère comme dans une vive source, dont il a détourné une infinité de ruisseaux. » (Traité du Sublime, chap. XI, traduct. de Boileau.) Que je serois heureux si j'avois puisé à mon tour quelques gouttes d'eau dans cette vive source!

XIIIe.

Page 125. Le temple dominoit la ville d'Épaminondas.

C'est Messène. Elle fut bâtie par le général thébain, après qu'il eut battu les Spartiates et rappelé les Messéniens dans leur patrie. Pellegrin ne parle point de

Messène. L'abbé Fourmont la visita vers l'an 1734, et compta trente-huit tours encore debout.

Je voyois ces ruines à ma gauche en traversant la Messénie, pour me rendre à Tripolizza, au pied du Ménale, dans le vallon de Tégée. M. de Pouqueville, venant de Navarin (l'ancienne Pylos), et faisant à peu près la même route que moi, dut laisser ces mêmes ruines à sa droite. (Voyez Pausanias in Messen.; Voyages du jeune Anacharsis; Pellegrin, Voyage au royaume de Morée; Pouqueville, Voyage en Morée.)

XIVe.

Page 125. L'Oracle avoit ordonné de creuser les fondements de l'édifice, au même lieu qu'Aristomène avoit choisi pour enterrer l'urne d'airain à laquelle le sort de sa patrie étoit attaché.

Tout le monde connoît les fameuses guerres des Spartiates et des Messéniens. Ceux-ci, au moment d'être subjugués, eurent recours à la religion.

« On gardoit, dit Pausanias, un monument auquel » étoit attaché le salut des Messéniens. Si les Mes- » séniens perdoient ce monument sacré, ils seroient en- » tièrement détruits; si au contraire ils le conservoient, » ils se relèveroient un jour de leur ruine...... Aristo- » mène enleva pendant la nuit ce monument, et l'en- » terra dans l'endroit le plus désert du mont Ithome. »

Ce monument étoit une urne de bronze qui renfermoit des lames de plomb sur lesquelles étoit gravé tout ce qui avoit rapport au culte des grandes déesses. Épaminondas retrouva cette urne, rappela les Messéniens fugitifs, et bâtit Messène.

XVe.

Page 126. Les flots de l'Amphise, du Pamisus et du Balyra, où l'aveugle Thamyris laissa tomber sa lyre.

Le Pamisus passoit pour le plus grand fleuve du

Péloponèse. J'ai échoué dans son embouchure avec une barque qui ne tiroit que quelques pouces d'eau. L'Amphise, selon Pausanias, se jette dans le Balyra. Le poëte Thamyris ayant osé défier les Muses dans l'art des chants fut vaincu. Les Muses le privèrent de la vue, et il jeta de dépit ou laissa tomber (selon d'autres auteurs) sa lyre dans le Balyra. Platon veut que l'âme de Thamyris soit passée dans le corps du rossignol. (Voyez aussi Homère dans l'Iliade.)

XVIe.

Page 126. Le laurier rose et l'arbuste aimé de Junon.

C'est le gatilier ou l'agnus castus. A Samos, cet arbrisseau étoit consacré, et l'on prétendoit que Junon étoit née sous son ombrage. J'ai nommé surtout ces deux arbrisseaux, parce que je les ai trouvés à chaque pas dans la Grèce.

XVIIe.

Page 126. Andanie, témoin des pleurs de Mérope, Tricca qui vit naître Esculape, Gérénie qui conserve le tombeau de Machaon, Phéres, où le prudent Ulysse reçut d'Iphitus l'arc fatal aux amants de Pénélope, et Sténycłare retentissant des chants de Tyrtée.

« Cresphonte, dit Pausanias, épousa Mérope.... Les anciens rois de Messénie faisoient leur résidence à Andanie. » La belle tragédie de Voltaire a fait connoître Mérope à tous les lecteurs.

« Selon les Messéniens, dit encore Pausanias, Esculape étoit né à Tricca, village de Messénie. » Il y a d'autres traditions sur Esculape : j'ai suivi celle qui convenoit à mon sujet.

« On voit à Gérénie, dit toujours Pausanias, le tombeau de Machaon. »

Phères, où le prudent Ulysse reçut d'Iphitus l'arc fatal.

Voici le passage d'Homère :

« Cet arc étoit un don d'Iphitus, fils d'Euryte, semblable aux Immortels. Iphite étoit venu dans la Messénie; il rencontra Ulysse dans la maison du généreux Orsiloque. » (Odyss., liv. XXI.)

D'après cela j'ai cru pouvoir placer la circonstance du don de l'arc à Phères, puisque Orsiloque demeuroit à Phères, d'après le témoignage de Pausanias et d'Homère lui-même.

Et Sténycläre retentissant des chants de Tyrtée.

J'ai lu Stényclare, au lieu de Sténiclère, pour l'oreille. On sait que dans les guerres de Messénie les Lacédémoniens demandèrent un général aux Athéniens, et que ceux-ci leur envoyèrent Tyrtée, maître d'école, laid et boiteux. Les ennemis se rencontrèrent dans la plaine de Stényclare, à un endroit appelé le Monument du Sanglier. Tyrtée étoit présent à l'action, et encourageoit les Lacédémoniens par des espèces d'élégies guerrières que toute l'antiquité a louées comme sublimes. Il nous reste quelques fragments des poésies de Tyrtée, dans la collection des petits poëtes grecs. (Poët. græc. min., pag. 334.)

XVIII[e].

Page 126. Ce beau pays, jadis soumis au sceptre de l'antique Nélée, présentoit.... une corbeille de verdure de plus de huit cents stades de tour.

Nélée, chassé d'Iolchos, ville de Thessalie, se retira chez Aphareús, son cousin germain, qui régnoit en Messénie. Celui-ci lui donna Pylos et toute la côte maritime. Aphareús eut deux fils, Lyncée et Idas, qui firent la guerre aux Dioscures, et qui périrent dans cette guerre. La Messénie passa, par leur mort, sous la domination

de Nestor, fils de Nélée. Quant à l'étendue de la Messénie, j'ai suivi le calcul de l'abbé Barthélemy, qui s'appuie de l'autorité de Strabon, lib. VIII.

XIXᵉ.

Page 126. Cet horizon unique sur la terre rappeloit le triple souvenir de la vie guerrière, etc.

Toute cette description de la Messénie est de la dernière exactitude. Elle est faite sur les lieux mêmes, et je n'ai rien retranché, rien ajouté au tableau. Un critique, qui m'a traité d'ailleurs avec politesse, trouve cette phrase singulière : « Dessinent dans les vallons comme des ruisseaux de fleurs; » mais l'expression paroîtra, je crois, très-juste à tous ceux qui auront visité les lieux. Je n'ai pu rendre autrement ce que je voyois; presque tous les fleuves, ou plutôt les ruisseaux de la Grèce, sont à sec pendant l'été. Leurs lits se remplissent alors de lauriers roses, de gatiliers, de genêts odorants. Ces arbustes, plantés dans le fond du ravin, ne montrent que leurs têtes au-dessus du sol; et comme ils suivent les sinuosités du torrent desséché où ils croissent, leurs cimes fleuries, qui serpentent ainsi au milieu d'une terre brûlée, dessinent réellement à l'œil des ruisseaux de fleurs. Le passage suivant de mon Itinéraire servira de commentaire à ma description de la Messénie.

« Il faisoit encore nuit quand nous quittâmes Modon
» autrefois Méthone, en Messénie. (Le vaisseau qui
» m'avoit pris à Trieste m'avoit débarqué à Modon.) Je
» croyois encore errer dans les déserts de l'Amérique :
» même solitude, même silence. Nous traversâmes des
» bois d'oliviers, en nous dirigeant au Midi. Au lever de
» l'aurore, nous nous trouvâmes sur les sommets aplatis
» de quelques montagnes arides, où nous marchâmes
» pendant deux heures. Ces sommets, labourés par les
» torrents, avoient l'air de guérêts abandonnés. Le jonc
» marin, et une espèce de bruyère épineuse et flétrie, y
» croissoient par touffes ou par bouquets. De gros caïeux
» de lis de montagnes, déchaussés par les pluies, parois-

» soient çà et là à la surface de la terre. Nous découvrî-
» mes la mer au travers d'un bois d'oliviers clair-semés.
» Nous descendîmes dans un vallon, où l'on voyoit
» quelques champs de doura, d'orge et de coton. Nous
» traversâmes le lit desséché d'un torrent, où croissoient
» le laurier rose et l'agnus castus, joli arbrisseau à feuilles
» longues, pâles et menues, et dont la fleur lilas, un
» peu cotonneuse, s'allonge en forme de quenouille :
» Junon étoit née sous cet arbrisseau, célèbre à Samos.
» Je cite ces deux arbustes, parce qu'on les retrouve dans
» toute la Grèce, qu'ils décorent, presque seuls, ces
» solitudes, jadis si riantes et si parées, aujourd'hui si
» nues et si tristes. A propos de torrents desséchés, je
» dois dire que je n'ai vu, dans la patrie de l'Ilissus, de
» l'Alphée et de l'Érymanthe, que trois fleuves dont
» l'urne ne fût pas tarie : le Pamisus, le Céphise et
» l'Eurotas. Il faut qu'on me pardonne encore l'espèce
» d'indifférence et presque d'impiété, avec laquelle j'é-
» crirai souvent les noms les plus célèbres ou les plus
» harmonieux. On se familiarise, malgré soi, en Grèce,
» avec Thémistocle, Épaminondas, Sophocle, Platon,
» Thucydide; et il faut une grande religion pour ne pas
» franchir le Cithéron, le Ménale ou le Lycée, comme
» on passe des monts vulgaires.

» Au sortir des vallons dont je viens de parler,
» nous commençâmes à gravir de nouvelles montagnes.
» Mon guide me répéta plusieurs fois des noms inconnus;
» mais, à en juger par leur position, ces montagnes de-
» voient faire une partie de la chaîne du mont Téma-
» thia. Nous ne tardâmes pas à entrer dans un bois char-
» mant, de vieux oliviers, de lauriers roses, d'esquines,
» d'agnus castus et de cornouillers. Ce bois étoit dominé
» par des sommets rocailleux. Parvenus à cette dernière
» cime, nous découvrîmes le beau golfe de Messénie,
» borné de toutes parts de hautes montagnes, entre les-
» quelles le mont Ithome se distinguoit par son isolement,
» et le Taygète par ses deux flèches aiguës. Je saluai aus-
» sitôt ces monts fameux, par tout ce que je savois de
» beaux vers à leur louange.

» Un peu au-dessous du sommet du Témathia, en

» descendant vers Coron, nous aperçûmes une misérable ferme grecque, dont les habitants s'enfuirent à notre approche. A mesure que nous descendions, nous
» découvrions de plus en plus la rade et le port de
» Coron, où l'on voyoit quelques bâtiments à l'ancre :
» la flotte du Capitan-Pacha étoit mouillée de l'autre
» côté du golfe, vers Calamate. En arrivant à la plaine
» qui est au pied des montagnes, et qui s'étend jusqu'à
» la mer, nous aperçûmes un village au centre duquel
» étoit une espèce de château-fort, le tout étoit environné
» d'un cimetière turc, couvert de cyprès de tous les âges.
» Mon guide, en me montrant ces arbres, me les nommoit *Paryssa*. Le Messénien d'autrefois m'auroit
» conté l'histoire du jeune homme dont le Messénien
» d'aujourd'hui n'a retenu que la moitié du nom. Mais ce
» nom, tout défiguré qu'il est, prononcé sur les lieux,
» à la vue d'un cyprès et des sommets du Taygète, me
» fit un plaisir que les poëtes comprendront. Je me disois pourtant, en regardant ces tombeaux turcs : Que
» sont venus faire ici les barbares conquérants du Péloponèse? Ils sont venus y mourir comme les Messéniens.
» Au reste, ces tombeaux étoient fort agréables : le laurier rose croissoit au pied des cyprès, qui ressembloient
» à de grands obélisques; des milliers de tourterelles
» voltigeoient parmi ces ombrages; l'herbe flottoit autour
» de la petite colonne funèbre, surmontée du turban;
» une fontaine bâtie par un pieux schérif, et qui sortoit
» de son tombeau, répandoit son eau dans le chemin
» pour le voyageur. On se seroit volontiers arrêté dans
» ce cimetière, où le laurier de la Grèce, dominé par
» le cyprès de l'Orient, sembloit rappeler la mémoire
» de deux peuples dont la poussière reposoit dans ce
» lieu.

» Nous mîmes une heure pour arriver de ce cimetière
» à Coron. Nous marchâmes à travers un bois continu
» d'oliviers, planté de froment à demi moissonné. Le
» terrain, qui de loin paroît une plaine unie, est coupé
» par des ravines inégales et profondes. M. Vial, alors
» consul de France à Coron, me reçut avec cette hospitalité par laquelle les consuls du Levant sont si remar-

» quables. Il voulut bien me loger chez lui. Il renvoya
» mon janissaire de Modon, et me donna un de ses pro-
» pres janissaires, pour traverser avec moi la Morée et me
» conduire à Athènes. Ma marche fut ainsi réglée. Je ne
» pouvois me rendre à Sparte par Calamate, que l'on
» prendra si l'on veut pour Calathion, Cardamyle ou
» Thalames, sur la côte de la Laconie, presqu'en face de
» Coron : le Capitan-Pacha étoit en guerre avec les Ma-
» niottes ; ainsi la route par Calamate m'étoit fermée :
» il fut donc arrêté que je prendrois un long détour,
» que je passerois le défilé des Portes, l'un des Hermæum
» de la Messénie ; que je me rendrois à Tripolizza, afin
» d'obtenir du pacha de Morée le firman nécessaire pour
» passer l'isthme ; que je reviendrois de Tripolizza à
» Sparte, et que de Sparte je prendrois par la montagne
» le chemin d'Argos, de Mycènes et de Corinthe.

» . . . .

» La maison du consul dominoit le golfe de Coron ;
» je voyois de ma fenêtre la mer de Messénie, peinte
» du plus bel azur ; devant moi, de l'autre côté de
» cette mer, s'élevoit la haute chaîne du Taygète,
» couverte de neige, et justement comparée aux Alpes
» par Strabon, mais aux Alpes sous un plus beau ciel.
» A ma droite, s'étendoit la pleine mer, et à ma gau-
» che, au fond du golfe, je découvrois le mont Ithome,
» isolé comme le Vésuve, et tronqué comme lui à son
» sommet. Je ne pouvois m'arracher à ce spectacle.
» Quelles pensées ne m'inspiroit point la vue de ces
» côtes silencieuses et désertes de la Grèce, où l'on
» n'entend que l'éternel sifflement du Mistrale, et le
» gémissement des flots ! Quelques coups de canon que
» le Capitan-Pacha faisoit tirer de loin à loin contre
» les rochers des Maniottes, interrompoient seuls ces
» tristes bruits par un bruit plus triste encore. On ne
» voyoit sur toute l'étendue de la mer que la flotte de
» ce chef des Barbares ; elle me rappeloit les pirates amé-
» ricains, qui plantoient leur drapeau sanglant sur une
» terre inconnue, et prenoient possession d'un pays en-
» chanté, au nom de la Servitude et de la Mort ; ou
» plutôt je croyois voir les vaisseaux d'Alaric s'éloigner

» de la Grèce en cendre, emportant la dépouille des » temples, les trophées d'Olympie, et les statues bri- » sées de la Liberté et des Arts.

» Je quittai Coron, le 14 août, à deux heures du » matin, pour continuer mon voyage, etc., etc. »

XXe.

Page 127. Comme un jeune olivier qu un jardinier élève avec soin.

Οἷον δὲ τρέφει ἔρνος ἀνὴρ ἐριθηλὲς ἐλαίης
Χώρῳ ἐν οἰοπόλῳ, ὅθ' ἅλις ἀναβέβρυχεν ὕδωρ,
Καλὸν, τηλεθάον· τὸ δέ τε πνοιαὶ δονέουσιν
Παντοίων ἀνέμων, καί τε βρύει ἄνθεϊ λευκῷ.

ILIAD., liv. XVII, v. 53.

Je n'ai pas tout imité dans cette belle comparaison. Pythagore avoit une telle admiration pour ces vers, qu'il les avoit mis en musique, et qu'il les chantoit en s'accompagnant de sa lyre.

XXIe.

Page 127. Hiéroclès avoit demandé Cymodocée pour épouse.

Voilà la première pierre de l'édifice. Le motif du refus de Démodocus et du dégoût de Cymodocée est justifié par le caractère et la personne d'Hiéroclès.

XXIIe.

Page 128. Ils disoient les maux qui sont le partage des enfants de la terre.

Tout ce qui suit fait allusion à divers passages de l'Iliade et de l'Odyssée. C'est Ulysse qui regrette de mourir avant d'avoir revu la fumée qui s'élève de ses foyers ; ce sont les frères d'Andromaque qui furent tués par Achille, lorsqu'ils gardoient les troupeaux, etc.

XXIIIe.

Page 129. Lorsqu'adossée contre une colonne, elle tournoit ses fuseaux à la lueur d'une flamme éclatante.

> Ἡ δ' ἧσται ἐπ' ἐσχάρῃ ἐν πυρὸς αὐγῇ,
> Ἠλάκατα στρωφῶσ' ἁλιπόρφυρα, θαῦμα ἰδέσθαι
> Κίονι κεκλιμένη· δμωαὶ δέ οἱ εἵατ' ὄπισθεν.
>
> Odyss., liv. vi, v. 305.

XXIVe.

Page 129. Cette modération, sœur de la vérité, sans laquelle tout est mensonge.

En supprimant ici les deux virgules, on a fait une phrase ridicule, par laquelle je dirois que tout est mensonge, sans la vérité. Voilà la bonne foi de la critique.

XXVe.

Page 130. Un jour elle étoit allée au loin cueillir le dictame avec son père.

Le dictame, renommé en Crète, croît aussi sur plusieurs montagnes de la Grèce où je l'ai remarqué.

XXVIe.

Page 130. Ils avoient suivi une biche blessée par un archer d'Œchalie.

> Non illa feris incognita capris
> Gramina, cum tergo volucres hæsêre sagittæ.
>
> Æneid., xii, 414.

XXVIIe.

Pag. 130. Le bruit se répandit aussitôt que Nestor et la plus jeune de ses filles, la belle

Polycaste, étoient apparus à des chasseurs, dans les bois de l'Ira.

Polycaste conduisit Télémaque au bain, lorsqu'il vint demander à Nestor des nouvelles de son père. (Odyss. liv. III.)

Il y avoit en Messénie une ville, une montagne et une rivière du nom d'Ira. Le siége d'Ira, par les Lacédémoniens, dura onze ans, et finit par la captivité et la dispersion des Messéniens. (Pausanias.)

XXVIIIe.

Page 130. La fête de Diane-Limnatide approchoit..... Cette pompe, cause funeste des guerres antiques de Lacédémone et de Messène....

« Diane-Limnatide avoit un temple sur les frontières » de la Messénie et de la Laconie. De jeunes filles de » Sparte étant venues à la fête de la déesse, furent » violées par les Messéniens. » (Pausanias.) De là les guerres de Messénie.

XXIXe.

Page 131. La statue de Diane, placée sur un autel....

C'est la Diane antique du Muséum.

XXXe.

Page 131. Cymodocée, à la tête de ses compagnes, égales en nombre aux nymphes Océanies, entonna l'hymne à la Vierge Blanche.

Les nymphes Océanies étoient au nombre de soixante, et formoient le cortége de Diane. Diane partageoit avec Minerve le surnom de Vierge Blanche, à cause de sa virginité.

XXXIe.

Page 132. Diane, souveraine des forêts, etc.

Phœbe, sylvarumque potens Diana,
. . . .
. . . . date quæ precamur
Tempore sacro,
Quo sibyllini monuêre versus
Virgines lectas, puerosque castos
Dîs, quibus septem placuêre colles,
Dicere carmen.
. . . .
Dî probos mores docili juventæ,
Dî senectuti placidæ quietem,
Romulæ genti date remque prolemque,
Et decus omne. HOR. Carm. Sæc.

Les lecteurs qui compareront mon hymne à celui d'Horace verront bien que je diffère de mon modèle sur une foule de points.

XXXIIe.

Page 133. Un cerf blanc fut immolé à la reine du silence.

On offroit à Diane des fruits, des bœufs, des beliers, des cerfs blancs. J'ai cru pouvoir hasarder l'expression de reine du silence, d'après une expression d'Horace.

XXXIIIe.

Page 133. C'étoit une de ces nuits dont les ombres transparentes.....

Je n'ai rien imité dans cette description, hors le dernier trait qui est d'Homère : Assis dans la vallée, le berger, etc.

XXXIVe.

Page 134. Ces retraites enchantées, où les anciens avoient placé le berceau de Lycurgue et celui de Jupiter.....

On sait que Jupiter fut élevé en Crète, sur le mont

Ida ; mais une autre tradition vouloit qu'il eût été nourri sur le mont Ithome. (Voyez Pausanias in Messen.) J'ai suivi cette tradition.

XXXVe.

Page 134. De Cybèle descendue dans les bois d'Œchalie.

Œchalie, en Messénie, étoit consacrée par les mystères des grandes déesses.

XXXVIe.

Page 134. Les hauteurs de Thuria.

A six stades de la mer, vous trouverez Phères ; ensuite, quatre-vingts stades plus haut, dans les terres, est la ville de Thuria. Homère la nomme Anthée. (Pausanias in Messen. cap. XXXI.) « Æpeia nunc Thuria vocatur, » dit Strabon : « vox Celsam significat, quod nomen indè habet, quòd in sublimi colle est sita. » (Lib. VIII.)

XXXVIIe.

Page 134. Le Labyrinthe, dont la danse des jeunes Crétoises imitoit encore les détours.

On croit que la danse crétoise, connue sous le nom d'Ariadne, étoit une imitation des circuits du Labyrinthe. Homère la place sur le bouclier d'Achille.

XXXVIIIe.

Page 135. Une source d'eau vive, environnée de hauts peupliers.

Ἀμφὶ δ' ἄρ αἰγείρων ὑδατοτρεφέων ἦν ἄλσος
Πάντοσε κυκλοτερὲς, κατὰ δὲ ψυχρὸν ῥέεν ὕδωρ
Ὑψόθεν ἐκ πέτρης, βωμὸς δ' ἐφύπερθε τέτυκτο
Νυμφάων, ὅθι πάντες ἐπιῤῥέζεσκον ὁδῖται.

Odyss., liv. XVII, v. 208.

XXXIXe.

Page 135. Tel un successeur d'Apelles a représenté le sommeil d'Endymion.

Il étoit bien juste que je rendisse ce foible hommage à l'auteur de l'admirable tableau d'Atala au tombeau. Malheureusement je n'ai pas l'art de M. Girodet, et tandis qu'il embellit mes peintures, j'ai bien peur de gâter les siennes. Au reste, ce tableau du sommeil d'Eudore n'est pas tout-à-fait semblable au tableau du sommeil d'Endymion, par M. Girodet. J'ai pris quelques détails du bas-relief qu'on voit au Capitole, et qui représente le même sujet.

XLe.

Page 136. Et jamais ma mère, déjà tombée sous vos coups, ne fut orgueilleuse de ma naissance.

Allusion à l'aventure de Niobé.

XLIe.

Page 136. Comment, dit Cymodocée, ... est-ce que tu n'es pas le chasseur Endymion ?

Cette rencontre d'Eudore et de Cymodocée a paru généralement faire plaisir. Ceux qui l'ont critiquée ont trouvé que Cymodocée parloit trop pour une jeune Grecque, et ils ont prétendu que cela péchoit contre la vérité des mœurs. J'ai une réponse bien simple à faire : C'est Homère qui est le coupable. Nausicaa parle bien plus longuement à Ulysse que Cymodocée à Eudore. Les discours de Nausicaa sont même si longs, qu'ils occuperoient trop de place ici, et je suis obligé de renvoyer le lecteur à l'original. (Voyez l'Odyssée, liv. VI.) Ces longs bavardages, si j'ose proférer ce blasphème, ces répétitions, ces circonlocutions hors du sujet, sont un des caractères du style homérique. Je devois les imiter, surtout au moment de la rencontre

de mes deux principaux personnages, pour faire contraster la prolixité païenne avec le laconisme du langage chrétien. Quant à l'anachronisme de mœurs, je me suis expliqué dans la remarque IIIe. Si j'avois besoin de quelque autre autorité après celle d'Homère, je la trouverois dans les tragiques grecs. Iphigénie, dans l'Iphigénie en Aulide, confie ses douleurs au chœur, composé des femmes de Chalcis, qu'elle n'a jamais vues; elle veut avoir l'éloquence d'Orphée, pour toucher Agamemnon; elle s'adresse aux forêts de la Phrygie, aux montagnes d'Ida; elle parle des eaux limpides, des prés fleuris où croissent la rose et l'hyacinthe; elle entasse cent autres lieux communs de poésie, étrangers au sujet. Électre, dans les Choéphores d'Eschyle, reconnoît promptement Oreste; mais, quels interminables discours ne tient-elle point à son frère, étranger, inconnu d'elle, dans Sophocle et Euripide! Nos grands poëtes ont si peu songé à cette prétendue invraisemblance de mœurs, qu'en imitant les anciens, ils ont toujours fait parler très-longuement les jeunes princesses. J'ai tort de réfuter sérieusement ce qu'on n'a pu donner pour une critique sérieuse.

XLIIe.

Page 138. Je suis fille d'Homère aux chants immortels.

Cela n'est pas plus extraordinaire que d'entendre Nausicaa conter sa généalogie, et l'histoire de son père et de sa mère, à Ulysse, qu'elle a trouvé tout nu dans un buisson. Quand on veut chicaner un auteur, il faut au moins savoir de quoi l'on parle.

XLIIIe.

Page 138. La Nuit sacrée, épouse de l'Érèbe et mère des Hespérides et de l'Amour.

Lorsqu'il y a plusieurs traditions sur un sujet, je prends la moins connue ou la plus agréable, pour rajeunir les tableaux mythologiques : c'est pousser loin l'impar-

tialité. Ainsi, l'Amour, qu'on fait fils de Vénus, est ici enfant de la Nuit : allégorie presqu'aussi agréable et beaucoup plus ignorée que la première.

XLIV.

Page 138. Je ne vois que des astres qui racontent la gloire du Très-Haut.

« Cœli enarrant gloriam Dei. » (Psalm. XVIII, 1.)

XLV[e].

Page 140. Ils me vendirent à un port de Crète, éloigné de Gortynes, etc. . . . . . Lébène, ... Théodosie, ... Milet.

Lébène étoit le port, ou, comme on parle dans le Levant, l'échelle de Gortynes. Il étoit éloigné de cette ville de quatre-vingt-dix stades, selon Strabon. « Distat » ab Africo mari et Lebene navali suo ad stadia XC. » (Strab., lib. X.)

Théodosie étoit une ville de la Chersonèse Taurique, abondante en blé qui se vendoit dans tout le Levant. « Post montana ista urbs sequitur Theodosia, campo » prædita fertili, et porta vel centum navibus recipien- » dis apto..... Tota regio frumenti ferax est. » (Strab., lib. VII, pag. 309.)

XLVI[e].

Page 140. Les cruelles Ilithyes.

Déesses, filles de Junon. Elles présidoient aux accouchements. Eurymédusе les appelle cruelles, parce que Epicharis mourut en donnant le jour à Cymodocée. Diane est invoquée dans Horace sous le nom d'Ilithye :

Rite maturos aperire partus
Lenis Ilithyia, tuere matres.

HOR., Carm. Sæc.

XLVIIe.

Page 141. Je te balançois sur mes genoux; tu ne voulois prendre de nourriture que de ma main.

Phœnix dit à peu près la même chose à Achille, et avec encore plus de naïveté :

Οὔτ' ἐς δαῖτ' ἰέναι, οὔτ' ἐν μεγάροισι πάσασθαι,
Πρίν γ' ὅτε δή σ' ἐπ' ἐμοῖσιν ἐγὼ γούνασσι καθίσσας,
Ὄψου τ' ἄσαιμι προταμὼν, καὶ οἶνον ἐπισχών,
Πολλάκι μοι κατέδευσας ἐπὶ στήθεσσι χιτῶνα
Οἴνου, ἀποβλύζων ἐν νηπιέῃ ἀλεγεινῇ.

ILIAD., liv. IX, v. 487.

XLVIIIe.

Page 141. Il part comme un aigle.

Ὣς ἄρα φωνήσασ' ἀπέβη γλαυκῶπις Ἀθήνη,
Φήνῃ εἰδομένη. ODYSS., liv. III, v. 371.

XLIXe.

Page 141. Elle détourna la tête, dans la crainte de voir le dieu et de mourir.

On croyoit que la manifestation subite de la divinité donnoit la mort. (Voyez une note de madame Dacier, sur un passage du XVIe. liv. de l'Odyssée.)

L^e.

Page 141. Et passant les fontaines d'Arsinoé et de Clepsydra.

« On y voit (sur le mont Ithome) une fontaine nommée Arsinoé : elle reçoit l'eau d'une autre fontaine appelée Clepsydra. (Pausanias in Messen. cap. XXXI.)

LIe.

Page 142. Ce père malheureux étoit assis à terre, près du foyer; la tête couverte d'un pan de sa robe, il arrosoit les cendres de ses pleurs.

Tout le monde sait que les suppliants et les malheu-

reux s'asseyoient au foyer parmi les cendres. (Voyez Odyssée, liv. XVI; et Plutarque, dans la vie de Thémistocle.)

LIIe.

Page 142. Tels sont les cris dont retentit le nid des oiseaux, lorsque la mère apporte la nourriture à ses petits.

On a critiqué cette comparaison : on a dit que la douleur ou la joie morale ne pouvoit jamais être comparée au mouvement de la douleur ou des besoins physiques. S'il en étoit ainsi, il faudroit renoncer à toute comparaison, et même à toute poésie : car les comparaisons et la poésie consistent surtout à transporter, pour ainsi dire, le physique dans le moral, et le moral dans le physique. C'est ce qui est reconnu par tous les critiques dignes de porter ce nom.

Au reste cette comparaison se trouve dans Homère, et presque dans les mêmes circonstances où elle est placée ici. (Odyss., liv. XVI.)

LIIIe.

Page 142. On auroit vu ton père, racontant sa douleur au Soleil.

Usage antique qu'on retrouve dans les tragiques grecs. Jocaste, dans les Phéniciennes, ouvre la scène par un monologue où elle apostrophe l'astre du jour. De là le beau vers de Virgile, et l'un des plus beaux vers de son illustre traducteur.

Solem quis dicere falsum
Audeat?

Qui pourroit, ô Soleil, t'accuser d'imposture?

LIVe.

Page 143. La destinée d'un vieillard qui meurt sans enfants est digne de pitié, etc.

Imitation de Solon. Ce grand législateur étoit poëte.

Il nous reste de lui quelques fragments d'une espèce d'élégie politique. (In min. Poet. Græc.)

LVᵉ.

Page 143. Ah, je ne sentirois pas un chagrin plus mortel quand on cesseroit de m'appeler le père de Cymodocée!

Formule touchante empruntée des Grecs. Ulysse s'en sert dans l'Iliade en parlant de Télémaque.

LVIᵉ.

Page 144. Et nous avons craint les soupçons qui s'élèvent trop souvent dans le cœur des enfants de la terre.

Δύσζηλοι γάρ τ' εἰμὲν ἐπὶ χθονὶ φῦλ' ἀνθρώπων.
ODYSS., liv. VII, v. 307.

LVIIᵉ.

Page 144. Eurymédusе, repartit Démodocus, quelles paroles sont échappées à tes lèvres? Jusqu'à présent tu n'avois pas paru manquer de sagesse, etc.

Οὐ μὲν νήπιος ἦσθα, Βοηθοΐδη Ἐτεωνεῦ,
Τοπρὶν, ἀτὰρ μὲν νῦν γε, πάϊς ὣς, νήπια βάζεις.
ODYSS., liv. IV, v. 31.

LVIIIᵉ.

Page 144. La colère comme la faim, est mère des mauvais conseils.

Et malesuada fames. VIRG. VI, 276.

LIXᵉ.

Page 145. Qui pourroit égaler les Grâces surtout la plus jeune, la divine Pasithée.

Les noms ordinaires des Grâces sont Aglaé, Thalie

et Euphrosine. Homère nomme la plus jeune Pasithée, et il a été suivi par Stace.

LXe.

Page 145. Orphée, Linus, Homère, ou le vieillard d'Ascrée.

Poëtes connus de tout le monde. Hésiode est le vieillard d'Ascrée.

Ascræumque cano romana per oppida carmen.
VIRG.; Georg. II, 176.

LXIe.

Page 145. Philopœmen et Polybe aimé de Calliope, fille de Saturne et d'Astrée.

Philopœmen, le dernier des Grecs, et Polybe l'historien étoient de Mégalopolis, en Arcadie. Calliope, prise ici pour l'Histoire, étoit fille de Saturne et d'Astrée, c'est-à-dire du Temps et de la Justice. Voici le commencement de la généalogie du principal personnage qui doit représenter les héros de la Grèce. Le nom d'Eudore est tiré d'Homère. Eudore étoit un des compagnons d'Achille.

LXIIe.

Page 145. Dicé, Irène et Eunomie.

Noms des Heures, d'après Hésiode, qui n'en compte que trois. Elles étoient filles de Jupiter et de Thémis.

LXIIIe.

Page 146. Un esclave tenant une aiguière d'or et un bassin d'argent, verse une eau pure sur les mains du prêtre d'Homère.

Χέρνιβα δ' ἀμφίπολος προχόῳ ἐπέχευε φέρουσα
Καλῇ, χρυσείῃ, ὑπερ ἀργυρέοιο λέβητος.
ODYSS., liv. VII, v. 172.

LXIVe.

Page 146. Ce fut en vain qu'elle pria la Nuit de lui verser la douceur de ses ombres.

Il y avoit dans les éditions précédentes l'*ambroisie* de ses ombres, expression grecque que j'avois essayé de faire passer dans notre langue : mais outre qu'on ne peut pas dire *verser* de l'ambroisie, j'ai trouvé ce tour un peu recherché

LXVe.

Page 146. Il emboîte l'essieu dans les roues bruyantes, etc.

Ἥβη δ' ἀμφ' ὀχέεσσι θοῶς βάλε καμπύλα κύκλα
Χάλκεα, ὀκτάκνημα, σιδηρέῳ ἄξονι ἀμφίς.
Τῶν ἤτοι χρυσέη ἴτυς ἄφθιτος, αὐτὰρ ὕπερθεν
Χάλκε' ἐπίσσωτρα προσαρηρότα, θαῦμα ἰδέσθαι·
Πλῆμναι δ' ἀργύρου εἰσὶ περίδρομοι ἀμφοτέρωθεν·
Δίφρος δε χρυσέοισι καὶ ἀργυρέοισιν ἱμᾶσιν
Ἐντέταται· δοιαὶ δὲ περίδρομοι ἄντυγές εἰσι·
Τοῦ δ' ἐξ ἀργίρεος ῥυμὸς πέλεν· αὐτὰρ ἐπ' ἄκρῳ
Δῆσε χρύσειον καλὸν ζυγὸν, ἐν δὲ λέπαδνα
Κάλ' ἔβαλε, χρύσει'· ὑπὸ δὲ ζυγὸν ἤγαγεν Ἥρη
Ἵππους ὠκύποδας, μεμαυῖ' ἔριδος καὶ ἀϋτῆς.

ILIADE, liv. V, v. 722.

LXVIe.

Page 147. C'étoit une coupe de bronze à double fond, etc.

Toute cette histoire de la coupe, est faite d'après l'Iliade et la vie d'Homère attribuée à Hérodote. Le bouclier d'Ajax étoit l'ouvrage de Tychus, armurier de la ville d'Hylé. Homère eut pour hôte Créophyle de Samos, et l'on sait que Lycurgue apporta le premier dans la Grèce les poëmes d'Homère, qu'il avoit trouvés chez les descendants de Créophyle. (Voyez la vie d'Homère, traduction de M. Larcher.)

LXVIIe.

Page 148. Les Grâces décentes.

Gratiæ decentes. Hor., lib. I, od. IV.

LXVIII.

Page 148. Le voile blanc des Muses qui brilloit comme le Soleil, et qui étoit placé sous tous les autres dans une cassette odorante.

Τῶν ἕν' ἀειραμένη Ἑκάβη φέρε δῶρον Ἀθήνῃ,
Ὃς κάλλιστος ἔην ποικίλμασιν, ἠδὲ μέγιστος,
Ἀστὴρ δ' ὣς ἀπέλαμπεν· ἔκειτο δὲ νείατος ἄλλων.

Iliad., liv. vi, v. 293.

LXIXe.

Page 148. Il portoit sur sa tête une couronne de papyrus.

C'étoit la couronne des poëtes.

LXXe.

Page 149. Les dieux voulurent naître parmi les Égyptiens, parce qu'ils sont les plus reconnoissants des hommes.

C'est Platon qui le dit. Les Égyptiens avoient une loi contre l'ingratitude. Cette loi s'est perdue.

FIN DES REMARQUES DU LIVRE PREMIER

REMARQUES

SUR LE DEUXIÈME LIVRE.

Ce second livre des Martyrs n'a éprouvé aucune critique ; il a été loué généralement par tous les censeurs. J'ai pourtant vu des personnes de goût qui préféroient le premier, pour les souvenirs de l'antiquité. Il est certain que le premier livre m'a coûté plus de peines, et que je l'ai revu plus souvent et plus long-temps.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 151. A l'heure où le magistrat fatigué quitte avec joie son tribunal pour aller prendre son repas.

— Ἦμος δ' ἐπὶ δόρπον ἀνὴρ ἀγορῆθεν ἀνέστη,
Κρίνων νείκεα πολλὰ δικαζομένων αἰζηῶν.

Odyss., liv. xii, v. 439.

IIe.

Page 152. Vint se reposer à Phigalée, célèbre par le dévouement des Oresthasiens.

Phigalée, ville de l'Arcadie, bâtie sur un rocher, et traversée par un ruisseau nommé Lymax, qui tomboit dans la Néda. Les Phigaliens, ayant été chassés de leur pays par les Lacédémoniens, consultèrent l'oracle de Delphes. L'Oracle répondit : « Que les Phigaliens prennent avec eux cent jeunes gens de la ville d'Oresthasium : ces cent jeunes gens périront dans le combat contre les Spartiates, mais les Phigaliens rentreront dans leur ville. » Les cent Oresthasiens se dévouèrent. (Pausanias in Arcad., cap. xxxix.)

IIIe.

Page 152. Le prince de la jeunesse, l'aîné des fils d'Ancée, etc.

Pour les détails de ce sacrifice homérique, voyez le IIIe. livre de l'Odyssée, vers la fin. Le dos de la victime étoit servi comme le morceau le plus honorable. Ulysse le donne à Démodocus, livre VIII de l'Odyssée, pour le récompenser de ses chants.

IVe.

Page 152. Les dons de Cérès, que Triptolème fit connoître au pieux Arcas, remplacent le gland dont se nourrissoient jadis les Pélasges, premiers habitants de l'Arcadie.

Pélasgus régna le premier en Arcadie, et donna son nom à son peuple. Pélasgus eut pour fils Lycaon, qui fut changé en loup. Lycaon laissa une fille, Callisto, qui fut mère d'Arcas. Arcas, instruit par Triptolème, apprit à ses sujets à semer du blé, et à s'en nourrir au lieu de gland. (Pausanias in Arcad., cap. I, II, III et IV.)

V^e.

Page 153. On sépare la langue de la victime.

C'étoit la dernière cérémonie du sacrifice.

VIe.

Page 153. Il n'est pas permis d'entrer dans les temples des dieux avec du fer.

Et même dans certains temples avec de l'or, selon Plutarque. Belle leçon ! (Moral. precept. Administ. public.)

VIIe.

Page 153. Aussitôt que l'aurore eut éclairé de ses premiers rayons l'autel de Jupiter qui couronne le mont Lycée, etc., jusqu'à l'alinéa.

Les premières éditions portoient : *le temple de Jupiter*.

Je m'étois trompé. Le mont Lycée étoit la plus haute montagne d'Arcadie; on l'appeloit le Mont-Sacré, parce que Jupiter, selon les Arcadiens, y avoit été nourri. Ce dieu avoit un autel sur le sommet de la montagne, et de cet autel on découvroit presque tout le Péloponèse. Les hommes ne pouvoient entrer dans l'enceinte consacrée à Jupiter. Les corps n'y donnoient aucune ombre, quoique frappés des rayons du soleil, etc. (Pausanias in Arcad., cap. XXXVIII, et Voyages du jeune Anacharsis. *Voy.* Arcadie.)

VIIIe.

Page 153. Il prend sa course vers le temple d'Eurynome, caché dans un bois de cyprès.

Ce temple étoit à douze stades au-dessous de Phigalée, un peu au-dessus du confluent du Lymax et de la Néda; Eurynome étoit une fille de l'Océan. La statue de cette divinité étoit attachée dans le temple avec une chaîne d'or, et ce temple ne s'ouvroit qu'une fois l'année. (Pausanias, lib. VIII, in Arcad., cap. XLI.)

IXe.

Page 154. Il franchit le mont Élaïus; il dépasse la grotte où Pan retrouva Cérès, etc.

Élaïus étoit à trente stades à droite de Phigalée : la grotte de Cérès, surnommée la Noire, étoit dans cette montagne. Cérès, pleurant l'enlèvement de Proserpine, prit une robe noire, et se cacha pour pleurer dans la grotte du mont Elaïus. Les fruits et les moissons périssoient, les hommes mouroient de faim, les dieux ne savoient ce qu'étoit devenue la déesse. Pan, en chassant sur les montagnes d'Arcadie, retrouva enfin Cérès. Il en avertit Jupiter. Jupiter envoya les Parques à Cérès, et ces divinités inexorables fléchirent, par leurs prières, le courroux de Cérès : elle rendit les moissons aux hommes. (Pausanias, lib. VIII, in Arcad., cap. XLII.)

X^e.

Page 154. Les voyageurs traversent l'Alphée

au-dessous du confluent du Gortynius, et descendent jusqu'aux eaux limpides du Ladon.

Il n'est point de lecteur qui n'ait entendu parler de l'Alphée et du Ladon : de l'Alphée, à cause de ses amours avec Aréthuse, et de son passage à Olympie ; et du Ladon, à cause de la beauté de ses eaux.

J'ai traversé, au mois d'août 1806, une des sources de l'Alphée, entre Leontari, Tripolizza et Misitra : cette source étoit tarie.

Le Gortynius, dit Pausanias, est de tous les fleuves celui dont les eaux sont les plus fraîches. (Liv. VIII, chap. XXVIII.)

Démodocus venant de Phigalée, et descendant l'Alphée, devoit rencontrer d'abord le Gortynius, et puis le Ladon.

XIe.

Page 154. Là se présente une tombe antique, que les Nymphes des montagnes avoient environnée d'ormeaux.

Ἠδ' ἐπὶ σῆμ' ἔχεεν, περὶ δὲ πτελέας ἐφύτευσαν
Νύμφαι ὀρεστιάδες. ILIAD., liv. VI, v. 419.

XIIe.

Page 154. C'étoit celle de cet Arcadien pauvre et vertueux, d'Aglaüs de Psophis.

« On nous montra un petit champ et une petite chau-
» mière ; c'est là que vivoit, il y a quelques siècles, un
» citoyen pauvre et vertueux : il se nommoit Aglaüs.
» Sans crainte, sans désirs, ignoré des hommes, igno-
» rant ce qui se passoit parmi eux, il cultivoit paisible-
» ment son petit domaine, dont il n'avoit jamais passé
» les limites. Il étoit parvenu à une extrême vieillesse,
» lorsque des ambassadeurs du puissant roi de Lydie,
» Gygès ou Crésus, furent chargés de demander à l'O-
» racle de Delphes, s'il existoit sur la terre entière un
» mortel plus heureux que ce prince ? La Pythie répon-
» dit : Aglaüs de Psophis. » (Voy. d'Anach., Arcadie.)

On voit que je n'ai point suivi ce récit. J'ai disposé à mon gré de la tombe de Psophis : c'étoit celle d'un homme heureux et sage ; elle m'a paru bien placée à l'entrée de l'héritage de Lasthénès.

XIII[e].

Page 154. La robe dont cet homme étoit vêtu ne différoit de celle des philosophes grecs, que parce qu'elle étoit d'une étoffe blanche assez commune.

Il est inutile d'étaler ici une vaine érudition, et de citer les Pères et les écrivains de l'Histoire Ecclésiastique, Eusèbe, Socrate, Zonare, etc. : une autorité aussi fidèle qu'agréable nous suffira pour les mœurs des Chrétiens ; c'est celle de Fleury.

« Les Chrétiens rejetoient les habits de couleur trop » éclatante ; mais saint Clément d'Alexandrie recomman- » doit le blanc, comme symbole de pureté. . . . . .
» . . . .
» Tout l'extérieur des Chrétiens étoit sévère et négligé, » au moins simple et sérieux. Quelques-uns quittoient » l'habit ordinaire pour prendre celui des philosophes, » comme Tertullien et saint Héraclas, disciple d'Origène.» (Fleury, Mœurs des Chrétiens.)

XIV[e].

Page 155. Mercure ne vint pas plus heureusement à la rencontre de Priam.

(Voyez l'Iliade, liv. XXIV.)

XV[e].

Page 155. Ce palais..... appartient à Hiéroclès.

Ceci n'est point une phrase jetée au hasard. J'ai tâché, autant que je l'ai pu, de ne faire entrer dans ma composition rien d'inutile. Ce palais deviendra le théâtre d'une des scènes de l'action.

XVIe.

Page 156. En arrivant au milieu des moissonneurs, l'inconnu s'écria : « Le Seigneur soit avec vous ! »

« Et ecce, ipse veniebat de Bethlehem, dixitque mes-
» soribus : Dominus vobiscum. Qui responderunt ei :
» Benedicat tibi Dominus. » (Ruth., c. II, v. 4.)

XVIIe.

Page 156. Des glaneuses les suivoient en cueillant les nombreux épis, etc.

« Præcepit autem Booz pueris suis, dicens : Et de
» vestris quoque manipulis projicite de industriâ, et re-
» manere permittite, ut absque rubore colligat. » (Ruth., c. II, v. 15-16.)

XVIIIe.

Page 157. Qui triompha de Carrausius.

On verra dans le récit, et dans les notes du récit, quel étoit ce Carrausius.

XIXe.

Page 158. Méléagre étoit moins beau que toi lorsqu'il charma les yeux d'Atalante.

Homère a, sur Méléagre, une tradition différente de celle des autres poëtes. Je ne fais ici d'allusion qu'à la dernière. Méléagre étoit un jeune héros qui donna la hure du sanglier de Calydon à Atalante, fille de Jasius, roi d'Arcadie. Sa mère Althée le fit mourir en jetant au feu le tison auquel sa vie étoit attachée. Il ne faut pas confondre cette Atalante avec celle qui fut vaincue par Hippomène. Stace a donné un fils à Atalante, qui suivit les sept Chefs au siége de Thèbes. (Thébaïd. liv. IV.)

XXe.

Page 158. Heureux ton père, heureuse ta mère, etc.

Τρισμάκαρες μὲν σοί γε πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ,
Τρισμάκαρες δὲ κασίγνητοι....
Κεῖνος δ' αὖ περὶ κῆρι μακάρτατος ἔξοχον ἄλλων
Ὅς κέ σ' ἐέδνοισι βρίσας οἶκόνδ' ἀγάγηται.

ODYSS., liv. VI, v. 154-158.

XXIe.

Page 158. J'accepterai le présent que vous m'offrez, s'il n'a pas servi à vos sacrifices.

Tout ce qui avoit servi au sacrifice des Païens étoit en abomination aux Chrétiens.

XXIIe.

Page 159. Je ne me souviens pas d'avoir vu la peinture d'une scène pareille, si ce n'est sur le bouclier d'Achille.

(Iliade, liv. XVII.)

XXIIIe.

Page 159. Ces moissonneurs ne sont plus mes esclaves.

Cette religion, contre laquelle on a tant déclamé, a pourtant aboli l'esclavage. Tous les Chrétiens primitifs n'affranchirent cependant pas sur-le-champ leurs esclaves; mais Lasthénès suivoit de plus près cet esprit évangélique qui a brisé les fers d'une grande partie du genre humain.

XXIVe.

Page 159. La Vérité.... mère de la Vertu.

On la fait aussi mère de la Justice.

XXVe.

Page 159. Voyageurs, les Chrétiens...

Sur ce mot de voyageur opposé à celui d'étranger,

qu'il me soit permis de rapporter un passage du Génie du Christianisme :

« L'hôte inconnu est un étranger chez Homère, et » un voyageur dans la Bible. Quelles différentes vues de » l'humanité! Le Grec ne porte qu'une idée politique et » locale, où l'Hébreu attache un sentiment moral et » universel. »

XXVIe.

Page 160. Que Dieu lui rende sept fois la paix.

Tour hébraïque. Les Grecs et les Romains disoient *terque quaterque*. On en a vu un exemple dans la note XX : Τρισμάκαρες.

XXVIIe.

Page 161. Non sur les ailes d'or d'Euripide, mais sur les ailes célestes de Platon.

Plutarque, dans ses Morales, parle de ces ailes, mais je crois qu'il faut lire les ailes d'or de Pindare.

XXVIIIe.

Page 161. Dieu m'en a donné la direction; Dieu me l'ôtera peut-être : que son saint nom soit béni!

« Dominus dedit, Dominus abstulit... Sit nomen Do- » mini benedictum ! » (Job., c. I, v. 21.)

XXIXe.

Page 161. Le soleil descendit sur les sommets du Pholoë, etc.

Par l'endroit où la scène est placée, Lasthénès avoit le mont Pholoë à l'occident, un peu vers le nord; Olympie à l'occident vrai; le Telphusse et le Lycée étoient derrière les spectateurs, vers l'orient, et se coloroient des feux opposés du soleil. Toutes ces descriptions sont exactes; ce ne sont point des noms mis au hasard, sans égard aux positions géographiques. Au

reste, le mont Pholoë est une haute montagne d'Arcadie, où Hercule reçut l'hospitalité chez le Centaure Pholus, qui donna son nom à la montagne. Telphusse est une montagne, ou plutôt une longue chaîne de terre haute et rocailleuse, où étoit placée une ville du même nom. (Voyez Pausanias, lib. VIII, in Arcad., cap. XXV.) J'ai déjà parlé ailleurs du Lycée, de l'Alphée et du Ladon.

XXX[e].

Page 162. On entendit le son d'une cloche.

Ce ne fut que dans le moyen âge que l'on commença à se servir des cloches dans les églises; mais on se servoit dans l'antiquité, et surtout en Grèce et à Athènes, de cloches ou de sonnettes pour une foule d'usages domestiques. J'ai donc cru pouvoir appeler les Chrétiens grecs à la prière par le son d'un cloche. L'esprit, accoutumé à allier le son des cloches au souvenir du culte chrétien, se prête sans peine à cet anachronisme, si c'en est un.

XXXI[e].

Page 162. Me préservent les dieux de mépriser les Prières.

Tout le monde connoît la belle allégorie des Prières, mise par Homère dans la bouche de Phœnix, gouverneur d'Achille. Démodocus détourne le sens des paroles de Lasthénès au profit de la mythologie. Até, le Mal ou l'Injustice, étoit sœur des Lites ou des Prières.

XXXII[e].

Page 163. Seigneur, daignez visiter cette demeure.

Nous sommes aujourd'hui si étrangers aux choses religieuses, que cette prière aura paru toute nouvelle à la plupart des lecteurs : elle est cependant dans tous les livres d'Église, à quelques légers changements près. J'ai déjà dit, dans le Génie du Christianisme, qu'il n'y avoit point d'Heures à l'usage du peuple qui ne renfermât

des choses sublimes : choses que l'habitude dans les uns, et l'impiété dans les autres, nous empêchent de sentir.

XXXIIIe.

Page 163. Le serviteur lava les pieds de Démodocus.

« La première action de l'hospitalité étoit de laver » les pieds aux hôtes....... Si l'hôte étoit dans la » pleine communion de l'Église, on prioit avec lui, et » on lui déféroit tous les honneurs de la maison : de » faire la prière, d'avoir la première place à table, » d'instruire la famille....... Les Chrétiens exerçoient » l'hospitalité même envers les Infidèles. » (Fleury, Mœurs des Chrétiens.)

XXXIVe.

Page 164. Des mesures de pierre en forme d'autel, ornées de têtes de lion.

J'ai vu de pareilles mesures à Rome, dans le Musée Clémentin.

XXXVe.

Page 164. Lasthénès leur ordonne de dresser dans la salle des Agapes une table, etc.

Les Agapes étoient les repas primitifs des Chrétiens. Il y en avoit de deux sortes : les uns, faits en commun à l'église par tous les fidèles ; les autres, dans les demeures particulières.

XXXVIe.

Pages 164. Nourriture destinée à la famille.

« S'ils mangeoient de la chair (les Chrétiens),...... » c'étoit plutôt du poisson ou de la volaille que de la » grosse viande..... Plusieurs donc ne vivoient que de » laitage, de fruits ou de légumes. » (Fleury, Mœurs des Chrétiens.)

XXXVIIe.

Page 165. On vit bientôt entrer un homme

d'un visage vénérable, portant, sous un manteau blanc, un habit de pasteur.

« Comme j'étois dans ma maison, et qu'après avoir
» prié, je me fus assis sur mon lit, je vis entrer un
» homme d'un visage vénérable, en habit de pasteur,
» vêtu d'un manteau blanc, portant une panetière sur
» ses épaules, et tenant un bâton à la main. » (Her. liv. II.)

XXXVIII[e].

Page 165. C'étoit Cyrille, évêque de Lacédémone.

Ce n'est point ici l'un des saints connus sous le nom de Cyrille. J'ai cherché inutilement un évêque de Lacédémone de cette époque; je n'ai trouvé qu'un évêque d'Athènes. Au reste, j'ai peint Cyrille d'après plusieurs grands évêques de ce temps-là; et dans toute son histoire, dans les cicatrices de son martyre, dans la force qu'on fut obligé d'employer pour l'élever à l'épiscopat, tout est vrai, hors son nom.

On se prosternoit devant les évêques, et on leur donnoit les noms sacrés que la famille de Lasthénès donne à Cyrille.

XXXIX[e].

Page 167. Il m'a promis de me raconter son histoire.

De là le récit. La promesse qu'Eudore a faite à Cyrille est censée avoir précédé le commencement de l'action. L'empressement de Cyrille à connoître l'histoire d'Eudore est pleinement justifié, et par le caractère de l'évêque, et par celui du pénitent, et par les mœurs des Chrétiens.

XL[e].

Page 167. Eudore lut pendant une partie du repas, etc.

« Les Chrétiens faisoient lire l'Écriture-Sainte, et
» chantoient des cantiques spirituels et des airs graves,

» au lieu des chansons profanes et des bouffonneries
» dont les Païens accompagnoient leurs festins : car ils
» ne condamnoient ni la musique, ni la joie, pourvu
» qu'elle fût sainte. » (Fleury, Mœurs des Chrétiens.)

XLIe.

Page 167. Cymodocée trembloit.

Premiers fils d'une trame qui va s'étendre par degrés.

XLIIe.

Page 168. Le repas fini, on alla s'asseoir à la porte du verger, sur un banc de pierre.

Cette coutume antique se retrouve dans la Bible et dans Homère. Nestor s'assied à sa porte sur une pierre polie, et les juges d'Israël vont s'asseoir devant les portes de la ville. On aperçoit quelques traces de ces mœurs jusque chez nos aïeux, du temps de saint Louis, c'est-à-dire dans le siècle de la religion, de l'héroïsme et de la simplicité.

XLIIIe.

Page 168. L'Alphée rouloit au bas de ce verger, sous une ombre champêtre, des flots que les palmes de Pise alloient bientôt couronner.

L'Alphée, qui couloit d'abord en Arcadie, parmi des bergers, passoit en Élide au milieu des triomphateurs. Tout le reste de la description est appuyé par le témoignage de Pausanias, d'Aristote et de Théophraste, pour les animaux et les arbres de l'Arcadie, et par ce que j'ai vu de mes propres yeux. On sait que Mercure fit une lyre de l'écaille d'une grande tortue qu'il trouva sur le mont Chélydoré. Quant à la manière dont les chèvres cueillent la gomme du ciste, Tournefort raconte la même chose des troupeaux de la Crète. (Voy. au Levant.).

XLIVe.

Page 169. La puissance..... dont les pas font

tressaillir les montagnes comme l'agneau timide, ou le bélier bondissant. Il admiroit cette sagesse, qui s'élève comme un cèdre sur le Liban, comme un plane aux bords des eaux.

« Montes exultastis sicut arietes, et colles sicut agni
» ovium. (Psalm. CXIII, v. 6.)
» Quasi cedrus exaltata sum in Libano.
» Quasi platanus exaltata sum juxta aquam in pla-
» teis. »

XLVe.

Page 169. Il laissa un chantre divin auprès de Clytemnestre.

(Odyss., liv. IV.)

XLVIe.

Page 170. Elle commença par l'éloge des Muses.

Pour tout le chant de Cymodocée, je ne puis que renvoyer le lecteur aux Métamorphoses d'Ovide, à l'Iliade, à l'Odyssée, et à la Vie d'Homère par divers auteurs. J'ai admis le combat de lyre entre Homère et Hésiode, quoiqu'il soit prouvé que ces deux poëtes n'ont pas vécu dans le même temps. Il ne s'agit pas ici de vérités historiques.

XLVIIe.

Page 173. Les Parques mêmes, vêtues de blanc.

Démodocus arrange tout cela un peu à sa façon. C'est Platon, à la fin du Xe. livre de sa République, qui fait cette histoire des Parques : elle n'est pas tout-à-fait telle qu'on la voit ici. Comment les ennemis des Martyrs n'ont-ils pas vu cette erreur? Quel beau sujet pour eux de triomphe et de pédanterie!

XLVIIIe.

Page 173. La colombe qui portoit dans les forêts de la Crète l'ambroisie à Jupiter.

Jupiter enfant fut nourri, sur le mont Ida, par une colombe qui lui apportoit l'ambroisie.

XLIXe.

Page 174. Chantez-nous ces fragments des livres saints, que nos frères les Apollinaires, etc.

Anachronisme. Les Apollinaires vivoient sous Julien, et ce fut pendant la persécution suscitée par cet empereur qu'ils mirent en vers une partie des livres saints.

Le.

Page 174. Il chanta la naissance du chaos.

Pour le chant d'Eudore, voyez toute la Bible.

LIe.

Page 178. Ils crurent que les Muses et les Sirénes, etc.

Les Sirènes, filles du fleuve Achéloüs et de Calliope, défièrent les Muses à un combat de chant. Elles furent vaincues : les Muses les dépouillèrent de leurs ailes et s'en firent des couronnes. On place en divers lieux la scène de ce combat.

LIIe.

Page 179. Mais à peine avoit-il fermé les yeux qu'il eut un songe.

Ce songe est le premier présage du dénouement. Je prie encore une fois les amis de l'art de faire attention à la composition des Martyrs : il y a peut-être dans cet ouvrage un travail caché qui n'est pas tout-à-fait indigne d'être connu.

FIN DES REMARQUES DU LIVRE DEUXIÈME.

REMARQUES
SUR LE TROISIÈME LIVRE.

Voici le livre le plus critiqué des Martyrs. J'ose dire pourtant que si j'ai jamais écrit dans ma vie quelques pages dignes de l'attention du public, elles se trouvent dans ce même livre. Si l'on songe combien les deux premiers sont différents du troisième, et combien le quatrième diffère lui-même des trois premiers, peut-être jugera-t-on que j'aurois mérité d'être traité avec moins d'indécence. La difficulté d'un sujet qui varie sans cesse, n'a point été appréciée. Le tableau complet de l'empire romain, une grande action, des scènes dans un monde surnaturel, voilà le fardeau qu'il m'a fallu porter, sans que le lecteur s'aperçût de la longueur et des dangers du chemin.

Au reste, on a vu comment j'ai remplacé les discours des Puissances divines, dans ce troisième livre. Les notes suivantes prouveront que les chicanes qu'on m'a faites étoient peu fondées en savoir et en raison.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 181. Les dernières paroles de Cyrille montèrent au trône de l'Éternel. Le Tout-Puissant agréa le sacrifice.

Première transition de l'ouvrage. On a trouvé qu'elle lioit naturellement la fin du second livre au commencement du troisième, et pourtant elle amène une scène nouvelle et produit un livre tout entier.

IIe.

Page 182. ...flotte cette immense Cité de Dieu, dont la langue d'un mortel ne sauroit raconter les merveilles.

« Raptus est in paradisum : et audivit arcana verba, » quæ non licet homini loqui. » (Epist. IIe., ad Corinth., c. XII, v. 4.)

« Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei. » (Ps. LXXXVI., v. 3.)

III[e].

Page 182. L'Éternel en posa lui même les douze fondements, et l'environna de cette muraille de jaspe que le Disciple bien-aimé vit mesurer par l'Ange avec une toise d'or.

Il est assez singulier qu'on ait pu croire, ou plutôt qu'on ait feint de croire que j'étois l'inventeur de toutes les *pierreries* que l'on voit dans le troisième livre.

Un auteur ne peut employer que les matériaux fournis par son sujet. S'il avoit à parler de l'Elysée des anciens, il ne pourroit y mettre que le Léthé, des bois de myrtes, une porte d'ivoire et une porte de corne : s'il décrit un ciel chrétien, il est encore plus strictement obligé de suivre les traditions et l'Écriture. Alors il ne rencontre que des images empruntées de l'or, du verre, des diamants, et de toutes les pierres précieuses : tout ce qu'on doit exiger de lui, c'est qu'il *fasse un choix*. Que l'on ouvre donc les Prophètes, l'Apocalypse, les Pères, et l'on verra ce que j'ai écarté, et les écueils sans nombre que j'ai évités. Jamais je n'ai fait un travail plus pénible et plus ingrat. Au reste, le Tasse et Milton ont rempli comme moi leur ciel de perles et de diamants. Ce sont, si j'ose m'exprimer ainsi, des *richesses* inévitables pour quiconque est obligé de peindre un ciel chrétien. Je vais rassembler ici sous un seul point de vue les autorités; et le lecteur jugera de bonne foi, de la loyauté et des connoissances de mes ennemis.

« Et habebat (civitas Dei) murum magnum et altum,
» habentem portas duodecim.....

» Et murus civitatis habens fundamenta duodecim....
» Et qui loquebatur mecum habebat mensuram arundi-
» neam auream ut metiretur civitatem.

» Et erat structura muri ejus ex lapide jaspide, ipsa
» verò civitas, aurum mundum simile vitro mundo.

» Et fundamenta muri civitatis omni lapide pretioso
» ornata. Fundamentum primum, jaspis : secundum,
» sapphirus : tertium, calcedonius : quartum, sma-
» ragdus.

» Quintum, sardonyx : sextum, sardius : septimum,
» chrysolithus : octavum, beryllus : novum, topazius :
» decimum, chrysoprasus : undecimum, hyacinthus :
» duodecimum, amethystus.

» Et duodecim portæ, duodecim margaritæ sunt per
» singulas.... et platea civitatis aurum mundum, tan-
» quam vitrum perlucidum. » (Apocalyps., cap. XXI,
v. 12, 14-15, 18, 21.)

« Et similitudo super capita animalium firmamenti,
» quasi aspectus crystalli....

» Et super firmamentum..... quasi aspectus lapidis
» sapphiri similitudo throni. » (Ezech., c. I, v. 22, 26.)

Voyons maintenant les poëtes :

Weighs his spread wings (Satan), at leisure to behold
Far off th' empyreal heav'n, extended wide
In circuit, undetermin'd square or round,
With opal tow'rs, and battlements adorn'd
Of living saphir, once his native seat;
And fast by, hanging in a golden chain,
This pendent world, in bigness as a star
Of smallest magnitude, close by the moon.
MILTON, P. L. Book II, 1046.

Now in loose garlands thick thrown of, the bright
Pavement, that like a sea of jasper shone,
Impurpled with celestial roses smil'd.
Book III, 362.

Far distant he descries,
Ascending by degrees magnificent
Up to the wall of heav'n, a structure high;
At top whereof, but far more rich appear'd
The work as of a kingly palace gate,
With frontispiece of diamond and gold
Embellish'd; thick with sparkling orient gems
The portal shone, inimitable on earth
By model, or by shading pencil drawn.
Book III, 501.

Nous verrons le Tasse, dans une note plus bas donner à Michel une armure de diamant.

Que deviennent donc les bonnes plaisanteries sur la richesse de mon ciel, et la pauvreté que prêche mon Dieu? N'ai-je pas été beaucoup plus avare de magnificences que l'Écriture et les poëtes qui ont décrit avant

moi le séjour des Justes? Il est probable, après tout, que ce n'est pas de moi dont on vouloit rire ici : cela supposeroit dans les critiques une trop profonde ignorance. Je les tiens pour habiles, l'impiété leur restera.

IVe.

Page 182. Revêtue de la gloire du Très-Haut, l'invisible Jérusalem est parée comme une épouse pour son époux.

« Veni, et ostendam tibi sponsatam uxorem Agni.
» Ostendit mihi civitatem sanctam Jerusalem, descen-
» dentem de cœlo à Deo. » (Apocalyp., cap. XXI, v. 9, 10.)

V^e^.

Page 182. Cette architecture est vivante.

Milton dit aussi : *Living saphir*.

La cité de Dieu est l'épouse mystique; elle descend du ciel, etc. Toutes ces pierres précieuses sont prises, et doivent être prises dans un sens allégorique. « Ces di-
» verses beautés, dit Sacy, représentent les dons divers
» que Dieu a mis dans ses élus, et les divers degrés de
» la gloire des Saints. Plusieurs interprètes appliquent
» les propriétés de chacune de ces pierres aux vertus de
» chaque apôtre. » (Apocalyp., cap. XXI.)

VIe.

Page 183. Un fleuve découle du trône du Tout-Puissant.

On lisoit dans les premières éditions *quatre fleuves*. J'avois voulu rappeler le paradis terrestre. Je suis revenu à une image plus fidèle à la lettre de l'Écriture.

» Et ostendit mihi fluvium aquæ vitæ, splendidum
» tanquam crystallum, procedentem de sede Dei et
» Agni. » (Apocalyps., cap. XXII, v. 1.)

VIIe.

Page 183. Et font croître, avec la vigne im-

mortelle, le lis semblable à l'Épouse, et les fleurs qui parfument la couche de l'Époux.

« Je suis la vraie vigne. » (Evang.)

« Botrus cypri dilectus meus mihi, in vineis Engad-
» di. » (Cant., c. I, v. 12.)

« Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias. » (Cant., c. II, v. 2.)

« Lectulus noster floridus. » (Cant., c. I, v. 16.)

VIIIe.

Page 183. L'Arbre de vie s'élève sur la Colline de l'encens.

« In medio plateæ ejus, et ex utrâque parte fluminis
» lignum vitæ, afferens fructus. » (Apoc., c. XXII, v. 2.)

La colline de l'encens.

« Ad montem myrrhæ, et ad collem thuris. » (Cant., c. IV, v. 6.)

J'espère qu'on ne me reprochera plus des descriptions où il n'y a pas un mot sans une autorité : et pourtant il m'a fallu trouver, dans ces passages si courts de l'Écriture, le germe de ma composition et les couleurs de mes tableaux. C'est ce qu'une critique éclairée auroit remarqué, sans s'arrêter à me chicaner sur un fond *qui n'est pas à moi*.

J'ai été bien mal attaqué : ce n'étoit pas comme cela que m'ont combattu les censeurs du Génie du Christianisme. Au moins étoient-ce des littérateurs éclairés qui savoient distinguer l'œuvre, de la matière de l'œuvre.

IXe.

Page 183. Les deux grands ancêtres du genre humain.

Ceci est de moi, et on l'a trouvé bon.

X^e.

Pages 183. La lumière qui éclaire ces retraites fortunées.

Ce passage sur la lumière du ciel a été généralement approuvé. J'avois deux comparaisons à craindre : l'une, avec les vers de Virgile sur les astres des Champs Élysées; l'autre avec le beau morceau du Télémaque, sur la lumière qui nourrit les ombres heureuses. Il falloit ne point ressembler à ces deux modèles, et trouver quelque chose de nouveau dans un sujet épuisé. Au reste, je ne m'écarte point des autorités sacrées; on va le voir.

XIe.

Page 184. Aucun astre ne paroît sur l'horizon resplendissant.

« Et civitas non eget sole, neque lunâ, ut luceant in » eâ; nam claritas Dei illuminavit eam. » (Apoc., c. XXI, v. 23.)

XIIe.

Page 184. C'est dans les parvis de la Cité sainte.

Ici commence le morceau sur les fonctions des Anges et le bonheur des Élus, que plusieurs critiques regardent comme ce que j'ai écrit de moins foible jusqu'ici.

Quant aux fonctions des Anges, je n'ai plus rien à ajouter aux autorités citées dans l'Examen, et à l'explication que j'ai donnée de cette admirable doctrine. Observons seulement que sur l'office des Anges auprès des plantes, des moissons, des arbres, etc., on a l'opinion formelle d'Origène (Cont. Cels., lib. VIII, pag. 398-9.) Quant au bonheur des Élus, mon imagination étoit plus à l'aise, et j'ai pu, sans blesser la religion, me livrer davantage à mes propres idées : encore va-t-on voir que je me tiens dans les justes bornes des autorités.

XIII[e].

Page 185. Nés du souffle de Dieu, à différentes époques.

Plusieurs Pères ont cru que les Anges n'ont pas tous été créés à la fois, et j'ai suivi cette opinion : elle est conforme à la puissance de Dieu, toujours en action. Selon saint Jean Damascène, il y a plusieurs sentiments sur le temps de la création des Anges (De Fide, lib. II, cap. III). Saint Grégoire de Nysse croit que les Anges se sont multipliés ou ont été multipliés par Dieu. (De Hominis opificio, pag. 90-91, tom. I.)

XIV[e].

Page 186. Le souverain bien des Élus.

Je me suis demandé quel seroit le suprême bonheur, s'il étoit en notre puissance. Il m'a semblé qu'il se trouveroit dans la vertu, l'héroïsme, le génie, l'amitié noble et l'amour chaste; tout cela uni et prolongé sans fin. Je puis me tromper, mais mon erreur est pardonnable. Au reste, saint Augustin appuiera ce que je dis ici sur l'amitié, et sur l'éternité du bonheur.

« In æternâ felicitate, quidquid amabitur, aderit; nec » desiderabitur, quod non aderit : omne quod ibi erit, » bonum erit; et summus Deus summum bonum erit; » atque ad fruendum amantibus præstò erit; et quod est » omninò beatissimum, ità semper fore, certum erit. » (Trinit., cap. VII.)

XV[e].

Page 186. Tantôt les prédestinés, pour mieux glorifier le Roi des rois, parcourent son merveilleux ouvrage.

Toute l'Écriture dit que les justes contempleront les ouvrages de Dieu ; et l'abbé Poule, suivant comme moi cette idée, s'écrie :

« Ils ne seront plus cachés pour nous, ces êtres innom- » brables qui échappent à nos connoissances par leur

» éloignement ou par leur petitesse ; les différentes parties
» qui composent le vaste ensemble de l'univers, leur struc-
» ture, leurs rapports, leur harmonie : ils ne seront plus
» des énigmes pour nous, ces jeux surprenants, ces se-
» crets profonds de la nature, ces ressorts admirables que
» la Providence emploie pour la conservation et la propa-
» gation de tous les êtres. » (Sermon sur le Ciel.)

Milton, qui a peint les demeures divines au moment de la création du monde, n'a pu représenter le bonheur des Saints. Voici le tableau du Ciel dans la Jérusalem ; on peut comparer et juger :

Gli occhj frattanto alla battaglia rea
Dal suo gran seggio il re del ciel volgea.

Sedea colà dond' egli e buono e giusto
Dà legge al tutto, e 'l tutto orna e produce ;
Sovra i bassi confin del mondo angusto,
Ove senso o ragion non si conduce.
E dell' eternità nel trono augusto
Risplendea con tre lumi in una luce.
Ha sotto i piedi il Fato e la Natura,
Ministri umili ; e 'l Moto, e chi 'l misura.

E 'l Loco, e quella che, qual fumo o polve,
La gloria di quag giuso e l'oro e i regni,
Come piace lassù, disperde e volve,
Nè, Diva, cura i nostri umani sdegni.
Quivi ei così nel suo splendor s' involve,
Che v' abbaglian la vista anco i più degni ;
D' intorno ha innumerabili Immortali,
Disegualmente in lor letizia eguali.

Al gran concento de' beati carmi
Lieta risuona la celeste reggia.
Chiama egli a se Michele, il qual nell' armi
Di lucido diamante arde e lampeggia :
E dice a lui : Non vedi or come s' armi
Contra la mia fedel diletta greggia
L' empia schiera d' Averno, e infin dal fondo
Delle sue morti a turbar sorga il mondo ?

Và, dille tu, che lasci omai le cure
Della guerra ai guerrier, cui ciò conviene :
Nè il regno de' viventi, nè le pure
Piagge del ciel conturbi ed avvelene.

Torni alle notti d' Acheronte oscure,
Suo degno albergo, alle sue giuste pene.
Quivi se stessa, e l' anime d' abisso
Crucii; così comando, e così ho fisso.
(GIERUS. LIB. Canto IX, Stanz. 55.)

Si j'avois écrit quelque chose d'aussi sec, si j'avois fait parler Dieu si froidement, si longuement, si peu noblement pour si peu de chose, comme j'aurois été traité! Qu'on lise encore le paradis du Dante. J'ose dire qu'on a prononcé sur le troisième livre des Martyrs, sans la moindre connoissance de cause et sans la moindre justice. Mais qu'importe? le parti étoit pris; et, s'il eût été nécessaire, on m'auroit mis au-dessous de Chapelain et du Père le Moine.

XVI[e].

Page 189. Asaph, qui soupira les douleurs de David.

Asaph étoit le chef des musiciens qui devoient chanter devant l'arche les Psaumes de David; il a composé lui-même plusieurs cantiques, et l'Écriture lui donne le nom de Prophète. (Voy. D. Calmet.)

XVII[e].

Page 189. Et les fils de Coré.

On ne sait si les fils de Coré descendoient de ce Coré qui périt dans sa rébellion contre Moïse, ou s'ils étoient les enfants de quelque Lévite du même nom. Quoi qu'il en soit, on les trouve nommés à la tête de plusieurs Psaumes, comme devant les chanter dans le Tabernacle. Les divers instruments que je soumets à Asaph et aux fils de Coré, semblent indiqués par quelques mots hébreux à la tête des Psaumes.

XVIII[e].

Page 189. ..... les fêtes de l'ancienne et de la nouvelle Loi sont célébrées tour à tour.

Saint Hilaire dit positivement que les Anges célèbrent

dans le ciel différentes solennités (in Ps., p. 281). Théodoret assure que les Anges remplissent des fonctions dans les saints mystères (de Hæres., lib. v, num. 7). Milton a suivi comme moi cette opinion.

XIXe.

Page 190. Marie est assise sur un trône de candeur.

Cette description est fondée sur une histoire et sur une doctrine dont tout le monde connoît les autorités.

XXe.

Page 191. Des Tabernacles de Marie, on passe au sanctuaire du Sauveur des hommes.

Ici se trouvoient les cent degrés de rubis qui ont fait faire des plaisanteries d'un si bon goût à des esprits délicats. On a vu, dans la note IIIe., que Milton a placé aussi un grand escalier de diamants à la porte du ciel : c'est de là que Satan jette un premier regard sur la création nouvelle. On convient que c'est un des plus beaux morceaux de son poëme. Ainsi les *Prières boiteuses doivent être aussi bien fatiguées*, quand elles entrent dans le paradis de Milton. Il est triste de voir la critique descendre si bas. Au reste, j'ai coupé court à ces ignobles bouffonneries, en retranchant deux lignes qui ne faisoient pas beauté.

XXIe.

Page 191. Il est assis à une table mystique : vingt-quatre vieillards, etc.

Personne n'ignore que cette table et ces vieillards se trouvent dans l'Apocalypse. Veut-on avoir une idée juste du choix que j'ai fait des matériaux ? qu'on lise le même passage dans saint Jean. On y verra des cheveux de laine blanche, une mer de verre très-clair, des animaux étranges, etc. Une critique impartiale m'eût loué de ce que j'ai omis, en observant que je n'ai pas employé un

seul trait qui ne soit approuvé par le goût. Franchement, je suis humilié d'avoir si souvent et si pleinement raison.

XXIIe.

Page 191. Près de lui est son char vivant.

« Totum corpus oculis plenum in circuitu ipsarum » (rotarum) quatuor...... spiritus vitæ erat in rotis » (Ezech., cap. I, v. 18, 20). Species autem rotarum erat » quasi visio lapidis chrysolithi. » (Cap. x.)

Milton a décrit le char du Messié d'après cette autorité.

XXIIIe.

Page 191. Les Élus tombent comme morts devant sa face.

« Cecidi ad pedes ejus tanquam mortuus. Et posuit » dexteram suam super me, dicens : Noli timere : ego » sum primus et novissimus. » (Apocalyps., cap. I, v. 17.)

XXIVe.

Page 191. Là, sont cachées les sources des vérités incompréhensibles.

Je ne pouvois me dispenser de dire un mot de ces hautes vérités métaphysiques qui distinguent les dogmes chrétiens des mystères ridicules du paganisme, et qui donnent à notre ciel cet air de grandeur et de raison, si convenable à la dignité de l'homme. Cela a été senti par tous les poëtes qui m'ont précédé; c'est pourquoi ils ont mis, très-mal à propos, l'espace, la durée, etc., aux pieds de Dieu. Je ne sais si j'ai mieux réussi,

XXVe.

Page 192. Le Père tient un compas à la main, etc.

Je suis ici les idées des peintres et des poëtes. On a beaucoup loué Milton d'avoir imaginé le compas d'or avec

lequel Dieu trace la création dans le néant. Il me semble que l'idée primitive appartient à Raphaël. Milton l'aura prise au Vatican. On sait qu'il voyagea en Italie, et qu'il pensa se faire une querelle sérieuse à Rome, en disputant sur la religion.

XXVIe.

Page 193. A la voix de son vénérable martyr, le Christ s'inclina devant l'Arbitre des humains.

Ici commençoient, dans les éditions précédentes, les discours des Puissances : c'est au lecteur à juger si j'ai fait un changement heureux. J'ai été obligé, comme je l'ai dit dans l'Examen, de conserver la substance de ces discours, puisque ces discours sont l'axe sur lequel tourne toute ma machine; ils n'auroient jamais dû être examinés que sous ce rapport; mais il semble qu'on n'entende plus rien à la composition d'un ouvrage.

XXVIIe.

Page 194. Le moment est arrivé où les peuples soumis aux lois du Messie, etc.

Exposition du sujet, cause de la persécution.

XXVIIIe.

Page 195. Les justes connoissent ensuite l'holocauste demandé et les conditions qui le rendent agréable au Très-Haut.

Choix du héros, et motif de ce choix.

XXIXe.

Page 195. En lui la religion va triompher du sang des héros païens et des sages de l'idolâtrie; en lui seront honorés par un martyre oublié de l'histoire ces pauvres ignorés du monde.

Ceci est ajouté, d'après la critique très-fondée de l'homme de talent dont j'ai parlé dans l'Examen. Il

trouvoit, avec raison, que je n'avois pas assez insisté sur cette idée. Par-là, mon personnage d'invention acquiert toute l'importance nécessaire à mon sujet. (Voy. l'Examen.)

XXXe.

Page 196. Ame de tous les projets des Fidèles, soutien du prince qui renversera les autels des faux dieux, etc.

Voilà tout le rôle d'Eudore tracé, et la victoire de Constantin formellement annoncée.

XXXIe.

Page 196. Il faut encore que ce Chrétien appelé ait scandalisé l'Église.

Préparation aux erreurs du héros.

XXXIIe.

Page 196. L'Ange du Seigneur l'a conduit par la main, etc., etc.

Voilà le récit : la religion d'Eudore, ses voyages, Velléda, Paul hermite, etc. : voilà cent fois plus de motifs qu'il n'en faut pour autoriser le héros à raconter son histoire, et voilà surtout ce qui lie essentiellement le récit à l'action. (Voy. l'Examen.)

XXXIIIe.

Page 197. Cette victime sera dérobée au troupeau innocent des Vierges, etc., etc.

Voilà pourquoi Cymodocée est païenne, pourquoi elle est fille d'Homère et prêtresse des Muses, etc. On doit remarquer ici un changement considérable. Cymodocée n'est point demandée par un décret irrévocable, et elle n'aura ni le mérite, ni l'éclat de la première victime. Ainsi je pourrai montrer la fille d'Homère un peu

foible selon la nature, sans blesser les convenances de la religion, etc. (Voy. l'Examen.)

Je demande si un juge équitable et un homme sans passion peuvent trouver quelque chose de raisonnable à dire contre un morceau qui fait naître et justifie tout l'ouvrage? Une phrase nouvelle introduite ici sur les Anges : « Il leur confie l'exercice de sa miséricorde, » rappelle la touchante doctrine que j'ai expliquée dans l'Examen, et prépare le lecteur au rôle que les messagers de Dieu joueront dans la suite.

XXXIVe.

Page 198. Les palmes des Confesseurs reverdissent dans leurs mains.

Ce mouvement du ciel a semblé plaire à des hommes de goût; ils ont trouvé qu'il ranimoit bien le tableau en finissant.

XXXVe.

Page 198. Entre Félicité et Perpétue.

Fameuses martyres qui furent exposées, dans l'amphithéâtre de Carthage, aux attaques d'une génisse furieuse. J'ai parlé, dans l'Examen, de l'entrevue que sainte Perpétue eut avec son père dans la prison. Perpétue n'est point ici placée au hasard; elle reparoîtra au dénouement, dans le vingt-quatrième livre.

XXXVIe.

Page 199. Les Chérubins roulent leurs ailes impétueuses.

« Et sonitus alarum Cherubim audiebatur usque ad » atrium exterius. » (Ezech., cap. x.)

XXXVIIe.

Page 199. Qui présentent à sa bénédiction deux robes nouvellement blanchies.....

Allusion à la catastrophe.

XXXVIII[e].

Page 199. Gloire à Dieu dans les hauteurs du Ciel, etc.

« Gloria in excelsis Deo, et in terrâ pax hominibus » bonæ voluntatis.. . Agnus Dei qui tollis peccata mun- » di.. » S'il est facile de donner un tour ridicule aux choses les plus graves, on voit qu'il est plus aisé encore de laisser aux choses nobles en elles-mêmes leur noblesse. Plusieurs personnes auront lu peut-être ce chant religieux, sans se douter qu'elles lisoient le *Gloria in excelsis*, tant il est vrai que l'expression fait tout! Il y a dans le reste de l'hymne quelques imitations des Psaumes; surtout du LXXII[e]., mais tellement appropriées à mon sujet et mêlées à mes propres idées, que je puis les réclamer comme à moi. Le cantique est tourné de manière qu'il s'applique à la persécution prochaine et aux destinées du Martyr. « O mi- » racle de candeur et de modestie! vous permettez à » des victimes sorties du néant de vous imiter, de se » dévouer........ Heureux celui à qui les iniquités sont » pardonnées, et qui trouve la gloire dans la péni- » tence! etc. » Ainsi le sujet n'est jamais oublié.

FIN DES REMARQUES DU LIVRE TROISIÈME.

REMARQUES

SUR LE QUATRIÈME LIVRE.

Le récit qui commence dans ce livre n'a presque point éprouvé de critiques. Je crois avoir prouvé que jamais récit dans aucune épopée ne se rattacha plus intimement à l'action. Je renvoie le lecteur à l'Examen.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 203. Eudore et Cymodocée..... ignoroient qu'en ce moment les Saints et les Anges avoient les regards attachés sur eux.

Seconde transition de l'ouvrage : elle ramène la scène sur la terre.

IIe.

Page 204. Ainsi les pasteurs de Chanaan.

« Tetendit ibi (Abram) tabernaculum suum, ab oc- » cidente habens Bethel..... » (Genèse, XII, 8.)

IIIe.

Page 204. Aussitôt que le gazouillement des hirondelles, etc., etc.

Hæc pater Æoliis properat dum Lemnius oris,
Evandrum ex humili tecto lux suscitat alma,
Et matutini volucrum sub culmine cantus.
Consurgit senior, tunicâque inducitur artus......
Necnon et gemini custodes limine ab alto
Procedunt, gressumque canes comitantur herilem.
Æn. VIII, 454.

Ce passage est imité ou plutôt traduit d'Homère. Je

crois qu'on doit être détrompé à présent sur mes prétendues imitations *directes*. On peut voir comme je m'écarte encore ici de l'original.

Οὐκ οἶος, ἅμα τῷγε δύω κύνες ἀργοὶ ἕποντο.
ODYSS., II, 11.

IVe.

Page 204. Tel l'Arcadien Évandre conduisit Anchise.....

Nam memini Hesiones visentem regna sororis
Laomedontiaden Priamum, Salamina petentem,
Protinus Arcadiæ gelidos invisêre fines....
Cunctis altior ibat
Anchises. Mihi mens juvenili ardebat amore
Compellare virum, et dextræ conjungere dextram:
Accessi, et cupidus Phenei sub mœnia duxi.
ÆN., VIII, 157, 162.

V^e.

Page 204. Ou tel le même Évandre, exilé aux bords du Tibre, reçut l'illustre fils de son ancien hôte.

Cùm muros, arcemque procùl, ac rara domorum
Tecta vident, quæ nunc Romana potentia cœlo
Æquavit; tum res inopes Evandrus habebat.....
ÆN, VIII, 98.
Ut te, fortissime Teucrûm,
Accipio agnoscoque libens! ut verba parentis
Et vocem Anchisæ magni vultumque recordor!
ÆN. VIII, 154.

VIe.

Page 205. Il attache à ses pieds des brodequins gaulois formés de la peau d'une chèvre sauvage; il cache son cilice sous la tunique d'un chasseur; il jette sur ses épaules et ramène sur sa poitrine la dépouille d'une chèvre blanche.

C'est encore ici Évandre et Télémaque; mais tout est différent dans la peinture.

Et Tyrrhena pedum circumdat vincula plantis.
Tum lateri atque humeris tegeæum subligat ensem,
Demissa ab lævâ pantheræ terga retorquens.
Æn. VIII, 458.

Ὤρνυτ' ἄρ ἐξ εὐνῆφιν Ὀδυσσῆος φίλος υἱὸς,
Εἵματα ἑσσάμενος· περὶ δὲ ξίφος ὀξὺ θέτ' ὤμῳ.
Ποσσὶ δ' ὑπὸ λιπαροῖσιν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα.
Odyss., II, 2.

VIIe.

Page 206. Il suspend à sa main droite une de ces couronnes de grains de corail, dont les vierges martyres ornoient leurs cheveux en allant à la mort.

La plupart des Grecs portent encore aujourd'hui un chapelet à la main. Il étoit assez difficile d'exprimer un chapelet dans le style noble ; je ne sais si j'ai réussi. L'origine des chapelets, comme on voit, est touchante ; c'étoit, ainsi que je le dis dans le texte, une espèce de couronne que les Chrétiennes portoient en allant au martyre. On en fit dans la suite un ornement pour les images de la Vierge, ou un *ex-voto* sur lequel on prononça des prières. De là le nom que le chapelet porte encore en italien, *corona* : le latin le rend par *beatæ Virginis corona*. Au reste, l'usage des chapelets est bien postérieur au 4e. siècle ; mais il m'étoit très-permis d'en placer ici l'origine.

VIIIe.

Page 206. Comme un soldat chrétien de la légion thébaine.

La légion thébaine, qui étoit toute composée de chrétiens, fut mise à mort par Maximin, près d'Agaune, dans les Alpes. Il en sera question ailleurs.

IXe.

Page 206. Eudore, dit-il, vous êtes l'objet de la curiosité de la Grèce chrétienne.

On voit toutes les précautions que je prends pour

motiver et amener le récit, déjà pleinement motivé dans le ciel.

X[e].

Page 206. Sage vieillard, dont l'habit annonce un pasteur des hommes.

Je n'ose avouer ma foiblesse pour Démodocus. Si l'on a comparé sa douleur à celle de Priam, sa joie est-elle tout-à-fait dénuée de cette simplicité antique qui a tant de charmes dans Homère? et ce qu'il dit ici, par exemple, passeroit-il dans la bouche de Nestor pour un bavardage insipide ?

XI[e].

Page 207. Contemple avec un charme secret son gouvernail.

Les anciens, dont les vaisseaux n'étoient guère que de grandes barques, restoient dans le port pendant l'hiver, et emportoient dans leurs maisons le gouvernail et les rames de leurs galères.

Ὅπλα δ' ἐπάρμενα πάντα τεῷ ἐνικάτθεο οἴκῳ,
Εὐκόσμως στολίσας νηὸς πτερὰ ποντοπόροιο.
Πηδάλιον δ' εὐεργὲς ὑπὲρ καπνοῦ κρεμάσασθαι.

HESIOD., Opera et dies, v. 625.

Invitat genialis hiems, curasque resolvit:
Ceu pressæ cùm jam portum tetigêre carinæ,
Puppibus et læti nautæ imposuêre coronas.

GEORG., I, v. 302.

XII[e].

Page 207. De ces vieux arbres que les peuples de l'Arcadie regardoient comme leurs aïeux.

Les Arcadiens prétendoient qu'ils étoient enfants de la terre, ou nés des chênes de leur pays.

XIII[e].

Page 207. C'étoit là qu'Alcimédon coupoit autrefois le bois de hêtre, etc.

Pocula ponam
Fagina, cælatum divini opus Alcimedontis;
Lenta quibus torno facili superaddita vitis
Diffusos hederâ vestit pallente corymbos.
Virg., Bucol. III, 36.

XIVe.

Page 208. C'étoit là qu'on montroit aussi la fontaine Aréthuse, et le laurier qui retenoit Daphné sous son écorce.

Tout le monde connoît l'histoire d'Aréthuse et d'Alphée, et les beaux vers de la Henriade :

Belle Aréthuse, ainsi, etc.

L'histoire de Daphné n'est pas moins connue ; mais cette histoire, dont on place la scène sur les bords du Pénée, est racontée autrement par Pausanias, et placée en Arcadie. (Voyez Pausanias, VIII, 20; et Barth., Voyages d'Anacharsis, chap. LII.)

XVe.

Page 208. Une longue nacelle, formée du seul tronc d'un pin.

Ces espèces de pirogues sont encore en usage sur les côtes de la Grèce : on les appelle d'un nom qui exprime leur espèce, *monoxilon*.

XVIe

Page 208. Arcadiens! qu'est devenu le temps où les Atrides étoient obligés de vous prêter des vaisseaux pour aller à Troie, et où vous preniez la rame d'Ulysse pour le van de la blonde Cérès?

Homère, en faisant le dénombrement de l'armée des Grecs, dit qu'Agamemnon avoit fourni des vaisseaux aux Arcadiens pour les transporter à Troie, parce que ce peuple ignoroit l'art de la navigation (Iliad. II.). Ulysse, de retour dans sa patrie, raconte à Pénélope que ses travaux ne sont point encore finis; que, l'aviron à la main, il doit parcourir la terre, jusqu'à ce qu'il arrive

chez un peuple auquel la mer soit inconnue. Ce peuple, en voyant la rame qu'Ulysse portera sur son épaule, doit s'écrier : *Voilà le van de Cérès !* Ulysse terminera ses courses dans cet endroit, plantera son aviron en terre, et fera un sacrifice à Neptune. (Odyss. XXIII.)

Cette histoire du van de Cérès a exercé tous les commentateurs. Quel lieu de la terre Homère a-t-il voulu indiquer par cette circonstance ? J'ai osé le fixer en Arcadie, et voici pourquoi :

Homère a déjà dit, comme on l'a vu, que les Arcadiens étoient si étrangers à la marine, qu'Agamemnon fut obligé de leur prêter des vaisseaux. On lit ensuite dans Pausanias ce passage remarquable : « Sur la cime » du mont Borée (en Arcadie) on aperçoit quelques restes » d'un vieux temple qu'Ulysse bâtit à Minerve et à Nep- » tune, lorsqu'il fut enfin revenu de Troie. » (Pausanias, VIII, 44.) Que l'on rapproche ce passage de ceux de l'Iliade et de l'Odyssée, cités plus haut, et l'on trouvera peut-être ma conjecture assez probable ; du moins elle pourra servir à expliquer un point d'antiquité très-curieux, jusqu'à ce que l'on ait rencontré plus juste.

XVII[e].

Page 209. Je descends, par ma mère, de cette pieuse femme de Mégare, qui enterra les os de Phocion sous son foyer.

« Ses ennemis (de Phocion) firent ordonner par le » peuple que le corps de Phocion seroit exilé et porté » hors du territoire de l'Attique, et qu'aucun des Athé- » niens ne donneroit du feu pour honorer d'un bûcher » ses funérailles : c'est pourquoi aucun de ses amis n'osa » seulement toucher à son corps. Mais un certain Cno- » pion, accoutumé à gagner sa vie à ces sortes de fonc- » tions funèbres, prit le corps pour quelque pièce d'ar- » gent qu'on lui donna, le porta au delà des terres » d'Éleusine ; et, ayant pris du feu sur celles de Mégare, » il lui dressa un bûcher et le brûla. Une dame de Mé- » gare, qui assista par hasard à ses funérailles, avec ses » servantes, lui éleva dans le même endroit un tombeau

» vide, sur lequel elle fit les effusions accoutumées ; et
» mettant dans sa robe les os, qu'elle recueillit avec grand
» soin, elle les porta la nuit dans sa maison, et les enterra
» sous son foyer, en lui adressant ces paroles : *Mon cher*
» *foyer, je te confie et je mets en dépôt dans ton sein*
» *ces précieux restes d'un homme de bien : conserve-les*
» *fidèlement, pour les rendre un jour au tombeau de*
» *ses ancêtres, quand les Athéniens seront devenus*
» *plus sages.* » (Plut., Vie de Phocion.)

XVIIIe.

Page 209. J'eus pour ancêtre paternel Philopœmen.

Je n'insisterai plus sur la naissance d'Eudore ; on a assez vu dans l'Examen, dans le livre du ciel (liv. III), et dans les notes de ce livre, pourquoi Eudore descend des grands hommes de la Grèce.

XIXe.

Page 209. Notre patrie expirante, pour ne point démentir son ingratitude, fit boire le poison au dernier de ses grands hommes. Le jeune Polybe, au milieu d'une pompe attendrissante, transporta de Messène à Mégalopolis la dépouille de Philopœmen.

« Quand l'exécuteur descendit dans le caveau, Philo-
» pœmen étoit couché sur son manteau, sans dormir,
» et tout occupé de sa douleur et de sa tristesse. Dès
» qu'il vit de la lumière, et cet homme près de lui, tenant
» sa lampe d'une main et la coupe de poison de l'autre,
» il se releva avec peine, à cause de sa grande foiblesse,
» se mit en son séant ; et, prenant la coupe, il demanda
» à l'exécuteur s'il n'avoit rien entendu dire de ses ca-
» valiers, et surtout de Lycortas. L'exécuteur lui dit
» qu'il avoit ouï dire qu'ils s'étoient presque tous sauvés.
» Philopœmen le remercia d'un signe de tête ; et, le re-
» gardant avec douceur : *Tu me donnes là une bonne*

» *nouvelle*, lui dit-il ; *nous ne sommes donc pas mal-*
» *heureux en tout*. Et sans dire une seule parole de plus,
» sans jeter le moindre soupir, il but le poison, et se
» recoucha sur son manteau..... »

Les Arcadiens vengèrent la mort de Philopœmen, et transportèrent les cendres de ce grand homme à Mégalopolis.

« Après qu'on eut brûlé le corps de Philopœmen,
» qu'on eut ramassé ses cendres, et qu'on les eut mises
» dans une urne, on se mit en marche pour Mégalo-
» polis. Cette marche ne se fit point turbulemment, ni
» pêle-mêle, mais avec une belle ordonnance, et
» en mêlant à ce convoi funèbre une sorte de pompe
» triomphale. On voyoit d'abord les gens de pied, la
» tête ceinte de couronnes, et tous fondant en larmes.
» Après cette infanterie suivoient les ennemis chargés
» de chaînes. Le fils du général, le jeune Polybe, mar-
» choit ensuite, portant dans ses mains l'urne qui ren-
» fermoit les cendres, mais qui étoit si couverte de ban-
» delettes et de couronnes, qu'elle ne paroissoit presque
» point. Autour de Polybe marchoient les plus nobles
» et les plus considérables des Achéens. L'urne étoit
» suivie de toute la cavalerie, magnifiquement armée
» et montée superbement, qui fermoit la marche, sans
» donner ni de grandes marques d'abattement pour un
» si grand deuil, ni de grands signes de joie pour une
» telle victoire. Tous les peuples des villes et des vil-
» lages des environs venoient au-devant de ce convoi,
» comme autrefois ils venoient au-devant de lui-même
» pour le recevoir et lui faire honneur, quand il reve-
» noit de ses expéditions couvert de gloire ; et après
» avoir salué et touché respectueusement son urne, ils
» la suivoient et l'accompagnoient. » (Plutarque, Vie de Philopœmen.)

XXe.

Page 210. Elle ressemble à cette statue de Thémistocle, dont les Athéniens de nos jours ont coupé la tête pour la remplacer par la tête d'un esclave.

Pausanias parle de quelques statues des grands hommes d'Athènes, qu'on avoit mutilées de son temps, pour mettre sur leurs bustes la tête d'un affranchi, d'un athlète. C'est d'après cela que j'ai imaginé ma comparaison.

XXIe.

Page 210. Le chef des Achéens ne reposa pas tranquille au fond de sa tombe.

« Plusieurs années après, dans les temps les plus ca-
» lamiteux de la Grèce, lorsque Corinthe fut brûlée et
» détruite par le proconsul Mummius, un calomniateur
» romain fit tous ses efforts pour les faire abattre (les
» statues de Philopœmen), et le poursuivit lui-même
» criminellement, comme s'il eût été en vie, l'accusant
» d'avoir été l'ennemi des Romains, et de s'être montré
» toujours malintentionné pour eux dans toutes leurs
» affaires. La chose fut portée au conseil devant Mum-
» mius. Le calomniateur étala tous les chefs d'accusation,
» et expliqua tous ses moyens; mais après que Polybe
» lui eut répondu pour le réfuter, ni Mummius, ni
» ses lieutenants ne voulurent ordonner ni souffrir que
» l'on détruisît les monuments de la gloire de ce grand
» homme, quoiqu'il eût opposé une digue aux prospé-
» rités de Flaminius et d'Acilius. » (Plutarque, Vie de Philopœmen.)

XXIIe.

Page 210. Ils exigèrent qu'à l'avenir le fils aîné de ma famille fût envoyé à Rome.

Voilà le fondement de tout le récit, et ce qui fait naître toutes les aventures d'Eudore.

XXIIIe.

Page 210. Tantôt dans un autre héritage que nous possédons au pied du Taygète, le long du golfe de Messénie.

Dans cette circonstance, en apparence frivole, on voit le soin que j'ai mis à garder la vraisemblance. Par-là,

la rencontre de Cymodocée et d'Eudore est justifiée : Eudore revenoit de visiter ses champs de la Messénie lorsqu'il trouva la fille d'Homère. On verra plus bas qu'Eudore, en s'éloignant des côtes de la Grèce, contemploit de loin les arbres de l'héritage paternel ; ce qu'il n'auroit pu faire encore, s'il n'eût possédé des biens au bord de la mer.

XXIVe.

Page 211. La religion tenant mon âme à l'ombre de ses ailes, l'empêchoit, comme une fleur délicate, de s'épanouir trop tôt ; et, prolongeant l'ignorance de mes jeunes années, elle sembloit ajouter de l'innocence à l'innocence même.

Un critique, d'ailleurs plein d'indulgence et de politesse, a cité cette phrase comme répréhensible. J'avoue que je n'ai jamais été plus étonné. J'ai consulté de bons juges, et des juges très-sévères ; ils m'ont tous unanimement conseillé de laisser ce passage tel qu'il est.

XXVe.

Page 211. Au port de Phères.

J'ai déjà parlé de Phères, à propos de l'arc d'Ulysse. Ce fut aussi à Phères que Télémaque reçut l'hospitalité chez Dioclès, lorsque le fils d'Ulysse alla demander des nouvelles de son père à Ménélas. (Odyss. III.)

XXVIe.

Page 212. L'île de Théganuse.

A la pointe de la Messénie ; l'une des îles *Œnussæ*, qui forment aujourd'hui les groupes de la *Sapienza* et de *Cabrera*, depuis Modon jusqu'à la pointe du golfe de Coron. J'ai touché à *Sapienza*. (Voyez d'Anville.)

XXVIIe.

Page 212. Vers l'embouchure du Simoïs, à l'abri du tombeau d'Achille.

La vue de ce tombeau m'a guéri de la fièvre, comme je l'ai raconté dans un extrait de mon Voyage inséré au *Mercure*. On peut consulter sur ce tombeau le voyage de M. Lechevalier. Voici de bien beaux vers; aussi sont-ils du maître.

> Ἀμφ' αὐτοῖσι δ' ἔπειτα μέγαν καὶ ἀμύμονα τύμβον
> Χεύαμεν Ἀργείων ἱερὸς στρατὸς αἰχμητάων
> Ἀκτῇ ἐπὶ προὐχούσῃ, ἐπὶ πλατεῖ Ἑλλησπόντῳ.
> Ὥς κεν τηλεφανὴς ἐκ ποντόφιν ἀνδράσιν εἴη
> Τοῖς, οἳ νῦν γεγάασι καὶ οἳ μετόπισθεν ἔσονται.
>
> Odyss., liv. xxiv, v. 80.

Il faut convenir que les pyramides des rois égyptiens sont bien peu de chose, comparées à la gloire de cette tombe de gazon, chantée par Homère, et autour de laquelle courut Alexandre.

XXVIIIe.

Page 212. Mais le constant zéphyr.

Zéphyr est pris ici, comme dans l'antiquité, pour le vent d'ouest. Ce vent règne au printemps sur la Méditerranée.

XXIXe.

Page 213. Nous fûmes jetés tantôt sur les côtes de l'Eolide.

L'Éolide, aujourd'hui toute la côte qui s'étend depuis Smyrne jusqu'à Adramiti. J'ai traversé par terre ce beau pays, en me rendant de Smyrne à Constantinople. Le second volume du Voyage de M. de Choiseul, qui vient de paroître, ne laisse plus rien à désirer pour la description de ces lieux à jamais célèbres.

XXXe.

Page 213. Cette montagne..... avoit dû servir de statue à Alexandre; cette autre montagne est l'Olympe, etc.; jusqu'à l'alinéa.

On sait qu'un sculpteur proposa de faire du mont

Athos une statue d'Alexandre. — Olympe, Tempé, Délos, Naxos, trop connus pour en parler. — Cécrops, Égyptien, premier législateur d'Athènes. — Platon donnoit quelquefois des leçons à ses disciples sur le cap Sunium. — Démosthènes, pour s'accoutumer à parler devant le peuple, haranguoit les vagues de la mer. — Phryné, se baignant un jour sur le rivage près d'Éleusis, les Athéniens la prirent pour Vénus.

XXXIe.

Page 214. Devant nous étoit Égine, etc.

On peut lire la lettre de Sulpitius à Cicéron (lib. IV, epist. V, ad Familiares) dont ce passage est une imitation.

XXXIIe.

Page 215. Babylone m'enseignoit Corinthe.

Le même critique, qui a blâmé la phrase rapportée sous la note XXIVe, trouve celle-ci répréhensible. On m'a encore conseillé de ne la point changer. En effet, la hardiesse du tour est sauvée par ce qui précède : *Je m'étois assis avec le Prophète,* etc. Je n'ai point cherché à imiter Bossuet; je crois qu'on ne doit imiter ni ce grand écrivain, ni aucun auteur moderne. Il n'y a que les anciens qui soient modèles; eux seuls doivent être constamment l'objet de nos études et de nos efforts. Au reste, il y avoit une faute de mémoire ou d'impression dans la manière dont on avoit cité ma phrase; on lisoit : *Corinthe m'enseignoit Babylone,* ce qui est très-différent.

XXXIIIe.

Page 215. Nous vîmes tout à coup sortir une Théorie.

Grâce aux Voyages d'Anacharsis, tout le monde sait aujourd'hui qu'une Théorie veut dire une procession ou une pompe religieuse.

XXXIVe.

Page 216. De nouvelles émotions m'attendoient à Brindes, etc. ; jusqu'au second alinéa, page 217.

Brindes, autrefois Brundusium, célèbre par la mort de Virgile. Horace y fit un voyage; ce qui n'est pas ce qu'il a fait de mieux. — La voie Appienne, chemin qui conduisoit de Rome à la pointe de l'Italie; on en voit encore des restes entre Naples et Rome. — Apulie, aujourd'hui la Pouille. — Anxur, aujourd'hui Terracine. — Le Forum et le Capitole sont bien connus. — Le quartier des Carènes :

> Passimque armenta videbant
> Romanoque foro et lautis mugire Carinis.
> ÆN. VIII, 360.

— Le théâtre de Germanicus, près du Tibre; on en voit encore les ruines. — Le Môle Adrien, aujourd'hui le château Saint-Ange. — Le Cirque de Néron, à la droite du Forum, lorsqu'on vient du Capitole. — Le Panthéon d'Agrippa; il existe encore; c'est le monument le plus élégant de Rome ancienne et de Rome moderne. Je l'admirois beaucoup plus avant d'avoir vu les ruines d'Athènes.

XXXVe.

Page 218. Les grands bœufs du Clitumne traînoient au Forum l'antique chariot du Volsque.

On a dit que ce Volsque avoit sans doute acheté ces bœufs du Clitumne à la foire. Je le veux bien, et cela est très-possible.

XXXVIe.

Page 219. J'ai vu la carte de la Ville Éternelle, tracée sur des rochers de marbre au Capitole.

Elle y est encore. Après avoir vu la ville entière, on sera peut-être bien aise d'en voir les ruines. On en trouvera la peinture dans ma lettre à M. de Fontanes. (Voyez le volume des *Voyages* de cette édition.)

XXXVIIe.

Page 219. Le rhéteur Eumènes.

Un des savants hommes de cette époque. Il étoit d'Autun, quoiqu'il fût Grec d'origine. Il rétablit les écoles des Gaules. Il nous reste de lui un panégyrique prononcé devant Constantin. (Voy. Panegyr. veter.) Dans les premières éditions, je faisois étudier Eumènes sous un disciple de Quintilien, ce qui ne se pouvoit pas dans l'ordre des temps. J'ai mis : « Sous le fils d'un disciple, » ce qui rentre dans la vraie chronologie.

XXXVIIIe.

Page 220. Augustin, Jérôme et le prince Constantin.

J'ai déjà prévenu le lecteur, dans la préface, de l'anachronisme touchant saint Augustin et saint Jérôme. Au reste, tous les caractères qui sont peints ici, saint Jérôme, saint Augustin, Constantin, Dioclétien et Galérius, sont conformes à la vérité historique.

XXXIXe.

Page 221. Heureux s'il ne se laisse pas emporter à ces éclats de colère.

Allusion au meurtre de sa femme et de son fils.

XLe.

Page 222. Cette conformité de position, encore plus que celle de l'âge, décida du penchant du jeune prince en ma faveur.

Commencement de l'amitié d'Eudore et de Constantin, qui doit avoir une influence si grande sur l'action de l'ouvrage et sur les destinées de mon héros.

XLIe.

Page 225. Armentarius.

Gardeur de troupeaux.

XLIIe.

Page 225. Une fureur aveugle contre les Chrétiens.

Toute la page qui suit est une préparation de l'action. *Cause de la haine de Galérius contre les Chrétiens; projet d'usurper l'empire*, etc. On voit donc que le récit tient éminemment à l'action.

XLIIIe.

Page 226. Dorothé, premier officier de son palais, etc.

Ce personnage est historique; il étoit chrétien, et il subit le martyre avec plusieurs autres officiers du palais.

XLIVe.

Page 228. Ceux-ci s'occupent sérieusement d'une ville à bâtir, etc.; jusqu'à l'alinéa.

Toutes les folies rassemblées ici ne sont point prêtées gratuitement aux faux sages. Ce fut Plotin, d'ailleurs très-honnête homme, qui voulut faire bâtir une ville par l'empereur Gallien; ce fut Porphyre qui chercha les secrets de la nature dans les mystères de l'Égypte. Les sectes qui voyoient tout dans la pensée ou dans la matière, étoient les Platoniciens et les Épicuriens; ceux qui prêchoient la république dans le sein de la monarchie, allèrent jusqu'à attaquer Trajan qui fut obligé de les chasser de Rome; ceux qui, à l'imitation des Fidèles, vouloient enseigner la morale au peuple, se signalèrent surtout pendant le règne de Julien. « Tout étoit plein » de philosophes, dit Fleury (Mœurs des Chrétiens), » qui faisoient aussi profession de pratiquer la vertu et » de l'enseigner. Il y en eut même plusieurs dans ces » premiers siècles de l'Eglise qui, peut-être à l'imitation » des Chrétiens, coururent le monde, prétendant réfor- » mer le genre humain. » Tout est donc ici historique. Hélas! les folies humaines se sont plus d'une fois répétées; et souvent on croit lire l'histoire de ses propres maux, dans l'histoire des hommes qui nous ont précédés!

XLVe.

Page 228. Hiéroclès marche à leur tête.

Pour Hiéroclès, voyez la préface.

XLVIe.

Page 230. Une offense que je reçus d'Hiéroclès.

Commencement de l'inimitié entre Eudore et Hiéroclès.

XLVIIe.

Page 231. Marcellin, évêque de Rome.

Marcellin étoit pape à cette époque ; je ne lui donne pas ce titre dans le texte, parce que les papes ne le portoient pas encore exclusivement. Marcellin occupa le trône pontifical pendant un peu plus de huit années. Les Donatistes l'accusèrent d'avoir sacrifié aux idoles pendant la persécution. Saint Augustin l'a justifié dans son ouvrage contre Pétilien. Les Actes du concile de Sinuesse sont apocryphes.

XLVIIIe.

Page 231. Au tombeau de saint Pierre et de saint Paul.

C'est-à-dire au Vatican, près de la basilique de Saint-Pierre.

XLIXe.

Page 232. Là, se rencontroient, et Paphnuce de la Haute-Thébaïde, etc., etc.

Tous ces noms portent leur commentaire avec eux. Tous ces grands hommes, dont l'église a mis plusieurs au rang des saints, vivoient à cette époque, et parurent au concile de Nicée. On peut remarquer en outre que ce qui manque dans le récit d'Eudore à la peinture de l'état du Christianisme sur la terre, se trouve ici. Eudore ne parle pas des églises de la Perse et des Indes où il n'a pas voyagé. Les Ibériens dont il est question dans ce passage ne sont pas les Espagnols; c'étoient des peuples

placés entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. La position de l'Église, par rapport aux hérésies, est aussi indiquée dans ce tableau.

L^{e}.

Page 233. Et bénissoit la ville et le monde.

Je place ici l'origine d'une cérémonie touchante encore pratiquée de nos jours : *urbi et orbi*.

LIe.

Page 233. Je redemandois secrètement les platanes de Fronton, le portique de Pompée, ou celui de Livie, etc.

Il y avoit à Rome des jardins publics connus sous le nom de Fronton : voyez Juvénal. — Le portique de Pompée et celui de Livie sont célèbres dans l'Art d'Aimer d'Ovide.

LIIe.

Page 235. La porte sainte est fermée devant moi.

Tout le monde a remarqué cette scène d'où l'action entière va sortir.

LIIIe.

Page 236. A l'amphithéâtre de Vespasien.

Aujourd'hui le Colysée : voyez la peinture de ces ruines dans la lettre à M. de Fontanes, citée plus haut (note XXXVIe.)

LIVe.

Page 237. Il faut que ce peuple, même au milieu de toutes ses misères, ait la main dans toutes les grandeurs.

Encore une phrase désapprouvée par le critique qui a désapprouvé les deux autres (notes XXIIe. et XXIIIe.) Quant à celle-ci, qui, par une grande fatalité, n'étoit point encore exactement citée dans le journal, je ne sais qu'en

dire. J'ai vu les opinions partagées. Il me semble pourtant que les autorités prépondérantes sont en sa faveur. Dans tous les cas, si elle est douteuse, elle est la seule de cette espèce dans les Martyrs.

LVe.

Page 237. Les bêtes féroces..... se mirent à rugir.

Présage qui m'a semblé propre à réveiller la crainte et la curiosité des lecteurs. Eudore s'en souviendra au XXIVe. livre.

FIN DES REMARQUES DU LIVRE QUATRIÈME.

REMARQUES

SUR LE CINQUIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 241. Nous fréquentions surtout à Naples le palais d'Aglaé, etc.; jusqu'à la fin du dernier alinéa de la page 242.

L'histoire d'Aglaé et de saint Boniface, martyrs, est peut-être la plus agréable de toutes les histoires de nos saints. J'en donne dans le texte un précis trop exact pour qu'il soit nécessaire d'y ajouter quelque chose dans la note; il suffira de savoir que tout ce que dit Aglaé sur les cendres des martyrs, et tout ce que lui répond Boniface, est conforme à la vérité historique. On verra, dans le XVIe. livre, quelle fut la fin d'Aglaé, de saint Sébastien, de saint Pacôme, de saint Boniface, de saint Genès. Celui-ci a fourni à l'abbé Nadal le sujet d'une tragédie. (Voyez Fleury, Hist. ecclés., tome II, in-4°., Acta SS. Mart.; Vies des PP. du Désert, tom. I.)

Une partie essentielle de mon plan est d'offrir le tableau complet du christianisme à l'époque de la persécution de Dioclétien. J'ai eu soin de rappeler les noms de presque tous les martyrs et saints du 4e. siècle, et de les lier plus ou moins au sujet par un mot ou par un souvenir. Ces misères échappent à la plupart des lecteurs, mais elles coûtent à l'écrivain; et en dernier résultat, elles font pourtant qu'un ouvrage est plein et nourri de faits, ou qu'il est *dépourvu de sens et de lecture*. D'ailleurs, il est peut-être assez piquant de voir agir ces grands personnages dont on nous conta l'histoire

dans notre enfance, et qui, de persécuteurs des Chrétiens qu'ils étoient, sont devenus souvent des saints illustres.

IIe.

Page 242. Chaque matin, aussitôt que l'aurore, etc.

Cette description de Naples a été faite sur les lieux, ainsi que celle de Rome. J'ai des preuves que les peuples de ce beau pays, si sensibles au charme de leur climat et aux grands souvenirs de leur patrie, ont reconnu la fidélité de mon tableau.

IIIe.

Page 244. Parthénope fut bâtie sur le tombeau d'une Sirène.

Parthénope est Naples, comme chacun sait.

Tenet nunc Parthenope! Elle fut fondée par des Grecs. Voilà pourquoi Eudore dira plus bas que les danses des Napolitaines lui rappeloient les mœurs de la Grèce.

IVe.

Page 245. Des roses de Pœstum, dans des vases de Nola.

Les roses, selon Virgile, fleurissoient deux fois à Pœstum. On connoît les beaux temples qui marquent encore l'emplacement de cette petite colonie grecque. Les vases antiques, appelés vases de Nola, sont dans les cabinets de tous les curieux. Nola étoit une ville près de Naples. Auguste y mourut.

V^e.

Page 245. Se retirant vers le tombeau de la nourrice d'Énée.

Tu quoque littoribus nostris, Æneia nutrix,
Æternam moriens famam, Caieta, dedisti.
Æn. VII, 1.

Gaëte est à l'ouest, par rapport à Naples, et le soleil, en descendant sur l'horizon, passe derrière le Pausilype. On sait que le Pausilype est une longue et haute colline, sous laquelle on a percé le chemin qui mène à Pouzzole. C'est à l'entrée de ce chemin souterrain que se trouve le tombeau de Virgile.

Pline fut englouti par les laves du Vésuve, sur le rivage de Pompeïa (Voyez Pline le jeune, Epist.). La Solfatare est une espèce de plaine ou de foyer de volcan, creusé au centre d'une montagne. Quand on y marche, la terre retentit sous vos pas; le sol y est brûlant à une certaine profondeur, l'argent s'y couvre de soufre, etc. Tous les voyageurs en parlent.

Le lac Averne, le Styx, l'Achéron, lieux ainsi nommés aux environs de la mer et de Baïes, et admirablement décrits dans le VI[e]. livre de l'Enéide. Tous ces lieux existoient aussi en Égypte et en Grèce.

VI[e].

Page 246. Nous retrouvions les ruines de la maison de Cicéron, etc.; jusqu'à l'alinéa.

Cicéron avoit une maison de campagne près de Baïes; on en montre encore les ruines. Pour le naufrage d'Agrippine, pour sa mort, pour le fameux *ventrem feri*, voyez Tacite, (Ann. xiv, 5, 6, 7). Quant à Caprée, tout le monde connoît le séjour qu'y fit Tibère, et la vie infâme qu'il y mena.

VII[e].

Page 247. Aux trois Sœurs de l'Amour, filles de la Puissance et de la Beauté.

Les Grâces, sœurs de l'Amour, et filles de Vénus et de Jupiter. Eudore parle ici comme il le faisoit dans le cours de ses erreurs.

VIII[e].

Page 248. Le front couronné d'ache toujours

verte, et de roses qui durent si peu, etc.; jusqu'à la fin de la page 231.

On reconnoîtra ici facilement Horace, Virgile, Tibulle, Ovide. Le lecteur a vu l'antiquité grecque dans les premiers livres, voici l'antiquité latine. On ne m'accusera pas de choisir ce qu'il y a de moins beau parmi les anciens, pour faire mieux valoir les beautés du Christianisme.

IXe.

Page 249. Notre bonheur eût été d'être aimés aussi-bien que d'aimer.

Cette pensée est de saint Augustin : elle est délicate et tendre, mais elle n'est pas sans affectation et sans recherche, et je l'ai trop louée dans le Génie du Christianisme (T. III, Liv. IV, Ch. 2.) Au reste, tout ce morceau est dans le ton de la morale chrétienne, prompte à nous détromper des illusions de la vie. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce ton ne forme point un contraste violent avec ce qui précède, et que, si l'on n'en étoit averti, on ne s'apercevroit point qu'on est passé des poëtes élégiaques aux Pères de l'Église.

Xe.

Page 250. Un jour, errant aux environs de Baïes, nous nous trouvâmes auprès de Literne.

Literne, aujourd'hui Patria. Voyez encore ma lettre à M. de Fontanes, citée dans les notes du livre précédent.

XIe.

Page 251. Quand vous voyez l'Africain rendre une épouse à son époux.

Personne n'ignore cette histoire.

XIIe.

Page 251. Quand Cicéron vous peint ce grand homme.

Il nous reste un fragment de Cicéron, connu sous le titre de Songe de Scipion. Cicéron suppose que Scipion l'Émilien eut un songe, pendant lequel Scipion l'Africain l'enleva au ciel, et lui fit voir le bonheur destiné aux hommes de bien. (Voyez l'Itin., tome III, pag. 136 et 137.)

XIII[e].

Page 253. Ma mère qui est chrétienne.

C'est sainte Monique.

XIV[e].

Page 253. Un homme vêtu de la robe des philosophes d'Épictète.

Les premiers Solitaires chrétiens étoient de véritables philosophes. Quelques anachorètes n'avoient pour toute règle que le Manuel d'Épictète.

XV[e].

Page 253. J'étois assis dans ce monument.

Les tombeaux des anciens, et surtout ceux des Romains, étoient des espèces de tours. Plusieurs Solitaires en Égypte habitoient des tombeaux.

XVI[e].

Page 254. Je suis le Solitaire chrétien du Vésuve.

On a remarqué dans cette histoire le morceau des Litanies, il offre au moins le mérite de la difficulté vaincue. On sait qu'il y a, de nos jours, un hermite établi sur le mont Vésuve : c'est une sentinelle avancée qui expose perpétuellement sa vie pour surveiller les éruptions du volcan. Je fais ainsi remonter le dévouement religieux jusqu'à Thraséas.

XVIIe.

Page 254. Des pirates descendirent sur ce rivage.

Fait historique.

XVIIIe.

Page 256. Un édifice d'un caractère grave.

C'est une chose singulière que les plus anciennes églises, bâties avant la naissance de l'architecture gothique, ont un caractère de gravité et de grandeur que les monuments païens du même âge n'ont pas. J'ai fait souvent cette remarque à Rome, à Constantinople, à Jérusalem, où l'on voit des églises du siècle de Constantin; siècle qui au reste n'étoit pas celui du goût.

XIXe.

Page 259. Sa voix avoit une harmonie...

Un critique, dans un extrait malheureusement trop court, et dont tout le monde a remarqué le ton excellent et les manières distinguées, a bien voulu m'appliquer ce passage. Je ne me flatte point de mériter un pareil éloge : je n'avois en vue, en écrivant ceci, que de peindre l'éloquence, le style et la personne même de Fénélon. En effet, on peut remarquer que cela s'applique de tous points à l'auteur du Télémaque.

XXe.

Page 260... que Jérôme se préparoit à visiter les Gaules, etc.

Saint Jérôme voyagea dans tous les pays, et se fixa ensuite dans la Judée, à Bethléem, où nous le retrouverons.

XXIe.

Page 260. Je ne sais..... si nous nous reverrons jamais.

L'auteur a vu des personnes s'attendrir à la lecture de

cette lettre. Le flattoit-on? Étoit-ce une de ces politesses convenues, par lesquelles on trompe un auteur? Il ne sait.

XXIIe.

Page 261. Comme Eudore alloit continuer son récit, etc.

Le récit étant très-long, je l'ai interrompu plusieurs fois pour délasser le lecteur; j'ai même osé le couper entièrement vers le milieu, par le Livre de l'Enfer. Cette innovation dans l'art, la seule que je me sois permise, étoit apparemment nécessaire et très-naturelle, car personne ne l'a remarquée.

XXIIIe.

Page 261. Des glands de phagus.

Le phagus étoit une espèce de chêne ou de hêtre d'Arcadie: il portoit le gland dont on prétend que les premiers hommes se nourrissoient. (Voyez Théophraste.)

XXIVe.

Page 262. Lorsqu'un fils d'Apollon.

C'étoit Ulysse qui pleuroit en entendant le Démodocus d'Homère chanter les exploits des Grecs aux festins d'Alcinoüs. (Odyss. VIII.)

XXVe.

Page 263. Maximien avoit été obligé.

Faits historiques. Toutes les fois que j'ai pu rappeler au lecteur l'amour naissant de Cymodocée pour Eudore, l'ambition de Galérius, la haine de César pour Constantin et pour les Fidèles, enfin le nom et les projets d'Hiéroclès, je me suis empressé de le faire; le sujet n'est jamais tout-à-fait hors de vue.

L'Empereur Valérien dont on parle ici fut pris par les Parthes, et écorché, les uns disent vif, les autres disent après sa mort.

XXVIe.

Page 264. J'entre hardiment dans la caverne.

Je comptois peu sur le succès de ce morceau, et cependant il a réussi. D'après l'histoire, il est très-probable que Prisca et Valérie étoient Chrétiennes. Il faut remarquer que les catacombes dont je donne la description sont celles qui prirent dans la suite le nom de saint Sébastien, parce que ce martyr y fut enterré; et Sébastien est ici présent au sacrifice. Le charmant tombeau de Cécilia Métella est en effet où je le place. Tout cela est exact et fait d'après la vue des lieux. M. Delille avoit peint les catacombes désertes; il ne me restoit qu'à représenter les catacombes habitées, pour ne pas engager une lutte trop inégale avec un grand poëte et de beaux vers.

XXVIIe.

Page 268. C'est ce Grec sorti d'une race rebelle.

La rivalité d'Hiéroclès et d'Eudore, l'amitié d'Eudore et de Constantin, la haine de Galérius contre les Chrétiens se développant, la foiblesse de Dioclétien s'accroît : le récit tient de toutes parts à l'action.

XXVIIIe.

Page 270. Cependant telle est la force de l'habitude, et peut-être le charme attaché à des lieux célèbres...

J'ai éprouvé ce sentiment très-vif en quittant Rome. De tous les lieux de la terre que j'ai visités, c'est le seul où je voulusse retourner, et où je serois heureux de vivre.

XXIXe.

Page 271. La voie Cassia qui me conduisoit vers l'Étrurie, etc., etc.

Les détails de ce voyage sont vrais. Il n'y a, je crois, aucun voyageur qui ne reconnoisse Radigofanini à ces

mots, *planté de roches aiguës*, à ce torrent qui se replie vingt-quatre fois sur lui-même, et déchire son lit en s'écoulant. Les monticules tapissés de bruyères sont la Toscane, etc.

XXXe.

Page 272. Sa fuite est si lente, que l'on ne sauroit dire de quel côté coulent ses flots.

« Flumen est Arar...... incredibili lenitate, ita ut oculis, in utram partem fluat, judicari non possit. » (Cæs., de Bell. gall.)

Ubi Rhodanus ingens amne præmrapido fluit,
Ararque dubitans quò suos cursus agat
Tacitus, quietus alluit ripas vadis

SEN., in Apocolocyntosi.

Fulmineis Rhodanus quà se fugat incitus undis,
Quàque pigro dubitat flumine mitis Arar;
Lugdunum jacet, etc.

JUL. CÆS., Scaliger.

XXXIe.

Page 273. Dont la cité est la plus belle et la plus grande des trois Gaules.

Trèves. Les choses sont bien changées!

FIN DES REMARQUES DU LIVRE CINQUIÈME.

REMARQUES

SUR LE SIXIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 275. La France est une contrée sauvage.

La France d'autrefois, ou le pays des Francs, n'étoit point la France d'aujourd'hui : ce que nous nommons France à présent, est proprement la Gaule des anciens. J'ai cité pour autorité, dans la préface, la carte de Peutinger, et saint Jérôme dans la Vie de saint Hilarion. La table-carte de Peutinger est une espèce de livre de postes des anciens, composé vraisemblablement dans le IVe. siècle. Retrouvé par un ami de Peutinger, jurisconsulte d'Augsbourg, il fut publié à Venise, en 1591. Ce sont de longues bandes de papier sur lesquelles on a tracé les chemins de l'Empire romain, avec les noms des pays, des villes, des mansions ou relais de poste ; le tout sans division, sans méridien, sans longitude et sans latitude. Le mot *Francia* se trouve écrit de l'autre côté du Rhin, à l'endroit que je désigne.

Voici les paroles de saint Jérôme : « Entre les Saxons » et les Germains, on trouve une nation peu nombreuse, » mais très-brave. Les historiens appellent le pays qu'ha- » bite cette nation, Germanie ; mais on lui donne au- » jourd'hui le nom de France. » (In Vit. S. Hilar.)

« La nation des Celtes, dit Libanius, habite au-des- » sus du Rhin, le long de l'Océan. Ces Barbares se » nomment Francs, parce qu'ils supportent bien les fa- » tigues de la guerre. » (In Basil.)

IIe.

Page 276. Les peuples qui habitent ce désert sont les plus féroces des Barbares.

« Les Francs, dit Nazaire, surpassent tous les peu-» ples barbares en férocité. » Selon l'auteur anonyme d'un panégyrique prononcé devant Constantin, « il n'é-» toit pas aisé de vaincre les Francs, peuple qui se nour-» rissoit de la chair des bêtes féroces. »

IIIe.

Page 276. Ils regardent la paix comme la servitude la plus dure dont on puisse leur imposer le joug.

« La paix est pour les Francs une horrible calamité. » (Liban, Orat. ad. Constantin.)

IVe.

Page 276. Les vents, la neige, les frimas, font leurs délices; ils bravent la mer, etc.

« Les Francs sont au milieu de la mer et des tempêtes, » aussi tranquilles que s'ils étoient sur la terre : ils pré-» fèrent les glaces du Nord à la douceur des plus agréa-» bles climats. » (Liban, loc. cit.) Cette phrase qu'on lit dans le texte : *On diroit qu'ils ont vu le fond de l'Océan à découvert*, etc., est appuyée sur un passage de Sidoine Appollinaire (lib. VIII, epist. ad Namm.).

V^e.

Page 276. Ce fut sous le règne de Gordien-le-Pieux qu'elle se montra pour la première fois.

Depuis l'an 241 jusqu'à l'an 247. Voy. Flav. Vopisc., cap. VII.

VIe.

Page 276. Les deux Décius périrent dans une expédition contre elle.

Voy. la Préface, et Chron. Paschal.

VIIe.

Page 276. Probus..... en prit le titre glorieux de Francique.

Vid. Flav. Vopisc, cap. XII, in Vit. Prob.

VIIIe.

Page 276. Elle a paru à la fois si noble et si redoutable, etc.

Fait très-curieux, rapporté dans un ouvrage de l'empereur Constantin Porphyrogénète. Il dit que Constantin-le-Grand fut l'auteur de la loi qui permettoit aux empereurs romains de s'allier au sang des Francs. (De Admin. imp.)

IXe.

Page 276. Enfin, ces terribles Francs venoient de s'emparer de l'île de Batavie.

Fait historique. Voy. Panég. prononcé devant Max. Hert, et Const. Chl., cap. IV.

X^e^.

Page 276. Nous entrâmes sur le sol marécageux des Bataves.

« Terra non est.... Aquis subjacentibus innatat et sus-
» pensa latè vacillat. » (Eum., Paneg. Const. Cæs.)

XIe.

Page 277. Les trompettes... venoient à sonner l'air de Diane.

La Diane est restée à nos armées. On sonnoit de la trompe à tous les changements de garde, le jour et la nuit.

XIIe.

Page 277. Le centurion qui se promenoit.... en balançant son cep de vigne.

La marque du grade de centurion étoit un bâton de

sarment de vigne, qui lui servoit à ranger ou à frapper les soldats. Le centurion commanda d'abord cent hommes, quand la légion étoit de trois mille hommes; il n'eut plus sous ses ordres que cinquante hommes, quand la légion fut portée à quatre mille hommes ; il y avoit deux compagnies chacune de soixante hommes dans chaque manipule. Le premier centurion de l'armée siégeoit au conseil de guerre, et ne recevoit d'ordre que du général ou des tribuns.

XIIIe.

Page 277. La sentinelle..... tenoit un doigt levé dans l'attitude du silence.

Montfaucon, dans les Antiquités Romaines, explique ainsi la pose de quelques soldats.

XIVe.

Page 277. Le victimaire qui puisoit l'eau du sacrifice.

Le victimaire préparoit les couteaux, l'eau, les gâteaux du sacrifice; il étoit à demi nu, et portoit une couronne de laurier. Il y avoit dans chaque camp romain un autel auprès du tribunal de gazon où siégeoit le général. Les tentes étoient de peau : de là l'expression *sub pellibus habitare*. Elles étoient disposées parallèlement, formant des rues régulières, et se croisant à angle droit. Les camps romains étoient de forme carrée; les Grecs, et surtout les Lacédémoniens, faisoient les leurs de forme ronde.

XVe.

Page 279... redisoient autrefois les vers d'Euripide.

Après la défaite et la mort de Nicias, devant Syracuse, plusieurs Athéniens, devenus esclaves, obtinrent la liberté pour prix des vers d'Euripide, qu'ils répétoient à leurs maîtres. La réputation de ce grand tragique commençoit à percer en Sicile.

XVIe.

Page 280. La légion de Fer, et la Foudroyante.

La légion romaine fut successivement de trois, quatre, cinq et six mille hommes, y compris les différentes espèces de soldats armés, comme je le marque ici. Les Hastati, les Princes et les Triarii, les vexillaires, n'étoient que les porte-étendards. L'ordre de ces soldats dans la ligne ne fut pas toujours le même. La légion se divisoit en deux cohortes, chaque cohorte en trois manipules, et chaque manipule en deux centuries. Outre le numéro de son rang, la légion portoit encore un nom tiré de ses divinités, de son pays ou de ses exploits. (Polyb., lib. VI; Veg., lib. II.)

XVIIe.

Page 280. Les signes militaires des cohortes... étoient parfumés.

Les aigles distinguoient la légion; les signes particuliers marquoient les cohortes; on les ornoit de verdure le jour du combat, et quelquefois on les parfumoit; c'est ce qui a fourni à Pline une belle déclamation : « Aquilæ certè » ac signa, pulverulenta illa, et custodibus horrida, » inunguntur festis diebus : utinamque dicere possemus, » quis primus instituisset. Ità est, nimirùm hâc mercede » corruptæ terrarum orbem devicêre aquilæ. Ista patro» cina quærimus vitiis, ut per hoc jus sumantur sub casside » unguenta. » (Plin., Hist. Nat., lib. XIII, cap. IV. 3.)

XVIIIe.

Page 280. Les Hastati.

Voyez pour ces soldats la note XVIe.

XIXe.

Page 281... étoient remplis par les machines de guerre.

La catapulte, la baliste, la grue, les beliers, les tours roulantes; et sur les vaisseaux, les corbeaux, les

becs d'airain, les ongles de fer. On ne se servoit guère dans les batailles que des catapultes et des balistes; les autres machines étoient pour les siéges.

XXe.

Page 281. A l'aile gauche de ces légions, la cavalerie des alliés déployoit son rideau mobile.

L'ordre, le nombre, l'armure de la cavalerie varièrent chez les Romains, selon les temps. Tantôt jointe à la légion, tantôt formant un corps à part, la cavalerie, vers la fin de la république, prit le nom général d'*ala* ou d'aile, parce qu'elle servoit sur les flancs. La plus nombreuse cavalerie des Romains étoit celle des alliés, et elle différoit nécessairement d'armes offensives et défensives, selon le peuple à qui elle appartenoit : c'est ce qu'on a exprimé ici avec le plus d'exactitude possible.

XXIe.

Page 281. Sur des coursiers tachetés comme des tigres, et prompts comme des aigles, etc.

Selon Strabon, les chevaux des Celtibères (les Espagnols) égaloient la vitesse des chevaux des Parthes : ils étoient généralement d'un poil gris ou tigré. (Strab., lib. III.) Diodore vante également la cavalerie des Espagnols (lib. V.) Au rapport de ces deux auteurs, les Celtibères étoient presque tous vêtus d'un sayon ou d'un manteau de laine noire (id. ib.). Ils portoient un casque ou une espèce de chapeau tissu de nerf, et surmonté de trois aigrettes, d'après Strabon (loc. cit.). Diodore veut que ces aigrettes fussent teintes en pourpre (loc. cit.). Strabon donne aux Celtibères de courts javelots. L'épée ibérienne étoit fameuse par sa trempe; il n'y avoit, d'après le témoignage de Strabon, ni casque ni bouclier qui fût à l'épreuve du tranchant d'une pareille épée.

XXIIe.

Page 281. Des Germains d'une taille gigantesque.

Jules César et Tacite ne parlent point du bonnet et de la massue que je donne ici aux cavaliers germains. (Cæs., de Bell. Gall., lib. VI; Tacit., de Mor. Germ.). Je ne puis retrouver l'autorité originale où j'ai pris ces détails; mais dans l'Histoire de France, avant Clovis, par Mézeray, on trouvera, page 37 (1692, in-12), la circonstance de la massue. Mézeray donne à cette massue le nom de *cateies*.

XXIIIe.

Page 281. Auprès d'eux, quelques cavaliers Numides.

Une foule de pierres gravées, et les monnoies anciennes de l'Afrique, soit puniques, soit romaines, représentent ainsi le cavalier Numide.

XXIVe.

Page 282. Sous leurs selles ornées d'ivoire.

Il ne faut pas entendre ce mot de *selles* comme nous l'entendons aujourd'hui. La selle, proprement dite, étoit inconnue aux Romains, au IVe. siècle; ils n'avoient qu'un petit siége retenu sur le dos du cheval par un poitrail et par une croupière. Ces selles n'avoient point d'étriers. Quoiqu'il soit question de mors ou de frein dans Virgile, il est douteux que la bride fût en usage dans la cavalerie romaine. Quant aux gants ou gantelets, ils remontent à la plus haute antiquité : Homère en donne à Laërte dans l'Odyssée; les Perses en portoient comme nous pour la propreté.

XXVe.

Page 282. L'instinct de la guerre est si naturel chez ces derniers (les Gaulois), etc.

Ces Gaulois ressembloient beaucoup aux François d'aujourd'hui.

XXVIe.

Page 283. Tous ces Barbares avoient la tête élevée, les couleurs vives.

Consultez Cæsar, libr. I, IV et VI; Diodore, libr. V; Strabon, IV et VII.

XXVIIe.

Page 283. Les yeux bleus, le regard farouche et menaçant.

« Luminum torvitate terribiles, » dit Ammien-Marcellin. (Voyez aussi Diodore, loc. cit.)

XXVIIIe.

Page 283. Ils portoient de larges braies, et leur tunique étoit chamarrée.

La Gaule Narbonnoise s'appela d'abord *Braccata*, du nom de ce vêtement gaulois. « Les Gaulois, dit Diodore, » portent des habits très-singuliers; ce sont des tuni- » ques peintes de toutes sortes de couleurs; ils mettent » dessus la tunique un sayon rayé et divisé par bandes. » (Diodore, lib. V. Voyez aussi Strabon, lib. III.) Le nom de saye ou sayon vient de *sagum*, un sac. Le *sarrau* de nos paysans est le véritable *sagum* des Gaulois.

XXIXe.

Page 283. L'épée du Gaulois ne le quitte jamais, etc.

L'épée étoit l'arme distinctive des Gaulois, comme la francisque, ou la hache à deux tranchants, étoit l'arme particulière du Franc. Les Gaulois portoient l'épée sur la cuisse droite, suspendue par une chaîne de fer, ou pressée par un ceinturon. (Voyez Diod., lib. V; Strab., lib. IV.) On juroit sur son épée; on la plantoit au milieu du *mallus* ou du conseil; on ne pouvoit pas prendre en gage l'épée d'un guerrier; enfin, c'étoit la coutume chez les Gaulois et chez les Germains, de brûler

les armes du mort sur son bûcher funèbre. (Voy. César, libr. VI; Tacite, de Mor. Germ.; et Leg. Longob., libr. II.) Selon César, on brûloit aussi aux funérailles les personnes que le mort avoit chéries, *quos dilectos esse constabat*, et quelquefois son épouse.

XXXe.

Page 283. Une légion chrétienne.

Voilà les Chrétiens ramenés sur la scène. Il paroît pour cette fois qu'on ne les y a pas trouvés déplacés. Ils sont commandés pour ainsi dire par un François. Nous avons des droits à la gloire de saint Victor martyr. Il étoit de Marseille; et après avoir été battu de verges, suspendu à une croix pour la religion de Jésus-Christ, il fut broyé sous la roue d'un moulin, *ainsi qu'un pur froment*, disent les actes de son martyre.

XXXIe.

Page 284. Nous Crétois.....nous prenions nos rangs au son de la lyre.

Ceci n'est point un tour poétique, c'est la pure vérité : les Crétois régloient la marche de leurs guerriers au son d'une lyre.

XXXIIe.

Page 284. Parés de la dépouille des ours, etc.

Ce n'étoit pas l'habillement des Francs, mais c'étoit leur parure. Tous les Barbares de la Germanie, et même avant eux les Gaulois, se couvroient de peaux de bêtes, ainsi que le racontent César, de Bell. Gall., libr. VI, Tacite, de Mor. Germ., 6, 7, etc. L'uroch dont il est ici question, et que les auteurs latins appellent *urus*, étoit une espèce de bœuf sauvage; on en parlera ailleurs.

XXXIIIe.

Page 284. Une tunique courte et serrée, etc.; jusqu'à l'alinéa.

Tout ce paragraphe est tiré de Sidoine-Apollinaire,

dans son Panégyrique de Majorien; c'est le plus ancien document que nous ayons, touchant les coutumes de nos pères : je l'ai traduit presque littéralement dans le texte. Peloutier demande où Mézerai a pris que les Francs avoient les yeux verts; il cite un mot grec qui veut dire bleu, et que Mézerai, dit-il, a mal interprété. Peloutier se trompe : Mézerai n'a traduit ici ni Strabon ni Diodore, qui n'ont pu parler des Francs, ni Agathias, ni Anne Comnène; il avoit sans doute en vue le passage de Sidoine, dont je me suis servi. J'ai donc pu dire poétiquement, *des yeux couleur d'une mer orageuse*, autorisé d'un côté par les vers de Sidoine, qui donnent aux Francs des yeux verdâtres, et de l'autre par le témoignage de toute l'antiquité, qui parle du regard terrible des Barbares. Remarquons que les perruques à la Louis XIV, dont on ramenoit les cheveux en devant sur les épaules, ressembloient parfaitement à la chevelure des Francs. Je parlerai plus bas du javelot appelé angon : ce mot est d'ailleurs dans le Dictionnaire de l'Académie. Anne Comnène nous a laissé la description d'un Franc ou François, assez curieuse pour être rapportée; on y voit la physionomie d'un Barbare à travers l'imagination d'une Grecque. « La présence de Boëmond » éblouissoit autant les yeux que sa réputation étonnoit » l'esprit. Sa taille étoit si avantageuse qu'il surpassoit » d'une coudée les plus grands. Il était menu par le » ventre et par les côtés, et gros par le dos et par l'es- » tomac; il avoit les bras forts et robustes. Il n'étoit ni » maigre ni gras, mais dans une juste température, et » telle que Polyclète l'exprimoit ordinairement dans ses » ouvrages, qui étoient une imitation fidèle de la per- » fection de la nature. Il avoit les mains grandes et » pleines, les pieds fermes et solides. Il étoit un peu » courbé, non par aucun défaut de l'épine du dos, mais » par une accoutumance de jeunesse, qui étoit une » marque de modestie. Il étoit blanc partout le corps; » mais il avoit sur le visage un juste tempérament, et » un agréable mélange de blanc et de rouge. Il avoit » des cheveux blonds qui lui couvroient les oreilles, » sans lui battre sur les épaules, à la façon des Barbares.

» Je ne sais si sa barbe étoit rousse ou d'une autre cou-
» leur, parce qu'il étoit rasé fort près. Ses yeux étoient
» bleus, et paroissoient pleins de colère et de fierté. Son
» nez étoit fort ouvert; car, comme il avoit l'estomac
» large, il falloit que son poumon attirât une grande
» quantité d'air pour en modérer la chaleur. Sa bonne
» mine avoit quelque chose de doux et de charmant;
» mais la grandeur de sa taille et la fierté de ses regards
» avoient quelque chose de farouche et de terrible. Son
» ris n'exprimoit pas moins de terreur que la colère des
» autres en imprime. » (Ann. Comn., liv. XIII, chap. VI, trad. du Prés. Cousin.)

XXXIVe.

Page 285. Ces Barbares..... s'étoient formés en coin.

« Acies per cuneos componitur. » (Tacit., de Mor. Germ., VI.)

XXXVe.

Page 285. A la pointe de ce triangle étoient placés des braves qui, etc.

« Et aliis Germanorum populis usurpatum rarâ et pri-
» vatâ cujusque audentiâ, apud Cattos in consensum
» vertit, ut primùm adoleverint, crinem barbamque
» summittere, nec, nisi hoste cæso, exuere votivum
» obligatumque virtuti oris habitum...... Fortissimus
» quisque ferreum insuper annulum (ignominiosum id
» genti) velut vinculum gestat, donec se cæde hostis
» absolvat. » (Tacit., de Mor. Germ., XXXI.)

XXXVIe.

Page 285. Chaque chef dans ce vaste corps étoit environné des guerriers de sa famille.

« Quodque præcipuum fortitudinis incitamentum est,
» non casus, nec fortuita conglobatio turmam aut cu-
» neum facit, sed familiæ et propinquitates, et in proximo
» pignora : unde feminarum ululatus audiri, unde vagi-
» tus infantium. » (Tacit., de Mor. Germ., VII.)

XXXVIIe.

Page 286. Chaque tribu se rallioit sous un symbole.

« Effigiesque et signa quædam detracta lucis in præ-
» lium ferunt. » (Id.) Je place ici l'origine des armes de la monarchie.

XXXVIIIe.

Page 286. Le vieux roi des Sicambres.

Il y aura ici anachronisme, si l'on veut, ou l'on dira que c'est un Pharamond, un Mérovée, un Clodlon, ancêtre des princes de ce nom, que nous voyons dans l'histoire. On sait d'ailleurs qu'il y a eu plusieurs Pharamond, et peut-être ce nom n'étoit-il que celui de la dignité. (Montfaucon, Antiq.) Je ne puis m'empêcher de remarquer la justice et la bonne foi de la critique. On a tout approuvé dans ce livre, jusqu'aux anachronismes, qu'on n'a point relevés, et l'on m'a chicané sur le nom de Velléda, qui n'est point du tout la Velléda de Tacite.

XXXIXe.

Page 286. A leurs casques en forme de gueules ouvertes, ombragés, etc.

« Tous les cavaliers Cimbres avoient des casques en
» forme de gueules ouvertes et de mufles de toutes
» sortes de bêtes étranges et épouvantables; et les re-
» haussant par des panaches faits comme des ailes, et
» d'une hauteur prodigieuse, ils paroissoient encore plus
» grands. Ils étoient armés de cuirasses de fer très-bril-
» lantes, et couverts de boucliers tout blancs. » (Plutarque, in Vit. Mar.) J'attribue aux Francs ce que Plutarque raconte des Cimbres; mais les Cimbres avoient habité les bords de l'Océan septentrional, comme les Francs; et tous les Barbares qui envahirent l'Empire romain avoient, les Huns exceptés, une foule de coutumes semblables.

X L.

Page 286. Il étoit. . . . . retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs.

Tacite parle des légers bateaux à deux proues d'une nation germanique qui habitoit les bords de l'Océan. Sidoine Apollinaire, dans le Panégyrique d'Avitus, dit que les bâtiments des Saxons étoient recouverts de peau. Quant aux chariots, une autorité suffira : Sidoine raconte que Majorien ayant vaincu les Francs, on trouva dans des chariots tous les préparatifs d'une noce, le repas, les ornements, et des vases couronnés de fleurs. On s'empara de ces chariots et de la nouvelle épouse ; c'étoit vraisemblablement une reine des Francs, à en juger par cette magnificence.

Que les camps étoient retranchés avec des chariots, on va le voir : « Omnemque aciem suam (Germanorum) » circum rhedis et carris circumdederunt..... eò mu- » lieres imposuerunt. » (Cæs.)

XLIe.

Page 286. Trois sorcières en lambeaux faisoient sortir de jeunes poulains d'un bois sacré.

Il y a ici une réunion de plusieurs choses. Selon Tacite, les Germains accordoient l'esprit de divination aux femmes ; les Gaulois, comme nous le verrons par la suite, avoient leurs Druidesses ; ces Druidesses se changèrent ensuite en Fées (*fatidica*), en sorcières, etc. : de là les sorcières de Macbeth. Quant aux augures tirés de la course des chevaux. Tacite est mon garant : « Proprium gentis, equorum quoque præsagia ac moni- » tus experiri. Publicè aluntur iisdem nemoribus ac lucis, » candidi et nullo mortali opere contacti, quos pressos » sacro curru sacerdos ac rex vel princeps civitatis comi- » tantur, hinnitusque ac fremitus observant. » (Tacite, de Mor. Germ. x.) Pour le dieu Tuiston, c'est encore Tacite. « Celebrant carminibus antiquis Tuistonem » deum. » (Id., II.)

XLII°.

Page 287. Quand nous aurons vaincu mille guerriers Francs.

Mille Francos, mille Sarmatas semel occidimus;
Mille, mille, mille, mille, mille Persas quærimus.
FLAV. VOPISC., in Vit. Aurel., 7.

XLIII°.

Page 287. Les Grecs répètent en chœur le Pæan.

Le Pæan, chez les Grecs, étoit à proprement parler un chant ou un hymne quelconque. Il est pris ici pour le chant du combat; on le trouve comme tel dans la Retraite des Dix-Mille et ailleurs.

XLIV°.

Page 287. L'hymne des Druides.

C'est le chant des bardes. Tout ce qu'on a dit sur les bardes de notre temps est un roman qu'une phrase de Strabon, copiée par Ammien-Marcellin, et deux ou trois phrases de Diodore, ont produit. « Bardi qui de lauda- » tionibus rebusque poeticis student. » (Strab., libr. IV.)

XLV°.

Page 287. Ils serrent leurs boucliers contre leurs bouches.

« Nec tàm voces illæ quàm virtutis concentus videntur. » Adfectatur præcipuè asperitas soni, et fractum mur- » mur objectis ad os scutis, quo plenior et gravior vox » repercussu intumescat. » (Tacit., de Mor. Germ., III.)

XLVI°.

Page 287. Ils entonnent le bardit.

« Sunt illis hæc quoque carmina, quorum relatu quem » *barditum* vocant, accendunt animos, futuræque pugnæ » fortunam ipso cantu augurantur. Terrent enim trepi- » dantve, prout sonuit acies. » (Id., ibid.)

Saxo-Grammaticus, l'historien de la Suède, Olaüs

Wormius, dans sa *Litteratura runica*, nous ont conservé plusieurs fragments de ces chants des peuples du Nord, dont Charlemagne avoit fait faire un recueil. J'ai imité ici le chant de Lodbrog, en y ajoutant un refrain et quelques détails sur les armes, appropriés à mon sujet :

> Pugnavimus ensibus....., etc., etc.
> Virgo deploravit matutinam lanienam
> Multa præda dabatur feris.
> . . . .
> . . . .
> . . . .
> Quid est viro forti morte certius, etc.
> . . . .
> . . . .
> Vitæ elapsæ sunt horæ;
> Ridens moriar.

Il y a bien loin de ces vers à ceux d'Homère et de Virgile, rappelés dans les Martyrs.

XLVII[e].

Page 289. Victoire à l'Empereur.

Le cri du soldat romain, en commençant la bataille; s'appeloit *barritus* : il étoit soumis à de certaines règles, et il y avoit des maîtres pour l'enseigner, comme parmi nous des maîtres d'armes.

XLVIII[e].

Page 290. Le roi chevelu.

Grégoire de Tours parle à tout moment de la chevelure des rois de la première race. Saint-Foix ayant rassemblé les autorités, je les donne ici sous son nom :

« Les Francs, dit l'auteur des Gestes de nos Rois, » élurent un roi chevelu, Pharamond, fils de Marco- » mir. » — « Les Francs, dit Grégoire de Tours, ayant » passé le Rhin, s'établirent d'abord dans la Tongrie, » où ils créèrent par cantons et par cités, des rois che- » velus. Il raconte dans un autre endroit que le jeune » Clovis, fils de Chilpéric, ayant été poignardé et jeté » dans la Marne, par l'ordre de Frédégonde, sa belle-

» mère, son corps s'arrêta dans les filets d'un pêcheur
» qui ne put pas douter, à sa longue chevelure, que ce
» ne fût le fils du roi. Agathias, historien contemporain,
» rapporte que Clodomir, fils de Clovis, ayant été tué
» dans une bataille contre les Bourguignons, ils recon-
» nurent ce prince parmi les morts, à sa longue cheve-
» lure; car c'est un usage constant parmi les rois des
» Francs, ajoute-t-il, de laisser croître leurs cheveux
» dès l'enfance, et de ne les jamais couper.... Il n'est
» pas permis à leurs sujets de porter la chevelure longue
» et flottante; c'est une prérogative attachée à la famille
» royale. »

XLIX°.

Page 290. Elle étoit de la race de Rinfax.

Consultez les Edda, l'Introduction à l'Histoire du Danemark, et Saxo-Grammaticus sur la mythologie des Scandinaves.

L°.

Page 290. Sur un char d'écorce sans essieu.

C'est le traîneau.

LI°.

Page 291. Le souffle épais des chevaux.

Ceci est ajouté depuis les deux premières éditions, et explique mieux l'effet singulier dont je parle, et qu'on a pu observer sur un champ de bataille.

LII°.

Page 292. Ses douze Pairs..... Une enseigne guerrière surnommée l'Oriflamme.

Institution françoise, mœurs et coutume de nos aïeux, dont on aimera peut-être à trouver ici l'origine.

Dulces reminiscitur Argos.

LIIIe.

Page 292. Le fruit merveilleux..... de l'épouse de Clodion et d'un monstre marin.

« Clodion demeurant pendant l'été sur le rivage de » la mer, sa femme voulut se baigner. Un monstre sor- » tit de l'eau sous la forme d'un Minotaure, et conçut » de l'amour pour la reine.... Elle devint grosse, et elle » accoucha d'un fils. Ce fils, nommé Mérovée, donna » son nom à la première race de nos rois. » (Epit. Hist. franç., cap. IX in D. Bouq.)

LIVe.

Page 292. A la quenouille d'une reine des Barbares.

Quand on ouvrit à Saint-Denis le tombeau de Jeanne de Bourbon, épouse de Charles V, on y trouva un reste de couronne, un anneau d'or, les débris de bracelets ou chaînons, un fuseau ou quenouille de bois doré à demi pouri, des souliers de forme très-pointue, en partie consumés, brodés en or et en argent.

LVe.

Page 292. Comme les Gaulois suspendent des reliques aux rameaux du plus beau rejeton d'un bois sacré.

Les anciens non-seulement suspendoient des offrandes aux arbres, mais il y attachoient des colliers, comme fit Xerxès, qui mit un collier d'or à un beau platane. Florus raconte qu'Arioviste le Gaulois promit à Mars un collier fait de la dépouille des Romains. Peloutier observe très-ingénieusement que Mars étoit le même que le Jupiter gaulois dont le simulacre étoit un grand chêne, selon Maxime de Tyr. (Peloutier, liv. IV, chap. II, pag. 213, et liv. III, chap. IV, pag. 22.)

LVIe.

Page 293. D'Hercule le Gaulois.

Les premières éditions portent *Mars* : j'ai mis Hercule, comme plus caractéristique du culte des Gaulois. (Voy. Lucian, in Hercul. gallic.

LVIIe.

Page 293. Jeune brave, tu mérites d'emporter, etc.

Teutatès étoit un dieu des Gaulois. Les blessures étoient une marque de gloire. Quant à la dernière partie de la phrase, il paroîtroit par les Edda, par un passage de Procope sur les Goths, par le témoignage de Solin, que les Barbares du Nord se tuoient ou se faisoient tuer, lorsqu'ils étoient arrivés à la vieillesse; mais on n'a pas là-dessus d'assez bonnes autorités. Il est certain que César, Tacite, Strabon, Diodore, gardent le silence à ce sujet : ainsi, je suis plutôt une tradition qu'un fait historique.

LVIIIe.

Page 294. Je ne crains qu'une chose, etc.

C'est la réponse des députés gaulois à Alexandre. (Arrien, lib. I, cap. I.)

LIXe.

Page 294. La terre que je te cèderai.

C'est la réponse de Marius aux Cimbres. (Plut., in Vit. Mar.

LXe.

Page 294. ...qui, par ses deux fers recourbés...

« Ils se servent principalement de haches qui coupent » des deux côtés, et de javelots qui, n'étant ni fort » grands, ni aussi trop petits, mais médiocres, sont » propres et à jeter de loin dans le besoin, et à com» battre de près. Ils sont tous garnis de lames de fer,

» de sorte qu'on n'en voit pas le bois. Au-dessous de la
» pointe, il y a des crochets fort aigus et recourbés en
» bas, en forme de hameçon. Quand le François est
» dans une bataille, il jette ce javelot..... Si le javelot
» ne perce que le bouclier, il y demeure attaché, et
» traîne à terre par le bout d'en bas. Il est impossible
» à celui qui en est frappé de l'arracher, à cause des
» crochets qui le retiennent, il ne peut non plus le
» couper; à cause des lames qui le couvrent. Quand le
» François voit cela, il met le pied sur le bout du jave-
» lot, et pèse de toute sa force sur le bouclier, telle-
» ment que le bras de celui qui le soutient venant à se
» lasser, il découvre la tête et l'estomac; ainsi il est aisé
» au François de le tuer, en lui fendant la tête avec sa
» hache, ou le perçant d'un autre javelot. » (Agath., lib. II, cap. III, traduct. du présid. Cousin.)

LXI[e].

Page 295. ...étoit le dernier descendant de ce Vercingétorix, etc.

Vercingétorix étoit d'Auvergne, et fils de Celtillus. Il fit révolter toutes les Gaules contre César, et le força d'abandonner le siége de Clermont. Après avoir défendu long-temps Alise, il se remit enfin entre les bras du vainqueur. César ne nous dit pas s'il fut généreux envers le héros gaulois.

LXII[e].

Page 295. L'élèvent sur un bouclier.

« Sitôt qu'ils (les rois ou ducs des François) étoient
» élus, ils les élevoient sur un pavois ou large bouclier,
» et les portoient sur leurs épaules, les faisant douce-
» ment sauter pour les montrer au peuple. » (Mézerai, av. Clovis, pag. 45.)

LXIII[e].

Page 296. Une croix entourée de ces mots.....

Cet anachronisme, qui n'est que de quelques années, est là pour rappeler la fameuse inscription du Labarum.

LXIV.

Page 296. Ils ont conté qu'ils voyoient.... une colonne de feu..... et un cavalier vêtu de blanc.

On retrouve ce miracle dans les Macchabées, dans les Actes des Martyrs, dans les historiens de cette époque, et jusque dans ceux des Croisades. L'original de ce miracle est dans les Macchabées.

LXVe.

Page 298. Là un soldat chrétien meurt isolé, etc.

Ceci est fondé sur un fait connu de l'auteur.

LXVIe.

Page 298. Conservoient dans la mort un air si farouche, etc.

C'est Sidoine Apollinaire qui le dit dans le Panégyrique de Majorien.

LXVIIe.

Page 298. ...s'étoient attachés ensemble par une chaîne de fer.

Circonstance empruntée de la bataille des Cimbres contre Marius. Plutarque raconte que tous les soldats de la première ligne de ces Barbares étoient attachés ensemble par une corde, afin qu'ils ne pussent rompre leurs rangs.

LXVIIIe.

Page 299. Les Barbares jetoient des cris.

« Tous ceux qui étoient échappés de la défaite des » Ambrons s'étant mêlés avec eux, ils jetoient toute la » nuit des cris affreux qui ne ressemblent point à des » clameurs et à des gémissements d'hommes, mais qui » étoient comme des hurlements et des mugissements » de bêtes féroces, mêlés de menaces et de lamenta- » tions, et qui, poussés en même temps par cette quan-

» tité innombrable de Barbares, faisoient retentir les
» montagnes des environs et tout le canal du fleuve.
» Toute la plaine mugissoit de ce bruit épouvantable;
» le cœur des Romains étoit saisi de crainte, et Marius
» lui-même frappé d'étonnement. » (Plutarq., in Vit. Mar.)

LXIXe.

Page 300. Les Francs, pendant la nuit, avoient coupé les têtes des cadavres romains.

On voit un exemple remarquable de cette coutume des Barbares, dans la description du camp de Varus, par Tacite. Salvien (de Gubernatione Dei), Idace (dans sa Chronique in Biblioth. Patr., vol. VII, pag. 1233), Isidore de Seville, Victor (de Persecutione africanâ), etc, font tous des descriptions horribles de la cruauté des peuples qui renversèrent l'Empire romain. Ils allèrent jusqu'à égorger des prisonniers autour d'une ville assiégée, afin de répandre la peste dans la ville par la corruption des cadavres. (Victor, loc. cit.)

LXXe.

Page 300. Un énorme bûcher, composé de selles de chevaux.

Ceci rappelle vaguement la résolution d'Attila, après la perte de la bataille de Châlons. (Jornandès, de Reb. Goth.)

LXXIe.

Page 301. Les femmes des Barbares, vêtues de robes noires.

« Stabat pro littore diversa acies, densa armis virisque, intercursantibus feminis, in modum furiarum,
» quæ veste ferali, crinibus dejectis, faces præferebant.
» Druidæque circùm, preces diras sublatis ad cœlum
» manibus fundentes, novitate aspectûs perculere mili-
» tem. » (Tacite, Ann., XIV, 30.) Les femmes venant contre eux avec des épées et des haches, grinçant les

dents de rage et de douleur, et jetant des cris horribles, frappent également sur ceux qui fuient et sur ceux qui poursuivent; sur les premiers, comme traîtres, et sur les autres comme ennemis, se jettent dans la mêlée, saisissent avec les mains nues les épées des Romains, leur arrachent leurs boucliers, reçoivent des blessures, se voient mettre en pièces sans se rebuter, et témoignent jusqu'à la mort un courage véritablement invincible. (Plutarq., in Vit. Mar.) Là, on vit les choses du monde les plus tragiques et les plus épouvantables. Les femmes, vêtues de robes noires, étoient sur les chariots, et tuant les fuyards; les unes leurs maris, les autres leurs frères, celles-là leurs pères, celles-ci leurs fils; et, prenant leurs petits enfants, elles les étouffoient de leurs propres mains, et les jetoient sous les roues des chariots et sous les pieds des chevaux, et se tuoient ensuite elles-mêmes. On dit qu'il y en eut une qui se pendit au bout de son timon, après avoir attaché par le cou à ses deux talons deux de ses enfants, l'un deçà, l'autre delà. Les hommes, faute d'arbres pour se pendre, se mettoient au cou un nœud coulant qu'ils attachoient aux cornes ou aux jambes des bœufs, et piquant ces bêtes pour les faire marcher, ils périssoient misérablemeut ou étranglés ou foulés aux pieds. (Id. ibid.)

LXXII°.

303. Mérovée s'étoit fait une nacelle d'un large bouclier d'osier.

Les boucliers des Barbares servoient quelquefois à cet usage; on en voit un exemple remarquable dans Grégoire de Tours. Attale, gaulois d'une naissance illustre, se trouvant esclave chez un Barbare dans le pays de Trèves, se sauva de chez son maître en traversant la Moselle sur un bouclier. (Greg. Turon, lib. III.)

LXXIII°.

Page 305. Dans une espèce de souterrain où les Barbares ont accoutumé de cacher leur blé.

« Solent et subterraneos specus aperire, eosque multo

» insuper fimo onerant, suffugium hiemi et receptacu-
» lum frugibus. » (Tacite, de Mor. Germ., XVI.)

Le lecteur peut se rendre compte maintenant du plaisir que peut lui avoir fait ce combat des Francs et des Romains. Ceux qui parcourent en quelques heures un ouvrage en apparence de pure imagination, ne se doutent pas du temps et de la peine qu'il a coûté à l'auteur, quand il est fait comme il doit l'être, c'est-à-dire, en conscience. Virgile employa un grand nombre d'années à rassembler les matériaux de l'Énéide, et il trouvoit encore qu'il n'avoit pas assez lu (Voyez Macrobe.) Aujourd'hui on écrit lorsqu'on sait à peine sa langue et qu'on ignore presque tout. Je me serois bien gardé de montrer le fond de mon travail, si je n'y avois été forcé par la dérision de la critique. Dans ce combat des Francs, où l'on n'a vu qu'une description brillante, on saura maintenant qu'il n'y a pas un seul mot qu'on ne puisse retenir comme un fait historique.

FIN DES REMARQUES DU LIVRE SIXIÈME
ET DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.

37

